
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

SOUVENIRS

DE

VOYAGES

ET

D'ÉTUDES

PAR

M. SAINT-MARC GIRARDIN

de l'Academie française.

[v. 1]

ITALIE

Naples — Voyage aux Enfers de Virgile — Rome.

ALLEMAGNE ET SUISSE

Les Vosges — Colmar — Fribourg en Brisgau — Bâle — Cologne Munich — Voyageurs en Suisse

LE DANUBE

depuis sa source jusqu'à la Mer Noire

PARIS: AMYOT, RUE DE LA PAIX

1852

PRÉFACE.

En rassemblant ces souvenirs de voyages et d'études épars çà et là, il m'est impossible de ne pas faire un retour sur les idées et les événements auxquels ces souvenirs se rattachent. Tantôt le penchant de mes études et tantôt la curiosité que m'inspiraient les événements politiques ont déterminé le choix de mes excursions en Italie, en Allemagne, sur le Danube, en Valachie et en Moldavie, à Constantinople et à Athènes.

J'ai voyagé comme promeneur et non comme savant, comme curieux et non comme diplomate : pendant ces courses rapides, j'écrivais sur les lieux que je voyais, sur les livres qui expliquaient les lieux et qui en racontaient l'histoire, et enfin sur les hommes ; tout cela au hasard de mes loisirs et de mes pensées. Ce sont ces écrits du moment qui composent ce volume.

Je plains les savants qui lisent les livres et qui ne voient pas les lieux ; mais je plains encore bien plus

les voyageurs mondains qui voient les lieux et qui ne lisent pas les livres. Il y a je ne sais combien de choses que les lieux leur auraient dites s'ils les avaient interrogés, à l'aide des livres. Les livres, à leur tour, disent moins quand les lieux ne les expliquent pas.

Je me souviens d'avoir lu Hérodote et Thucydide au lazaret du Pirée. Je ne voyais pas tous les lieux qui avaient servi de théâtre aux événements que je lisais ; mais j'étais en Grèce , je respirais l'air qu'avaient respiré ses héros et ses historiens ; je voyais le tombeau de Thémistocle ; j'allais me promener en barque dans le Pirée et dans le détroit qui sépare Salamine du continent , puis je revenais et je lisais. Quelles journées charmantes ! Que je m'affligeais, au rebours de mes compagnons, de voir s'avancer la fin de la quarantaine ! Pourtant je devais aller à Athènes, voir le Parthénon et le temple de Thésée ! Mais j'allais quitter ma cellule et mes livres, j'allais quitter cette croisée qui s'ouvrait sur le port et de là sur le golfe d'Athènes, cette croisée où mes yeux enchantés erraient tour-à-tour d'une page d'Hérodote ou de Thucydide à l'île d'Égine et au promontoire de Munychion , où la Grèce , son climat, son histoire, ses héros, ses arts, sa langue, son génie enfin me pénétraient de leur influence. L'éloignement qui nous sépare toujours de l'histoire semblait s'effacer , grâce au voisinage des lieux , et ces noms de Marathon, de Salamine , de Platée , qui avaient tant de

fois retenti dans ma mémoire, retentissaient alors à mes oreilles comme des noms d'hier ou d'aujourd'hui, comme les noms de Marengo ou d'Austerlitz.

Tant qu'on n'a pas vu les lieux, la différence est petite entre un récit historique et une fiction romanesque. Mais quand les lieux sont devant vos regards, quand vous trempez vos mains, et je le faisais, dans les flots de cette mer où se sont heurtés les vaisseaux des Grecs et des Perses ; quand le bruit de la vague, qui va du continent à l'île et de l'île au continent, fait vivre toute cette admirable nature et en fait un témoin qui ne demande qu'à parler, c'est alors que Salamine n'est plus pour vous un grand mot, mais un lieu qui a sa forme, son aspect, son mouvement, sa vie et qui la prête à l'histoire. Mais ne vous y trompez pas : pour que Salamine ait tous ses enchantements, il faut y apporter vos souvenirs ; il faut y lire Hérodote ; sans cela vous n'aurez avec ces beaux lieux qu'un entretien vague et distrait. Ils ont beaucoup à dire ; mais ils ne le disent qu'à ceux qui savent les interroger. Les lieux ne donnent qu'à qui leur donne ; où l'homme ne met pas du sien, la nature ne sait rien mettre. Elle fertilise ; elle ne crée pas.

Il en est, pour ainsi dire, de ces beaux lieux de l'histoire comme des vieux vétérans de nos grandes guerres. Si vous ne savez rien de nos grandes batailles, si vous n'avez pas quelques noms de pays et de généraux

pour réveiller la mémoire endormie dans ces vieilles oreilles, nos vétérans ne vous diront rien que le refrain qu'ils se sont habitués à répéter aux enfants du village. Mais si vous savez un peu parler leur langage, si vous savez quelques noms aimés et que vous les murmuriez à leurs oreilles, aussitôt, comme une lyre longtemps détendue qui se ranime, les vieux rhapsodes vont vous chanter l'épopée qu'ils savent si bien, mais qu'ils ne peuvent redire qu'à ceux qui leur en rappellent les premiers vers. Comme les lieux, ils rendent beaucoup à qui leur donne peu; mais encore faut-il leur donner quelque chose. Pour apprendre, il faut savoir. Les voyageurs qui ne savent rien n'apprennent rien. Ils ont beau traverser les plus beaux lieux et les plus consacrés par la renommée, ils n'y font pas parler l'écho, et tout est sourd pour eux, parce que leur esprit est muet. Un livre, au contraire, qu'on porte dans les lieux dont il raconte l'histoire est comme une baguette magique : il ressuscite les morts, il cause avec eux. A Platée, j'avais placé mon Hérodote sur un vieux marbre funéraire; quand je vins pour le reprendre, il me sembla qu'entre la pierre et le livre antique il y avait eu je ne sais quel entretien mystérieux et dont je croyais deviner le sens à l'aide de ces vers qu'Ovide met entre Écho et Narcisse :

Nunc coeamus, ait, nullique libentius unquàm
Responsura sono, coeamus rettulit echo.

Tel est le langage que parlent ensemble les lieux et les livres quand on les rapproche ; ce rapprochement est l'art et le plaisir du voyageur.

Je me suis laissé aller à parler de la Grèce comme du pays où les livres et les lieux s'accordent le mieux pour enchanter l'imagination. Nulle part il n'y a un plus harmonieux concert entre ces deux voix de l'homme et de la nature, les livres et les lieux ; mais il n'y a pas de pays où le concert, quoique moins beau, peut-être, et moins pénétrant, n'ait son charme et son profit. Si vous êtes à Bologne et à Florence, ces vieux palais italiens qui ressemblent à des murs de citadelle, ne vous diront ce qu'ils savent que si vous les interrogez en lisant les républiques italiennes de Sismondi, ou mieux encore en lisant quelque chronique du moyen-âge. Alors ces bâtiments austères et graves ne seront plus pour vous des pierres muettes et insensibles. Il y a plus : les chefs-d'œuvre des arts, les statues et les tableaux ont besoin eux-mêmes du commerce des livres. Les mémoires de Cellini, la vie de Raphaël et de Michel-Ange, les histoires de Vasari et de Lanzi vous font mieux goûter les ouvrages des grands sculpteurs et des grands peintres de l'Italie. Dante, Pétrarque et Bocace, Sannazar, Politien, l'Arioste et le Tasse ont besoin aussi à leur tour du commerce des livres. Je n'ai goûté Sannazar qu'en le lisant à Naples; je n'ai même, je l'avoue, commencé à admirer Pétrarque qu'en le lisant un jour à Gê-

nes dans les jardins du palais Doria sur cette terrasse de marbre blanc qui borde la mer. Pourquoi cela ? pourquoi la poésie brillante et ornée de Pétrarque avait-elle besoin pour moi de cet accompagnement? quel rapport y avait-il entre ces vers pleins d'un sentiment vrai et d'une expression élégante et cette belle nature, cette belle mer, ce beau rivage que l'art avait pourtant embelli? Je ne sais, mais j'aimais à lire les vers un peu recherchés de Pétrarque et à voir en même temps les vagues de la mer qui venaient laver les marches de marbre blanc des terrasses du palais Doria.

Je n'allais chercher en Allemagne ni les beaux aspects de Naples, ni les chefs-d'œuvre des arts comme à Florence et à Rome ; j'allais y étudier. J'y ai trouvé ce que je cherchais, l'intelligence hardie et profonde de toutes les sciences et de tous les arts qui font la gloire de l'esprit humain; j'y ai trouvé de plus les paysages du Rhin, de la Suisse saxonne et des environs de Vienne, les musées de Dresde, de Munich, de Berlin et de Vienne; la poésie représentée par Goëthe, la philosophie par Schelling et Hegel; j'y ai trouvé, ce qui vaut mieux que tout cela, des amis qui étaient de grands esprits et des cœurs affectueux, entre autres, et par dessus tout, M. Gans, dont le nom me sera toujours cher, enfin un peuple bon, simple, honnête, religieux, qui aime sa terre natale et ses foyers domestiques. Jusqu'à mon voyage de Grèce, il n'y a pas de pays que j'aie plus aimé et admiré que

l'Allemagne, et même après mon voyage de Grèce, c'est l'Allemagne que je voudrais habiter, si le sort me forçait jamais à quitter mon pays.

Ce n'était point quitter l'Allemagne que d'étudier ce qu'on a appelé un instant la question du Danube, et c'était en même temps aborder une autre question qui a eu ses enthousiastes en France et qui ne cesse point d'être une grande question en Europe, la question d'Orient.

Je puis dire sans embarras, que j'ai réfléchi ou rêvé pendant cinq ou six ans sur cette question d'Orient, comme l'ont fait bien d'autres, comme la France elle-même l'a fait; car vers 1839, la France semblait avoir pris à cœur les affaires d'Orient. C'était son roman favori; elle élevait l'Égypte; elle raffermissait la Turquie en la concentrant; elle donnait une existence indépendante aux Principautés du Danube. De tous ces projets de la politique ou de tous ces rêves de l'opinion, aucun ne s'est accompli. L'Égypte est redevenue un pachalich; les Principautés du Danube sont restées dépendantes; la France a eu de la mauvaise humeur de voir ses rêves déçus en 1840 et elle s'en est prise à son gouvernement, comme elle le fait toujours, quand elle commet elle-même quelque faute. Elle aurait voulu avoir le plaisir de régler à sa fantaisie le sort de l'Orient, sans que cela lui coûtât une guerre, et lorsqu'en 1840 elle s'aperçut qu'elle ne pourrait pas avoir ce plaisir sans une guerre, elle ne voulut pas la guerre; mais elle fut fâchée de re-

noncer à son illusion. Si je parle de ce désappointement de la France en 1840, c'est que, quand un grand peuple est désappointé, un simple écrivain peut l'être sans avoir beaucoup à en rougir. De plus, comme je n'avais pas l'ambition d'être général d'armée ou ambassadeur en Orient, l'étude de cette question ne m'a pas trompé. Elle m'a donné ce que j'en attendais, le spectacle intéressant d'une grande lutte qui se passe dans le cercle de la diplomatie, en attendant qu'elle entre dans le cercle de la guerre.

Je ne connais pas d'étude plus curieuse que la question d'Orient, ni qui attire autant l'esprit; de tous les côtés elle a des rapports avec le passé et avec l'avenir ; et comme en ma qualité de professeur, j'aime à lire les écrivains grecs et latins qui ont raconté les grands et successifs abaissements de l'Orient devant l'Occident, tantôt devant Alexandre et tantôt devant les Romains, j'aimais à chercher ce qui dans l'histoire ancienne ressemble à l'histoire de nos jours. Je lisais Quinte-Curce, Polybe, Tite-Live, Justin, en pensant à la Russie, à l'Angleterre, au sultan Mahmoud, à Mehemet-Ali. Il y a dans le monde des occupations plus graves que celles-là ; mais parmi les occupations sérieuses, il n'y en a pas de plus charmantes ; il n'y en a pas qui nous fassent croire plus aisément que nos réflexions ne sont pas tout-à-fait inutiles. Mais gardez-vous bien, n'étant pas inutile, de vouloir être important. Un publiciste doit se contenter

d'être utile à qui le lit; un publiciste, pour réussir, doit être un livre ou mieux encore un article, jamais un homme.

J'ai dû à la question d'Orient l'occasion d'études qui m'ont plu et de voyages qui m'ont instruit. Que pouvais-je lui demander davantage? Je lui ai dû mon voyage sur le Danube depuis Vienne jusqu'à Galatz qu'on lira dans ce volume : je lui ai dû plus tard mon voyage à Constantinople et à Athènes, que je n'ai écrit que pour les miens et que je ne publierai peut-être jamais, mais qui m'a laissé, à cause de la Grèce surtout, d'ineffaçables souvenirs. Ce voyage a eu pour moi ce grand avantage que, commencé pour la politique et pour étudier à Constantinople cette question d'Orient qui m'avait ensorcelé et dont je n'abjure pas encore l'enchantement, je l'ai fini par Athènes et par la littérature. A peine en Grèce, je n'ai plus pensé qu'à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire grecque, à tout ce que m'expliquait le pays et le climat où je me trouvais transporté, à tout ce qui réveillait et embellissait mes souvenirs d'étude et de jeunesse. De politique, plus un mot. La politique n'avait été pour moi qu'un moyen imprévu de revenir à la littérature; Constantinople m'avait conduit à Athènes et j'avais trouvé le but que je n'avais pas cherché. J'avais trouvé ma patrie et mes foyers littéraires. Je ne les ai pas quittés depuis ce temps. La Grèce m'a rendu cette ferveur littéraire que j'avais perdue peu à peu

dans les distractions de la politique. Si j'ai publié quelques pages qui ayent pu rappeler les jeunes gens aux règles éternelles du beau et du bon, c'est à la Grèce que je le dois. Mon voyage à Athènes a été pour moi comme un pieux pèlerinage qui a ranimé ma foi languissante. Que de fois encore aujourd'hui, en essayant de faire comprendre et de faire admirer la beauté des personnages d'Homère et de Sophocle, de Corneille et de Racine, je vois tout-à-coup apparaître devant les yeux de mon esprit la pure et sévère grandeur des paysages ou des monuments grecs, et cette apparition me sert d'inspiration. Il y aurait de la fatuité à dire que depuis 1840, depuis mon retour de Grèce, j'ai abandonné la politique. La politique n'a jamais été pour moi qu'un sujet d'observations et d'études. J'ai donc conservé la modeste habitude d'écrire de temps en temps les réflexions que me suggère le spectacle mobile des choses et des hommes. Mais ce n'est plus là qu'est ma préférence.

Oserais-je dire que, quand même je voudrais renoncer tout-à-fait à l'habitude d'écrire les réflexions politiques qu'inspirent les circonstances, cela me serait bien difficile. J'appartiens à une génération qui, entrant dans le monde vers 1814, a pratiqué pendant plus de trente ans le régime de la discussion politique et qui s'est habituée à un genre de réflexions et d'études qu'elle aura de la peine à délaisser. L'âge et le changement des institutions peuvent lui conseiller la retraite, et je me félicite

chaque jour, quant à moi, depuis la triste révolution de 1848, de n'être plus que spectateur ici-bas. Mais la retraite n'est pas l'inertie, et à qui l'action ne sied ni ne plaît plus, l'observation reste. Je m'accommode fort bien de voir agir les autres et je ne me révolte pas contre les fréquents changements de la figure du monde. Les vieux marins, même ceux qui n'ont été que d'humbles matelots, aiment à voir équiper les bâtiments qui partent, à suivre de l'œil les manœuvres des jeunes marins et ils leur souhaitent de bon cœur autant ou plus de bonheur qu'ils n'en ont eu eux-mêmes. Tels sont mes sentiments, lorsque je considère les vicissitudes de notre nouveau monde politique. Je n'ai ni rancune ni dépit; mais je n'ai non plus aucune humilité dans mes souvenirs et je ne consens pas à croire que trente ans de paix et de liberté n'ont été qu'une illusion et un rêve. Un rêve qui a duré la vie d'une génération d'hommes, a droit aux respects de l'histoire.

1852.

ITALIE.

I.

ITALIE.

J'aime les voyages de badauds. La badauderie, c'est-à-dire voir pour voir, prendre les idées à mesure qu'elles arrivent, ne rien étudier, et pourtant apprendre, mais d'une manière instinctive, apprendre à peu près comme on respire, et, sans se donner plus de peine, s'éclairer plutôt que s'instruire, car la lumière vient tandis que l'instruction s'acquiert, voilà ce que j'appelle la badauderie, et c'est une douce chose qui a ses mérites. Pour un badaud, l'Italie, quand il la traverse, allant de Milan à Florence, de Florence à Rome, de Rome à Naples, se déroule avec un ordre admirable. Le badaud ne sait certes pas avec quelle régularité l'Italie se développe; il ne comprend pas l'art que met cette enchanteresse à ne lui révéler ses beautés que l'une après l'autre, afin de le prendre et de le maîtriser. Il ne voit pas avec quelle coquetterie elle ménage ses ressources et prépare ses séductions; mais il ressent les effets de cet art qu'il ne pénètre pas.

Un mot sur ces divers degrés de séduction. Le badaud quitte Paris pour aller visiter l'Italie. Croyez-vous qu'elle va dès Milan lui prodiguer ses souvenirs, ses arts, son cli-

mat et l'enivrante pureté du ciel napolitain, et l'irrésistible volupté des côtes de Baies et de Sorrente, où la mer presse avec amour les contours du rivage ? Non ! la coquette est trop habile pour se donner si tôt ; puis comment le badaud sentirait-il cela ? Il est encore tout plein de son Paris. Il ne connaît encore pour nature que le bois de Boulogne, pour beaux-arts que les magasins de Giroux, pour ruines que l'éternel *en-train* de nos édifices commencés. Et son beau ciel, c'est soixante jours à peine de beau temps sur trois cents de pluie ou de froid. Il faut donc avant tout faire son éducation ; il faut le déniaiser. L'enchanteresse commence par lui faire traverser les Alpes. C'est un excellent noviciat pour des habitués de la grande allée des Tuileries. Au pied des Alpes, il trouve Milan et la Lombardie, Milan, une belle ville, bien bâtie, moitié française et moitié italienne, où le badaud ne se trouve pas tout-à-fait dépaysé, ni tout-à-fait familier ; la Lombardie, un beau pays, riche, gras, bien administré par les Autrichiens, où il y a de l'industrie, du commerce, point de brigands, où les impôts se paient exactement, beaucoup de choses encore de la France.

Cependant, Milan est la patrie de Léonard de Vinci ; Milan a une cathédrale revêtue de marbre ; Milan a quelques palais du XVI[e] siècle, quelques maisons du moyen-âge. Il y a des débris d'antiquité ; il y a des antiquaires. Le bleu du ciel n'est pas encore foncé, mais le ciel est souvent pur. Des ruines, des antiquaires, Léonard de Vinci, des églises de marbre, de grands souvenirs du moyen-âge, cela commence à être l'Italie. Milan a des échantillons de tout ce qui fait la beauté et le charme de l'Italie. Quant à la liberté politique, il n'y en a pas plus à Milan que dans le reste de l'Italie. Seulement à Milan elle

est regrettée ou elle est souhaitée. Il y a encore là des traces du caractère français. A Naples, au contraire, de la liberté politique, personne ne s'en soucie, et j'en sais bien la raison. Il fait si beau ! Le soleil, la mer et le Vésuve, voilà à Naples les trois grands intérêts, j'ai presque dit les trois pouvoirs politiques ; et, chose admirable, ces trois pouvoirs sont toujours d'accord pour occuper et enchanter le peuple. On ne peut vraiment, à Naples, s'occuper de politique que les jours de pluie, et il pleut si peu ! Quant à la liberté des habitudes, qui aide à bien jouir de la nature, quant à la liberté pour soi, l'Italie est le pays par excellence.

A mesure que le badaud s'avance du Nord au Midi, des Alpes aux Apennins, l'Italie se découvre peu à peu. Les idées de notre voyageur s'étendent sans se troubler ; il n'est ni trop ni trop peu déconcerté. Le pays est plat : cela lui rappelle encore la Beauce ou la Champagne (doux souvenir !); mais déjà en Lombardie, les vignes, au lieu d'être liées à l'échalas et rangées comme des pions sur l'échiquier, grimpent légèrement aux arbres, se suspendent en festons d'une branche à l'autre. Il y a là une grâce naturelle qui révèle l'Italie. De plus, l'air est doux et chaud. En même temps que son esprit s'ouvre à la grâce riante de la campagne, son sein s'ouvre aux bouffées de cet air délicieux. Le voyageur ne se croit peut-être pas changé : il se trompe. Vous verrez au premier tableau, à la première statue, comme ses impressions ont déjà corrigé ses idées, comme le climat a déjà éveillé à son insu la sensibilité de son goût. Cependant les souvenirs se groupent sur sa route, souvenirs du moyen-âge, souvenirs de l'antiquité, souvenirs aussi des grandes guerres de notre révolution et de Napoléon. Ceux-là sont placés là afin que notre voya-

geur sache où se prendre et se retrouver, et qu'il ne perde pas terre trop tôt.

Jusqu'ici nous n'avons pas quitté l'Italie du Nord. L'Italie du Nord a quelque chose d'actif et de pratique qui la distingue de l'Italie du Midi et qui la rapproche de la France et de l'Angleterre. On sent que la vie y est éteinte depuis moins longtemps. La force et la grandeur de l'Italie du Nord datent du moyen-âge, elles sont donc plus récentes. La force et la grandeur de l'Italie méridionale datent de plus haut; elles viennent de l'antiquité.

Les souvenirs du moyen-âge font l'intérêt de l'Italie du Nord; c'est de là que lui vient son caractère et son relief. A Bologne, elle a déjà tout-à-fait le costume et le port du moyen-âge; à Bologne notre voyageur commence à s'initier à la vie turbulente des républiques italiennes du moyen-âge. Les palais bâtis comme des forteresses, les tours qui s'élèvent au-dessus de ces palais, l'université et sa masse imposante, tout retrace une époque qui en France vit à peine dans les livres. A Bologne les beaux-arts aussi sont puissants : c'est la patrie des Carraches; c'est là qu'au musée brillent le Guide et le Dominicain. A Bologne, nous touchons aux Apennins, le pays plat est fini. Encore un peu, et toutes les idées de notre voyageur vont changer. Déjà, sans s'en apercevoir et par des degrés insensibles, il s'est familiarisé avec l'idée du passé, avec les beaux-arts, avec tout ce qui n'est point parisien. Il a des doutes sur le *comme il faut*, il chancelle dans sa foi au dandysme. Son éducation est commencée. Des trois caractères fondamentaux de l'Italie, des trois traits principaux de sa physionomie, qui sont les beaux-arts, l'antiquité et la nature méridionale, il en connaît et en goûte déjà deux, les beaux-arts et l'antiquité; les beaux-arts, par Léonard de Vinci, à Mi-

lan, le Corrège, à Parme, les Carraches, le Guide et le Dominicain, à Bologne; l'antiquité, par les souvenirs du moyen-âge. Le dernier trait, la nature méridionale, est encore pour lui lettre close. C'est le moment de commencer la dernière initiation et d'achever les deux autres.

Il s'engage dans les Apennins. Les Apennins portent l'empreinte de la nature méridionale. Ce sont des montagnes pelées comme nos Cévennes. Le Midi, avec sa terre fertile, ses montagnes grises et sèches, ressemble à ses habitants, dont le corps amaigri laisse mieux ressortir les nerfs vigoureux.

Des Apennins, le voyageur descend à Florence. A Florence le caractère dominant de l'Italie du Nord, le moyen-âge, a toute sa grandeur et toute sa force; c'est là qu'il s'unit aux beaux-arts. Florence fait excuser la démocratie. La démocratie florentine est violente, sanguinaire, injuste; mais elle n'est point ignorante et barbare; elle aime les arts; elle adore le génie; elle élève d'admirables édifices. Elle n'est ni parcimonieuse, ni mesquine, ni dénigrante. A Florence, le génie des arts resplendit de tout son éclat. La sculpture a semé ses rues de merveilles; ses places sont trop petites pour tant de chefs-d'œuvre. Ses églises sont ornées de tout ce que la peinture a fait de beau. Ses palais sont des modèles de grandeur. Menons notre voyageur sur la place du Grand-Duc : c'est là qu'il va sentir mieux que jamais les deux caractères de l'Italie, les beaux-arts et l'antiquité sous la forme du moyen-âge, car l'Italie a deux antiquités, le moyen-âge et les Romains. La plus récente de ces antiquités, le moyen-âge, a son sanctuaire à Florence; l'autre a le sien à Rome.

C'est sur la place du Grand-Duc que la badauderie parisienne de notre voyageur va expirer. Cette place, petite

et de forme irrégulière, mais où toutes choses sont si belles et si bien à leur aise, est capable de le dégoûter un peu de nos places, où il y a plus de vide que de beau, plus d'espace que d'art. En France, une belle place c'est un grand espace, taillé régulièrement, une figure de géométrie de quelque demi-lieue en long et en large. Nos détracteurs disent que nous avons le goût du vide plutôt que du beau; il y a du vrai dans ce reproche, témoin cette idée d'une rue de la colonnade du Louvre à la barrière du Trône, idée presque populaire, qui nous promet la jouissance ineffable d'un corridor de quarante pieds de large et d'une lieue de long. Du Louvre, on verra la barrière du Trône; concevez-vous rien de plus admirable? Et pourquoi ne pas pousser jusqu'à Vincennes? Ce serait plus loin, ce serait plus beau! Pour cela, abattons Saint-Germain-l'Auxerrois, la Ville, l'église Saint-Gervais et son portail, abattons tout! une rue d'une lieue, cela vaut tous les monuments du monde et tous les souvenirs de la vieille église Saint-Germain. Ce n'est pas le grand que nous aimons, c'est le long.

Florence résume et couronne l'Italie du Nord. Florence accomplit le premier degré de l'initiation instinctive aux mystères de l'Italie. A Florence le voyageur est initié aux arts et à l'antiquité, ou il ne le sera jamais. A Florence, deux des caractères de l'Italie, l'antiquité sous la forme du moyen-âge, et les beaux-arts sont complets. Mais le troisième caractère, la nature méridionale, ne s'est encore révélée que sur les croupes desséchées des Apennins.

A Rome commence le second degré de l'initiation. A Rome, l'antiquité se révèle sous sa grande et véritable forme, c'est-à-dire sous la forme romaine; le moyen-âge disparaît presque; les beaux-arts y ont toute leur grandeur, rehaussée, si je puis ainsi parler, de la grandeur

même du catholicisme. Enfin, la nature méridionale commence à y faire sentir sa puissance. Ainsi, des trois caractères principaux de l'Italie, les deux premiers, les beaux-arts et l'antiquité, s'y montrent sous une forme nouvelle, et c'est là que s'achève l'initiation aux deux premiers mystères. C'est là que le Colysée et Saint-Pierre, l'antiquité et les beaux-arts, subjuguent le néophyte et le marquent du sceau de la foi d'artiste et d'antiquaire, véritable foi, puisqu'elle se prend à des choses hors du monde matériel, puisqu'elle a pour objet autre chose que ce qui se voit ou ce qui s'emploie avec profit; véritable foi, puisque les sens n'y sont pour rien. C'est à l'âme que parlent les toiles de Raphaël et les ruines du Colysée. Si elles ne parlaient qu'aux sens, il nous suffirait d'avoir avec elles une minute d'entretien; et cette minute aussi bien suffit à beaucoup de voyageurs.

Reste le troisième caractère de l'Italie, son caractère le plus secret, le plus intime, la nature du Midi. Ce caractère a une puissance invincible. C'est là que l'enchanteresse attend ceux qui lui ont résisté, c'est là qu'elle les prend; c'est là que s'achève l'initiation au dernier mystère, c'est là que la déesse se fait sentir de plus près. A Rome le Midi se respire déjà,et la séduction commence. Avez-vous jamais, par une journée orageuse, quand le sirocco souffle, mais ne souffle encore que doucement dans la campagne de Rome, avez-vous galopé à cheval à travers ce désert inculte, couvert d'herbes sèches et bruyantes, traversé par de longues lignes d'aqueducs, vide de toute maison, semé çà et là de tombeaux, admirable solitude qui n'a pas, croyez-moi, besoin d'habitants, tant elle est peuplée de souvenirs, vaste et triste plaine où semble s'allonger l'ombre du dôme de Saint-Pierre. L'air est lourd et chaud, le ciel tantôt sombre et tantôt ardent. Pas un

homme dans la campagne ; çà et là quelques buffles accroupis entre les herbes, baissant la tête sous le passage du sirocco. Ce sirocco léger encore, mais qui va bientôt peut-être devenir terrible, c'est l'air du Midi, air puissant et délicieux, qui exalte et qui engourdit, qui donne à qui le respire les langueurs des passions. C'est l'haleine de l'enchanteresse ; elle vous entoure, elle vous inonde ; elle joue dans vos vêtements, dans vos cheveux, dans vos oreilles ; elle pénètre, elle enivre vos narines, ouvertes malgré vous pour la mieux réspirer ; elle frémit sur votre peau, devenue plus délicate et plus sensible. Ne galopez jamais à cheval dans la campagne de Rome, quand commence à souffler le sirocco !

Et quand vous serez à Naples, quand vous serez au troisième degré de l'initiation, quand vous serez au sein du Midi italien, n'allez pas, si vous voulez résister à l'enchanteresse, n'allez pas, au Pausilippe ou à Castellamare, vous coucher vers le soir sous une haie d'orangers, avec la mer devant les yeux. C'est en vain que vous vous croyez fort : le Colysée et le Saint-Pierre vous ont laissé insensible. Vous n'avez cédé ni à la Vénus de Médicis, ni aux Vierges de Raphaël ; vous avez bravé l'Italie. Pour rester invincible, il ne fallait pas venir à Naples, ou si vous y venez, croyez-moi, fermez les yeux pour ne pas voir cette mer et ses îles, qui sont ses filles et sa parure : ne respirez point les parfums de la terre, la chaleur qui descend du ciel ; les brises qui viennent de la mer et qui vont vous enivrer et vous perdre.

A Naples, la nature du Midi domine tout. Les deux autres caractères de l'Italie, l'antiquité et les beaux-arts, s'y montrent avec grandeur : c'est là qu'est Pompéi ; c'est là que sont les plus beaux bronzes et les plus belles peintures antiques; mais par-dessus tout le climat, par-dessus tout la vo-

lupté de respirer et de vivre. Que de fois, à Pompéi même, on oublie d'étudier l'antiquité pour laisser errer ses yeux sur cette nature de Naples! A Pouzzoles, à Baies, les souvenirs sont nombreux, les ruines sont belles; mais la nature est plus belle et plus grande. Plus de recherches, plus d'études! Il faut céder à l'enchantement, il faut se laisser vivre. Tout au plus, pour accompagner cette ineffable volupté de vivre, reste-t-il une rêverie confuse, je ne sais quel mélange de regards et de souvenirs, regards jetés languissamment sur le promontoire de Misène ou sur le Vésuve, souvenirs errant languissamment aussi sur Lucullus, sur Tibulle, sur Cicéron, sur tant d'hommes qui ont joui de ces rivages. Ce qui distingue Naples, c'est que l'antiquité et les beaux-arts n'y sont plus que sur le second plan. La nature a le premier rang. L'idée du passé et des beaux-arts ne sert plus que d'accessoire.

A Florence, le moyen-âge, les beaux-arts et quelques traits déjà de la nature du Midi; à Rome, l'antiquité, les beaux-arts et la nature du Midi déjà plus vive; à Naples enfin, cette nature dans toute sa force, dans toute sa beauté, et pour l'accompagner, l'antiquité et les beaux-arts. Voilà les trois degrés de l'initiation italienne. Des trois caractères que nous avons assignés à l'Italie, les beaux-arts, l'antiquité et la nature du Midi, il y en a un qui domine plus particulièrement dans chacune des trois grandes villes : à Florence, les beaux-arts; car l'antiquité ne s'y montre encore que sous la forme du moyen-âge, et le Midi que sur les Apennins : à Rome, l'antiquité, avec les beaux-arts agrandis par le catholicisme, et le Midi témoignant déjà sa puissance : à Naples enfin, la nature avant tout, l'antiquité et le arts n'y ayant que le second rang.

1832.

II.

NAPLES.

Pour étudier quand on est à Naples, pour prendre de la peine d'esprit, il faut une vocation de voyageur toute particulière ; il faut du courage. J'ai lu plusieurs voyages en Italie ; la plupart des voyageurs négligent Naples et je le leur pardonne volontiers. A Naples, ils ont vécu au lieu d'écrire, ils ont respiré l'air au lieu de travailler. Quoi de plus naturel ? Mais alors il fallait avoir la franchise d'avouer cette délicieuse fainéantise ; il fallait dire : je ne parle pas de Naples parce que j'y ai fait ce que le climat me conseillait, parce que j'y ai senti au lieu de réfléchir.

La fainéantise est un hommage qu'il faut rendre au climat napolitain. On critique souvent le rien faire : sait-on ce que c'est que ne rien faire à Naples ? C'est s'abandonner à la nature, c'est attendre sa joie et son bonheur de l'air, du ciel, de la mer, et non de ses pensées et de ses sentiments. Et quelles pensées vaudraient cette douceur enivrante de l'air qui vous enveloppe ? Quels sentiments vaudraient le spectacle de cette mer qui semble doucement bercer vos regards ? Les pensées et les sentiments sont la joie des pays froids ou tempérés, où l'homme est

mieux chez soi qu'au grand air, où, comme la nature n'a pour lui ni caresses ni baisers, il aime à rentrer en lui-même et à s'enfermer en son âme? Mais à Naples, en face de cette belle nature, comment ne pas se livrer aux embrassements de ce ciel, de cette mer et de toutes les délices qui vous entourent? Ailleurs c'est sottise que ne rien faire : à Naples c'est du génie. Je méprise la paresse depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Florence; à Rome je commence à l'aimer; à Naples je l'admire.

Ce qui frappe le plus quand on arrive à Naples, c'est le bruit. Alfiéri disait : « Les Napolitains, maîtres dans l'art de crier. » Le mot est juste. Arrivez-vous par mer? du port vous entendez déjà ce murmure de voix, cet immense chuchottement qui remplit Naples à toute heure. Pour nous, c'est à quatre heures du matin que nous arrivâmes à Naples, heure de repos dans toutes nos villes, heure de bruit déjà pour cette ville sonore. Naples s'éveillait chuchottant, criant, parlant, chantant, gesticulant, et pendant tout le temps du jour Naples chuchotte, crie, parle, chante, gesticule. Nulle part le peuple ne fait tant de bruit, nulle part il ne tient tant de place. Ailleurs le peuple est caché dans ses ateliers, dans ses maisons, dans ses boutiques, travailleur infatigable qui fait aller la machine sociale, mais qui semble se dérober aux regards. Ailleurs, si vous voulez voir le peuple, il faut le chercher; il faut aller à l'heure des repas à la porte des manufactures, ou bien attendre un jour de fête publique. C'est alors qu'on voit le peuple, c'est alors qu'il se répand dans la ville, court, circule, retentit; c'est pour lui la fête, pour lui les rues, les promenades : ces jours-là il n'est plus l'âme insensible et muette de la cité; il l'anime, il l'emplit de son mouvement; c'est sa maison ces jours-là, meublée

pour lui, parée pour lui. Il n'y a de peuple dans nos villes que les jours de fête.

A Naples, le peuple est de tous les jours et de tous les instants. La ville est à lui; dans les rues tout est pour lui. Des buffets de limonades, des marchands de fruits, des bureaux de change pour la monnaie de cuivre, des cuisines portatives, tout annonce le peuple, et cela non dans certains quartiers seulement, mais partout, dans la rue de Tolède comme sur la place du Marché; à la Chiaja comme sur la Piazza-Medina. La bourgeoisie et le monde semblent cachés à Naples. Le peuple éclipse tout; partout il fourmille, partout il retentit. La vie du peuple à Naples tient plus de place que partout ailleurs.

Ce peuple, qui a marqué la ville de son empreinte, qui l'a ainsi appropriée à ses goûts, à ses usages, est-ce le peuple d'une république, un peuple souverain? Non. Personne n'est moins libre et moins souverain, comme on l'entend chez nous, que le peuple de Naples. Il n'a aucun droit politique : il est libre et puissant à sa manière. Je me souviens qu'un homme d'esprit, qui a traversé la révolution, me disait un jour : « Vos docteurs parlent de la liberté du peuple. Le peuple est toujours libre au cabaret. » J'amenderais le mot pour qu'il fût plus aisément compris, et je dirais que le peuple est toujours libre quand il ne travaille pas. L'esclavage, pour le peuple, c'est le travail, maître impérieux, qui commande au nom de la faim. L'ouvrier qui le samedi soir a cent sous dans sa poche, est libre pour deux jours; c'est-à-dire qu'il ne sent plus le joug de son maître, du travail. Telle est la liberté naturelle, telle est la liberté napolitaine. Le Napolitain n'a besoin que de peu travailler pour gagner sa vie. Il est donc libre, et vraiment libre. Le premier esclavage et le plus dur, c'est

le travail. La première liberté et la plus naturelle, c'est de ne point travailler. Un nègre ne s'y tromperait pas. Un nègre comprend mieux que nous ce que c'est que l'esclavage et la liberté, parce qu'un nègre ne connaît pas les métaphores et les abstractions aussi bien que nous qui appelons libre l'ouvrier qui travaille seize heures par jour. Libre en effet, il n'obéit qu'à la faim !

Le Napolitain n'a aucun droit politique : il n'a ni tribune ni journaux ; mais il ne subit aucune des tyrannies que la faim et le froid exercent sur nos artisans. C'est bien quelque chose que ce genre de liberté qu'il doit à son climat, et à laquelle aucune révolution ne peut rien ajouter ni rien ôter.

Consultez sur la liberté une classe de révolutionnaires qui en valent bien d'autres, les ilotes, Spartacus, la Jacquerie et les nègres d'Haïti, ils vous diront qu'être libre c'est ne point être forcé de travailler, que c'est là la bonne liberté, que c'est pour celle-là qu'ils ont combattu. Ils estimeront peu une liberté qui s'évapore en droits politiques. La liberté, pour eux, c'est le repos, une meilleure nourriture, un meilleur logis ; c'est l'amélioration du sort du peuple. Mettez-les un instant dans les tribunes de notre Chambre des Députés, ils feront les plus étranges méprises : ils sont gens à préférer une loi qui abaisse le prix du pain à une loi qui abaisse le cens électoral.

Il y a donc plusieurs sortes de libertés ; mais je ne crois pas que l'homme puisse en avoir plus d'une à la fois. Il y a la liberté napolitaine, celle de vivre à son gré, sans beaucoup travailler ; à côté de cela le Napolitain n'a ni Charte ni Assemblée d'aucune sorte.

Il y a la liberté des habitudes, la liberté de faire ce que bon semble sans que personne s'en inquiète. Point de comme il

faut, point d'étiquette, point d'inquisition médisante et tracassière : c'est la liberté de la vie parisienne. A côté de cela la vie parisienne est sujette au travail, besogneuse, esclave d'un métier et d'un état ; car la vie est chère et le petit nombre seul est assez riche pour vivre sans travailler.

Il y a la liberté politique : chartes, presse, tribune, élections, etc. : c'est la liberté anglaise. A côté de cela, pour le beau monde, il y a le joug pesant de l'étiquette sociale, la tyrannie du comme il faut : et pour le peuple, le joug du travail, travail de seize heures sur vingt-quatre, dans des étouffoirs qu'on appelle ateliers.

De ces trois libertés quelle est la meilleure, celle du climat, celle des mœurs, celle des institutions ? Que chacun garde celle qu'il a. S'il la perdait, il ne serait plus sûr de se rattraper sur une autre.

J'aimerais à m'arrêter encore sur le peuple napolitain, mais j'ai hâte de faire quelques excursions dans les environs de Naples. Je choisirai, pour promenade, la côte de Pouzzoles et de Baies.

Le nom de Baies réveille je ne sais combien d'idées, de fêtes et de voluptés ; c'était l'auberge de tous les vices de l'ancienne Rome. Properce trouvait que Cynthie se compromettait en y restant.

Tu modo corruptas quam primùm desere Baias !

Nulle part la débauche et la prodigalité romaine n'ont été si hardies dans leurs caprices que sur cette côte. Nos vices sont mesquins ; nos folies sont pauvres et misérables quand on les compare aux folies et aux vices gigantesques des patriciens de Rome. C'est à Baies qu'ils venaient dé-

penser le pillage de l'univers. Architectes, cuisiniers, peintres, marchands d'esclaves, danseuses, courtisanes, serviteurs divers de tous les caprices romains, donnez, donnez un libre essor à votre imagination! L'or ne manquera pas: votre maître a ruiné trois provinces d'Asie. Ce palais de marbre est élégant; mais le soleil perce le marbre et jette la chaleur jusque dans les asiles les plus secrets. —Eh bien! nous bâtirons un palais sous la mer, — et le palais se bâtissait, et quand on côtoie aujourd'hui ce rivage désert, on entend le bruit du flot qui se brise sur des ruines cachées sous l'eau. La chair de mes murènes n'est pas assez délicate. — Il y a, seigneur, un moyen de la rendre plus tendre. — Et pourquoi ne l'as-tu point employé?—Il faut les nourrir de chair humaine.—Les esclaves manquent ils dans ma maison? — Sur cette côte la gourmandise allait jusqu'à la cruauté; sur cette côte, toutes les folies du luxe, toutes les recherches de la débauche, tous les crimes de l'avidité se sont donnés en spectacle; nulle part l'homme n'a tant abusé de tous ses sens; nulle part l'homme n'a tant exercé la dernière passion qui vient aux riches et aux puissants : la passion de l'impossible.

Voyez Tibère, Caligula, Néron, ces représentants effrénés de tous les crimes et de toutes les folies romaines; étudiez leurs vices; le fond de tous leurs vices est la passion de l'impossible, toutes les autres passions sont chez eux assouvies et lasses; celle-là seule leur reste, mais elle prend la forme de toutes les autres et les ravive; elle leur rend l'énergie qu'elles avaient perdue par la satiété. Ardente, inépuisable, parce qu'elle ne peut jamais se satisfaire, elle devient le tourment et la furie de ces âmes affreuses. Tibère vieux et usé veut des plaisirs; Caligula veut un pont sur la mer de Baies à Pouzzoles; Néron veut se faire

femme ; tous veulent l'impossible, tous luttent contre la nature, lutte abominable dont le ciel a puni les hommes, mais dont il semble avoir aussi puni les lieux : tant cette côte est aride et déserte. Les horreurs qu'elle a vues l'ont brûlée comme Sodome, et le mauvais air s'en est emparé pour en chasser les hommes comme d'un lieu empesté par le crime.

Et pourtant il y a tant de séduction dans cette mer qui caresse amoureusement la terre, ce rivage semble si bien fait pour le plaisir, que le plaisir en quittant Baies n'a pas pu s'en beaucoup éloigner. C'est la colline de Pausilippe, c'est la plage de la Mergellina, qui semblent avoir hérité aujourd'hui de la renommée de Baies. L'Église prêche contre Pausilippe et son rivage funeste à la vertu, comme autrefois la philosophie prêchait contre Baies, et j'ai lu qu'un capucin voulant donner à son auditoire une idée des dangers de Pausilippe, racontait que, lorsque le diable offrit à Notre Seigneur tous les pays de la terre, s'il voulait l'adorer, il excepta Pausilippe seul du marché, comme le lieu le plus propre à son métier de tentateur.

C'était au bas du coteau de Pausilippe, sur la plage de la Mergellina qu'habitait Sannazar, qui a chanté, en beaux vers latins, le bonheur qu'il y goûtait. Quand je lis ces vers dans ma chambre, ils me plaisent. Lus sur le Pausilippe, en face de la mer et du Vésuve, ils m'enchanteraient l'âme, je le sais. Je me souviens, à ce propos, d'une promenade que je fis au Pausilippe : nous venions de voir le lac d'Agnano et la grotte du Chien ; nous gravîmes les collines qui entourent le lac, collines jaunâtres, toutes imprégnées de soufre, où la terre, quand on la frappe, rend un son sourd, d'où s'échappent des exhalaisons sulfureuses, collines qui sont vraiment dignes, par leur nature,

de servir de mur mitoyen entre deux cratères de volcan, l'un éteint, le lac d'Agnano, l'autre fumant encore, la Solfatare. C'était un chemin affreux, aride, fatigant. Enfin nous arrivâmes au sommet de la colline, et de là nous allâmes au Pausilippe, où nous nous reposâmes. Jamais vue ne m'a semblé plus délicieuse.

Nous étions assis à terre sous des vignes suspendues en festons et chargées de fruits mûrs. A quelques pas de nous on faisait la vendange, et nous en goûtâmes. La vendange en France se fait en commun, avec grande presse et grand bruit; la vigne a l'air d'être mise au pillage. Là, la vendange se faisait en famille, avec gaîté, mais sans hâte. Nous avions devant les yeux le golfe de Naples, près de nous la petite île de Nisita qui semblait flotter à la pointe de Pausilippe, comme le dernier anneau de cette chaîne de verdure qui pendait sur la colline, quelques vaisseaux errant comme par plaisir sur la mer; en face le Vésuve avec une légère fumée qui sortait du cratère, à gauche Naples avec son bruit dont quelques murmures arrivaient jusqu'à nous; à droite le golfe de Baies, le promontoire de Misène et le souvenir de Corinne, Corinne, le dernier grand nom qui se soit venu jeter entre tant de grands noms entassés sur cette plage et qui y a trouvé place. Nous restâmes là fort longtemps. Rêvions-nous? A Dieu ne plaise! N'étant ni poètes ni philosophes, nous n'avions pas la fatuité d'avoir des rêveries; seulement ces vers de Virgile nous revenaient en mémoire :

. . . . . Illo me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî.

« En ce temps, la belle et douce Parthenope (Naples) me nourrissait dans les délices d'un obscur repos. »

Ces vers nous charmaient. Pourquoi ? c'est que nous les répétions aux lieux qui les avaient inspirés ; c'est que Naples était devant nous, Naples cette douce nourricière de qui ne veut que le repos ; c'est que nous respirions cet air chargé de mollesse et de loisir, cet air à qui Virgile jetait ce vers tant soit peu nonchalant ; c'est que ce riant coteau, ces îles, cette mer et la brise qu'elle envoie au rivage étaient en quelque sorte la musique qui accompagnait autrefois les vers de Virgile, et que cette musique sacrée, nous la retrouvions aujourd'hui dans l'aspect de cette belle nature, comme dans un écho fidèle.

Le soir nous descendîmes sur le rivage et nous allâmes coucher à Pouzzoles, voulant faire le lendemain le voyage du sixième livre de l'*Énéide*, le voyage d'Énée aux Enfers. L'Enfer de Virgile est aux environs de Baies : c'est là qu'est l'Averne, l'Achéron et le Léthé. Agrégé de l'Université, je ne pouvais pas manquer cette promenade classique.

1832.

III.

VOYAGE AUX ENFERS DE VIRGILE.

L'Enfer de Virgile, près de Baies, appartient à l'Italie conjecturale et presque chimérique. C'était pour moi un nouveau motif de visiter cet enfer. Car j'avoue qu'en voyage, j'aime la conjecture, et sur ce point, j'adore les *ciceroni* italiens, si ennuyeux d'ailleurs; avec eux la conjecture ne manque jamais. Vous êtes en route, vous apercevez une ruine : Qu'est-ce que cela? — Le *cicerone*, sans hésiter, répond : La maison de Cicéron (notez qu'ils s'appellent, je crois, *ciceroni*, de l'habitude qu'ils ont de mettre Cicéron partout.) — Et là-bas? — La maison de Sylla. Elles auraient leurs numéros comme les maisons de Paris, qu'ils ne seraient pas plus sûrs de leur fait. Croyez-en ce que vous voudrez. Mais il faudrait être bien ennemi de la rêverie, qui est le plaisir du chemin, pour ne pas croire, ne fût-ce qu'un moment, que c'est là la maison de Cicéron. Aussi bien, si vous semblez indifférent, le *cicerone* suppose obligeamment que sans doute vous ne connaissez pas Cicéron, et il fait sa notice : Un grand homme, signor, un grand savant ! il tenait son école ici, dans cet endroit, et il savait toutes les langues, le grec,

le persan, le français, l'espagnol, l'anglais et même l'allemand! (*anche tedesco*!)

Aimant la conjecture, nous résolûmes donc de faire le voyage aux enfers, et nous prîmes pour *cicerone* un petit ouvrage du chanoine André *de Jorio*, intitulé : *Voyage d'Enée aux Enfers et à l'Élysée*, selon Virgile.

La veille, partant de Naples pour Pouzzoles, nous avions visité le tombeau de Virgile placé sur une colline près de la grotte de Pausilippe; est-ce le tombeau de Virgile? Il est fort probable que non. C'est un petit *columbarium* : on appelle de ce nom une chambre sépulcrale garnie, comme les colombiers, de petites niches où étaient placées les cendres des morts dans des vases de terre. J'ai vu à Rome, l'année dernière, un *columbarium* qui venait d'être récemment découvert. C'est un monument plutôt singulier que triste. Cette petite chambre, toute garnie de niches pleines de vases de terre cuite, ne donne guère l'idée d'un tombeau. Cela ressemble plutôt, Dieu me pardonne, à une boutique d'herboriste ou de pharmacien. Ce qui fait impression dans les restes des morts, c'est ce qu'ils gardent encore de la forme humaine. Le squelette, qui est comme la statue de l'homme telle que la mort la sait sculpter, le squelette est triste et significatif. Un vase de cendres et d'os calcinés ne dit rien. Il y a, certes, plus de poésie et plus de grandeur dans une tête de mort, dans cette image décharnée de l'humanité, que dans les urnes funéraires. Je me souviens que, dans le *columbarium* de Rome, je tirai de la niche un petit vase de cendres, puis, lisant l'inscription gravée au-dessus de la niche, je vis que je tenais dans mes mains une jeune esclave, une coiffeuse, et qu'elle avait beaucoup de talent dans son état. Dans quelqu'autre vase était sans doute la maîtresse qu'elle avait coiffée,

J'avais besoin que la réflexion me vînt avertir que le contenu de ces vases avait eu forme humaine : Qu'eût-ce été, au contraire, que le squelette ? Qu'eût-ce été que les têtes de mort? Je me serais souvenu alors de ces beaux vers de notre vieux Villon, à l'aspect du charnier des Innocents :

Jadis ces têtes s'inclinaient
L'une devant l'autre en leur vie !

Le squelette n'ôte rien à la leçon de l'égalité mortuaire, et il fait mieux souvenir de l'homme.

Le *columbarium* était un tombeau de famille où se mettaient aussi les esclaves de la maison. Le *columbarium* de Pausilippe n'est donc pas le tombeau de Virgile, comme nous entendons aujourd'hui un tombeau, et je doute même qu'il y ait eu sa niche sépulcrale.

Notre visite au tombeau de Virgile nous préparait convenablement à visiter son enfer.

Cet enfer, placé près de Baies, à côté de tous les plaisirs et de tous les vices de Rome , est aujourd'hui triste et désert, semé de ruines. Le pays cependant a gardé une mauvaise réputation. Près de la Solfatare toujours fumante, à côté de Monte-Novo, montagne qui sortit de terre en 1588, sillonné partout de traces volcaniques, il convient fort à la destination que lui a donnée Virgile. Au moyen-âge, les environs de Pouzzoles étaient le lieu, disait-on, d'où Jésus-Christ descendit aux enfers. A Pouzzoles même, dans le jardin de l'évêché, on entendait des voix lamentables, des hurlements affreux, et cela, toute l'année, excepté le jour de la passion et de la résurrection de Notre Seigneur. C'est ainsi que les traditions de l'Enfer antique se conservaient, en s'accommodant au christianisme, dans

ces lieux pleins de la présence des volcans. Rien n'est durable comme les fables, et leur durée tient surtout à leur souplesse à prendre toutes les formes.

Il eût fallu, pour faire régulièrement le voyage du sixième livre de Virgile, aller d'abord débarquer sur la côte de Cumes. C'est là que débarqua Enée.

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

Mais sur cette côte qui est comme un musée, il est aussi difficile que dans un musée de suivre l'ordre du livret. A droite, à gauche, quelque chose sans cesse appelle l'attention. Comment passer près d'une ruine sans la visiter? Nous fîmes donc quelques excursions au temple de Sérapis, au cirque de Pouzzoles. J'ai vu beaucoup de cirques, j'ai vu le Colysée, les arênes de Nîmes, le cirque de Pompéi. Le cirque de Pouzzoles m'a laissé, entre tous, un souvenir particulier.

Ce cirque est aujourd'hui une habitation de paysan. La maison est bâtie contre les murs du cirque qui fait comme une sorte de jardin attenant à la maison. Ce jardin est planté de vignes disposées en étages, selon les gradins du cirque. Rien de si riant que cet amphithéâtre de verdure. Les corridors du cirque servent de caves : toute la ruine ainsi est utile. Son dos est chargé de vignes et dans ses flancs on serre le vin. Autrefois, dans cette enceinte il y avait des combats de bêtes féroces et des gladiateurs; aujourd'hui, la vendange est le seul spectacle. Comment s'est fait ce changement? Qui a aboli les gladiateurs et les cirques anciens? Qui a changé cette arène en joyeux vignoble? Descendez dans ces caves, autrefois corridors d'une salle de spectacle, vous trouverez dans un coin une cha-

pelle consacrée à saint Janvier et à saint Procule, qui reçurent autrefois le martyre dans ce cirque. N'allez pas plus loin ! ce sont ces martyrs qui ont fait que la vigne se récolte aujourd'hui aux lieux où leur sang a coulé.

Dans la chapelle, on lit sur le mur le verset suivant : *Quod quæritis non est, et est quod non quærebatur* ; « Ce que vous cherchez n'y est pas, et ce que vous ne cherchez pas y est. »

Cette inscription nous toucha. Non, ce n'était pas saint Janvier et saint Procule que nous cherchions au cirque de Pouzzoles, et c'est eux qui y sont avec la vigne et la vendange, riant témoignage de leur victoire sur le cirque païen ! et ce que nous cherchions, l'antiquité n'y est plus que par le souvenir et par quelques débris que cache la verdure. A Rome, dans le Colysée, je ne sais pas si vous trouverez ce que vous y cherchez, mais ce que vous n'y cherchez pas, la croix chrétienne, croix de bois et toute petite, qu'entourent, comme pour l'accabler, tous ces murs en gradins d'où le peuple criait *les chrétiens aux lions*, la croix y est, victorieuse, triomphante, et, s'il faut plus encore, c'est un capucin qui vous sert de guide et vous montre le Colysée : *et est quod non quærebatur* !

Aussi bien, ne nous plaignons pas de trouver souvent ce que nous ne cherchons point. Ce qui est vaut mieux que ce que nous imaginons. Qui ne s'est imaginé la mer, les Alpes, Rome ? La mer, c'est-à-dire beaucoup d'eau, beaucoup de bruit, beaucoup de mouvement ; les Alpes, c'est-à-dire des montagnes plusieurs fois hautes comme le Calvaire et couvertes de neiges ; Rome, c'est-à-dire une espèce de musée d'architecture, des ruines à grand effet ; et voilà ce que nous cherchons en partant pour voir la mer, les Alpes, Rome. Mais quand nous nous trouvons

face à face avec la mer, quand nous sentons sa grâce et son attrait irrésistibles, car cette masse de flots a une grâce inexprimable, quand nous la voyons vivre comme un être animé qui a ses moments de tendresse et d'épanchements, ses moments de réserve et de colère, quand elle étincelle au soleil et joue de mille manières avec ses rayons ; ou bien quand les Alpes se découvrent à nos yeux, de Lausanne ou de Berne, avec leurs étages de forêts, de pâturages et de glaces, quand nous contemplons ce chœur de montagnes toujours pures et fraîches qui s'entre-regardent comme des sœurs, et le soir se renvoient de reflets en reflets les adieux du soleil, quand nous voyons la vie qui anime aussi ces glaces éternelles, vie gigantesque comme celle de l'Océan, mais qui a aussi sa grâce ; ou bien, quand à Rome enfin, au Forum, dans cette place où il y a tant de ruines, et d'où la vie ne s'est pas retirée, où les temples servent d'églises, où la roche Tarpéienne est un jardin de maraîcher, nous voyons le passé et le présent vivre pêle-mêle; quand à Rome, mieux que dans les musées, où rien ne vit, où rien ne remue, rien n'enseigne la fuite des ans, où l'antiquité et le temps ne sont qu'une abstraction, la présence des vivants au pied du Capitole nous avertit des générations qui se sont écoulées, et donne à la date des monuments un relief significatif; certes alors, à la vue de la mer, des Alpes et de Rome, vivantes, animées, et telles que la nature les a faites, notre mer, nos Alpes et notre Rome de fantaisie, disparaissent et s'effacent : nous trouvons en elles une beauté que nous ne cherchions pas, la beauté de la vie, *et est quod non quærebatur.*

Je reviens aux enfers de Virgile.

Le premier endroit que nous visitâmes de l'enfer de Virgile, ce fut le lac Averne. Comme le lac d'Albano près

de Rome, l'Averne est le cratère d'un ancien volcan. Mettez un lac au fond du cratère du Vésuve, vous aurez l'image de l'Averne : c'est la même forme d'entonnoir. L'antiquité appelait l'Averne *graveolens*, et les oiseaux, dit Virgile, ne pouvaient voler au-dessus de ces eaux, à cause des exhalaisons pernicieuses qui s'en exhalaient. Aujourd'hui les oiseaux y volent, mais le mauvais air y règne.

Quand Enée fut arrivé au lac d'Averne, il entra avec la sybille dans une caverne qui servait de vestibule aux enfers :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu.

Avant d'y entrer, il fit un sacrifice à Proserpine ; puis la terre trembla, et la sybille cria à Enée de tirer son épée et de la suivre : à ces mots, elle se précipita dans l'antre, et il la suivit bravement.

La caverne existe encore à la même place et elle porte le nom de l'Antre de la Sybille. Pour y entrer, nous ne fîmes pas de sacrifices, et la terre ne trembla pas. Nous donnâmes un franc au paysan qui nous en ouvrit la porte ; car l'Enfer est fermé à clé et loué. Puis nous entrâmes. Il faisait très-noir ; je me souvins des vers de Virgile :

Dî quibus imperium est animarum umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui ; sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.

Je ne violerai guère le secret des choses qui se voient

dans ces profondeurs; car nous ne vîmes rien. Malgré les torches qui nous éclairaient nous allions à tâtons, comme Enée et son guide :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Après avoir marché pendant quelque temps devant nous, nous tournâmes à droite, et un étroit corridor nous conduisit à plusieurs chambres où l'on nous montra des trous pleins d'eau : c'étaient, dit le *cicerone*, les bains de la sybille. — Ah! dis-je presque machinalement à ce brave homme; il crut que je doutais de la chose. — Si, signor, répondit-il gravement, et voilà, me montrant un autre coin, voilà où elle s'essuyait.

Autrefois on traversait la caverne et on sortait du côté de Baies. Tel était, dit-on, l'état des lieux avant l'éruption de Monte-Novo. Depuis ce temps il n'y a plus d'issue. Nous revînmes donc sur nos pas et nous laissâmes Enée continuer sa route par l'ancienne issue, vers le Tartare et l'Achéron.

Pour sortir de l'entonnoir de la caverne, il n'y a que deux chemins; l'un qui nous y avait conduits de Pouzzoles, l'autre qui conduit à Cumes. C'est celui-là qu'Enée suivit pour venir à la caverne; c'est celui-là que nous prîmes et nous arrivâmes au milieu des ruines de Cumes.

C'est à Cumes qu'était le temple d'Apollon et la sybille qu'Enée va consulter. Quand nous descendîmes sur la plage, nous reconnûmes aussitôt les lieux. Rien n'est changé : voici le rocher Eubéen, dernier anneau des montagnes volcaniques qui couvrent toute cette côte jusqu'à Naples; c'est le même nom encore, *Rocca di Cuma*, et

sur cette roche, à l'endroit où elle touche la mer, voici les ruines du temple d'Apollon.

Arces quibus altus Apollo
Præsidet.

Sous ces ruines la colline est percée de je ne sais combien de grottes qui s'enfoncent dans le rocher. C'est là la retraite de la sybille.

..... Horrendæque procul secreta sybillæ
Antrum immane petit.

C'est là cet antre qui a cent portes et cent issues.

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quò lati ducunt aditus centum, ostia centum.

Nous entrâmes sur les pas d'Enée. Tout s'y lie avec le temple bâti sur le rocher. Ce sont deux édifices qui tiennent l'un à l'autre. Nous vîmes l'escalier secret qui conduisait la sybille au temple. Virgile a peint les lieux comme il les voyait, et non comme ils étaient au temps de son héros. Au temps d'Enée, il n'y avait pas de temple d'Apollon, j'imagine, il y avait seulement une caverne. Les cavernes sont les premiers temples des Dieux comme les premières habitations des hommes. Avant le paganisme de Phidias, il y avait un ancien paganisme sombre et sévère, dont les rites se célébraient dans les antres ; souvenez-vous de l'antre de Trophonius. Près du lac Albano, il y a aussi une grotte qui est, dit-on, le bain de Diane. Ce bain de Diane ressemble à l'antre de la sybille de Cumes et à l'an-

tre de la sybille près de l'Averne. Ce sont les premiers sanctuaires du culte. Peu à peu les arts ont embelli le culte ; ils l'ont tiré des cavernes et lui ont bâti des temples sur le sommet des rochers sous les flancs desquels il se cachait autrefois. Mais le paganisme n'a pas dédaigné ses premières demeures ; il a bâti les temples de ses dieux sur les cavernes de ses sybilles, liant les deux édifices, comme pour montrer la suite de la même religion. Le christianisme a de même bâti ses églises au-dessus des cryptes où s'étaient célébrés ses premiers mystères, et ça été longtemps l'usage, dans la construction des églises, d'avoir une chapelle souterraine. Il est dans la nature des religions de ne point dédaigner leurs commencements et de se vieillir le plus qu'elles peuvent, sachant que rien n'inspire tant de respect que l'antiquité.

Le temps, en détruisant Cumes et le temple d'Apollon, a rendu à cette plage l'aspect qu'elle avait au temps d'Enée. Elle est déserte et couverte de bois comme au temps des Troyens.

L'antre de la sybille, avec ses nombreuses entrées encombrées de broussailles et de débris, est redevenu l'*antrum immane*, l'antre sauvage. A Rome, le temps a rendu aussi à la roche Tarpéienne les bois qui la couvraient au temps du vieil Évandre, et quand on voit les flancs du Palatin où s'ouvrent les voûtes en ruine du palais des Césars, et d'où pendent des arbres et des vignes poussés pêle-mêle, on se figure plus aisément, j'imagine, qu'au temps de la splendeur romaine, que c'était là qu'était la caverne de Cacus.

De la roche de Cumes nous descendîmes vers le lac Fusaro : c'est l'antique Achéron, il est célèbre aujourd'hui par ses bonnes huîtres. Le Fusaro se décharge dans l'Ac-

qua-Morta : cette Acqua-Morta est le Cocyte. Virgile l'a décrit.

> Turbidus hic cœno vastâque voragine gurges
> Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.

De là traversant rapidement le Tartare, nous nous hâtames d'arriver aux Champs-Elysées.

Les Champs-Elysées sont aujourd'hui un petit village nommé Sainte-Anne, où il y a bien encore quelques traces des Champs-Elysées de Virgile. Les Champs-Elysées de Virgile en effet, sont de beaux vergers et de beaux bois, avec une belle lumière qui jette sur la campagne comme un vêtement de pourpre avec un air libre et pur. Sainte-Anne a tout cela : il est bâti sur la colline de Baies, avec la mer des deux côtés ; tous les champs d'alentour sont plantés de belles vignes suspendues en guirlandes. Une douce chaleur, un ciel pur, une lumière qui empourpre les campagnes, une vue admirable que Virgile a tort de ne point compter parmi les joies de l'Elysée, que faut-il de plus pour le séjour des bienheureux ?

C'est à Sainte-Anne que, selon le chanoine André de Jorio, est la porte d'ivoire, la porte par où sortent les Songes, les chimères, et peut-être aussi les conjectures. C'est par cette porte d'ivoire que nous sortîmes des enfers, comme fit Enée. En choisissant la porte d'ivoire pour faire sortir son héros, Virgile a voulu faire entendre, dit-on, que la descente d'Enée aux enfers n'était qu'un rêve. Je ne demande pas mieux qu'on croie que notre promenade aussi n'a été qu'une illusion classique.

1832.

IV.

ROME.

Je me souviens toujours de la première fois que j'arrivai à Rome, et de la manière dont j'y arrivai. Je ne parle point de mes palpitations de curiosité, de mon cou tendu et de ma tête dressée pour voir cette fameuse boule qui est au haut de Saint-Pierre, et qui est, m'avait-on dit, la première chose qu'on aperçoive de Rome. Tout cela est chose convenue et de règle. N'ayant point de voiture à nous, et, cependant voulant aller vite, nous voyagions en poste. Or, rien n'est si singulier que de voyager en poste sans avoir sa voiture. A chaque relai, nous prenions une petite carriole. Chaque maître de poste est tenu d'en avoir une à la disposition des voyageurs ; mais comme elle sert rarement, elle est abandonnée dans un coin de hangar. Au dernier relai avant Rome, la carriole que nous prîmes était un ancien cabriolet, dont la capote n'avait plus ni cuir ni drap, délaissé depuis fort longtemps dans la basse-cour et qui servait de poulailler accessoire. Quand ce brillant équipage nous fut amené, nous réclamâmes une autre voiture; il n'y en avait pas. Au moins lavez cette voiture aux endroits les plus apparents.—Point de réponse à ce scrupule étrange

de propreté. —Au moins une brosse pour nettoyer les débris de draps encore attachés aux débris de coussins. — Point de brosse. Je me rabattis à demander de la paille pour remplacer les coussins. Nous en obtînmes ; nous nous assîmes fièrement sur notre botte de paille, nous partîmes au grand galop, comme pour suppléer au luxe de la voiture par la vitesse des chevaux ; et c'est ainsi que nous fîmes notre entrée à Rome par la porte du Peuple, la plus belle porte, par la rue du Corso, la plus belle rue, à quatre heures du soir, à l'heure où les plus élégantes voitures de Rome vont au Corso se promener. Notre postillon faisait claquer son fouet, et je croyais que ces éclats de fouet et ce pauvre équipage faisant contraste, les passants se mettraient à rire. Il n'en fut rien ; notre vanité française qui se croyait ridicule parce qu'elle courait la poste en carriole d'occasion, fut déconcertée en voyant que personne ne semblait s'occuper de nous, même pour s'en moquer. Cela me donna dès le commencement fort bonne opinion du bon sens des Romains.

Il est d'usage, pour le voyageur, d'aller, dès le soir de son arrivée, au Colysée, afin de le voir au clair de la lune. A mon second voyage, je ne manquai pas à cet usage, que j'avais omis par ignorance seulement à mon premier. Mais, l'avouerai-je, au risque de passer pour un homme sans imagination, c'est un mauvais usage que de voir pour la première fois le Colysée au clair de la lune. Allez le revoir la nuit si vous voulez, afin de remarquer les merveilleux effets d'ombre et de lumière que font les torches sous ses arcades, afin de jouir de son silence, de sa solitude, de ce charme que jette sur les ruines cette lumière indécise de la lune, qui adoucit les contours des murs écroulés et qui ajoute le mystère du demi-jour au

mystère imposant des ruines; allez donc revoir le Colysée au clair de la lune, j'y consens; mais d'abord voyez-le au jour, voyez-le avec un soleil ardent qui le découvre dans toute sa masse, qui le dévoile dans tout le détail de ses débris, sans recherche, sans coquetterie; et c'est comme cela, selon moi, qu'il faut voir les ruines de Rome. Quiconque les sent et les aime, ne craindra pas leur air inculte et négligé. Quant à ceux qui aiment les ruines apprêtées, les ruines parées et drapées pour faire effet, ceux-là ont les ruines que montrent les décorations de l'Opéra.

Comme il y a de nos jours plus de fantaisie et d'imagination que de naturel, nous raffinons sur tout. Les ruines elles-mêmes ne nous plaisent pas, si elles ne sont point silencieuses, solitaires, désertes. Tant pis pour celles qui n'ont pas l'air et la tournure que nous leur demandons; tant pis surtout pour celles qui sont habitées, fréquentées, employées par les hommes d'aujourd'hui, et où les détails de la vie des modernes viennent se mêler aux souvenirs de l'antiquité : celles-là nous semblent profanées. Telles sont cependant la plupart des ruines de Rome; c'est ce qui fait leur tort aux yeux de beaucoup de personnes, et c'est ce qui fait leur mérite à mes yeux. On dit que la vue de l'homme gâte les ruines : à mon sens, elle leur donne une date et un sens. Quand je vois des ruines au milieu de quelque campagne déserte, rien ne m'avertit de la fuite des ans, rien ne me fait comparer les temps anciens aux temps modernes; rien surtout ne m'enseigne quelles révolutions se sont accomplies sur cette terre. J'ai devant les yeux l'image de la destruction plutôt que l'image du temps et de ses diverses phases. Mais quand je suis sur le mont Palatin à Rome, et que je parcours ce curieux labyrinthe de vignes, de chaumières et de ruines du palais im-

périal, tout cela mêlé et confondu, si bien que des ustensiles de culture et des paniers de vendange sont rangés dans l'enfoncement d'une construction romaine à demi-écroulée, ou quand je suis au milieu du Forum, singulière cohue d'édifices de tous les âges entassés les uns sur les autres, ici les Tabularia (archives de la république), là l'arc de Septime-Sévère, plus loin la colonne de Phocas, à droite les jardins Farnèse, espèce de ruine moderne qui sert d'entrée aux ruines antiques du Palatin ; à gauche Saint-Côme et Saint-Damien, deux saints qui ont remplacé dans leur temple deux héros, Rémus et Romulus ; et au milieu de cet encombrement de monuments de toutes les époques, le Romain conduisant son chariot attelé de bœufs ; quand je vois ainsi à chaque pas les jours que je touche ou que touchait mon père, et les jours d'il y a deux mille ans, c'est alors certes, croyez-moi, c'est dans cette rencontre et ce choc de la vie ancienne et de la vie moderne que les ruines ont toute leur éloquence ; c'est alors qu'elles disent tout ce qu'elles savent : et ce qu'elles savent, ce serait bien peu de chose, hélas ! si ce n'était que des détails d'architecture, des curiosités d'archéologie, si elles n'avaient rien à dire qu'à l'érudition et à la science. Non, ce qu'elles savent, et c'est là leur éloquence, c'est que depuis près de trois mille ans l'homme a vécu ici, l'homme, entendons-le bien, et non pas l'architecte, le peintre, le sculpteur, et tout ce qu'aime l'antiquaire, l'homme avec ses pensées, ses passions, ses plaisirs, ses souffrances, l'homme qui aime et qui hait, qui tue et qui périt, la vie enfin ! car c'est la vie de l'homme et son ineffaçable empreinte sur ces pierres entassées qui les rend expressives et belles. Otez l'idée de la vie humaine ; ôtez ce charretier romain qui passe dans le Forum, ce charretier, premier

anneau de cette chaîne d'hommes distribués par étages de générations, qui remonte les siècles et va se rattacher à César, ôtez l'homme; ces pierres n'ont plus rien à dire à notre âme, et c'est à peine alors si nos yeux voudront les interroger.

Ne vous plaignez donc pas de la vigne qui croît dans les ruines du palais impérial, et de la vendange qui s'y fait; car tout cela, encore un coup, c'est la vie, et vous avez besoin de la présence de la vie d'aujourd'hui pour sentir la vie d'autrefois. Sans ces vignes, il n'y aurait là que de l'architecture. L'idée de l'art vous cacherait l'idée de l'homme, et c'est cette idée de l'homme et de la vie qui fait la grandeur et la beauté morale des ruines.

A Pompéi, dans cette ville qui achève chaque jour de se dépouiller du linceul de cendres qui l'enveloppait, j'ai vu qu'au bout de deux ou trois jours, si on n'a pas un objet particulier d'études, si on n'est ni artiste, ni archéologue, l'ennui vient, l'ennui qui ne vient jamais à Rome, dans les promenades sur le Palatin ou sur l'Aventin, sur ces collines pleines de ruines et de vignobles. A quoi tient cela? C'est que Pompéi, il faut le dire, n'est qu'un musée, le plus curieux et le plus intéressant des musées. Mais là, comme dans un musée, c'est l'art et l'étude qui ont seuls la parole. Vous admirez des peintures et des statues; vous étudiez la vie des anciens; voilà leurs théâtres, leurs temples, leurs tribunaux; voilà sur le pavé des rues les ornières que faisaient leurs chars; mais tout cela, c'est un moment de la vie de l'humanité, saisi au passage par la cendre du Vésuve et rendu immobile; c'est un trait de la physionomie du temps, empreint et fixé à jamais. Mais ce moment, détaché de la chaîne des autres moments, ce n'est point là la vie, ce n'est point cette rapide succession d'heu-

res, de jours et d'hommes qu'on appelle le monde ; c'est un point dans le monde, et comment voulez-vous que la méditation , enfermée dans ce point, n'y languisse pas bientôt? C'est à Pouzzoles, c'est à Baies, c'est à Cumes que je vois la vie et le temps empreints dans les ruines éparses çà et là, parce que les temples sont devenus des églises ou des chaumières, parce que la présence de l'homme n'a jamais manqué aux monuments; présence destructive peut-être; mais pour qui aime à suivre le cours successif des âges, qu'importe que les générations marquent leur passage sur les pierres qu'elles renversent ou sur les pierres qu'elles élèvent? Les ruines qui ne racontent qu'une seule heure de la vie des hommes, sont froides et monotones; celles-là seules sont fécondes pour la méditation, qui peuvent raconter plusieurs heures et qui ont leurs plaies et leurs souffrances de chaque siècle à montrer, en signe de leur perpétuelle présence au milieu des hommes. L'écoulement successif des générations autour de ces monuments antiques, que chaque siècle écorne en passant, c'est là, je le répète, ce qui fait la grandeur morale des ruines; autrement les ruines ne sont que des musées.

1832.

ALLEMAGNE ET SUISSE.

I.

LES VOSGES. — COLMAR. — VIEUX-BRISACH.

Les Vosges ressemblent au Jura; c'est comme dans le Jura de riantes vallées, des montagnes chargées de bois de sapins, et ces montagnes, ces vallées s'entrelacent, se nouent, se dénouent l'une dans l'autre avec une grâce singulière; c'est à chaque instant des points de vue nouveaux. Je préfère les Vosges au Jura, parce que les Vosges sont plus peuplées. Partout, dans le creux des montagnes, des villages laborieux, et sur les montagnes de vieux châteaux ruinés; les villages représentent la vie et l'activité du temps présent; les châteaux, la vie et le mouvement des temps passés.

Quand nous traversâmes les Vosges, il pleuvait par torrents; la pluie et les vapeurs gâtaient beaucoup la perspective. Cependant lorsque nous eûmes atteint la cime des montagnes, le ciel devint moins sombre. Il faisait beau dans la vallée du Rhin, et ce beau temps que nous voyions percer à l'horizon comme un point lumineux, commençait à lancer jusque dans nos brouillards quelques rayons d'un jour plus pur. Les vapeurs qui remplissaient le fond des vallées remontaient lentement, en glissant de

collines en collines sur la pointe des pins. A chaque pli qui s'ouvrait du rideau de brouillards, se montrait un village caché dans un coin de vallon, un vieux château perché sur la crête d'une montagne, et bientôt nous vîmes dans toute sa beauté la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines.

Nous traversions de gros bourgs qui ont de larges maisons carrées, avec des fenêtres qui s'avancent en tourelles sur la rue. Je reconnaissais ce genre de villages pour les avoir vus dans les tableaux des guerres de Louis XIV. Toute la nature prenait un aspect de calme, d'embonpoint, de bonhomie ; nous étions en Alsace, nous étions dans la *France allemande.*

Je me sers à dessein de ce mot. Jamais, depuis que Louis XIV l'a attachée à la France, jamais l'Alsace n'a cherché à redevenir allemande ; elle est toute française de cœur. Cependant ses mœurs, son caractère, son langage sont allemands; depuis plus de cent cinquante ans, elle persiste dans son attachement à la langue et au caractère de l'Allemagne. J'aime et j'admire, quant à moi, cette nationalité morale qui survit à la nationalité politique, et loin de trouver qu'il y a là pour la France et pour son unité le moindre danger, j'y vois un glorieux témoignage de sa grandeur. L'Alsace, qui reste obstinément française et ne garde pas moins obstinément sa vieille langue allemande, est là pour prouver par une expérience de cent cinquante ans qu'il y a des époques où la différence même des langues n'empêche pas l'union des peuples et des territoires sous la même loi, et qu'il y a dans la puissance d'un grand État une force d'attraction irrésistible. Les grands États n'ont pas besoin de s'assimiler par le langage et par les mœurs les pays qu'ils acquièrent ; ils se les as-

socient sans les absorber, et il y a en eux une force qui peut porter sans danger quelques différences d'idiomes et de caractères. L'unité d'un grand État n'est pas l'uniformité.

L'Alsace, qui est française et garde sa nationalité allemande, témoigne donc, à mon avis, d'une vérité importante dans la philosophie de l'histoire; elle représente une des manières dont s'étendent les grands États. Ils s'étendent par l'association, et dans cette association chacun garde son caractère, ses mœurs et son langage. On ne cesse point d'être Allemand, si on est Allemand, Italien, si on est Italien, Flamand, si on est Flamand; seulement on s'associe aux destinées d'une nation puissante au lieu de végéter dans la solitude et dans l'humilité d'un petit État. Cologne a gagné à faire partie de la Prusse, comme Strasbourg à faire partie de la France. Cette association a sauvé Cologne et Strasbourg du malheur de devenir de pauvres petites villes, comme Worms et Spire, jadis grandes et belles, chétives aujourd'hui.

Les montagnes, autrefois, étaient les frontières naturelles des États. On a fait des routes et les montagnes se sont trouvées déchues de leurs priviléges. Comment prendre pour une limite et pour une séparation naturelles une belle et riante montagne qu'on traverse commodément en calèche par une route charmante aussi douce qu'une allée de parc? Après les montagnes sont venues les langues; ce sont elles qu'on a décorées du nom de frontières naturelles. Mais les langues s'apprennent de plus en plus. Ajoutez qu'elles se pénètrent et s'imbibent sans cesse les unes et les autres, et que peu à peu l'esprit et l'haleine de la langue dominante circulent dans toutes les autres. A l'heure qu'il est, tout le monde, en Europe, écrit en fran-

çais ; les mots sont allemands, anglais, italiens ou espagnols, mais la pensée et le style sont français. Ici donc encore, comme pour les montagnes, les limites s'effacent. C'est à ces époques de communication universelle que le principe d'association déploie sa puissance. Les réunions de peuples et de territoires ne se font plus par groupes de montagnes ou par groupes de langage, mais par groupes d'intérêts et d'opinions, et les grands États s'entourent d'une ceinture de peuples qui s'unissent à leurs destinées sans abjurer pour cela leur caractère et leur langage national.

L'Alsace, pour rester française depuis cent cinquante ans, n'a pas eu besoin d'abjurer sa nationalité allemande. Qu'elle la garde précieusement ; c'est par là qu'elle a un rôle dans les destinées de la France, en montrant quelle est aujourd'hui pour les États la voie des agrandissements.

Pendant que je faisais ces réflexions et que je rêvais, comme c'est le charme du voyage, sur l'histoire et sur l'avenir du pays que je traversais, j'arrivais à Colmar.

Colmar est une ville ancienne ; ses maisons, par les sculptures gothiques qui les décorent, par les devises religieuses placées au-dessus de la porte d'entrée, rappellent tout-à-fait la vie des anciens temps. Ces devises sont simples ; le propriétaire met sa maison sous la garde de Dieu. *Deus dedit incrementum*, dit l'une de ces inscriptions, *Deus quoque custodiet.* La famille souvent se confond avec la maison ; ainsi dans cette sage et noble devise : *Accrescat domui huic et res et decus* ! « Puisse cette maison croître en fortune et en honneur ! » Voilà bien la vraie sagesse du père de famille. L'honneur sans fortune, chose triste ; la fortune sans honneur, chose infâme. *Res et decus* ! Honneur donc et fortune ! Ailleurs la maison s'adresse au

voyageur : « Tu m'admires, lui dit-elle, moi et ceux qui m'ont bâtie (ici le nom du propriétaire et de l'architecte) ; fais pour moi plus qu'ils n'ont fait encore, prie Dieu qu'il me conserve ! » Voilà une maison sensée ; elle voit de ses sœurs, aussi vieilles qu'elles, aussi riches en sculptures, peintures et devises, qui tombent chaque jour sous le marteau des démolisseurs. La génération actuelle veut être logée à sa guise et selon ses usages. Elle détruit les habitations de ses pères pour s'en faire de nouvelles plus commodes, plus chaudes, mieux distribuées. Je ne la blâme pas ; mais le vœu de la vieille maison, pour être conservée, me touche, et je prie Dieu de grand cœur qu'il soit exaucé.

Colmar a aussi une vieille cathédrale ; elle n'approche point des merveilles de Strasbourg, mais elle a quelques curieux détails de l'art antique. A cet égard, je recommande une petite porte latérale dont les sculptures forment un musée complet de grotesques et de caricatures. Les caricatures sont de tous les temps. Le moyen-âge avait les siennes. Il les sculptait en pierres à la porte de ses églises. A mon avis, les grotesques en plâtre de M. Dantan et les caricatures lithographiées qui tapissent les quais et les boulevards de Paris sont moins piquants, moins bouffons, que les grotesques qui sont sculptés sous les portails de nos églises et dans les boiseries de leurs chœurs. Il y a sous le petit portail de Colmar plus de cent têtes grotesques qui ont chacune leur expression et leur caractère. Ce sont, pour ainsi dire, toutes les manières que l'homme a d'être ridicule.

La boiserie du chœur de Vieux-Brisach a aussi ses grotesques. Là, comme dans beaucoup d'autres églises, ce sont des moines qui sont représentés dans les postures du

monde les plus grossières et les plus bouffonnes. On s'est souvent demandé comment de pareilles sculptures se trouvaient dans les églises ; on a parlé de l'esprit de moquerie et d'opposition des artistes du moyen-âge ; l'explication me semble peu naturelle. Les poètes aussi du moyen-âge se moquent souvent du clergé et des moines ; mais leurs vers moqueurs ne se chantaient pas dans les églises en guise de psaumes. Comment donc les sculptures satiriques des artistes faisaient-elles les ornements des églises ? Remarquons d'abord que ce sont toujours les moines qui font les frais de ces caricatures et jamais les prêtres séculiers. Il y avait au moyen-âge une grande rivalité entre les ordres monastiques et le clergé séculier. Les moines se prétendaient plus saints que les prêtres des églises : le clergé séculier, qui faisait bâtir les églises, se vengeait des prétentions des moines en les livrant à la moquerie des artistes, et le chanoine séculier aimait à voir dans l'église sa stalle au chœur soutenue par la figure grotesque d'un moine.

Vieux-Brisach est de l'autre côté du Rhin ; nous traversâmes le fleuve sur un petit bateau ; c'est, selon moi, la meilleure manière de passer le Rhin. Ce n'est pas bien le passer que de le traverser sur un pont de bateaux, comme à Kehl ou à Mayence. Le pont lui fait perdre une partie de sa grandeur. Ajoutez que le plain-pied de cette sorte de communication fait qu'on se sent moins passer sur une terre étrangère. Quand nous descendîmes sur le rivage pour prendre le bateau qui devait nous transporter à Vieux-Brisach, plusieurs bateaux traversaient le fleuve, pleins d'étudiants de l'Université de Fribourg qui venaient en France faire une promenade ; ils chantaient la chanson du Rhin, *am Rhein* ! *am Rhein* ! Nous traversâmes le fleuve à notre tour, et, à Vieux-Brisach, nous montâmes aussitôt

à l'église. Elle est bâtie sur une colline qui s'élève au-dessus du Rhin en forme de terrasse. C'est là qu'était la ville de Vieux-Brisach. De la plate-forme de l'église on a sur le Rhin, sur les Vosges et sur les montagnes de la Forêt-Noire une admirable vue. Pendant que nous contemplions cette belle nature, nous entendîmes chanter dans l'église et nous entrâmes.

L'église était pleine ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, un grand nombre ayant encore le costume et le bonnet du pays ; ce costume cependant s'en va comme toutes les anciennes institutions.

La messe était chantée en chœur par les enfants de l'école ; l'orgue accompagnait. Il y avait plus de cinquante voix et toutes s'unissaient avec un accord merveilleux. J'avais rarement entendu d'aussi beaux chants religieux. Ces voix d'enfants étaient si pures, si fraîches, si expressives ! ce peuple qui entendait la messe était si recueilli ! Et comme la grande porte de l'église était ouverte, cette nature était si belle et si calme aussi ! Les eaux du Rhin, dans les mille détours de ses rivages et de ses îles, semblaient majestueuses et graves. Les Vosges et la Forêt-Noire bordaient d'une belle haie de montagnes noires et sombres cette vallée qui s'épanouissait sous un soleil ardent. Et pour ajouter à l'effet de toutes ces grandeurs, cette église, où se chantait, par la bouche des enfants, cette messe mélodieuse, cette église était le seul édifice debout sur la colline de Vieux-Brisach. Tous les autres bâtiments, maisons, hôtel-de-ville, casernes avaient été détruits par les bombes des Français, en 1793. L'église aussi avait souffert ; la voûte s'était écroulée, les habitants l'ont rebâtie. Mais ils n'ont eu de force et de courage que pour leur église, pour la maison de Dieu ; tout le reste, ils l'ont laissé

tel que la guerre l'avait fait. Rien n'est triste comme le chemin qui fut autrefois la grande rue de Vieux-Brisach ! Des deux côtés du chemin, des pans de mur à moitié écroulés, partout l'image de la désolation, et comme le lendemain d'une ville prise d'assaut ; dans le coin des ruines quelques pauvres chaumières et leurs pauvres habitants. Une de ces chaumières est bâtie dans les ruines de l'hôtel-de-ville, dont la porte, ornée de charmantes sculptures du temps de la renaissance, est encore debout. Il y avait là un vieillard avec qui nous entrâmes en conversation. — Et pourquoi les habitants n'ont-ils pas rebâti leurs maisons ? — Ils se sont dispersés çà et là ; ceux qui sont restés sont pauvres. — Et sans doute comme pour s'excuser de sa pauvreté, le vieillard nous raconta qu'il avait autrefois une maison à quatre étages. Une maison à quatre étages ! pour ce pauvre vieillard, ce mot-là exprimait l'ancienne splendeur de Vieux-Brisach et la catastrophe de 1793 ; et certes, en voyant le misérable appentis sous lequel il vivait, je concevais comment il avait mis toute sa douleur et tous ses regrets dans cette parole : Une maison à quatre étages !

1834.

II.

FRIBOURG EN BRISGAW.

La cathédrale. — L'Université.

Le Kaiserstuhl est une chaîne de riantes montagnes qui forme la première terrasse des montagnes de la Forêt-Noire. C'est entre le Kaiserstuhl et ces montagnes qu'est situé Fribourg, que sa cathédrale annonce de loin aux arrivants.

Cette cathédrale, bâtie en pierres rouges du pays, est une des plus belles églises gothiques que j'aie vues et surtout une des plus régulières. La tour de Fribourg s'élève au-dessus du portail qu'elle domine en forme de pyramide. Le clocher de Fribourg est une véritable dentelle de pierre. Pour bien en juger il faut monter jusqu'à une plate-forme à moitié de la tour. On voit s'élever en pointe, au-dessus de sa tête, un toit de pierre de 100 à 150 pieds de haut tout au moins, découpé à jour avec une grâce et une délicatesse singulières. Ce sont des étoiles de pierre comme attachées les unes aux autres par leurs pointes, et le soleil pénètre dans les jours de cette broderie avec un mélange d'ombre et de lumière vraiment inexprimable. Cette salle est octogone , et huit larges fenêtres donnent vue sur la ville et sur les belles montagnes de la Forêt-Noire.

Cette cathédrale a été bâtie par Erwin de Steinbach,

l'architecte de la cathédrale de Strabourg, un homme de génie qui devrait avoir la renommée de Michel-Ange, ayant construit deux cathédrales comme celles de Strasbourg et de Fribourg. Mais le moyen-âge était insouciant de la gloire humaine, à force de piété, et Erwin de Steinbach s'inquiétait plus de son salut en paradis que de son immortalité dans la mémoire des hommes.

Ces grands ouvrages étonnent notre siècle. Nous avons tant de peine aujourd'hui à élever un monument (1), que nous nous demandons comment le moyen-âge, ce temps de barbarie et d'ignorance, a pu élever de pareils édifices. C'est que ce temps de barbarie avait, pour faire de grandes choses, mieux que nous n'avons aujourd'hui. Nous avons nos budgets, nos impôts et nos constructions adjugées au rabais; il avait la foi. C'est avec cela qu'il bâtissait ses gigantesques cathédrales; c'est cela qui donnait du génie à ses artistes. Quand le moyen-âge construisait une cathédrale, il ne faisait pas faire un devis qu'il soumettait au conseil des bâtiments civils; il ne demandait pas aux communes ou aux états-généraux de voter tant chaque année pour l'édifice en projet. Ses évêques annonçaient qu'il y aurait tant de jours d'indulgence pour quiconque viendrait travailler; les moines prêchaient ces indulgences. De tous côtés alors accouraient des ouvriers ardents, empressés, et l'édifice s'élevait. Les indulgences étaient le fonds commun du moyen-âge pour tous ses grands travaux, une route à faire, un pont à construire, une digue à réparer.

Les ouvrages d'art qui remplissent la cathédrale de Fribourg sont dignes d'elle. Ce sont des vitraux admirablement peints, des sculptures gothiques pleines de naïveté,

(1) Écrit en 1834, avant le commencement des grands et rapides travaux qui ont signalé le règne du roi Louis-Philippe.

de grâce et de pureté; ce sont surtout des tableaux d'Holbein ou de son école. C'est là que j'ai commencé à voir cette ancienne école allemande, oubliée pendant si longtemps et qui méritait si peu de l'être. Le chef-d'œuvre d'Holbein, à Fribourg, est son *saint Augustin.* C'est ainsi que se désigne un tableau placé dans une chapelle latérale. Il y a cinq ermites ou saints; saint Christophe et saint Sébastien sur les deux volets; au milieu saint Roch, saint Antoine et saint Augustin. J'ai vu peu de figures aussi expressives que celle de saint Augustin. Le contraste de la figure du saint ermite Antoine et de l'évêque est un trait de génie. L'ermite a la figure calme et reposée; c'est l'homme qui vit au désert; ses traits ont la monotonie et l'immobilité de la vie contemplative. L'évêque vit au milieu des agitations du siècle; sa figure porte l'empreinte d'une pieuse activité. C'est l'homme qui est tous les jours sur la brèche, qui lutte contre les passions des autres et contre les siennes, l'homme qui combat, qui triomphe, mais qui souffre. Il y a dans ses yeux une énergie triste et patiente. Le solitaire, d'un regard calme et terne, contemple le désert et médite; l'évêque, d'un œil perçant et ferme, regarde le monde et agit.

De la cathédrale j'allai à l'université.

L'université de Fribourg fut fondée en 1460 par le duc Albert d'Autriche. Une des solennités de l'université de Fribourg est encore aujourd'hui la fête anniversaire de son fondateur, le 27 juin. Dans ces solennités littéraires que les universités allemandes conservent avec soin, les professeurs et les élèves s'assemblent extraordinairement, et là un des professeurs fait un discours. Les Allemands ont le bon esprit de ne pas demander que ce discours soit l'éloge du fondateur. Cela reviendrait à l'insipidité de l'é-

loge obligé du cardinal de Richelieu à l'Académie française. Le professeur traite le sujet qu'il veut, une question de philosophie ou de philologie. Quelques mots sur la solennité suffisent.

Dans la dernière fête anniversaire, le 27 juin 1833, M. Henri Schreiber, professeur ordinaire de théologie, a d'après les documents trouvés dans les archives de l'université, raconté la vie de l'homme qui a le plus puissamment contribué à sa fondation et qui fut son premier recteur, Mathieu Hummel Bach. Cette vie d'un fondateur d'universités nous apprend fort bien dans quel but elles ont été fondées et à quels besoins nouveaux de la société elles répondaient.

Mathieu Hummel, né à Villingen, dans la Forêt-Noire, en 1425, fut de bonne heure célèbre par sa science. Il était docteur ès-lettres, docteur en médecine, et se présenta à Heidelberg pour se faire recevoir docteur en droit. Ici s'éleva une difficulté : comme docteur ès-arts il avait droit de porter la robe de soie avec la broderie d'or ; mais les professeurs en droit demandèrent qu'il prît leur costume plus sévère. Hummel tint à ses droits de docteur ès-arts. L'esprit de corps s'en mêla, et chacun s'obstinant de son côté, Hummel ne fut pas reçu docteur.

Ne pouvant point être docteur en droit à Heidelberg, Hummel alla en Italie et se fit recevoir à Pavie. Il revint à Heidelberg docteur en trois facultés. Sa réputation était grande en Allemagne ; l'archiduc Albert d'Autriche, qui voulait créer une université à Fribourg, nomma Hummel un de ses conseillers et lui confia l'établissement de la nouvelle université. Hummel n'avait pas encore trente ans.

Le 20 avril 1455 le pape approuva l'érection de l'université et nomma légat, à cet effet, l'évêque Henri de

Constance, en le chargeant d'inviter tous ceux qui auraient quelque raison à faire valoir contre le nouvel établissement à se présenter devant lui. L'évêque donna aux opposants un délai de trente jours pour comparaître. Le délai s'écoula sans qu'il y eût d'opposition, et l'université fut définitivement autorisée. Ainsi ces sortes d'établissements étaient précédés d'une sorte d'enquête *de commodo et incommodo.*

Cinq ans s'écoulèrent avant qu'on pût trouver des professeurs et des élèves. C'est le sort des établissements nouveaux de ne point inspirer confiance. Il faut que les fondateurs soient patients et qu'ils sachent attendre. Quand la défiance publique a affaire à un fondateur qui est disposé à se décourager, l'établissement périt; quand elle a affaire à un homme persévérant, elle finit par se lasser, et l'établissement se consolide.

Hummel ne se lassa point; il voyagea pour chercher des maîtres; il alla à Vienne, en Hongrie, en Italie. Fribourg, qui voulait avoir une université, payait son voyage. Enfin, en 1460, l'université put ouvrir ses cours. Les professeurs s'assemblèrent dans la cathédrale pour nommer leur recteur. Hummel fut nommé. Ensuite on fit une procession solennelle de tous les magistrats et de toute la bourgeoisie.

Hummel, après son élection, fit un discours d'ouverture. Il prit pour texte ces paroles de l'Écriture : *Sapientia sibi ædificavit domum.* Ce discours est curieux.

« Il faut que la sagesse se bâtisse de nouvelles maisons, parce que personne ne la reçoit et ne l'héberge plus, ni les prêtres, ni les laïcs. Les études, soit privées, soit publiques, sont chassées des maisons de l'église par la force et les armes. Au lieu d'étudiants et de maîtres, on y trouve des

chiens de chasse, des faucons, des chevaux superbement harnachés, des femmes perdues; au lieu de livres, du linge fin, de la soie, des habits de luxe, des vases d'argent, des lyres, des dés, des cartes. Les bibliothèques de l'église sont couvertes de plaies, au dos, sur le ventre, sur les côtés, et personne ne leur tend la main pour les guérir. Bientôt elles seront comme Job sur le fumier; comme Lazare, elles seront ensevelies, et personne ne leur dira : « Viens, Lazare, relève-toi! » Dans ces maisons, si quelque vieux livre, quelque manuscrit saint et sacré se montre par hasard, Pierre, le parjure et l'ignorant, jure qu'il ne le connaît pas, qu'il ne l'a jamais vu, et alors le vulgaire crie :« Crucifiez-le! crucifiez-le! » Le vieux soldat respecte encore les armes avec lesquelles il a combattu; mais l'église ignorante livre ses plus vieux et ses plus savants parchemins aux orfèvres pour en faire des écrins de bijoux ou s'en sert pour calfeutrer les fenêtres. »

Mais peut-être les études vont mieux dans les cloîtres; peut-être la sagesse y a-t-elle un asile. Écoutez ces phrases courtes et rimées qui semblent un couplet d'une chanson satirique contre les moines :

Greges et vellera,
Fruges et horrea,
Cellæ cum crumenâ,
Potus et patera,
Organum et cithara,
Monialiumque assisteria,
Sunt monachorum studia.

Les brebis et les toisons,
Les greniers et les moissons,

L'argent du voisin,
La soupe et le vin,
L'orgue et le lutrin,
Et rendre visite aux nonnains,
Voilà le soin des capucins.

Hummel ne traite pas mieux les laïcs.

« A peine leurs fils sont-ils sortis du berceau qu'ils les élèvent aux parjures, aux blasphèmes, aux plaisirs déshonnêtes, aux paroles indécentes. Ils leur apprennent à se bien tenir en selle, à chasser tout le jour, à tenir l'oiseau au poing, à cavalcader dans les tournois ; voilà ce qui fait la gloire des laïcs à présent ; et celui qui est le plus hardi aux armes, celui qui est le plus prompt aux vanités du monde, ils le préfèrent aux autres et lui donnent un meilleur apanage qu'à ses frères... Aujourd'hui c'est être bon gentilhomme qu'être bien ignorant. Revenez donc aux vertus de vos ancêtres ! Envoyez vos fils aux écoles au lieu de les envoyer au pillage ! qu'ils fassent leur butin de la science ; c'est la seule noblesse. »

Ces citations font connaître l'état de la société à cette époque et la fermentation des esprits. Le XVe siècle est une époque d'insurrection contre les pouvoirs du moyen-âge, l'église et la noblesse féodale. Partout, en Allemagne comme en France, se remuait et s'agitait une société nouvelle, impatiente de briser le joug. A cette société nouvelle il fallait une éducation nouvelle et toute séculière ; de là les universités qui ont été fondées dans un esprit séculier et temporel, afin d'aider à l'émancipation du XVe siècle. Dans la révolte des esprits à cette époque, les universités ont joué un grand rôle. La société nouvelle combattait avec la science séculière des universités l'église ignorante

et la noblesse brutale. Les princes encourageaient cette lutte qui affaiblissait leurs deux rivaux de puissance, la féodalité et l'église.

L'université était ouverte; dès la première année, de 1460 à 1461, elle eut deux cent quarante-deux étudiants; c'était beaucoup pour un début.

Hummel fut réélu recteur par ses collègues en 1463, et il les remercia par un discours latin que l'université a aussi conservé dans ses archives. Dans ce discours, il répète à peu près ce que nous avons déjà vu contre l'église et les moines. Mais il donne aussi sur les étudiants de cette époque et sur leurs habitudes de singuliers détails. Les étudiants de l'université de Fribourg ont dû sourire en voyant le portrait de leurs devanciers de 1463. Il est peu flatté. D'abord des plaintes sur la présomption et la pétulance des étudiants; ils ne respectent pas leurs maîtres. « Quand ils viennent au cours, c'est, les uns par moquerie, les autres par hypocrisie. De plus, il sont malpropres, ne se mouchent pas, tachent les livres sur lesquels ils étudient, ont les mains pleines de pailles sales, et marquent avec ces pailles les endroits qui leur plaisent dans les livres, s'en fiant à la marque plus qu'à leur mémoire paresseuse. Dans l'hiver, l'un étudie la tête entre les mains et les coudes sur la table; il se laisse aller au sommeil, dort sur son livre et sa salive coule sur les pages. Au printemps, l'étudiant, pour courir les champs, devient botaniste. Il met dans son livre des violettes, des roses, des primevères, ce qui enfle le livre et finit par le faire ressembler à un hydropique. Ajoutez à cela ceux qui vendent les livres ou les mettent en gage chez les juifs, chez les hôtelliers, chez les usuriers. »

Hummel ne dissimule pas les plaintes qui s'élevaient con-

tre les universités et contre ces réunions de jeunes gens qui se gâtent souvent plutôt que de se corriger l'un par l'autre. « Ne valait-il pas mieux pour eux vivre innocents et purs dans la maison paternelle, que de venir corrompre leurs mœurs à l'université sans rien apprendre, certes, qui compense la perte des bonnes mœurs? Voilà ce qui fait trembler les parents, voilà ce qui leur fait passer des nuits sans sommeil. » Ces reproches sont les mêmes que ceux qui se font encore aujourd'hui ; ils ont en effet un fond de vérité et ils seraient tout-à-fait justes, si l'innocence primitive pouvait se retrouver, et si, une fois perdue, il ne valait pas mieux la science qui éclaire les esprits que l'ignorance qui expose à toutes les séductions. Hummel, pour y répondre, fit un code de lois universitaires, et opposa la force de la discipline aux passions des étudiants. C'est la bonne discipline qui doit, aujourd'hui comme en 1465, justifier les grands établissements d'instruction publique, et diminuer le danger incontestable des réunions de jeunes gens.

Les dernières années de Hummel furent troublées par quelques démêlés qu'il eut avec l'université même qu'il avait fondée. L'archiduc Albert avait donné à l'université de Fribourg les deux tiers de la dîme seigneuriale de Willingen, sur quoi Hummel devait prélever 70 florins du Rhin (150 fr. à peu près); c'étaient là ses honoraires de professeur. Hummel s'en contenta, mais les professeurs qu'il appela dans son université furent moins modestes que lui, et Hummel ne put les déterminer qu'en leur offrant 100 florins (210 fr.). Il crut pouvoir naturellement élever son traitement à cette somme. Un professeur, qu'il avait fait venir de Vienne, Arnold de Scharndorf, prétendit qu'Hummel ayant touché chaque année 30 florins de plus qu'il ne lui

revenait, il devait les restituer à l'université. Un procès s'engagea, plein d'amertume et de douleur pour Hummel. On trouve dans ses notes ces paroles tristes et nobles à la fois. «Année 1460, j'ai ouvert l'université et les cours d'études générales à Fribourg. J'ai planté là une vigne qui s'est tournée pour moi en aigreur : Que le nom du Seigneur soit béni ! »

L'archiduc Sigismond ajouta au traitement d'Hummel les 30 florins qui faisaient la difficulté ; mais Hummel survécut peu à ce procès ; il tomba malade au commencement de l'année 1477. Ce fondateur d'une université, ce docteur en trois facultés était superstitieux ; il fit tirer l'horoscope de sa maladie par l'astrologue Nicolas. A ses derniers moments, cependant, il fut chrétien et résigné. Il mourut au mois de décembre 1477.

Voilà la vie du fondateur de l'université de Fribourg ; j'ai cru pouvoir la raconter rapidement, parce qu'elle nous montre dans quel esprit furent fondées les universités, et parce qu'elle nous donne sur l'état des professeurs à cette époque et les habitudes des étudiants quelques détails curieux.

1834.

II.

BALE.

La Danse des Morts d'Holbein. — Le Pont de Lucerne.

Il est des idées si naturelles à l'homme et si inévitables qu'il semble qu'elles ne devraient point avoir leur jour de vogue et leur jour d'oubli. L'idée de la mort me semble, entre toutes, une de ces idées inévitables. Il y a des siècles, cependant, où l'on y pense fort peu. Dans le moyen-âge, l'idée de la mort était sans cesse présente aux esprits. De nos jours on ne meurt pas moins, ni moins soudainement, mais on s'occupe beaucoup moins de cette idée. Pensé-je, sinon en l'écrivant, qu'il n'y aurait rien d'impossible que je mourusse avant de finir la ligne que j'écris !

Pourquoi pensons-nous moins à la mort qu'on ne faisait au moyen-âge ? C'est que la mort, pour la plupart d'entre nous, a perdu ce qui en faisait une idée si vive et si inquiète. Nous oublions, ou nous ne croyons plus, que la mort est un compte à rendre. Quand, au moyen-âge, le chrétien croyait que d'un instant à l'autre il pouvait être appelé à rendre compte de sa vie devant Dieu, la mort était pour lui une pensée et une inquiétude de tous les moments et, loin d'en écarter l'image, il pensait qu'il fallait qu'il l'eût

sans cessse devant les yeux, afin que sa conscience fût toujours prête à subir le terrible examen. De là ces peintures de la mort que nous retrouvons dans la littérature et dans les monuments du moyen-âge. En Italie, le Dante fait de la mort le sujet de son poème; l'idée de la mort plane sur la *Divine Comédie*, comme elle planait sur les nombreuses visions qui ont précédé le poème du Dante et qui le lui ont inspiré. Orcagna et les peintres du Campo-Santo font des Jugements derniers; Michel-Ange attache aux murs de la chapelle Sixtine le plus beau et le plus grand de ces poèmes que remplit l'idée de la mort. En deçà des Alpes, l'idée de la mort a, outre les jugements derniers, une autre forme plus populaire, une forme bizarre et grotesque; c'est ce qu'on appelle la Danse des Morts.

L'idée de cette danse est juste et vraie. Ce monde-ci est un grand bal où la Mort donne le branle. On danse plus ou moins de contredanses, avec plus ou moins de joie; mais cette danse, enfin, c'est toujours la Mort qui la mène, et ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? Des mourants à plus ou moins long terme.

Voici un enfant qui vient au monde, bien attendu, bien désiré, bien chéri; vous appelez cela naître; mot charmant aux oreilles maternelles, en dépit des douleurs de l'enfantement. Si vous comprenez la poésie de la Danse des Morts, il ne naît pas, il entre dans cette longue chaîne de danse qui traverse le monde d'un abîme à l'autre, de l'abîme qui précède la vie à l'abîme qui la suit, chœur immense qui s'agite, qui tourbillonne, qui se replie sur lui-même sans pouvoir échapper, quels que soient ses replis, à l'élan terrible et inexorable que son conducteur lui imprime. Dansez donc, qui que vous soyez, rois, capitaines, prêtres, courtisanes, savants. Mais ma couronne qui va tomber!

Mais mon épée qu'il va falloir quitter ! Mais ma soutane qui va se déchirer ! Mais ma beauté qui va se passer à mener cette danse rapide ! Mais mes livres que je ne pourrai plus lire ! Pauvres rois, comme si leurs couronnes n'étaient pas faites pour tomber ; pauvres capitaines, comme si leurs épées devaient rester toujours attachées à leurs flancs pour qu'ils se croient invincibles et immortels ; pauvres prêtres, comme si le linceul n'était pas là pour remplacer leurs soutanes usées ; pauvres filles de joie, comme si leur beauté n'était pas faite pour être fanée ; pauvres savants, comme si savoir l'ordre et le train de ce monde pouvait l'arrêter ! Telle est la poésie de la Danse des Morts, poésie sublime et grotesque, qui respire une si profonde douleur sous une forme si gaie et si ironique.

Je connais deux Danses des Morts, l'une à Dresde, dans le cimetière au-delà de l'Elbe, l'autre en Auvergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge chaque jour. Dans ces deux Danses des Morts, la Mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers : il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la Mort les entraîne tous après elle. Ces deux Danses des Morts expriment l'idée populaire de la manière la plus simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse *Danse des Morts* du cloître des Dominicains. A Bâle, c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques. Il en reste au musée de Bâle quelques débris et des miniatures coloriées. La Danse d'Holbein n'est pas comme celle de Dresde et de la Chaise-Dieu une chaîne continue de danseurs menés par la Mort. Chaque danseur a sa mort costumée d'une façon différente selon l'état du mourant ; de cette manière, la Danse d'Holbein est une suite

d'épisodes réunis dans le même cadre. Il y a quarante et une scènes dans le drame d'Holbein et dans ces quarante et une scènes une variété infinie. Dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression. Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir.

Holbein costume le laid et vilain squelette, sous lequel nous nous figurons la mort, de la façon du monde la plus bouffonne, exprimant par les attributs qu'il lui donne, le caractère et les habitudes du personnage qu'il veut représenter. Chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre d'invention. J'en citerai quelques-uns. Nous avons vu dans un de nos derniers salons de peinture le portement du Pape de M. Vernet ; Holbein a fait aussi dans sa Danse un portement du Pape. Comme dans le tableau de M. Vernet, le pape est placé sur la chaise triomphale (*sella gestatoria*); il a la triple couronne sur la tête ; il a les trois doigts de la main droite levés pour bénir le peuple. Pourquoi donc le Saint-Père a-t-il le visage pâle et défait? C'est qu'il a vu sans doute quels sont ceux qui portent son triomphe. Quatre morts en habits sacerdotaux et la mitre en tête soutiennent les bâtons de la chaise, et deux autres morts équipés de pied en cap en Suisses de la garde pontificale marchent à ses côtés. Il faut voir l'air tranquille et béat des morts-prêtres et l'air fanfaron des morts-soldats; en même temps sous ces airs de béatitude et de fanfaronnade, un air de profonde ironie vraiment digne de la Mort conduisant le triomphe d'un pape.

Il est incroyable avec quel art Holbein donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à

ces figures décharnées. Toutes ses morts vivent, pensent, respirent ; toutes ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards et les couleurs de la vie.

Pendant longtemps j'ai cru que cet air de vie répandu sur ses *morts* était un trait d'imagination d'Holbein. Depuis que j'ai visité à Bordeaux les caveaux de l'église Saint-Michel et que j'ai vu les momies rangées autour des murailles, je sais qu'Holbein n'a point créé cet air d'homme et de vivant qu'ont ses squelettes. C'est dans l'étude même des squelettes humains et de leurs attitudes qu'Holbein a trouvé cette indéfinissable expression. Tout le monde sait qu'à Bordeaux, sous la tour de Saint-Michel, il y a un caveau qui a la propriété de conserver les corps. Autour de ce caveau sont rangés une centaine de corps à l'état de momies ; il y en a de toutes les dates, quelques-unes ont plus de six cents ans, dit-on, d'antiquité ; d'autres n'ont que quatre-vingts ans. Dans ce caveau, on marche sur un sol qui n'est autre chose que quinze pieds de poussière d'ossements humains, et ce sol résonne sous le pied avec un son creux et vide qui fait penser même les moins penseurs. Quand on se sent marcher, soi poussière, sur cette poussière palpitante et sonore ; quand on songe à la faible différence qu'il y a entre la poussière qui foule et la poussière qui est foulée ; quand la vue des momies rangées autour de la muraille vous avertit qu'entre cette poussière et vous il n'y a d'intermédiaire que ces squelettes ; quand toute la destinée de l'homme se montre enfermée dans le cercle de ces trois mots : corps, squelette et poussière ; on a besoin, je vous assure, en sortant du caveau, que le soleil soit brillant et que les enfants chantent dans les rues de la ville pour retrouver le sentiment de la vie.

Ce qu'il y a de curieux dans le caveau de Saint-Michel,

et ce qui fait penser aux morts d'Holbein, c'est l'attitude et les gestes, si j'ose le dire, de tous ces squelettes. Il y a dans leurs poses, dans le grimacement des ossements de leurs faces, quelque chose de vivant qui étonne. Je me souviens d'un squelette placé à droite de la porte en entrant; il est posé sur ses deux fémurs comme un cul-de-jatte; il a l'air goguenard et ironique; il semble se moquer des vivants qui entrent dans cette assemblée de momies. En partant, je ne pus m'empêcher de le regarder encore, et il y avait dans le grincement de ses dents décharnées une sorte de sourire qui disait : *Au revoir!* J'ai retrouvé cet affreux cul-de-jatte dans la Mort en boiteux de la Danse d'Holbein.

Je ne doute pas qu'Holbein, qui avait étudié l'homme avec un détail infini, et qui a donné à ses portraits une expression de vie qui les distingue entre tous, n'eût étudié aussi le squelette humain, ses attitudes, ses gestes, ses grimaces, sa physionomie. Il peignit sa Danse des Morts sur les murs d'un cloître où sans doute il y avait, comme dans le cloître de la cathédrale de Bâle, des sépultures, les unes anciennes, les autres récentes encore. Qui sait si cette terre pleine d'ossements ne montrait pas quelquefois à Holbein, dans les fouilles qui s'y faisaient, la contenance d'un squelette à moitié découvert, son rire décharné, sa grimace ironique? et le peintre transportait sur sa muraille ces traits de physionomie de la mort. Holbein est le peintre de la mort; il l'a étudiée dans toutes ses phases. Il y a de lui, à Saint-Gall, un tableau qui représente le Christ au tombeau. C'est un corps nu, couché sur la pierre, raide, affaissé, la peau verte plutôt que pâle. Cette peinture est impie à force d'être vraie; car c'est un cadavre qu'Holbein a peint, ce n'est pas le corps d'un Dieu enseveli. La

mort est trop empreinte sur ce corps pour que la vie y puisse jamais rentrer; et si c'est là le Christ, Holbein ne croyait pas à la résurrection.

Holbein avait ajouté à l'idée populaire de la Danse des Morts. Le peintre inconnu du Pont de Lucerne a ajouté aussi à la Danse d'Holbein. Ce ne sont pas des peintures de prix que les peintures du Pont de Lucerne, mais elles ont un mérite d'invention fort remarquable. Le peintre a représenté, dans les triangles que forment les poutres qui soutiennent le toit du pont, les scènes ordinaires de la vie, et comment la mort les interrompt brusquement. Dans Holbein, la mort prend le costume et les attributs de tous les états, montrant par là que nous sommes tous soumis à sa nécessité, au Pont de Lucerne, la mort vit avec nous. Faisons-nous une partie de campagne? elle s'habille en cocher, fait claquer son fouet; les enfants rient et pétillent, la mère seule se plaint que la voiture va trop vite. Que voulez-vous? C'est la mort qui conduit; elle a hâte d'arriver. Allez-vous au bal? voici la mort qui entre en coiffeur, le peigne à la main. Hâtez-vous, dit la jeune fille, hâtez-vous! je ne veux point arriver trop tard. — Je ferai vite! Elle fait vite; car à peine a-t-elle touché du bout de son doigt décharné le front de la danseuse, que ce front de dix-sept ans se dessèche avec les fleurs qui devaient le parer.

Le Pont de Lucerne nous montre la Mort à nos côtés et partout; à table, où elle a la serviette autour du cou, le verre à la main et porte des santés; dans l'atelier du peintre où, en garçon barbouilleur elle tient la palette et broie les couleurs; dans le jardin où, vêtue en jardinier, l'arrosoir à la main, elle mène le maître voir si ses tulipes sont écloses; dans la boutique où, en garçon marchand, assise

sur des ballots d'étoffe, elle a l'air engageant et appelle les pratiques ; dans le corps-de-garde où, le tambour en main, elle bat le rappel ; dans le carrefour où, en faiseur de tours, elle rassemble les badauds ; au barreau où, vêtue en avocat, elle prend des conclusions, le seul avocat, dit la légende en mauvais vers allemands placés au bas de chaque tableau, qui aille vite et qui gagne toutes ses causes ; dans l'antichambre du ministre où, en solliciteur, l'air humble et le dos courbé, elle présente une pétition qui sera écoutée ; dans le combat, enfin, où elle court en tête des bataillons, et, pour se faire suivre, elle s'est noué le drapeau autour du cou.

Toutes ces scènes imaginées avec esprit sont peintes sans beaucoup d'art ni de soin ; ce qui montre que c'étaient des idées populaires qui appartenaient à tout le monde, des espèces de caricatures destinées à amuser le peuple, des caricatures qui ne s'adressaient à personne, mais où chacun pouvait se reconnaître. Avec ces peintures, le moyen-âge ridiculisait l'humanité tout entière ; il raillait sa faiblesse, son insouciance, sa vanité. Aujourd'hui nos caricatures frappent sur les individus au lieu de frapper sur l'homme ; elles apprennent à l'un qu'il est trop maigre, à celui-ci qu'il est trop gros, à l'autre qu'il est trop petit ; ce ne sont guère là de grandes découvertes de satire, et lieux communs pour lieux communs, je ne sais pas si je ne préfère point ceux du moyen-âge. Ils indiquent tout au moins une époque plus sérieuse et plus grave, un génie qui voit de plus haut les choses et les hommes, et une imagination qui garde un profond sentiment de poésie dans ses gaîtés même et dans ses caprices.

1835.

IV.

COLOGNE.

La légende de Sainte-Ursule. — La cathédrale. — Le diable volé.

Cologne est une ancienne ville épiscopale ; elle en a tous les caractères. Il y a un grand nombre d'églises encore debout ; d'autres sont abattues. Quant à ses nombreux monastères, il n'y en a plus que la place, et quelques bâtiments consacrés à d'autres usages. La destruction de ces établissements religieux donne à Cologne un aspect particulier. La ville est grande, mais déserte. Vous trouverez çà et là de grandes places, d'immenses jardins ; ces places étaient des cloîtres autrefois, ces jardins étaient le domaine de l'église. Le catholicisme emplissait cette vaste enceinte ; quand il s'est retiré, il l'a presque laissée vide. Les manufactures et les casernes, sortes d'établissements qui ont hérité presque partout des établissements religieux, tiennent pourtant moins de place que l'église. A Cologne, on sent le vide ; aussi bien c'est là le caractère de toutes les grandes villes ecclésiastiques. C'est la même chose à Erfurth, ville qui appartenait autrefois à l'électorat de Mayence. Notre siècle si remuant, si laborieux, si agité,

ne suffit pas cependant pour peupler ces grandes enceintes que l'église du moyen-âge animait sans faire effort.

Je ne veux point décrire l'une après l'autre les églises de Cologne. Je ne parlerai que de deux, la petite église de Sainte-Ursule, toute simple, toute modeste, et la grande cathédrale ; l'une, à cause des reliques de ses onze mille vierges ; l'autre, à cause de l'admirable beauté de sa structure et de la curieuse histoire qui s'y rattache. Commençons par Sainte-Ursule et ses reliques.

Je ne crois pas à la vertu miraculeuse des reliques, mais je crois au respect profond, au culte religieux qu'elles peuvent inspirer. Montrez-moi un homme, un seul, qui soit insensible au souvenir d'un grand homme ou d'un grand événement, aux choses qui le rappellent, aux restes qui s'en conservent, alors j'abjurerai la religion des reliques. Mais comme il n'y a pas un seul homme qui n'ait à ce sujet sa superstition ; comme les incrédules gardent des pièces des rideaux de Voltaire ou des éclats de bois de la table de Rousseau ; comme les cinq ou six cents plumes qui ont signé à Fontainebleau l'abdication de Bonaparte, se sont vendues et vendues cher ; comme il n'est presque personne qui, allant à Waterloo, n'emporte quelque balle ou quelque bouton de la garde impériale en souvenir de la grande bataille, il faut bien reconnaître que le respect des reliques est un sentiment naturel à l'homme. Chaque siècle a ses saints, et tout saint a ses reliques. Pardonnons donc à Cologne ses onze mille vierges et leurs reliques déposées dans l'église de Sainte-Ursule.

L'église Sainte-Ursule est au milieu d'un ancien cloître. Il faut, pour y arriver, traverser des jardins semés de légumes et des rues habitées par de pauvres gens. L'église est fermée, car on n'y célèbre point la messe tous les

jours. Je frappai à une petite porte, et une vieille femme vint m'ouvrir. — « Que voulez-vous? — Voir l'église. » Cela parut l'étonner. Peu de personnes visitent l'église Sainte-Ursule. Elle prit son paquet de clefs et ouvrit. Je me trouvai dans le vestibule de l'église, vestibule bas et obscur, où sont rangées quatre grandes caisses de pierre, toutes pleines d'ossements. J'avançai. Plus loin commençaient les armoires vitrées, pleines d'ossements dorés et festonnés. Les têtes étaient rangées sur un rayon à part, enveloppées de peau, avec les yeux, la bouche et le nez marqués en papier doré, ce qui, de loin, les faisait ressembler à des faces tatouées.

Dans une chapelle près du chœur, est le tombeau de sainte Ursule. La sainte est de marbre blanc, couchée sur un tombeau, les mains jointes ; à ses pieds une colombe blanche. Il y a du merveilleux dans l'histoire de ce tombeau. On raconte que saint Cunibert, celébrant la messe, une colombe entra dans l'église, voltigea quelque temps autour de la tête de saint Cunibert, puis, s'abattant, se mit à gratter la terre avec son bec. On creusa à l'endroit même et on découvrit le corps de sainte Ursule.

Après son tombeau, vient dans le chœur son histoire et celle de ses onze mille compagnes, représentées dans une suite de petits tableaux. Je ne veux pas faire ici un livret de musée; je ne puis guère cependant ne pas dire quelques mots de cette histoire singulière.

L'an 220 de notre ère régnaient en Grande-Bretagne Dionest et Daria qui n'avaient point d'enfant et priaient Dieu instamment de leur accorder une postérité. C'était un fils qu'ils demandaient , afin de perpétuer leur race , Dieu leur donna une fille, et ce fut une sainte qui, dès sa première jeunesse, se consacra à Dieu et promit sur l'au-

tel de ne jamais se marier. Cependant, comme elle croissait en grâce et en beauté, et que sa réputation s'étendait au loin, Agrippinus, prince germain, la demanda pour son fils. Il envoya des députés avec des présents. Ce n'étaient point présents de noces comme aujourd'hui ; on voit les députés arriver avec de grands et lourds chariots attelés de forts chevaux. C'était donc, j'imagine, comme au temps d'Homère, des métaux, des armes, des provisions de toutes choses.

Dionest était fort embarrassé, connaissant le vœu qu'avait fait sa fille. Mais pendant la nuit, un ange vint permettre cette alliance qui devait servir à la conversion de la Germanie, et Ursule, dit la chronique gravée au bas des tableaux, dicta elle-même les conditions du mariage, selon les avis de l'ange.

Il fallait une suite pour accompagner Ursule. Les choses dans ce temps-là ne se faisaient pas, à ce qu'il paraît, avec économie ; on lui donna onze mille vierges des meilleures familles du pays pour cortége d'honneur. Le jour du départ fixé, les onze mille jeunes filles s'assemblèrent sur le rivage. Les vaisseaux étaient prêts ; Ursule exhorta ses compagnes à craindre Dieu, à ne pas avoir peur de la mer, et leur enseigna les manœuvres navales, dit toujours la chronique ; puis les hommes qui étaient sur les vaisseaux s'étant retirés, elles s'embarquèrent. Ce fut, j'imagine, un merveilleux spectacle que celui de cette armée de jeunes filles aux cheveux blonds et aux yeux bleus, en robes blanches, montant sur la flotte, se répandant de la poupe à la proue, se plaçant au haut des mâts, hissant les cordages, tendant les voiles et groupées çà et là sur les vaisseaux comme une gracieuse volée de blanches colombes. Bientôt un vent favorable s'éleva et la flotte s'éloigna

en saluant les côtes de la patrie d'un dernier cri d'adieu.

Dieu protégeait cette flotte merveilleuse qui entra sans effort de la mer dans le Rhin et remonta le fleuve jusqu'à Cologne. Aquilinus, préfet romain de la ville, reçut avec de grands honneurs Ursule et ses compagnes. Comme elles avaient résolu le pèlerinage de Rome, elles se rembarquèrent bientôt et remontèrent le Rhin jusqu'à Bâle. Là elles furent accueillies par Pantulus, préfet de la ville. La civilisation romaine se piquait d'empressement et de politesse à l'égard des pieuses pèlerines. Elles laissèreut leurs vaisseaux à Bâle et traversèrent la Suisse et les Alpes à pied. Pantulus les accompagnait avec une escorte, ayant résolu de faire avec elles le pèlerinage de Rome. Aussi, comme il a partagé leurs travaux, il partage aujourd'hui leurs honneurs, et saint Pantulus, ainsi que quelques-uns des compagnons de ce voyage, saint Valérius, saint Maximus, ont un autel à côté du chœur et près du tombeau d'Ursule.

Toute la caravane cheminait donc à pied à travers ces beaux paysages de la Suisse et des Alpes, comme aujourd'hui encore y cheminent à pied les badauds de l'Europe. Arrivées à Rome, le pape Cyriaque les baptisa. Elles visitèrent les tombeaux des saints apôtres, puis se préparèrent à retourner sur les bords du Rhin. Le pape Cyriaque renonça au pontificat, dit la chronique, pour les accompagner avec une grande partie du clergé romain.

Jusqu'ici nous n'avons point vu le fils d'Agrippinus; c'est à Mayence qu'Ursule le trouva. Coman était païen; mais une fiancée jeune et belle, qui avait fait le pèlerinage de Rome, et qui revenait escortée par un pape, devait naturellement avoir un grand ascendant sur l'âme du jeune

homme idolâtre. Coman se convertit donc, se fit baptiser, puis les deux fiancés et leur cortége, continuant à descendre le Rhin, arrivèrent à Cologne.

Bientôt les Goths assiégèrent la ville, qui fut prise d'assaut ; alors commence la scène du martyre. Les tableaux du chœur sont à ce sujet fort détaillés. Cinq ou six représentent les vierges torturées de mille façons, les unes mises en croix, les autres assommées à coups de massue, d'autres décapitées ; mais les deux personnages principaux de cette scène de carnage sont Ursule et Coman. Quelque imparfaite que soit cette peinture, elle conserve cependant ce qui fait le trait caractéristique de cette scène. On voit que ce n'est pas seulement un martyre, mais le martyre de deux fiancés. Coman est déjà percé de coups ; il regarde Ursule, il semble puiser dans ses yeux la force de mourir en chrétien, et dans les regards du néophyte il y a plus d'amour que de résignation, ou, s'il se résigne doucement, c'est parce qu'il meurt avec sa fiancée. Ursule, plus sainte, plus détachée des passions de la terre, console Coman de la voix et du geste. Cette peinture grossière rappelle le martyre d'Eudore et de Cymodocée. Ce sont aussi des noces scellées dans les tourments et qui vont s'achever dans les cieux.

De l'église de Sainte-Ursule j'allai au dôme ou à la cathédrale. Je suivais de cette façon la chronologie du christianisme, allant des églises, comme on les bâtissait au temps des légendes, aux cathédrales du moyen-âge. Si cette cathédrale était finie, ce serait la plus belle église gothique de la chrétienté ; ce serait le Saint-Pierre du christianisme septentrional. Figurez-vous tout le luxe, toute la hardiesse, toute la bizarrerie, toute la délicatesse du style gothique, ses flèches, ses aiguilles, ses festons,

ses découpures de pierre, ses tours élancées vers le ciel, ses nefs hautes, étroites et sveltes, ses croisées en vitraux de couleur, son demi-jour pieux et mélancolique, et quand vous aurez ainsi rassemblé tout ce que votre mémoire ou votre imagination vous représente de plus grand, de plus gracieux, dans le genre gothique, ordonnez-le dans le plan d'un vaste et immense édifice. Telle est, ou plutôt telle serait la cathédrale de Cologne.

En effet, ce chef-d'œuvre de l'architecture du Nord n'est qu'à moitié achevé. Des tours du portail, qui devaient avoir cinq cents pieds chacune, une seule s'élève à deux cent cinquante pieds; l'autre s'est arrêtée à vingt pieds de terre. La nef n'a que la moitié de sa hauteur; le chœur seul est fini. Toutes ces constructions imparfaites sont couvertes d'un toit provisoire qui dure depuis trois cents ans. La grue elle-même, qui était placée au haut de la tour pour élever les pierres, est garnie d'ardoises et protégée contre l'injure de l'air. Il semble que quelque pouvoir surnaturel a arrêté ces constructions et les a condamnées à rester continuellement dans cet état d'imperfection. Aussi l'imagination populaire, frappée de la grandeur du plan de la cathédrale et frappée en même temps de cet inachèvement singulier, n'a point manqué de mêler là-dedans du merveilleux. Cette église si belle, ce n'est point l'homme qui en a fait le plan, mais le diable, et, si elle reste imparfaite, c'est que le diable ayant été trompé par l'architecte à qui il en avait donné le dessin, a, pour se venger, condamné l'église à n'être jamais finie.

Tromper le diable! La chose est-elle possible? Oui, au moyen-âge. Nous avons fait au diable, depuis quelque temps une réputation d'habileté qu'il n'avait pas autrefois. C'est Goëthe surtout qui a contribué à lui donner

cette renommée. Depuis son Méphistophélès, le diable est pour nous un personnage d'une malice et d'une puissance invincibles. Il n'en était pas ainsi au moyen-âge. Au lieu de jouer toujours le rôle de vainqueur, il jouait souvent celui de vaincu et de dupe. Un moine, un ermite grossier, à qui nous serions tentés aujourd'hui de donner les rôles de dupe et de niais, dupait le diable avec toute l'adresse d'un valet de comédie, et le dupait en toute sûreté de conscience ; car c'était une ruse pieuse et méritoire que d'attraper l'ennemi du genre humain. Satan, à cette époque, était souvent représenté comme une espèce d'intrigant maladroit qui s'embarrassait dans ses propres ruses et se prenait dans ses filets. Une relique, une goutte d'eau bénite, une simple croix de bois, employées à propos et dans le moment décisif, suffisaient pour le vaincre.

Je voudrais fort que dans la littérature il se fît, selon ces idées, une réaction contre le diable, qu'on le peignît dupe et ridicule comme un tuteur de comédie, au lieu de le peindre toujours comme un séducteur heureux ; cela serait un nouveau ressort comique. Il y aurait plaisir à voir Satan, avec toute son adresse, battu par un pauvre moine. Le spectacle de la puissance et de l'intrigue vaincues par la simplicité plaît toujours. Le plus difficile, j'imagine, ne serait pas de rendre Satan ridicule, mais le moine intéressant. Comment s'intéresser à un moine ? Comment peut-on être moine ?

Ces réflexions servant comme de préface, j'arrive à l'histoire de la cathédrale de Cologne.

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célè-

bre architecte de Cologne. Son nom a péri; nous verrons pourquoi. L'architecte se promenait donc sur le bord du Rhin, rêvant à ce plan, et il arriva, toujours rêvant, jusqu'à l'endroit qu'on appelle la *Porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher; les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. Ah! disait l'artiste en regardant ce coucher de soleil, une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah! cela serait beau! Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié: Oui, c'est cela! Le petit vieillard murmura tout bas: Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg. Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré; il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui lui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant: Mayence, Amiens ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs. — Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste fatigué de ses ricanements, vous qui savez si bien blâmer les autres, je voudrais vous voir à l'œuvre. Le vieillard ne répondit rien et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste. — Voyons! Essayez donc. Et il

lui présentait la baguette qu'il avait à la main. Le vieillard le regarda d'une façon singulière ; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt : Oh ! je vois que vous connaissez notre art ! Êtes-vous de Cologne ? — Non, répondit sèchement le vieillard, et il rendait la baguette à l'artiste. — Pourquoi ne continuez-vous pas ? dit celui-ci ; de grâce, achevez. — Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale et vous en auriez tout l'honneur. — Écoute, vieillard, nous sommes seuls ! (et de fait le rivage en ce moment était désert, la nuit devenait de plus en plus sombre) je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi. — Dix écus d'or ! à moi ! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air ; au bruit qu'elle fit, elle était pleine d'or. L'artiste s'éloigna de quelques pas, puis revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras, et tirant en même temps un poignard : Achève-le, ou tu mourras. — De la violence ! contre moi ! — Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à terre, et levant aussi un poignard : — Eh bien ! dit-il à l'artiste consterné, eh bien ! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur. — Comment ? cria l'artiste. — Engage-moi ton âme pour l'éternité ! L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis où la vieille femme

qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper ; il ne mangea point. Il se coucha ; ses rêves furent remplis d'apparitions, et dans ces apparitions toujours se représentait à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan ! Le lendemain il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des prières. Vains efforts ! Cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard ? Le soir il se retrouva, sans savoir comment il y était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gotiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse ; mais tout-à-coup l'image se troublait sans que l'œil pût rien y reconnaître. — Eh bien ! veux-tu mon plan ? dit le vieillard à l'artiste. Celui-ci soupira profondément. — Le veux-tu ? Parle ! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille en traits de feu l'image d'un portail qu'il

effaça aussitôt. — Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui. — A demain donc, à minuit!

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait avoir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre : il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant avec ses eaux qui brillaient aux rayons du soleil, et sur ses bords Cologne semblait descendre et glisser doucement de la colline sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. Voyons, se disait l'artiste, où placerai-je ma cathédrale? Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de sa maison; elle était vêtue de noir. Où vas-tu donc, ma bonne, cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir? — Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance! Et aussitôt fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit et fondant en larmes : « Une messe de délivrance! Mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui me puisse délivrer! Damné! damné à jamais! damné parce que je l'ai voulu! » C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait; et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de tendresse et de larmes que l'artiste, ne pouvant plus résister, lui conta ce qu'il avait promis. La vieille femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon! cela était-il possible? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois! Il fallait aller de suite se confesser. L'artiste sanglotait. Tantôt

l'image de la cathédrale merveilleuse passant devant ses yeux fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice ne sachant que faire résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir. Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France! — Mais, mon père... — Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage! — Après avoir bien pensé et bien médité : « Ma bonne, dit le prêtre, en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de sa merveilleuse église, avant d'avoir signé aucun engagement, puis qu'il montre cette relique. »

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là il n'avait pas pris de déguisement. Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait, ne crains rien et approche. L'architecte approcha. — Voilà le plan de ta cathédrale et voilà l'engagement que tu dois signer. — L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale en se recommandant à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, retire-toi, Satan! retire-toi! » Et en disant ces mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un instant immobile. — C'est un prêtre

qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste ; c'est une ruse d'église ! Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait pas reprendre son plan ou se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant le plan sur sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier. Je suis vaincu, cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église, que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu ! Et à ces mots, le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu ! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant, il fit dire le lendemain une messe d'actions de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient trompées, et, quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance ! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain qu'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu. Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église ; mais je ne crois pas qu'il lève le sort attaché à sa construction. Il y a une puis-

sance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable et qu'on ne peut ni vaincre ni tromper avec des reliques et des prières, le manque d'argent. Il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon.

1833.

V.

MUNICH.

Son école de peinture.

Si vous êtes d'une bonne santé et si vous croyez que Dieu est en disposition de vous prêter encore quelques années, attendez et ne faites le voyage de Munich que dans cinq ans. Dans cinq ans, les monuments qui s'élèvent à Munich seront finis. La peinture, la sculpture, l'architecture auront achevé leurs merveilles. C'est alors vraiment qu'il faudra faire le pèlerinage de Munich, afin de voir cette ville nouvelle consacrée aux beaux-arts. Mais si vous craignez que dans cinq ans l'esprit casanier ne vous prenne et ne vous cloue sur votre fauteuil, alors partez de suite; ne différez pas; car avant tout il faut voir Munich. Il faut voir Munich pour avoir une idée de la vie et du mouvement que les beaux-arts répandent.

Nous avons à Paris des artistes, des expositions; nous avons des monuments qui s'élèvent, quoique lentement; nous avons des arts enfin; mais est-ce là d'où nous vient la vie et le mouvement? Est-ce là ce qui nous occupe et nous anime? sont-ce là les événements de nos journées? Non certes. Faites le voyage de Munich! vous verrez ce

que c'est que vivre et respirer du souffle des arts; vous verrez ce que c'est que l'ardeur et la fièvre des arts, ce que c'est qu'un peuple que tient en haleine un tableau, un bas-relief, un monument. Quelqu'un me demandait ce qu'on pensait à Munich. — A Munich, on ne pense pas, on regarde. Il y a des artistes qui peignent, qui sculptent, qui bâtissent ; il y a des curieux qui viennent voir peindre, sculpter, bâtir; voilà Munich. J'ai trouvé à Munich des savants, des érudits, des mystiques, un grand philosophe, M. de Schelling. Tous ces hommes pensent et écrivent; mais ce n'est point, soyez-en sûrs, pour Munich. Munich a des yeux pour voir et non pour lire.

Quand vous entrez à Munich, au premier coup d'œil cette ville en construction vous étonne. J'y arrivais à six heures du matin; de tous côtés des foules d'ouvriers se rendaient à leurs travaux, maçons, charpentiers, tailleurs de pierre. Où vont ceux-ci? — A la Pinacothèque; c'est un Louvre qui s'élève pour recevoir les tableaux. — Et ceux-là? — A la nouvelle résidence. — Et ici quel est cet édifice achevé? — La Glyptothèque, le musée des antiques. — Et cette immense construction? — Une église gothique. — Et ceci? — Une chapelle byzantine. — Et cela? — Une bibliothèque. Ailleurs c'était une caserne, ailleurs un ministère. Il y a de quoi rester confondu à voir cette activité. — Et qui fait tout cela? — Le roi. — Il a donc une grosse liste civile? — Un peu plus de six millions. Il est économe sur tout le reste et il est prodigue pour les beaux-arts. Puis à Munich, la vie est bon marché; les artistes n'ont point de luxe; on fait beaucoup avec peu. Donnez au roi de Bavière les cent millions de la loi des travaux publics, il bâtira en marbre une ville aussi grande que Londres.

Les sujets, échauffés par la ferveur du roi, l'ont imité, et de toutes parts se sont élevées des maisons magnifiques. Des rues avaient été hardiment percées dans la campagne; les maisons viendront, s'était dit le roi; les maisons sont venues ou plutôt les palais, et toute une ville nouvelle s'est bâtie à côté de l'ancienne qui s'est elle-même, par émulation, élargie, agrandie, embellie. Tel est Munich aujourd'hui. Ce n'est pas que dans ce monde nouveau il n'y ait encore bien des traces du chaos dont il est sorti. La campagne envahie a laissé çà et là des témoignages qui attestent son ancien domaine, des morceaux de prairie, des pans de gazon, des bouquets de bois. Munich en ce moment est une ville qui se fait sous vos yeux. Vous la voyez croître chaque jour. Faites-vous une absence d'un mois? A votre retour vous trouvez une aile au nouveau palais du roi, un plafond de peinture achevé à la chapelle byzantine, une salle décorée et sculptée à la pinacothèque. Nulle part je n'ai vu un aussi beau spectacle de travail. Mais il y a de quoi faire trembler quand on pense que toute cette activité tient peut-être à la vie du roi, et que, s'il mourait, Munich resterait suspendu et inachevé comme la cathédrale de Cologne, où la grue qui élevait les pierres est en arrêt encore au haut de sa tour à demi-construite.

Ce qui donne au mouvement des beaux-arts à Munich un intérêt particulier, c'est qu'il suit d'un pas égal le mouvement de la science. Tout ce que les fouilles de Pompéi, tout ce que l'étude des vases grecs et des nouvelles statues grecques, telles que la Vénus de Milo, les marbres d'Égine, d'Olympie et d'Athènes, tout ce que les recherches sur l'art des anciens dans la Sicile, dans la Grèce, en Égypte et en Étrurie, sur l'art du moyen-âge, sur l'architecture byzantine et gothique, sur l'ancienne école de

sculpture et de peinture en Italie et en Allemagne, tout ce que ces travaux de toutes sortes ont ajouté d'idées nouvelles à la science des beaux-arts, tout cela Munich en profite dans ses monuments. Munich aujourd'hui est la mise en action des idées de l'archéologie moderne. Ailleurs la science est dans les livres, morte, inanimée, sans formes, sans couleurs; ici elle vit et elle respire dans les monuments qui s'élèvent.

Pendant longtemps il était de mode de mépriser l'architecture du moyen-âge, l'architecture byzantine et gothique. Depuis quelque temps on s'est avisé que cette architecture avait son originalité et qu'elle méritait d'être étudiée avec le même respect que l'architecture égyptienne et grecque. Il n'a pas fallu l'étudier longtemps pour l'admirer. L'architecture byzantine, qui a créé Saint-Sernin de Toulouse, et l'architecture gothique, qui a créé Notre-Dame de Paris et les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Strasbourg et de Chartres, ont une beauté et une grandeur qui frappent tous les yeux. Tous les jours, nous bâtissons des monuments sur les modèles des Égyptiens et des Grecs. Pourquoi n'en pas bâtir sur le modèle du moyen-âge? Là-dessus, à Berlin, dans le temps de la ferveur du teutonisme, on se mit à bâtir une église gothique; mais le courage ou l'argent manqua, et la pauvre église gothique, massive et pesante, sans dentelures de pierre, sans aiguilles tailladées, sans arceaux et presque sans ogives, avec un portail étroit et presque plat, qui n'a ni profondeur, ni lointain, avec deux clochers mesquins, est restée comme le témoignage d'une imitation impuissante, donnant raison aux railleurs catholiques de l'Allemagne du Midi, qui prétendent que le protestantisme est incapable de produire une grande cathédrale, et qu'il ne sait que gâter les belles églises qu'il

a prises au catholicisme au temps de la réforme. A Munich, une église gothique s'élève, déjà grande, déjà imposante, et l'église byzantine est achevée ; il n'y a plus qu'à peindre l'intérieur, car elle sera peinte du haut en bas, sur un fond d'or, à la manière byzantine. Les plafonds sont presque finis ; il y en a deux, l'un qui représente l'Ancien-Testament, l'autre le Nouveau. Ces peintures, dans le goût du Cimabuë et des Byzantins, mais d'un dessin plus libre et plus aisé, sont de M. Hess.

A côté de ces monuments byzantins et gothiques s'élèvent des palais imités de Florence ; ainsi la nouvelle résidence. La résidence sera à l'intérieur toute couverte de peintures. Dans les salles d'en bas, M. Schnorr a peint les *Nibelungen ;* c'est dans ces peintures qu'on voit surtout le parti qu'il y a à tirer de l'étude des anciennes peintures allemandes.

Les peintres du moyen-âge, quand ils peignaient des saints, avaient l'avantage d'être, de toutes les manières, beaucoup plus près que nous ne le sommes de leurs personnages. Saint Bernard ressemblait plus à saint Augustin que ne font nos évêques modernes, et saint François d'Assises rappelait aisément les solitaires de la Thébaïde. Chaque siècle a ses figures et ses physionomies. Comparez les portraits du XVIe siècle et ceux du XVIIIe ; les figures ont changé non moins que les habillements. Cela est tout simple ; les mœurs et les habitudes s'empreignent sur les figures et les changent selon le siècle. Comme les mœurs et les habitudes religieuses du moyen-âge ressemblaient beaucoup plus que ne font les nôtres aux mœurs et aux habitudes des premiers temps du christianisme, les peintres de cette époque avaient moins de chemin à faire pour retrouver les figures des apôtres et des saints. Il en est de même

pour les guerriers. Supposez qu'un peintre du moyen-âge voulût peindre Attila : il y avait dans l'allure farouche des châtelains féodaux, dans leur port, dans leurs figures, tout ce qu'il fallait pour figurer Attila. Qu'un peintre aujourd'hui veuille peindre Attila, quel modèle aura-t-il? un bel officier de cuirassiers. Tout a changé, costumes, mœurs, armes, figures. Ce que nous pouvons faire de mieux aujourd'hui, c'est d'étudier dans les peintures du moyen-âge les traits des personnages des temps héroïques de l'Europe moderne. C'est ce qu'a fait M. Schnorr avec beaucoup de talent. Il n'a pas seulement étudié le costume du moyen-âge, il a étudié les traits des visages de cette époque. C'est de cette manière qu'il a su retrouver les traits des héros des *Nibelungen*, de Sigefrid, de Gunther, d'Attila, de Folker, de Hagen. C'est aussi dans les femmes du moyen-âge, dans ces purs et tranquilles visages de la vieille école allemande et italienne, qu'il a trouvé les figures de sa Chriemhild et de sa Brunehaut.

Une des salles les plus curieuses de la résidence, c'est la salle dite d'Hésiode, et celle des Argonautes, dont le dessin appartient à M. Schwanthaler. Ces peintures sont le meilleur commentaire d'Hésiode que je connaisse, celui qui fait le mieux comprendre le génie de cette vieille poésie; et elles semblent, quant aux Argonautes, avoir retrouvé quelques fragments des vieux poèmes qui chantaient leurs aventures. Ce n'est point le poème d'Apollonius de Rhodes, du poète de l'École d'Alexandrie, qui les a inspirées; c'est un génie plus antique et plus grand. Nulle part ce qu'il y a d'informe, d'irrégulier, de gigantesque, de fantastique dans les commencements de la mythologie grecque, dans ces personnages moitié dieux, moitié symboles, comme la Terre, la Nuit, l'Érèbe, l'Amour primitif,

le Temps ; et ce qu'il y a de gracieux dans quelques-unes des fables qui commencent à naître, Vénus, les Grâces, les Muses, n'est exprimé d'une manière plus frappante et plus ingénieuse. Ces peintures sont vagues et indécises pour les êtres fantasmagoriques ; capricieuses, irrégulières, inattendues, terribles pour les monstres et les géants de la religion grecque ; nettes, précises, majestueuses, belles pour les derniers maîtres de l'Olympe païen, Jupiter, Junon, Minerve.

En dessinant les fresques de la salle d'Hésiode et des Argonautes, M. Schwanthaler s'est inspiré de l'étude des vases grecs. C'est l'allure, c'est la forme, c'est le contour roide et sévère, c'est le relief expressif des peintures qui se voient sur ces vases. Dans les cartons de M. Cornélius, qu'on voit à l'École des Beaux-Arts, l'Adoration des Mages et le Crucifiement, le peintre a imité la manière de Raphaël dans la Dispute du Saint-Sacrement et l'École d'Athènes ; il a cherché aussi à retrouver le grand style de l'École florentine sous Michel-Ange. Partout, enfin, dans les travaux de l'École de Munich, on reconnaît l'inspiration de la science ; partout on voit les traces d'une imitation, tantôt de la Grèce antique, tantôt de l'Italie, tantôt du moyen-âge allemand ; mais cette imitation est toujours libre, hardie, ingénieuse. Surtout ce n'est point l'imitation d'un seul goût et d'un seul système. L'École de Munich emprunte à tous les siècles et à tous les pays ; différente en cela de l'École de David, qui eut le tort d'être exclusive et de trop sacrifier au dessin. De cette façon, cette École rapprocha la peinture de la statuaire, et lui ôta le mouvement et la vie qui lui sont propres, sans pouvoir lui donner ce qui est le partage de la statuaire, la beauté des formes. La statuaire est en même temps l'expression

la plus vraie du corps humain, puisqu'elle le montre avec toutes ses formes et tous ses contours, et la plus noble, puisqu'elle le montre dans son calme, image du calme de l'âme humaine qui, lorsqu'elle est vraiment grande, ne permet pas aux passions d'éclater au dehors par la grimace et la contorsion. L'École de Munich est moins exclusive et moins rigoureuse que celle de David, sans être pour cela plus originale, quelle que soit l'ardeur des enthousiasmes qu'elle excite aux bords de l'Isar. Étant plus souple, plus variée, elle peut plaire à plus de monde et plus longtemps; elle jouit en cela du bienfait de notre siècle qui n'est guère plus le siècle où règnent les principes absolus. Elle est éclectique comme nous le sommes tous d'un bout de l'Europe à l'autre.

On a comparé l'École de Munich à l'École des Carraches. Elle est plus savante et plus sérieuse ; elle est moins habile. Les Carraches furent des éclectiques en peinture ; mais leur éclectisme s'arrêtait à la forme. Ils mêlèrent la manière et le style de toutes les Écoles ; mais cela pour l'exécution plutôt que pour l'inspiration. Ils s'inquiétaient peu de savoir quelles étaient les diverses sources d'inspirations où avaient puisé leurs devanciers, et ils ne cherchaient point à faire de ces inspirations diverses une pensée et une philosophie communes qui fût celle de leur École. Ils étudiaient le tableau plutôt que le peintre, l'œuvre plutôt que l'ouvrier. Les Carraches firent pour la peinture ce que la civilisation fait pour les peuples ; la civilisation donne de l'unité aux peuples en ôtant à chaque province son caractère particulier; les Carraches donnèrent de l'unité à la peinture en effaçant le caractère particulier de chaque école. Ils centralisèrent la peinture , si j'ose le dire ; ils lui imprimèrent une empreinte ineffaçable d'égalité plutôt que

de grandeur. Telle fut l'École des Carraches, venus en Italie après tant de grandes écoles, et qui, par son époque, ne pouvait avoir d'autre mérite que celui d'une plus habile exécution.

Telle n'est point l'École de Munich ; elle ne succède pas à deux ou trois grandes écoles allemandes, elle succède à une longue éclipse. Elle n'a pas auprès d'elle plusieurs manières et plusieurs styles qu'il s'agisse seulement de généraliser sous une manière et sous un style communs, comme ont fait les Carraches. Elle peut prétendre à un autre mérite que le mérite d'exécution. Aussi s'est-elle mise à étudier les anciens, et les anciens de toutes les dates, cherchant quelle était l'inspiration des diverses écoles et remontant aux sources primitives. L'École de Munich vient, comme est venue en littérature l'École d'Alexandrie chez les Grecs, après une grande époque épuisée et presque passée de la mémoire des hommes. L'époque des Durer, des Holbein, des Cranack, des Hemmling, au XVIe siècle, est aussi ancienne et aussi reculée pour l'Allemagne que l'époque des Eschyle et des Sophocle pour les Grecs d'Alexandrie. L'École de Munich essaie donc de renouveler la peinture, comme l'École d'Alexandrie essaya de renouveler la littérature. Des deux côtés c'est la même étude et la même adoration de l'antiquité. Munich adore le moyen-âge, comme Alexandrie adorait la vieille mythologie grecque. C'est des deux côtés peut-être la même défiance de ses forces, la même conscience du défaut d'originalité véritable, et, pour suppléer à ce défaut, la même ardeur à se plonger dans l'imitation des choses antiques. Munich et Alexandrie, l'un par les arts, l'autre par la littérature, cherchent à se vieillir à qui mieux mieux, ayant tous deux une espèce de superstition à ces temps anciens, à ces temps

irrévocables, où la foi était naïve et où l'enthousiasme n'avait rien de prémédité.

Ce n'est pas tout. Quoique à Munich le culte du moyen-âge allemand, et à Alexandrie le culte des temps héroïques de la Grèce, soient en grande ferveur, cependant, venues à des époques où tout se communique et se tient, Munich et Alexandrie s'empreignent des reflets, l'un du génie de l'Italie, et l'autre du génie de l'Orient. L'esprit oriental circule dans la poésie des Alexandrins, de même que l'esprit italien du XVe siècle circule dans l'École de Munich. Placée au pied des Alpes du Tyrol, l'École de Munich semble avoir deux pôles, le moyen-âge allemand et le XVe siècle italien, Nuremberg et Florence; elle est attirée de l'un à l'autre et cherche à unir les influences qui s'en échappent.

Il y a un trait de l'École de Munich que je me reprocherais de négliger. Je lisais tout récemment dans une excellente *Lettre sur le Vatican*, de M. Delécluze, que toutes les grandes Écoles de peinture et de sculpture ont toujours pour contemporaine quelque École de philosophie. L'École de Munich a aussi à côté d'elle son École de philosophie. Je veux parler de l'École mystique de MM. Gœrres et Bader. MM. Gœrres et Bader sont des hommes d'une grande science et d'une vive imagination qui ont entrepris de renouveler et de rajeunir le catholicisme. Le catholicisme de M. de La Mennais a quelque chose de roide et d'escarpé; c'est un système bâti sur la pointe d'un principe absolu et comme coupé à pic. Le catholicisme de MM. Gœrres et Bader est plus souple, plus étendu, plus élastique. Il se renferme, quant à la pratique, dans l'observation des règles de l'Église; mais, quant à la pensée, il fait entrer dans le catholicisme, à l'aide des symboles, des

allégories et surtout des interprétations philosophiques, je ne sais combien de choses que Grégoire VII et Bossuet n'y ont jamais vues.

Tel qu'il est, ce mysticisme catholique, que je ne prétends point juger ici en pleine connaissance de cause, entretient dans les esprits une sorte de fermentation religieuse et philosophique qui ajoute au mouvement des beaux-arts. Les beaux-arts n'ont pas besoin du voisinage d'une philosophie précise et nette. La philosophie platonicienne qui, en Italie au XVe siècle, inspirait l'École Florentine, et qui a fait faire à Raphaël sa Dispute du Saint-Sacrement et son École d'Athènes, n'était guère un système méthodique et régulier. Mais qu'importait aux peintres florentins? Ils prenaient de la philosophie ses émanations, ses influences, je dirais presque ses parfums et ses vapeurs, sans s'inquiéter de savoir si elle avait des principes et des conclusions formelles. Or, le mysticisme de MM. Gœrres et Bader me semble sous ce rapport un excellent voisin pour l'École de Munich. C'est une philosophie qui exhale plus d'idées qu'elle ne prend de conclusions, qui émeut plus qu'elle ne convainc. Ses pensées sont plutôt à l'état de gaz qu'à l'état de solide ; elles ont par cela même quelque chose d'enivrant qui convient aux artistes.

Ce qui étonne dans l'École de Munich, surtout lorsqu'on vient de Paris, c'est de voir combien elle se trouve à son aise et dans son naturel en traitant les sujets religieux. Nos peintres, en France, sont gênés quand ils traitent des sujets religieux ; ils ont, dans ces sortes de tableaux, quelque chose de traditionnel et de convenu qui montre qu'ils n'ont pas travaillé d'inspiration. A Munich, l'inspiration dans les sujets pieux est libre, hardie, naturelle : rien de contraint, rien qui sente la besogne plutôt que l'art. Cette

disposition des artistes tient un peu à l'influence du mysticisme catholique ; mais elle tient surtout à l'esprit religieux qui règne en Allemagne et à la piété des catholiques de Bavière. Dans la guerre de Trente-Ans, la Bavière défendait le catholicisme ; cette tradition de zèle s'est conservée. Les peintres sont bons chrétiens ; le public auquel ils s'adressent est un public de bons chrétiens. Dans cet état des esprits, les arts n'éprouvent aucun embarras à se laisser inspirer par la religion. Point de scrupule, point de fausse honte, ils sont sûrs d'eux-mêmes et de leur public.

Des études sérieuses qui ont enfanté un éclectisme créateur, la piété commune du peuple bavarois, et le mysticisme catholique en guise de ferment, voilà les causes de l'École de Munich, d'une École qui doit désormais tenir sa place dans l'histoire de l'art.

1834.

VI.

LES VOYAGEURS EN SUISSE.

Genève et Schaffouse sont comme les deux portes de la Suisse, l'une au midi et l'autre au nord. C'est là que se rencontrent les voyageurs qui entrent et les voyageurs qui sortent, ceux qui ont encore toute la curiosité, toute l'inexpérience des novices, et ceux qui savent déjà ce que c'est qu'un voyage en Suisse. Je me souviens toujours à ce sujet d'un souper que nous fîmes à Schaffouse, l'année dernière. C'était à table d'hôte, entre gens qui la plupart avaient fini leurs courses. Voici qu'entre dans la salle à manger un homme, la valise sur le dos, le bâton ferré à la main, ayant l'air d'un homme qui se prépare aux aventures, et qui s'émerveille d'avance du courage qu'il va déployer. Chacun de ses gestes, chacun des traits de sa figure semblait dire : N'est-il pas étonnant que je sois ici, le sac sur le dos, le bâton à la main, moi Parisien, moi homme de ville et de salon ? A peine prit-il le temps de se mettre à table, il voulait aller dès le soir à la chute du Rhin ; et reprenant aussitôt sa valise sur son dos, il quitta la salle à manger avec la contenance d'un homme qui va commencer quelque grande entreprise et qui en a déjà le sentiment sur le visage.

Nous ne manquâmes pas de rire de ce bon jeune homme qui se croyait déjà un peu héros, et qui se préparait intrépidement aux aventures. Il n'est pourtant personne qui, à son entrée en Suisse, n'ait eu un peu les mêmes idées et les mêmes sentiments ; personne aussi, à Paris, qui, si on lui parle du voyage de Suisse, ne se figure des précipices, des torrents, quelque chose enfin de beau et d'admirable, mais qui a ses dangers, et qu'il y a du courage ensemble et du plaisir à affronter. J'ai vu à Berne, à la veille du voyage de Thun, et près d'entrer dans les Alpes de l'Oberland, j'ai vu des jeunes femmes qui s'applaudissaient d'avance des périls qu'elles allaient braver, des mauvais châlets où il leur faudrait coucher. Quel plaisir, quand ce n'est pas habitude, de coucher sur un lit un peu dur, de manger pour toute nourriture du pain et du lait, de marcher à pied, appuyé sur un grand bâton ferré ; et qui sait même? il y en a qui ont eu le bonheur de recevoir une averse de neige sur la montagne ! Ajoutez à cela les glaciers, les crevasses, les avalanches, tout ce qui effraie, tout ce qui charme à l'idée d'être protégée dans le péril par un jeune mari ; car le voyage de Suisse est souvent le voyage de la lune de miel. Parfois même, dans un mauvais pas, quand la pluie arrive en tourbillon, quand les chevaux perdent pied, vous voyez tout-à-coup survenir un ou deux jeunes gens en blouse et le sac sur le dos ; ne vous y trompez pas, la blouse est en Suisse l'habit de bon ton. L'un est Français, l'autre Anglais, et ils portent secours à quelque jeune Allemande (ce pays est un rendez-vous de toutes les nations) ; ils arrêtent les chevaux, ils les conduisent en bride ; ils rassurent les voyageuses. J'ai vu des intrigues commencer sur la montagne et s'achever dans la vallée. De ce côté, la Suisse ressemble un peu au bal de l'Opéra.

Tout le monde s'aborde, se parle sans se connaître, sans se demander son nom, sans croire qu'on se reverra jamais. C'est un incognito et comme un tutoiement général.

Suivons une caravane qui part pour Thun. — Eh bien! où sont donc les précipices? Patience, mesdames, patience! Cependant la route est belle, presque sablée comme une allée de jardin, et animée par je ne sais combien de voitures légères qui vont et qui reviennent. Jusqu'ici c'est plutôt la route du bois de Boulogne, un des jours de Longchamps, que la route qui mène aux avalanches et aux glaciers. Du reste, les Alpes en perspective, rangées en amphithéâtre, et par-dessus leurs sommets blancs ou gris, selon que l'été a découvert le rocher ou que la neige le couvre encore, apparaît le sommet toujours glacé de la Jung-Frau.

Jusqu'ici tout est admirable et rien n'est dangereux. C'est du plaisir sans péril. On arrive à Thun. C'est ici que commencent les montagnes; c'est, pour ainsi dire, la porte des Alpes bernoises. Bon Dieu! que de voitures arrêtées et rangées en file comme un jour d'Opéra! On descend dans un hôtel du meilleur ton; on s'assied à une table servie avec beaucoup d'élégance; voilà un voyage de périls qui s'ouvre d'une manière commode. A demain, je l'espère, à demain les dangers, les mauvais repas et les mauvais couchers! Le lendemain on s'embarque sur le lac de Thun, dans des bateaux numérotés comme nos cabriolets de Paris; à la sortie des bateaux, des cochers de petites voitures se disputent à qui vous mènera à Unterseen. De là jusqu'à Interlachen de jolies maisons, en vue du lac, qui se louent par appartements garnis. Le soir à Interlachen, sur une vaste pelouse, des sociétés assises, comme au

boulevard de Gand, des chanteurs italiens, des musiciens, toutes les habitudes enfin de Paris, en face des Alpes.

Ce n'est pas là encore ce que nous croyions : allons plus loin, et nous voilà dans la vallée de Lauterbrunn, une vallée d'à peine un quart de lieue de largeur, entre des rochers de trois et quatre mille pieds de haut, les uns taillés à pic et nus comme un mur, les autres chargés de forêts suspendues, on ne sait comment, sur leurs pentes escarpées. De là tombent dans la vallée des cascades de mille sortes, les unes en nappes immenses, avec des rebonds admirables de rochers en rochers ; les autres se dispersant en l'air et flottant comme des écharpes nuancées de toutes couleurs. Au fond de la vallée, et pour fermer le tableau, les neiges de la Jung-Frau. Ah! voici enfin la Suisse avec ses horreurs et ses déserts, voici la belle nature sauvage. — Prenez garde : la civilisation s'est glissée aussi dans cette vallée, dans cette fente étroite de rochers. Elle a numéroté les chars qui vous y portent, aplani la route qui vous y mène et où vous vous étonnez de rouler doucement comme dans les allées d'un beau parc ; elle a placé des jeunes filles sur la route pour vous vendre des bouquets, des mendiants pour vous demander l'aumône ; elle a grimpé sur ces rochers, bâti des escaliers et des balcons près de ces cascades, afin qu'on puisse en avoir à son aise le spectacle ; il n'y manque presque que des premières et des secondes loges ; surtout il n'y manque ni ouvreurs ni ouvreuses. Les uns ont fait bâtir l'escalier, les autres ont taillé le rocher ; ceux-ci vous soutiennent, ceux-là portent votre bâton. Il y en a pour vous offrir un verre de lait au premier repos, pour vous avertir de regarder quand il faut, quelques-uns aussi qui ne font autre chose que de vous

regarder, et tous demandent quelque chose pour leur peine. Ne croyez pas que toutes ces exploitations de la curiosité des voyageurs se fassent sans règles et au hasard, que les grottes, les cascades et les glaciers soient au premier occupant. A Dieu ne plaise ! ce sont des choses que les communes louent et afferment. Il y a des enchères pour les grottes, des baux pour les glaciers. A tant la cascade ! Personne ne dit mot; adjugé ! Voilà la belle nature sauvage !

Admirons-la donc, et commodément, pendant que dure le jour. Le soir venu, nous rentrons à l'hôtel. On soupe. Il y a de la recherche et de l'élégance à ces soupers faits dans les montagnes. Toute la matinée on a couru de cascades en cascades. Le soir on fait sa toilette, les femmes surtout. Il y a des négligés pour ces occasions. La familiarité est vite établie entre gens qui sont venus dans le même but, pour s'amuser, qui dans la même journée ont vu les mêmes choses, qui se sont déjà rencontrés à Interlachen, et qui se rencontreront à Grindelwald et à Mayringen. Car on voyage en quelque sorte par caravanes; on se retrouve tous les soirs, et cela pendant les cinq ou six jours que dure le voyage de l'Oberland. Si quelqu'un reste un jour de plus quelque part, il passe dans une autre caravane, et le voilà membre d'une autre société, composée à peu près comme la première; car toutes se ressemblent; des artistes français, des oisifs de toutes nations, et parfois, et par malheur, des étudiants allemands. Je dis par malheur, car les étudiants allemands portent dans leur voyage de Suisse la rusticité systématique des mœurs universitaires.

Arrivent-ils dans une auberge, ils s'emparent de la salle commune par leurs chants et par l'odeur de leurs pipes.

Bientôt les dames désertent, et l'hôtel ressemble alors à quelque auberge du temps de la guerre de Trente-Ans. Pauvre triomphe du moyen-âge sur la civilisation, mais qui plaît à l'imagination de nos étudiants. Ils poussent alors joyeusement sous leurs longues moustaches les bouffées de fumée de leurs pipes; ils s'en croient plus énergiques. Si l'esprit romanesque de ces jeunes gens visait à la grâce et à la délicatesse, ils se feraient Céladons et prendraient les mœurs de l'Astrée. Comme ils visent à la force et à l'énergie, ils se font barbares, et pour cela, en attendant la vigueur de caractère, ils laissent croître leur barbe, afin de fortifier leur âme.

Il y a beaucoup de choses en Suisse que je préfère à la rencontre des étudiants allemands; par exemple, j'aime mieux la pluie. La pluie sur la montagne amène les scènes du monde les plus piquantes. Tantôt c'est une caravane que vous voyez passer; et au seul aspect vous pouvez dire quelle nation y est en majorité. Si elle est calme et résignée, si chaque voyageuse est enveloppée dans son manteau, ne pressant point le pas de son mulet qui, la tête baissée sous la pluie, suit doucement la trace des montures qui ont passé le matin, si personne ne dit mot pour s'encourager, ni pour rire du mauvais temps, si les hommes marchent gravement à pied appuyés sur leurs longs bâtons, de l'air des gens qui accomplissent un devoir et ne s'en plaignent pas, à ces signes, soyez-en sûrs, c'est une caravane anglaise. Les Anglais semblent parfois voyager moins par plaisir que par acquit de conscience. D'ailleurs, tenant à honneur d'être le peuple qui sait le mieux voyager, comme il est aussi celui qui sait le mieux jouer au whist, ils prennent en patience les accidents de la route. Ils ont là-dessus une espèce de fatalisme oriental. *Dieu le veut*, dit le

Musulman quand il arrive quelque malheur; cela répond à tout. *Que voulez-vous ?* dit l'Anglais assailli par la pluie, *quand on est en voyage* ! et cela répond à tout. La caravane est-elle gaie jusqu'à la folie, ou maussade jusqu'au ridicule ? entendez-vous rire jusqu'aux larmes, ou protester en grondant qu'on ne reviendra plus dans ce maudit pays ? la caravane est française. Enfin, a-t-elle l'air de défier l'intempérie du ciel, prenant la chose en vrais héros et se disant tout bas qu'on en voyait bien d'autres au moyen-âge ? ce sont des Allemands.

Parfois les trois nations mouillées et trempées se rencontrent dans un mauvais châlet de bergers. Alors c'est le plus singulier mélange de résignation méthodiste, de gaîté extravagante et de magnanimité héroïque. Tous ces sentiments divers se confondent et s'exhalent en exclamations de toutes sortes. Bientôt la familiarité s'établit et chacun raconte son histoire de la matinée. Les uns se sont égarés et se sont tout-à-coup trouvés emprisonnés dans une vallée fermée de glaces et de rochers; d'autres n'ont point perdu leur route, mais ils racontent avec une sorte d'orgueil les soins qu'ils ont pris pour ne pas perdre la trace. Chacun enfin a eu ses petites aventures. Pendant ce temps, de gros quartiers de sapin brûlent dans la cheminée et éclairent la cabane. Les femmes rangées auprès du feu ont ôté leurs manteaux et réparent un peu le désordre de leur toilette. La flamme se réfléchit de mille manières sur leurs visages, ranime leurs traits que la pluie a pâlis. Les hommes vont de temps en temps à la porte voir si le ciel s'éclaircit. « Il va faire beau, car le temps devient plus clair dans la vallée. — Oh ! oh ! mauvais signe ! C'est quand les montagnes commencent à se montrer que le beau temps est près de venir. » — Et l'on consulte là-dessus le berger; mais

le berger, en homme qui sait vivre et qui ne veut mécontenter personne, répond oui à toutes les questions.

Enfin, malgré la pluie, on se remet en route et on arrive au gîte. C'est une scène nouvelle que l'arrivée des caravanes. Les voyageurs que le mauvais temps a retenus à l'hôtel observent avec une sorte de joie maligne les voyageurs qui descendent de la montagne tout trempés de pluie et brisés de fatigue. Voilà pourtant, disent-ils, comme nous serions, si nous n'avions eu le bon esprit de rester. Ne leur envions pas cette joie, car c'est de toute leur journée la première distraction qu'ils aient eue. Je me souviens d'avoir eu à Chamouny le spectacle du désœuvrement de vingt ou trente voyageurs arrêtés par la pluie. C'était un tableau curieux : le matin, d'abord, incertitude générale, délibérations dans chaque coin de la salle commune; partira-t-on, ne partira-t-on pas! On va à la fenêtre. « Voyez-vous le Mont-Blanc? Non. — Oh! la journée sera mauvaise. » On consulte les guides. « Il fera beau, » disent-ils. Je le crois bien; s'il ne faisait pas beau ce serait une journée de perdue. Les garçons d'auberge sont là-dessus d'un avis différent : « Les voyageurs partiront s'ils veulent, mais il pleuvra toute la journée. » Cependant, là comme ailleurs, la séparation se fait entre les timides et les hardis. Les timides attendent l'heure de midi. « A cette heure, disent-ils, nous verrons. » Les gens hardis partent la tête haute, quelques-uns pourtant le parapluie sur l'épaule. A midi même temps, même pluie, même obscurité sur les montagnes. Alors chacun s'arrange pour sa journée. Les uns se mettent au coin du feu et lisent le livre des voyageurs, singulier recueil de niaiseries à l'occasion du Mont-Blanc et de la mer de glace. Il y a là des sottises en toute langue; en vérité, pour être petit à côté des Alpes, l'homme

n'avait pas besoin d'écrire les pensées qu'elles lui inspirent. Cependant, ce livre, tout niais qu'il est, n'est pas dépourvu, qui le croirait? d'une sorte d'intérêt historique. La Révolution française a trouvé le moyen de marquer sa trace là comme ailleurs. Ainsi, en 1794, les pages se remplissent des pensées d'officiers et de soldats français qui envahissent la Savoie, et qui en passant viennent voir une de leurs conquêtes, le Mont-Blanc. Plus tard ce sont des administrateurs qui passent en Italie pour aller la gouverner. Enfin arrive 1814, et le livre, jusqu'alors écrit presque exclusivement en français, devient une espèce de recueil polyglotte; l'Anglais, l'Allemand viennent y déposer leurs pensées. Ce recueil, le plus fastidieux du monde, devient ainsi une espèce de journal européen, où se lit l'histoire de notre siècle.

Les jours de pluie, on dîne de meilleure heure, car c'est un moyen d'occuper la journée. Aussi dès quatre heures, la table se met; le soir, même désœuvrement que le long du jour. Cependant il y a moins de mauvaise humeur sur les visages : la journée est passée, on a pris son parti; puis, pendant la nuit, le temps changera, il fera beau demain, et chacun se retire dans sa chambre avec l'espérance de voir au matin le soleil briller sur les neiges du Mont-Blanc.

Si les premiers voyageurs qui ont parcouru la Suisse et qui ont mis en réputation ses lacs, ses montagnes et ses vallées, revenaient au monde et recommençaient leur voyage, ils seraient, j'imagine, bien étonnés. Ils trouveraient leur Suisse singulièrement changée, et peut-être s'en plaindraient-ils; peut-être diraient-ils qu'ils l'aimaient mieux telle qu'elle était autrefois, sauvage et agreste. Aujourd'hui semée d'auberges excellentes, traversée jusque dans ses plus étroites vallées par des chemins entretenus

avec soin, familiarisée avec le monde, habituée aux gains faciles que procure la curiosité des oisifs, une partie de la Suisse a perdu sa physionomie originale. Quelques-uns même de ses cantons ne sont plus, pendant quatre mois de l'année, qu'une espèce de jardin public où l'on vient de toute l'Europe, une guinguette enfin de bonne compagnie, passez-moi le mot. L'imagination, nous l'avouons volontiers, peut se plaindre de cette métamorphose. Quant à nous, nous sommes porté à nous en applaudir, car n'est-ce pas une grande et belle chose qu'un honnête bourgeois de Paris ou de Londres puisse quitter sa maison, faire deux cents lieues, voir le Mont-Blanc face à face, fouler la mer de glace, visiter les cascades les plus sauvages, et revenir enfin chez lui, le tout commodément et sans avoir dérangé ses habitudes, sans presque même s'être désheuré ! n'est-ce pas là, après tout, une des fins principales de la civilisation moderne ?

1829.

LE DANUBE

JUSQU'A LA MER NOIRE.

I.

LA SOURCE DU DANUBE. — SON COURS ET SA VOCATION.

A peine arrivé à Donaueschingen, je demandai à voir la source du Danube. On me conduisit dans les jardins du château de Furstemberg et là on me montra une belle fontaine au fond d'un bassin de marbre. Il y avait à la surface de l'eau une sorte d'épanouissement continu qui faisait sentir le mouvement de la source plutôt qu'il ne la laissait voir. L'eau s'enflait en demi globes, sans rien perdre de sa limpidité ni de son calme. Pas un murmure, pas une écume. La mythologie n'eût pas manqué de voir quelque nymphe dormant au fond de sa grotte. Je demandai à mon guide : c'est donc là la source du Danube? — Oui, monsieur. — Un gobelet est préparé pour les curieux qui veulent boire de l'eau du Danube; j'en bus et la trouvai excellente; puis, je suivis la fontaine qui s'échappait de son bassin et se répandait dans les jardins en ruisseaux que je sautai, me faisant une joie d'enfant de sauter le Danube à pieds joints, et me promettant bien, une fois arrivé à son embouchure de lui dire, comme les vieillards font aux jeunes gens : je vous ai vu bien petit! Maintenant, me disais-je, je n'ai plus qu'à suivre le fleuve jusqu'à

la mer Noire et nous ne nous séparerons plus. Il n'y a, monsieur, à tout cela qu'un malheur, c'est que cette belle source n'est pas la source du Danube, qui commence deux lieues plus haut. Enthousiasmez-vous donc sur la foi des indicateurs !

L'auteur d'un grand et savant ouvrage sur le Danube, intitulé *Danubius pannonico-mysicus*, le comte Marisli qui était au service de l'empereur Joseph Ier, visita la source du Danube en 1702, après le siége de Landau ; on lui montra aussi la source dans le bassin ; cela lui parut une impertinence faite au Danube, et il s'en fâcha. « Hoc plane ridiculum videtur, dit-il dans son ouvrage, velle ut regius inde nascatur Danubius, utque tanti fluminis decrescat gloria, quo crescat gloria unius familiæ. C'est un grand ridicule, selon moi, de faire sortir de là la source du royal Danube et de diminuer la gloire d'un grand fleuve pour augmenter la gloire d'une famille. » Le comte Marsili ne manqua pas d'aller voir les deux petits ruisseaux, la Brege et la Brigge qui sont les véritables sources du Danube ; celui-ci ne prend même son nom de Danube, qu'après la réunion de ces deux petits cours d'eau (1).

Rien n'est gracieux comme le vallon de Donaueschingen et la prairie où serpente le Danube qui a déjà en cet endroit quinze ou vingt pieds de large. Quand je traversai cette prairie on faisait la seconde coupe des foins, et le travail des faneurs animait la campagne, coupée en plates-bandes de toutes formes par les irrigations qui viennent du Danube et qui y retournent. Derrière les faneurs s'avançaient des troupeaux de bœufs qui venaient tondre les

(1) L'auteur du *Donaureise*, Vielmeyr, prétend que *Donau* en celtique veut dire deux fleuves, et que c'est de là que vient le nom du Danube (*Donau*).

herbes et achever l'ouvrage des faneurs. Véritable scène d'idylle, où l'amour non plus ne manquait pas. Car, placé sur le siége de la voiture, je vis ce que les plis du terrain cachaient aux travailleurs, de tendres confidences aux pieds d'un saule et un petit drame amoureux dont la course de la voiture m'empêcha de suivre la marche et le dénoûment.

La vue de ce beau vallon me rappelait les vers d'Hebel, dans ses poésies en patois souabe, quand il dit au Danube : Vois comme tout est beau ici, comme tout est doux, comme la brise y murmure mollement, et comme y gazouillent les oiseaux ! — Et le Danube répond : Oui, j'entends les oiseaux qui gazouillent, et la brise qui murmure, et cependant je pars ! Avant tout, le voyage et l'aventure ! Pour moi tout est plus beau à mesure que tout est plus loin !

Suivons-le donc cet ambitieux qui ne veut pas rester aux lieux qui l'ont vu naître, et à qui le lointain plaît tant; suivons-le dans ses détours, dans ses traverses, dans ses efforts pour faire son chemin. Depuis Donaueschingen jusqu'à la mer Noire, quel cours sinueux et tourmenté! que d'obstacles, que de contrariétés ! que de fois il lui faut se replier sur lui-même, changer sa marche du couchant à l'orient et du nord au midi, et qu'il lui en coûte pour remplir sa vocation et devenir le plus grand fleuve de l'Europe; le plus grand dans tous les sens ; car c'est le Danube qui a en Europe le cours le plus long (le Volga est à peine européen); et c'est le Danube aussi qui, dans l'état actuel de l'Europe, semble avoir la plus grande destinée.

La carte devant moi, dans ma petite auberge de Donaueschingen, je suivais le cours du Danube; 700 lieues de cours, et pendant ce cours à peine quelques lieues en

ligne droite, à peine quelques heures faciles et douces! C'est là la vie!

Né dans la forêt Noire, les Alpes de la Souabe semblaient pousser le Danube au Midi, mais les Alpes de la Suisse le repoussent au Nord, et entre ces deux chaînes de montagnes qui se le rejettent de l'une à l'autre, il se fait à grand'-peine une route vers l'Orient, car c'est là son but. Il arrive à Vienne, toujours contenu et pressé dans son cours, d'un côté par les Alpes de la Bohême et de l'autre par les Alpes du Tyrol et de la Styrie, et toujours allant vers l'Orient. Près de Pesth, heurté par une des saillies méridionales des monts Crapacks, il cède au choc et descend en droite ligne à travers la Hongrie, courant vers le Sud et parfois vers l'Ouest, comme s'il devait aller se jeter dans l'Adriatique, quand vers l'embouchure de la Drave, les Alpes de la Croatie et de l'Esclavonie le ramènent à l'Orient. A Orschowa une dernière branche des Crapacks le repousse encore vers le Midi. Mais le Balkan est là pour le maintenir et le pousser toujours de plus en plus vers l'Orient; car c'est là qu'il doit aboutir, dans la mer Noire, en face pour ainsi dire de Trébisonde, une des portes de l'Orient, après un cours de 700 lieues, toujours tourmenté, contrarié, et qui semble obéir à des impulsions opposées, mais qui toujours marche vers son but.

Ce but, c'est d'unir l'Europe à l'Orient; telle est la vocation du Danube; c'est de faire que l'Orient et l'Europe se touchent, non pas seulement par les bords, comme cela se fait à l'aide de la mer, mais par un long contact à travers le continent européen; c'est de donner à l'Europe 600 lieues de côtes de plus, et par là, si j'ose ainsi parler, de multiplier ses sens, c'est-à-dire ses moyens de voir, d'entendre, de toucher, d'agir, de vivre enfin, car c'est à

cela que servent les côtes; c'est par ses côtes qu'un pays a prise sur le dehors; plus il a de côtes plus il vit. Il a toujours été facile aux îles d'être riches et puissantes.

Dans l'antiquité, quelques grands hommes de guerre avaient senti ce que pouvait être le Danube, mais ils ne l'avaient compris que dans le sens de la guerre. Mithridate y voyait une porte ouverte contre Rome, et c'est par là qu'il voulait jeter l'Orient sur l'Occident. Plus tard, quand Julien se révolta contre l'empereur Constance, c'est par le Danube qu'il marcha sur Constantinople; c'est par là que ses légions occidentales allèrent vaincre les légions orientales. Ainsi la guerre avait compris la vocation du Danube; elle avait ouvert et frayé la route : nouveau témoignage de cette vérité que la guerre, toute cruelle qu'elle est, a cependant pour la civilisation des effets mystérieux et qu'elle sert à ses progrès, sacrifiant sans pitié les hommes à l'humanité et le présent à l'avenir.

Devant unir l'Europe à l'Orient, les contrariétés que le Danube éprouve dans son cours servent admirablement sa vocation, et ce qui semble un obstacle, devient un instrument. En effet, grâce à ses détours perpétuels, grâce à ses mille plis et replis, le Danube touche à toute l'Europe orientale. Ces Alpes de la Souabe, de la Suisse, de la Bohême, du Tyrol, de la Styrie, de la Croatie et de l'Esclavonie, ces monts Crapacks, ce Balkan ne le poussent et ne le repoussent çà et là que pour le répandre, pour le distribuer et pour multiplier sa circulation. Ce n'est point une contrariété; c'est une aide : ils lui prêtent pour allonger son cours, et l'étendre à droite et à gauche toutes les rivières qui descendent de leur sommet. Ce sont autant de bras qu'ils lui donnent, et à l'aide desquels il touche à toutes les parties de l'Europe. A gauche, par les rivières

qui lui viennent des montagnes de la Souabe et de la Franconie, le Danube pénètre au sein de l'Allemagne centrale, qu'il semble disputer aux affluents du Rhin, le Necker et le Mein ; tandis qu'à droite, par le Lech, l'Isar et l'Inn, il traverse la Bavière et baigne le pied des Alpes du Tyrol. A Linz, il est à dix lieues de la Moldau qu'il touche par un chemin de fer, et la Moldau se joint à l'Elbe, si bien que la mer du Nord est unie déjà de ce côté à la mer Noire, et que Constantinople et Hambourg deviennent les deux têtes d'un immense canal à travers l'Europe ; Constantinople qui regarde et domine l'Orient, Hambourg qui regarde l'Amérique. Que sera-ce le jour où l'idée de Charlemagne s'accomplissant enfin, le Rhin et le Danube seront réunis par la main de quelque compagnie industrielle ? Car pour remplacer Charlemagne et exécuter ses plans gigantesques, il n'y a plus que des actionnaires, l'or de tous au lieu de la force d'un seul (1).

Déjà, et sans attendre l'aide des chemins de fer et des canaux, le Mein et le Danube s'essaient à leur réuuion, et ces deux grandes artères de l'Europe centrale s'efforcent de se rejoindre, tant leur union est naturelle et nécessaire ! tant cette route de l'Occident à l'Orient est dans la force des choses ! J'ai rencontré plusieurs Anglais qui allaient, comme moi, à Constantinople. Ils s'étaient embarqués à Londres pour Rotterdam. De Rotterdam, ils avaient remonté le Rhin par les bateaux à vapeur jusqu'à Francfort

(1) Le Ludwigs-Canal réunit aujourd'hui le Rhin et le Danube. Le canal Louis commence à Bamberg, sur la Regnitz, un des principaux affluents du Mein, qui est lui-même un des affluents du Rhin, et finit à Dietfurth sur l'Altmülh, un des principaux affluents du Danube.

ou jusqu'à Strasbourg, et de là ils allaient chercher le Danube à Vienne, pour le descendre jusqu'à Constantinople.

C'est surtout à partir de Vienne que le Danube jette de tous côtés ses longs bras. A gauche, par la March et par la Waag, il pénètre à travers la Moravie jusqu'aux pieds des monts Crapacks. La Theisse lui donne la Hongrie orientale; la Maros qui se jette dans la Theisse, lui donne la Transylvanie ; le Temes lui donne le Banat; la Valachie et la Moldavie lui versent leurs eaux par l'Aluta, la Dembovicza, la Jalomnitza et le Sereth. A droite, la Murr unie à la Drave, et la Save lui apportent les eaux de la Carinthie, de l'Illyrie et de l'Esclavonie ; à l'aide de ces deux rivières, le Danube semble se faire une route jusqu'au milieu de ces montagnes dont la cime, d'un côté, regarde l'Adriatique, et, de l'autre, l'Europe orientale. La Servie lui appartient ; car c'est par le Danube que s'écoulent ses rivières. Les eaux qui tombent du Balkan lui donnent la Bulgarie ; et c'est ainsi que, depuis sa source jusqu'à son embouchure, élargissant à chaque pas sa vallée, il s'avance attirant à lui les fleuves voisins, et arrive à la mer Noire gros des intérêts de tous les pays qu'il parcourt. Ces rivières, en effet, qui s'unissent pour faire le Danube, représentent des pays unis par la même cause, par les mêmes intérêts, et cette réunion de fleuves, si nous savons la comprendre, est une confédération d'États (1).

(1) Le Danube reçoit dans son cours plus de cent vingt rivières, dont soixante sont considérables. (Weïlmeyr).

1836.

II.

LE DANUBE SELON LA MYTHOLOGIE ET SELON L'INDUSTRIE.

J'ai sous les yeux deux cartes faites dans des idées bien différentes : l'une est la carte du périple des Argonautes, selon Apollonius de Rhodes, qui vivait sous Ptolémée Evergète ; l'autre est la carte des divers canaux que M. Molineau propose de creuser pour joindre le Danube au Rhin et au lac de Genève. Quel rapport y a-t-il entre ces deux cartes, l'une faite pour le poème des Argonautes, et l'autre pour une compagnie industrielle ? Comment cette géographie ingénieuse et hardie que crée M. Molineau, en joignant par ses canaux le Danube, le Rhin et le Rhône, c'est-à-dire la mer Noire, l'Océan et la Méditerranée, s'accorde-t-elle avec la géographie fabuleuse des anciens ? Comment la mythologie se rencontre-t-elle avec la science d'une manière tout-à-fait imprévue ? Ce n'est point ici un jeu d'esprit. Comparez les deux cartes, comparez le périple fabuleux des Argonautes avec le périple que trace M. Molineau, et vous serez tenté de croire un instant que le gérant de la Compagnie des canaux du Danube au Rhin a emprunté ses plans au poète grec.

Je ne puis pas citer ici le nom de M. Molineau sans dire un mot de cet homme plein d'imagination et d'acti-

vité, qui avait conçu et rédigé des projets gigantesques, possibles pourtant avec beaucoup de temps et d'argent. Quand je faisais, en 1836, entre le Danube selon la mythologie et le Danube selon l'industrie, le parallèle qu'on va lire, M. Molineau existait encore. Il est mort depuis, ayant épuisé sa santé et sa fortune à poursuivre l'accomplissement de ses projets et laissant sa famille dans le besoin. C'est bien à tort qu'on croit que l'imagination ne sert ou ne nuit que dans la littérature. Elle est de mise aussi, avec ses avantages et ses périls, dans les grands travaux des ingénieurs. Ces canaux qui unissent les fleuves, les lacs et les mers, qui ouvrent des routes inconnues et mettent un facile acheminement là où la nature semblait avoir mis un obstacle; ces routes de fer qui suppriment l'espace, en le soumettant au niveau : tout cela, qui est grand et hardi, enchante par sa grandeur même beaucoup d'esprits, et les détourne de la pratique ordinaire pour les jeter dans une pratique hardie et colossale, qui touche à la chimère, et à une chimère d'autant plus redoutable qu'on s'en défie moins. Comment, en effet, se défier des nivellements, des tarifs, des transports et de tout ce qui semble être la réalité elle-même? Les romans des ingénieurs sont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ont l'air d'être le contraire des romans. Un poète est naturellement suspect de fantaisie ; mais un ingénieur, un calculateur, un statisticien, dont la prétention est de s'attacher aux choses et de s'écarter de l'imagination comme d'un écueil, comment s'en défier?

Je sens bien qu'en parlant ainsi je parle contre mon goût; car je n'aime, des ingénieurs et de leurs projets, que le côté qui se prête à l'imagination. J'aime les perspectives nouvelles qu'ils ouvrent dans le monde; j'aime le

monde merveilleux qu'ils nous font. C'est ce que j'aimais dans M. Molineau ; je me plaisais à l'entendre développer ses projets ; j'aimais à m'entretenir de ses idées et à traverser sur la carte l'Europe nouvelle qu'il faisait. La seule réalité que je donnais à mes réflexions, après l'avoir entendu, c'était de les écrire, de les imprimer dans le *Journal des Débats ;* et souvent même, comme aujourd'hui, par une sorte de rapprochement involontaire, je comparais les vastes projets de l'homme d'affaires avec les fictions mythologiques des poètes de l'antiquité. Quand j'avais écrit et imprimé, mon roman était fini et je me gardais bien d'aller plus loin en fait de réalité ; je me gardais surtout de me faire actionnaire des compagnies qui devaient exécuter ces vastes plans. M. Molineau, plus convaincu et plus ensorcelé de ses idées qu'un simple littérateur ne l'est jamais des siennes, voulait arriver à l'accomplissement de ses projets ; il voulait voir des yeux du corps, et non pas seulement des yeux de l'esprit, comme je le faisais, ces canaux ouverts de fleuves en fleuves, de lacs en lacs, de mers en mers. C'est à la rude poursuite de cet idéal de la canalisation européenne que M. Molineau a usé sa santé et sa fortune.

Je viens de relire plusieurs des mémoires qu'il avait faits sur cette question du Danube. Que d'études intelligentes ! que de prévisions justes, et dont plusieurs s'accomplissent ou sont en train de s'accomplir en ce moment ! Ainsi, il prévoyait que l'Autriche voudrait entrer dans l'association douanière de l'Allemagne. Il connaissait, dans ses moindres détails commerciaux, cette question du Danube qui m'avait aussi quelque peu ensorcelé en 1836. C'était ce qu'il y avait d'historique et de politique dans la question qui me tentait. J'en voulais faire un livre, pen-

dant que M. Molineau en voulait faire l'objet d'une grande entreprise industrielle. Je n'ai pas fait mon livre, je n'ai fait que quelques-unes des lettres qu'on va lire, et M. Molineau est mort sans avoir exécuté ses projets. Quand on revient sur les pensées, sur les projets, sur les hommes qui ont occupé nos années écoulées, on trouve partout des choses commencées et inachevées. C'est là l'emploi de la vie.

Qu'on me pardonne ce souvenir d'un homme qui ne fut chimérique, que parce qu'il n'a pas eu le temps de réussir, et revenons au Danube tel qu'il était au temps des Argonautes, c'est-à-dire treize cents ans avant notre ère, et tel qu'il sera dans quelque cinquante ou soixante ans, selon M. Molineau (1).

Dans quelque cinquante ans, un touriste partant de Constantinople, traversera l'Archipel et la Méditerranée; de la Méditerranée, il entrera dans le Rhône, qui, corrigé dans son cours et dégagé de ses rochers, le mènera dans le lac de Genève; du lac de Genève, un canal le mènera dans le lac de Neufchâtel, dans le lac de Bienne, et de là dans l'Aar, canalisé et rendu navigable; l'Aar le mènera au Rhin en face de Waldshut; là il pourra à son gré descendre le Rhin, puis la Meuse jusqu'à Rotterdam, ou entrer dans un canal ouvert à travers la forêt Noire, qui ira, à douze lieues de là tout au plus, rejoindre le Danube à Donaueschingen. Une fois qu'il est sur le Danube, que quelques travaux rendront aisément navigable de Donaueschingen à Ulm, notre touriste n'a plus qu'à se laisser glisser jusqu'à la mer Noire qui le ramènera à Constantinople, et tout cela en ne changeant de bateaux à vapeur que trois ou quatre fois tout au plus.

Que dites-vous de ce périple? Ajoutez que le Rhône

(1) Écrit en 1852.

communique par la Saône et les canaux du Centre et de Bourgogne avec la Loire et avec la Seine; que le Rhin par ses affluents pénètre à gauche dans la France et dans la Belgique, à droite dans l'Allemagne centrale; que le Danube, près de Linz, touche par un chemin de fer à la Moldau qui se jette dans l'Elbe, et près de Belgrade par la Save atteint presque l'Adriatique que le canal de Carlowitz va bientôt lui ouvrir; si bien que, grâce aux canaux qu'ont créés ou que veulent créer les ingénieurs, tous les fleuves se touchent et mêlent leurs eaux, toutes les mers se correspondent et s'unissent. L'eau, partout répandue et jetant partout ses longs bras, n'embrasse pas seulement la terre comme une ceinture féconde; elle la pénètre et la perce de toutes parts pour la vivifier. Elle crée un nouveau monde à l'industrie et au commerce; elle redevient le principe et l'origine des choses, et le mot du vieux Pindare retentit avec orgueil le long de tous ces fleuves que la science a corrigés ou créés : ἄριστον μὲν ὕδωρ, l'eau est le premier et le plus saint des éléments!

Il sera beau et noble, ce monde nouveau sorti de la main des ingénieurs; mais je réclame la priorité d'invention pour les poètes. Ce que la science propose, la mythologie l'a deviné. Quand l'art dit : Cela sera, si vous voulez me donner beaucoup d'argent, l'art se croit grand : la fable a dit hardiment, il y a trois mille ans: Cela est! Voyez *le périple des Argonautes.*

Les Argonautes avaient enlevé la Toison-d'Or et cherchaient à rentrer dans leur patrie. Erginus, un de leurs pilotes, inspiré par les dieux, avertit ses compagnons que ce n'est point par le Bosphore qu'ils doivent sortir de la mer Noire et regagner la Thessalie.

Mutandum, ô socii, nobis iter ; altera ponti
Eluctanda via est, donec nos flumine certo
Perferat, inque aliud reddat mare (1).

Cette route nouvelle qu'il faut suivre, c'est le Danube.

Ainsi le Danube doit les mener vers une autre mer : quelle est cette mer ? Est-ce la mer du Nord ? La mythologie a-t-elle inventé le canal de M. Molineau ? Le Danube communique-t-il avec le Rhin ? ou bien est-ce quelque autre mer ? Valerius Flaccus, dont le poème est incomplet, ne peut plus nous servir de guide. Mais Apollonius de Rhodes va nous décrire le Danube, tel que se le figuraient les Grecs sous les Ptolémées d'Égypte.

Dans Apollonius de Rhodes, ce n'est point un des pilotes, c'est Argo, c'est le vaisseau lui-même, vaisseau-prophète, qui avertit les navigateurs que ce n'est point par le Bosphore qu'ils peuvent sortir de la Mer Noire, mais par le Danube. « Il est un fleuve, dit Argo, dernier embranchement de l'Océan, fleuve immense qui coule à travers d'immenses pays. Ses sources sont au sein des monts Riphées (2), au-delà du souffle des vents du nord. Quand le Danube arrive aux frontières des Thraces et des Scythes (la Serbie et la Transylvanie), il se divise en deux fleuves ; l'un qui va se jeter dans la Mer Ionienne, l'autre dans le golfe qui touche à la mer de Sicile. » (*Apollonius de Rhodes*, ch. 4e.)

(1) Valerius Flaccus, liv. 8.

(2) Selon Malte-Brun, les monts Riphées, dans la géographie des anciens, désignent les diverses montagnes du nord de l'Europe que les anciens connaissaient d'une manière confuse. Ainsi ce nom s'applique tantôt aux Carpathes, tantôt aux Alpes, tantôt aux montagnes de la Forêt-Noire ; c'est une désignation générique.

Nous éclaircirons tout-à-l'heure cette géographie confuse. Qu'il nous suffise de remarquer en ce moment que, selon Apollonius de Rhodes, le Danube est un embranchement, un détroit de l'Océan.

Les Argonautes entrent donc dans le Danube. Les peuples de ces rives, qui n'avaient jamais vu de vaisseaux, les regardent passer avec étonnement. Enfin, après un combat livré aux vaisseaux de Colchos, qui les avaient poursuivis, les Argonautes, remontant toujours le Danube, entrent dans la mer Ionienne, et abordent à l'île Électride, près de l'Éridan, c'est-à-dire du Pô. De là ils redescendent le long des côtes de la mer Adriatique. Les Colchiens les suivent, mais non plus pour les combattre, et s'établissent dans les îles innombrables dispersées sur les côtes de la Dalmatie et de l'Illyrie, et que l'antiquité nommait les Absyrtides, du nom du frère de Médée, le jeune Absyrthe, qui, à la tête des Colchiens, poursuivait les ravisseurs. Nous voyons les Argonautes, dans leur navigation à travers les îles et les golfes de la mer Adriatique, aborder dans la presqu'île d'Hyllis, aujourd'hui Sabioncello, en Dalmatie. Ils espéraient pouvoir sortir de la mer Adriatique, et, faisant le tour du Péloponèse, rentrer enfin dans leur Thessalie ; mais le meurtre d'Absyrthe, tué par Jason, pesait sur leur tête. Une tempête s'élève qui repousse les Argonautes dans la mer Adriatique jusqu'à l'embouchure du Pô.

Dans ce péril, le vaisseau fait de nouveau entendre sa voix. Il faut, pour expier le meurtre d'Absyrthe, aller se faire purifier par Circé, la fille du Soleil, qui habite sur les côtes de la mer de Toscane. Comment de la mer Adriatique pénétrer dans la mer de Toscane? Le chemin que suivent les Argonautes est singulier.

Ils entrent dans le Pô et du Pô dans le Rhône ; car le Rhône se mêle au Pô, selon Apollonius. Le Rhône est aussi un de ces fleuves à plusieurs branches que l'antiquité inventait hardiment, et qui, grâce aux canaux de nos ingénieurs, ne seront plus une fiction. Le Rhône a trois embouchures, l'une dans l'Océan ; cela est vrai depuis le canal du Rhône au Rhin ; l'autre dans la mer Ionienne ; c'est celle qui, selon Apollonius, lui est commune avec le Pô ; l'autre, enfin, dans la mer de Sardaigne ou dans le golfe de Lyon : c'est son embouchure naturelle. Le Rhône mène les Argonautes dans les vastes marais qui se trouvent dans le pays des Celtes. « Ils allaient à leur perte, dit Apollonius, car ils allaient sans le savoir entrer dans une des branches de l'Océan, d'où il n'y avait plus pour eux de retour à espérer, quand Junon, leur protectrice, fit retentir sa voix puissante du haut des rochers Hercyniens. A sa voix, les Argonautes rebroussent chemin, et redescendent le Rhône; ils vont aborder aux îles Stœchades (les îles d'If et de Pomègue, ou les îles d'Hières), situées dans la mer d'Italie, de là, à l'île Æthalie (île d'Elbe), et de là enfin, en côtoyant les côtes de la Toscane, à la demeure de Circé, à ce promontoire qui a gardé son nom (*capo Circello*).

Tel est le voyage des Argonautes, selon Apollonius de Rhodes. Notons rapidement quelques-uns des points les plus curieux de cette géographie fabuleuse.

La première remarque à faire, c'est l'idée qu'avaient les anciens, que les grands fleuves, et même les grands lacs de l'Europe occidentale, communiquaient les uns avec les autres. Comme le Rhin, le Danube, le Rhône et les lacs de Suisse, coulent à peu de distance les uns des autres, les anciens s'étaient imaginé que ce n'était, pour ainsi dire, que

le même fleuve qui avait plusieurs branches diverses. C'est ce voisinage qui a aussi donné à la science des ingénieurs l'idée d'unir entre eux tous ces cours d'eaux qui partent presque du même centre.

Selon Apollonius de Rhodes, le Danube a quatre branches. D'abord il est uni à l'Océan dont il est un détroit et un prolongement ; puis, quand il arrive aux frontières des Scythes et des Thraces, il se partage en deux fleuves : l'un qui se dirige vers la mer Ionienne ; c'est la Save qui va prendre sa source au pied du versant oriental des Alpes de la Carniole. Apollonius croit que cette rivière communique avec l'Adriatique. Le canal de Carlowitz doit réaliser cette idée, et donner par la Save une embouchure au Danube dans la mer Adriatique. L'autre, dont le chemin est fort bizarre, va en arrière de la branche adriatique, se jeter dans un grand golfe de la mer de Toscane. Cette branche est la communication qu'Apollonius établissait entre le Danube et le Rhône à travers la forêt Noire et la Suisse. Nous avons vu en effet comment les Argonautes, remontant du Pô dans le Rhône, sont entrés dans les marais du pays des Celtes : ce sont les grands lacs de la Suisse ; de là ils sont arrivés jusqu'aux rochers Hercyniens, d'où la voix de Junon leur a fait rebrousser chemin. Ces rochers Hercyniens sont les montagnes de la Forêt-Noire, où le Danube prend sa source. Ainsi dans Apollonius tout se tient : le Rhône, les lacs Celtiques, le Danube. M. Molineau établit par ses canaux cette communication qu'a rêvée la mythologie ; il joint aussi entre eux le Rhône, les lacs de Genève, de Neufchâtel et de Bienne ; il les unit au Rhin par l'Aar, puis le Danube au Rhin par un canal de Waldshut à Donaueschingen.

Enfin, dans Apollonius, la dernière branche du Danube

est celle qui coule vers le Pont-Euxin ; c'est le vrai Danube.

J'ai cru qu'il était curieux de comparer un instant les idées qu'avait Apollonius sur le Danube avec les idées de nos ingénieurs modernes, et de rapprocher l'un de l'autre le Danube tel que le faisait la fable et tel que le feront la science et l'industrie. Il ne me reste plus qu'à souhaiter à la Compagnie, dont M. Molineau est le gérant, le succès de ses plans, le placement de ses actions, et à ses actionnaires de bons dividendes. Puissent-ils trouver dans les communications qu'ils vont ouvrir entre le Rhin, les lacs de Suisse, le Rhône et le Danube cette Toison-d'Or que les Argonautes allèrent chercher jusqu'au fond de la Colchide et qu'ils rapportèrent, avec tant de peine, par ces chemins merveilleux que la mythologie semblait seule pouvoir inventer !

Quand ces communications seront-elles ouvertes? Il faudrait pour le savoir sonder le fond des bourses. Car c'est au fond des bourses qu'est la clé de toutes les opérations industrielles. L'imagination allemande, devançant le temps, s'est hâtée de se figurer ce que serait l'Europe centrale ainsi percée de canaux et de chemins de fer, et la carte qu'elle s'en est tracée ne le cède guère à la carte du périple des Argonautes. En Allemagne, le point de vue pratique ne suffit pas. La théorie se mêle à tout, et c'est une véritable théorie politique que le tableau que les publicistes et les économistes de l'Allemagne se font de la nouvelle Europe. Dans ce tableau, le Danube a le premier rang.

Depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, c'est par mer surtout que se faisaient les voyages. Aujourd'hui le commerce semble reprendre les routes de terre, et, de

maritime, il redevient continental. Aussi bien ces routes sont devenues plus rapides et plus régulières ; la vapeur a donné ses ailes à la navigation fluviale ; le fer son poli et sa rapidité à nos chemins. Dans cet état de choses, il est curieux de voir quelles sont les grandes lignes de communication qui de l'est à l'ouest traverseront le continent de l'Europe.

L'Europe peut se partager de l'orient au couchant en trois grandes zones continentales, ayant chacune une ligne de communication qui la perce d'un bout à l'autre, la zone occidentale, la zone centrale, la zone septentrionale.

La zone occidentale a sa ligne de communication de Londres à Paris par la Seine et de Paris à Lyon et à Marseille par le Rhône. A Marseille cette ligne trouve les bateaux à vapeur de notre administration des postes, et par ces bateaux aboutit à Constantinople et à Alexandrie. L'avantage de cette ligne, c'est qu'elle est à la fois maritime et continentale, et que, de plus, partant de Londres et passant par Paris, elle traverse le cœur même de la civilisation européenne. Le défaut de cette ligne, c'est qu'entre Paris et Marseille, entre la Seine et le Rhône, jusqu'ici les communications sont lentes (1).

C'est beaucoup pour Paris de toucher à Londres et à Marseille. Paris cependant ne remplira pas sa destinée, tant qu'il ne touchera pas à Strasbourg et au Rhin. La France a deux fleuves qui semblent lui servir de chemins de ronde et qui se joignent aujourd'hui par un canal, c'est le Rhin et le Rhône, l'un au Nord, l'autre au Midi. Il faut que la capitale communique aisément avec ces deux che-

(1) Tout cela est en train de changer par le chemin de Paris à Lyon déjà ouvert, et bientôt de Lyon à Marseille.

mins de ronde; il faut mettre en relation la Seine et le Rhin. C'est alors seulement que la zone occidentale dont Paris fait le centre et le cœur sera tout ce qu'elle doit être, ayant par Marseille sa communication avec Constantinople et, de plus, touchant par le Rhin à la seconde zone de l'Europe, à la zone centrale dont le Rhin et le Danube seront la grande ligne de communication et dont Vienne sera le centre.

Cette ligne qui traversera l'Allemagne de l'Ouest à l'Est, de Rotterdam à Galatz, sera la ligne la plus continentale de toute l'Europe. De ce côté, cette ligne est celle qui dépend le plus des innovations du siècle, des bateaux à vapeur, des chemins de fer, etc. Otez ces innovations, cette ligne est impraticable; et il est piquant de voir que la ligne que j'appellerais volontiers la plus novatrice a pour centre la capitale de l'Empire le moins disposé aux innovations. Il est vrai que les innovations que réclame cette ligne sont des innovations purement matérielles; mais on va aisément des unes aux autres; et si l'Autriche sert impunément de grand chemin aux idées entre l'Orient et l'Occident, ce sera une nouvelle preuve de la solidité de ce tempérament autrichien qui a déjà résisté aux secousses des guerres de Napoléon (1).

Reste une troisième zone, celle de l'Europe septentrionale ou de la Russie. L'admirable réseau de canalisation que la Russie a jeté sur son vaste territoire, afin de le percer de toutes parts et de lui ôter sa masse et son impénétrabilité, a créé des lignes de communication entre les mers qui la baignent, la mer Blanche au Nord, la Baltique

(1) 1848 a affaibli l'idée que nous avions de la solidité du tempérament autrichien. N'oublions pas cependant que 1848 lui-même a été pour l'Autriche une secousse et non une révolution.

à l'Ouest, la mer Noire au Midi et la mer Caspienne à l'Est. Elle a compris que pour animer et vivifier son Empire, il fallait faire communiquer entre eux les fleuves des deux versants qui font son continent, le versant septentrional, le plus étroit, mais qui a la capitale, et le versant méridional, le plus large et où coulent le Volga, le Don, le Dnieper et le Dniester, fleuves puissants par leurs longs cours et par les villes qui couronnent leurs embouchures. En perçant ainsi son territoire, la Russie a montré à l'Europe comment il fallait ouvrir l'épaisseur du continent, afin de répondre au nouvel essor du commerce.

1838.

III.

VIENNE ET L'AUTRICHE.

Il n'y a pas de pays qui soit jugé avec plus de défaveur que l'Autriche, et il n'y en a pas non plus qui s'en inquiète aussi peu. L'Autriche porte la répugnance de la publicité jusqu'à ne pas vouloir des éloges. Les éloges l'offensent autant que le blâme. Car celui qui loue aujourd'hui, demain peut blâmer; se laisser louer, c'est donner prise à la discussion. Or, l'Autriche ne veut point de discussion ; elle a le culte et la religion du silence, et cette religion va presque jusqu'au fanatisme. Ainsi, l'Autriche a des établissements d'instruction publique dignes de servir de modèle; elle n'en dit mot. Elle est, après l'Angleterre, le premier état de l'Europe qui ait fait des chemins de fer ; personne n'en a entendu parler. Elle a une administration juste, équitable, active, qui n'a rien de féodal ni d'aristocratique, une administration libérale créée par Joseph II ; elle n'en fait aucun bruit ; un code civil excellent ; elle ne s'en vante pas. Sa devise est de cacher même le bien, d'écarter, autant que possible, l'esprit d'examen et de discussion. Vivez doucement, soyez heureux, dit-elle à ses peuples ; ayez de bonnes mœurs, aimez vos souverains qui vous aiment, jouissez de la musique de vos redoutes et de vos jardins ; dansez les walses de *Strauss* et de *Lan-*

ner, et surtout raisonnez peu ! Telle est l'Autriche, où, sous un pouvoir paternel, vit, sans inquiétude, dans toutes les douceurs de la vie matérielle, un peuple honnête et bon qui n'est pas plus disposé à la débauche des mœurs qu'à la débauche de l'esprit. En Autriche, beaucoup de parties de l'homme sont satisfaites et tranquilles. Les bras ont du travail, l'estomac est bien repu ; n'était la tête qui est mal à l'aise quand elle s'avise de penser, tout serait à merveille.

Ne croyez pas que l'Autriche, héritant de la politique de Venise comme elle a hérité de ses états, jette le peuple dans les plaisirs pour le détourner de la politique et qu'elle favorise l'immoralité comme une utile distraction. Non : l'Autriche veille sur les mœurs du peuple et croit qu'en tout état de cause un peuple honnête est plus facile à gouverner qu'un peuple licencieux et corrompu. Pour maintenir les bonnes mœurs du peuple, l'Autriche ne s'en rapporte pas seulement aux soins du clergé ; elle favorise l'instruction populaire et croit que l'instruction est l'aide des bonnes mœurs. En Autriche, les enfants du peuple sont tenus tous d'aller à l'école, et ils ne peuvent pas se marier, s'ils ne présentent pas un certificat d'école. L'instruction, qui tend à former de bons laboureurs et de bons ouvriers, des commerçants et des manufacturiers, des chimistes, des mathématiciens, des ingénieurs, des médecins, l'instruction qui a pour but la pratique des arts utiles à la vie, est en Autriche favorisée et propagée de toutes manières. L'instruction, qui a pour but de former des hommes de lettres, des avocats, des philosophes, l'instruction qui apprend à raisonner, à critiquer, à discuter, est restreinte et contenue (1).

(1) Il m'est impossible de ne pas remarquer, réimprimant ces

L'Autriche ne craint pas la vérité; elle craint le doute et l'examen, qui s'appliquent à tout ébranler, le vrai comme le faux. Voici une anecdote qui peut montrer que l'Autriche ne craint pas la vérité, pourvu que ce soit une vérité hors du cercle des contestations, comme les vérités de l'histoire ou les vérités que la science trouve par l'expérience. Napoléon, pendant son règne, avait ordonné de bâtir, à Milan, un arc-de-triomphe, et il avait commandé les bas-reliefs qui devaient orner les quatre faces de cet arc. Un de ces bas-reliefs représentait l'empereur François, dans une attitude humiliée, recevant la paix de Napoléon. L'arc-de-triomphe était à peine élevé de terre quand Napoléon succomba. L'empereur François fit continuer les travaux et exécuter les bas-reliefs selon les ordres de Bonaparte. Ces bas-reliefs viennent d'être placés, il y a un an, je crois. Seulement, pour que la leçon d'histoire soit complète, d'autres bas-reliefs, placés à côté des premiers, représentent l'empereur François rentrant en triomphe dans sa capitale après la défaite de Napoléon. Je sais que le gouvernement autrichien n'a pas eu d'autre mérite en tout ceci que de ne pas vouloir faire mentir l'histoire; mais tous les gouvernements n'ont pas ce respect de l'histoire. Pour l'avoir, il faut avoir foi en soi-même, il faut croire à sa force et à sa durée, il faut se croire au-dessus des vicissitudes politiques et se fier à son droit, qui ne peut ni passer, ni changer, plutôt qu'à la fortune toujours mobile et vaine.

Aucun état, aussi bien, n'a plus de raisons que l'Autriche d'avoir foi en sa force et en sa durée. Deux fois elle

lignes en 1852, que ce système n'a pas préservé l'Autriche des troubles de 1848.

a vu sa capitale visitée par les armées ennemies ; deux fois sa puissance a été jetée à terre et comme brisée en morceaux ; deux fois l'ennemi (et quel ennemi ! La France avec ses idées remuantes et son esprit novateur :) s'est promené librement dans ses villes et dans ses campagnes. Eh bien! après tant de malheurs, l'Autriche s'est relevée, et en se levant, elle s'est retrouvée telle qu'elle était. L'invasion de la France, en 1814, a fait une révolution : la double invasion de l'Autriche n'a point fait de révolutions. Elle a eu les secousses de la conquête, mais elle ignore les secousses des révolutions. C'est un fait remarquable que cette stabilité de l'empire dans de grandes catastrophes ; c'est un fait remarquable que cette nation, qui s'obstine à ne pas changer de lois et de pouvoirs, qui voit passer les innovations sans en admettre aucune, qui s'attache à la fortune de ses princes malheureux, souffre avec eux, et puise dans cette communauté d'infortunes, une plus vive et plus profonde affection.

Le peuple aime l'empereur comme un fils aime son père, et l'empereur, à son tour, par sa vigilance, par son zèle laborieux et surtout par la douce simplicité de ses manières, prend à tâche de mériter cet amour du peuple. La famille impériale ne connaît point d'étiquette. Souvent l'empereur (1) se promène à pied, suivi d'un aide de camp. C'est dans une de ces promenades, à Schœnbrünn, pendant le choléra, que rencontrant un cercueil que l'on portait au cimetière, sans que personne marchât derrière, il demanda pourquoi ce cercueil était ainsi abandonné. — C'est sans doute quelque pauvre, répondit l'aide de camp, et qui n'a ni parents ni amis. — Eh! bien, si vous voulez,

(1) L'empereur François II.

nous le suivrons nous-mêmes, dit l'empereur ; et, mettant chapeau bas, il accompagna le cercueil jusqu'au cimetière, jeta sur la tombe la première pelletée de terre et rentra chez lui. N'est-ce pas là pour un souverain absolu comprendre d'une manière touchante la véritable égalité humaine ?

Si j'en crois les récits unanimes de Vienne, l'empereur n'a pas seulement les vertus qui font admirer les princes, il a le talent qui les fait régner ; il est laborieux, actif, vigilant. Ce prince, que nous nous représentons, je ne sais pourquoi, en France, comme une sorte de roi fainéant, travaille douze heures par jour et sait toutes les langues et tous les dialectes de son empire. Tous les mercredis, il reçoit quiconque veut lui parler. Il vient à ces audiences des paysans de toutes les parties de l'empire, sans billets, sans lettres, avec un simple numéro qui leur assigne leur tour et qui leur est distribué dans l'antichambre ; ils entrent dans le cabinet de l'empereur, restent tête à tête avec lui et lui exposent leurs affaires. Il est rare que les paysans des états héréditaires engagent un procès sans venir consulter l'empereur. Ajoutez qu'il est de règle, dit-on, dans l'administration autrichienne, lorsqu'il y a une contestation entre un seigneur et un paysan, qu'il faut que le seigneur ait trois fois raison pour gagner son procès. Le gouvernement autrichien pense que le seigneur doit payer par quelques sacrifices ses priviléges de rang et de noblesse, que le paysan doit être dédommagé de son infériorité politique par quelques avantages, et que l'inégalité civile et politique d'une société n'est possible, qu'à condition de satisfaire les uns par la vanité, les autres par l'intérêt.

L'Europe croit que c'est M. de Metternich qui gou-

verne ; Vienne prétend que c'est l'empereur. A Vienne M. de Metternich est un grand homme d'état (il est du petit nombre des hommes qui grandissent à être vus de près), mais en politique, il reçoit, dit-on, de l'empereur le mot d'ordre ; il ne le donne pas. Il a l'exécution, il n'a point l'initiative ; c'est un ministre et non un directeur. Qui faut-il croire à ce sujet ? la renommée européenne ou les dires de Vienne? Cette incertitude sur la part que le souverain ou le ministre prennent au gouvernement est, ce me semble, un des traits caractéristiques de l'Autriche, cet empire de la discrétion où tout se fait dans une activité silencieuse, où les ressorts et les ouvriers sont également muets, où les moyens se cachent et les effets seuls se montrent. Par sa discrétion seule, le gouvernement autrichien est déjà une sorte de prodige dans notre Europe partout livrée au bruit et aux caquets. En France et en Angleterre le gouvernement est un dialogue perpétuel entre le peuple et le pouvoir. En Autriche ni le pouvoir ni le peuple ne disent mot. Tel est le gouvernement autrichien, grave, silencieux, inébranlable au milieu de l'Europe vacillante comme le sphinx égyptien,

Parmi ces monts de sable enflammés et mouvants,
Que font et que défont les caprices des vents (1).

Il y a entre les mœurs de l'Autriche et sa destinée politique un accord singulier. La Prusse aime à multiplier ses voisinages parce qu'elle a sa fortune à faire, et que toucher à tout est un moyen d'empiéter sur tout. L'Autriche, au contraire, semble n'avoir multiplié ses voisinages que pour multiplier ses chances de médiation. Placée au milieu de l'Europe,

(1) Chapelain, la Pucelle, ch. Ier.

elle touche par la Suisse et le Piémont à la France; par la Bohême, à toute l'Allemagne; par les provinces polonaises, à la Russie; par la Hongrie enfin, à l'Orient. De cette manière, partout où il y a une secousse et une agitation, partout où il y a lieu de craindre que l'Europe ne se remue, l'Autriche se porte de tout son poids, afin de faire équilibre et de rétablir l'ordre. Aucun État n'a une situation géographique qui réponde mieux à sa vocation politique.

Il y a des puissances qui ont l'initiative du mouvement. L'Autriche a, en Europe, l'initiative de l'ordre et de l'affermissement. D'autres puissances sont le vent qui pousse les navires à travers la mer, l'Autriche en est le lest; elle maintient le vaisseau; elle empêche qu'il n'oscille jamais d'une manière dangereuse. Je ne sais si l'Europe pourrait se passer davantage de la France qui donne l'élan au char de la civilisation, que de l'Autriche qui le maintient dans son orbite. Avec la France pour seule conductrice, la civilisation serait bientôt emportée vers l'abîme; avec l'Autriche, elle ne marcherait pas. Il lui faut les deux forces, il faut la force qui pousse et la force qui retient: c'est à ce prix seulement que sa marche est rapide, sans cesser d'être sûre.

Voyez l'histoire de l'Autriche, depuis Rodolphe de Hapsbourg. Placée à l'arrière-garde de l'Europe, c'est elle qui bride l'essor des esprits; elle résiste aux innovations; mais cette résistance est utile aux innovations mêmes. Elle donne le temps de les examiner, de les contrôler, de les corriger. Il faut, pour que les innovations réussissent, qu'elles subissent un long noviciat d'expériences et d'essais. L'Autriche, par sa résistance, aide à ce noviciat nécessaire. Elle a résisté au protestantisme dans la guerre de trente ans, comme à la révolution française, dans les dernières guerres.

Elle a empêché l'Europe d'adopter de confiance le système protestant et le système français. Ce sont des services rendus à la civilisation. Car le protestantisme, en 1648, à la paix de Westphalie, valait mieux que dans ses commencements, et la philosophie politique de 89 vaut certes mieux aujourd'hui qu'en 92. Comment ces deux systèmes se sont-ils améliorés? Parce qu'ils ont été combattus, parce qu'ils ont fait leur noviciat d'expérience, parce qu'ils ont appris dans ce noviciat à tenir compte de la nature de l'homme et de la société; c'est à ce prix seulement qu'ils ont été salutaires à la civilisation. Rien ne ressemble moins au travail habile de la civilisation que l'effort désordonné de l'esprit de système. La civilisation ne rejette pas en bloc toutes les institutions et tous les sentiments des siècles passés; il y en a qu'elle admet, il y en a qu'elle repousse. La vocation de l'Autriche, chaque fois qu'un système nouveau cherche à s'emparer de l'Europe, est de donner à la civilisation le temps de faire le triage entre le passé et l'avenir; telle est sa destinée, tel est son rôle dans le drame de l'histoire européenne.

1834.

IV.

JOSEPH II.

Une des plus belles places publiques de Vienne est ornée d'une statue de l'empereur Joseph II, et je me souviens qu'arrivant à Vienne avec les préventions qu'inspire contre Joseph II l'histoire de son règne, telle qu'elle est racontée par Coxe, cette statue m'étonna beaucoup. Je ne comprenais guère comment, malgré l'affection particulière que Joseph II avait témoignée à son neveu François, celui-ci, devenu empereur, avait élevé une statue à son oncle. L'empereur François n'aime guère les innovations révolutionnaires ; Joseph II en avait la passion, et avec cette passion il avait failli ébranler la monarchie autrichienne. Cette monarchie elle-même est fondée, dit-on, sur le respect des traditions et des lois antiques. Que voulait donc dire cet hommage public rendu au prince qui avait fait profession du plus hardi mépris pour toutes les traditions et toutes les lois anciennes? J'avais vu qu'à Berlin, sous le règne de Frédéric-Guillaume III, on parlait peu de Frédéric-le-Grand, et qu'on ne pardonnait guère au fondateur même de la monarchie prussienne d'avoir été un roi philosophe, c'est-à-dire un roi novateur. Comment l'Autriche, où la philosophie du XVIIIe siècle était encore moins estimée qu'en

Prusse, élevait-elle une statue à un empereur philosophe ?

Bientôt, nouvel étonnement, je vis que dans l'administration autrichienne, les directeurs, et ceux que nous appelons en France les chefs de division, ne parlaient de Joseph II qu'avec une sorte d'enthousiasme. C'était comme un chef de secte ou d'école dont le nom était prononcé, entre adeptes, avec une vénération particulière. Son esprit régnait partout dans l'administration, ses principes étaient partout adoptés. Ils faisaient règle, mais on n'en faisait pas bruit; ils n'étaient nulle part proclamés avec orgueil, mais ils étaient suivis partout avec persévérance. J'ajoute que ces principes, consacrés déjà par la pratique, s'étaient tempérés et adoucis; non qu'ils eussent rien cédé de leurs droits, mais ils avaient renoncé à quelques-unes de leurs prétentions, et surtout à cet air d'audace qu'ils avaient dans leur nouveauté et qui provoquait la résistance. Autrefois agresseurs, aujourd'hui maîtres paisibles, ils se sont modérés par l'exercice même du pouvoir.

Ce n'est pas tout : à mesure qu'on étudie l'Autriche, on aperçoit les traces profondes que Joseph II a laissées dans la politique comme dans l'administration.

L'unité nationale manque à l'Autriche. Composé de peuples divers, ce grand empire n'a de centre que l'empereur et la famille impériale. Joseph II voulut lui donner, à défaut de l'unité nationale, l'unité administrative. De là ses réformes brusques et violentes : nous y reviendrons; mais il voulut aussi donner à l'Autriche cette unité géographique qui naît de la contiguité des territoires; et comme les Pays-Bas autrichiens n'étaient pas contigus aux possessions de la maison d'Autriche, Joseph voulut en 1785 les échanger contre la Bavière. Il offrit au duc des Deux-Ponts, héritier de l'électeur de Bavière, le titre de

roi et les Pays-Bas autrichiens, à condition que celui-ci cèderait à l'Autriche la Bavière et le haut Palatinat. Le vieux roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, fit échouer ce projet, qui rendait l'Autriche trop puissante. Mais ce projet montre que, dès Joseph II, l'Autriche comprenait que les Pays-Bas autrichiens, placés sous le canon de la France, étaient une possession précaire et litigieuse qu'il valait mieux échanger que garder. La pensée d'abandonner les Pays-Bas et le Rhin pour tourner la destinée de l'Autriche vers l'Orient et vers le Danube remonte à Joseph II. En 1784, Joseph II obtint de la Porte-Ottomane la libre navigation du Danube et celle de la mer Noire jusqu'aux Dardanelles, et il accorda à une Compagnie de négociants italiens une exemption de droits et même une prime pour les grains qu'ils tireraient de la Hongrie. Ce fut en 1786 que se fit la première entreprise. Vingt navires chargés de blé descendirent le Danube jusqu'à son embouchure. Le blé fut transporté sur des vaisseaux venus de Trieste et de Fiume (qui déjà avaient été déclarés ports francs sous Marie-Thérèse), et conduit à Gênes et à Marseille. Les bateaux de blé de 1786 étaient sur le Danube les précurseurs des bateaux à vapeur qui le sillonnent aujourd'hui.

La politique de Joseph II est tournée tout entière vers l'Orient. Ce n'est pas seulement par des traités de paix avec la Turquie qu'il essaie d'ouvrir une carrière nouvelle de richesse aux provinces orientales de son empire. Il veut agrandir l'Autriche de ce côté : tous ses efforts tendent à s'emparer de la Moldavie et de la Valachie, ou tout au moins de la Servie et de la Bosnie. Peu heureux lui-même dans la campagne de 1788, il est plus heureux par ses généraux dans la campagne suivante, et Loudon s'emparant de Belgrade semble renouveler les succès du prince Eu-

gène. Le prince de Cobourg entre à Bucharest. Malheureusement, pendant ces triomphes, Joseph II se mourait; la Prusse et l'Angleterre s'inquiétaient du démembrement de la Turquie; les Pays-Bas, blessés par les réformes imprudentes de Joseph, étaient révoltés; la Hongrie, dont il n'avait pas respecté les vieux priviléges, et qui ne comprenait pas qu'il valait mieux pour elle devenir le centre et le pivot de la monarchie autrichienne, agrandie par la Valachie, la Moldavie et la Servie, que d'avoir dans la cathédrale de Bude la couronne de saint Étienne gardée sur l'autel par deux magnats le sabre à la main, la Hongrie elle-même était mécontente et agitée, et le successeur de Joseph II, Léopold II, ne dut songer qu'aux moyens de rétablir la paix. Il abandonna les conquêtes faites par l'Autriche, et se contenta, dans le traité de Sistow (4 août 1791), de stipuler de nouveau la liberté de la navigation du Danube.

Le prince qui, devinant la destinée nouvelle de son empire, l'a tourné hardiment de l'Occident vers l'Orient, n'était pas un prince médiocre. Disons, de plus, qu'en donnant à l'Autriche cette destinée nouvelle, Joseph II rendait service à l'Europe; car, de cette manière, l'Autriche devenait contre la Russie le plus puissant boulevard de l'indépendance européenne. Cette partie des plans de Joseph II n'a été accomplie qu'à moitié. L'Autriche est restée sur le Danube ce qu'elle était au dix-septième siècle, ni plus forte ni plus faible; mais la marche des événements politiques depuis vingt ans jette une vive lumière sur les vues et les projets de Joseph II.

En 1734, au traité de Belgrade, conclu sous les auspices et sous l'influence de la France, l'Autriche avait été forcée de rendre les provinces qu'elle avait conquises sur le Da-

nube. Mais il y avait pour elle quelque chose de plus triste que de rendre ces provinces à la Turquie, c'était de les voir passer entre les mains de la Russie, et c'est ce qu'elle avait à craindre en 1777. La Moldavie et la Valachie étaient tombées au pouvoir des Russes. Vienne s'en épouvantait, et, dans une entrevue à Neustadt en Moravie, entre Joseph II et Frédéric II, M. de Kaunitz, premier ministre de Marie-Thérèse qui vivait encore, avait déclaré que jamais l'impératrice-reine ne permettrait aux Russes de passer le Danube ni d'avancer par des acquisitions dans le voisinage de la Hongrie. M. de Kaunitz avait ajouté qu'une seule barrière, l'union de la Prusse et de l'Autriche, pouvait arrêter le torrent qui menaçait l'Europe (1).

Paroles curieuses : depuis 1777, la politique de l'Autriche n'a point changé. Elle ne voulait pas que les Russes passassent le Danube : ils ne l'ont pas passé. Cependant tous les changements qui se sont accomplis sur le Danube depuis 1777 se sont accomplis en faveur de la Russie, et si leur pouvoir n'a pas passé le Danube, leur influence l'a franchi depuis longtemps. En 1777, la Moldavie et la Valachie étaient soumises à la Porte-Ottomane ; aujourd'hui elles sont encore sujettes de la Porte, mais les traités leur donnent la Russie pour protectrice. Même changement pour la Servie. Enfin, en 1777, les embouchures du Danube appartenaient à la Porte-Ottomane, et plus tard l'Au-

(1) On voyait bien, dit Frédéric dans ses Mémoires de 1763 à 1775, que la cour de Vienne ne voulait absolument pas que les Russes devinssent ses voisins. D'une part, elle craignait que le grand nombre des Grecs répandus en Hongrie ne s'attachât à cette puissance par motif de religion ; d'autre part, elle aimait mieux être voisine de l'empire affaibli des Turcs, que de l'empire formidable de la Russie.

triche, au traité de Sistow, avait stipulé qu'elles resteraient libres : aujourd'hui elles dépendent de la Russie.

Malgré la jalousie que ses conquêtes inspiraient à l'Autriche, la Russie ne voulait pas les abandonner, et Frédéric II, allié de la Russie, et qui s'était présenté comme médiateur entre les deux États, avait une grande difficulté à résoudre ; il la résolut par une grande injustice. Il sacrifia la Pologne pour sauver la Turquie. Le démembrement de la Turquie ne donnait d'agrandissement qu'à la Russie ; de là l'opposition de l'Autriche ; il proposa un démembrebrement qui agrandissait à la fois la Russie et l'Autriche, et qui l'agrandissait lui-même. Dans cet arrangement, il n'y avait que la justice d'immolée ; car l'équilibre proportionnel entre les trois puissances, la Russie, la Prusse et l'Autriche, se trouvait maintenu, et, de plus, ce démembrement avait l'avantage d'exclure du partage les puissances occidentales qui n'étaient pas contiguës à la Pologne, tandis que le démembrement de la Turquie intéressait toute l'Europe.

Le plan de Frédéric II fut adopté, et le premier partage de la Pologne s'accomplit.

Que fit l'Europe pour s'opposer à ce partage ? Que fit la France ? Rien, disent la plupart des historiens. Je trouve cependant dans Coxe (t. V, p. 375) que le duc d'Aiguillon, alors premier ministre de Louis XV, « fit à l'Angleterre, en la personne de lord Rochefort, la proposition d'envoyer, pour prévenir le démembrement de la Pologne, une escadre composée de vaisseaux anglais et français dans la Baltique, et que cette proposition fut reçue avec froideur. »

J'ai dû citer ce fait, parce qu'il excuse quelque peu l'inaction de la France, et surtout parce qu'il caractérise d'une manière curieuse la répugnance que l'Angleterre

a eue longtemps d'agir de concert avec la France dans les grandes questions européennes. Cette répugnance lui a été funeste; car elle a beaucoup servi à l'accroissement de la Russie. Il y a même en Angleterre des écrivains qui prétendent que, si la Russie est devenue aujourd'hui une rivale si redoutable pour l'Angleterre, l'Angleterre ne doit s'en prendre qu'à elle-même. Ils ont raison. En effet, l'Angleterre a laissé la Russie consommer tranquillement les trois partages de la Pologne; dans sa lutte contre Napoléon, en 1812, elle a sacrifié les intérêts de la Porte-Ottomane, en faisant consentir la Porte au traité de Bucharest : en 1840, elle s'est alliée brusquement avec la Russie, et a, par cette alliance, consolidé pour longtemps la prépondérance de la Russie à Constantinople, au moment où l'influence occidentale, c'est-à-dire l'influence de la France et de l'Angleterre réunies, commençait à prévaloir et assurait l'indépendance de l'Orient. Ainsi, loin de s'opposer aux accroissements de territoire ou d'influence que la Russie a gagnés depuis 1777, l'Angleterre y a toujours aidé, et elle a créé de ses mains la puissance qu'elle redoute aujourd'hui.

Le démembrement de la Pologne, en 1777, a reculé de soixante ans, de cent ans peut-être, le démembrement de la Turquie; mais s'il l'a retardé dans l'ordre des temps, il l'a hâté dans l'ordre des idées par l'exemple qu'il a donné. Remarquons aussi qu'en 1777, le démembrement de l'Orient, s'il eût eu lieu, se fût fait avec plus d'égards au principe de l'équilibre européen qu'il ne se fera plus tard. A cette époque, les forces étaient partagées en Europe moins inégalement qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il y avait plus d'héritiers possibles de la Turquie qu'il n'y en a maintenant. Venise et Raguse existaient

dans l'Adriatique; Gênes et Malte dans la Méditerranée. La Grèce, il est vrai, n'était pas encore née, avec toutes les espérances qui s'attachent à ce nom sacré. L'Autriche enfin aurait pu dans le partage obtenir la Moldavie, la Valachie, la Servie, peut-être plus; car les victoires du prince Eugène avaient donné à l'Autriche sur le Danube l'ascendant et la renommée que les Russes y ont de nos jours.

Le règne de Joseph II fait époque dans l'histoire d'Autriche. Chaque état de l'Europe a eu au XVIII[e] siècle une sorte de régénération : la Prusse sous Frédéric, la Russie sous Catherine, l'Espagne sous Charles III, la France en 89. L'Autriche a eu la sienne sous Joseph II.

Étudions donc rapidement le caractère de ce prince qui, selon le mot profond d'un grand ministre qui n'a pas moins d'esprit dans sa conversation que de sagesse dans sa politique, a épargné à l'Autriche une révolution en la lui inoculant (1).

L'éducation de Joseph II fut dure et minutieuse. Il avait un esprit hardi et vif qui ne demandait qu'à prendre l'essor. Il fut contenu et réprimé de toutes parts. Dans la guerre de Silésie, il avait demandé à servir; il fut refusé, et contraint de rester dans l'inaction pendant le long règne de sa mère, Marie-Thérèse. La douleur qu'il eut de la mort de sa première femme, Élisabeth de Parme, qui était belle et spirituelle, ajouta à son goût de la solitude. Dans cette solitude, il rêva, fit des plans de gouvernement d'autant plus hardis, qu'il n'avait pas l'expérience des affaires, et attendit son avénement. Il était à la cour de Marie-Thérèse impuissant comme un successeur, timide comme un homme méconnu, et dé-

(1) M. de Metternich.

daigneux comme un novateur. De là son isolement, et cet isolement le suivait partout, même dans ses voyages, parce que son isolement tenait à son rang qu'il ne pouvait pas dépouiller. Le rang sans le pouvoir est ce qu'il y a de plus triste au monde; car il nous sépare du reste des hommes, tandis que le pouvoir au moins nous y mêle et nous y frotte sans cesse.

Les contraintes que subit Joseph II eurent l'effet qu'elles devaient avoir. Le ressort longtemps comprimé éclata tout-à-coup. De là, dès son avénement, tant de réformes qui paraissaient soudaines, mais que Joseph avait longtemps rêvées dans la solitude, et qui étaient déjà vieilles dans sa pensée. Le malheur de Joseph fut qu'au lieu de faire peu à peu l'apprentissage du gouvernement à l'aide de l'expérience, il en avait fait le plan à l'aide de la méditation. D'autant plus pressé d'agir, qu'il avait longtemps attendu, il semblait croire qu'il n'aurait jamais le temps de tout faire. Il avait à la fois les deux passions qui peuvent immortaliser un prince, mais qui peuvent aussi le perdre, s'il ne sait pas les régler et les contenir, l'amour des innovations et l'amour du bien public. Avec ces deux passions-là, on ne voit pas les obstacles, ou on les méprise. C'est ce que fit Joseph et ce qui le perdit. Mais s'il a échoué par là auprès de ses contemporains, que par là du moins il ait réussi auprès de la postérité ! Il aimait les hommes; il aimait sa patrie; il voulait le bonheur des uns et la grandeur de l'autre.

Humanum paucis vivit genus,

dit César dans Lucain; devise insolente qui, pour un César qui avait le droit peut-être de la prendre, a fait

beaucoup de tyrans impertinents. Quant à moi, j'aime les princes qui croient qu'ils vivent pour l'humanité, non pas que l'humanité vit pour eux, et qui travaillent sincèrement à son bonheur. Laissons le Sylla de Montesquieu prouver au philosophe Eucrate qu'il est bon que les hommes viennent apporter l'holocauste de leur liberté et de leur vie sur les autels de je ne sais quels maîtres ou quels bourreaux prédestinés ; les philosophes laissent prouver ou prouvent tout ce qu'on veut; mais nous autres, hommes médiocres, défendons les droits de l'humanité, qui sont les nôtres, et s'il est parmi les princes des hommes qui soient bons, et qui veuillent l'être, malgré les inépuisables déboires du métier de bienfaiteur couronné, sachons au moins dans la postérité aimer qui nous a aimés ; ne soyons ingrats qu'envers nos contemporains, et gardons-nous surtout de la manie que nous avons de ne nous prosterner que devant ceux qui nous écrasent.

Philosophie, dira-t-on, que tout cela, et, ce qui est pis, philosophie du XVIII[e] siècle. Oui, je l'avoue, j'aime ce prince héritier d'une vieille monarchie toute chargée de routines et de traditions , et qui veut la renouveler et la rajeunir ; j'aime cet empereur qui lutte contre son temps pour l'éclairer, contre son peuple pour le rendre heureux, et qui meurt à la peine, calomnié, outragé, et sensible surtout à l'idée de n'être pas aimé. Que d'espérances en montant sur le trône ! Comme il secoue la longue mélancolie de sa solitude ! Avec quelle ardeur il se met à l'œuvre ! Comme il doute et hésite peu ! Bientôt cependant viennent les obstacles : la vieille société ne veut pas être remuée brusquement, dût-elle même rajeunir ; les Pays-Bas se révoltent, parce que le XVIII[e] siècle n'a pas respecté leurs Chartes du XV[e] ; la Hongrie s'arme pour

revendiquer la couronne de saint Étienne. Partout les vieilles traditions résistent. Alors le novateur commence à se troubler. Il flotte pendant quelque temps entre l'opiniâtreté d'un esprit systématique et l'irrésolution d'un homme malheureux. Il se décide enfin à reculer, ou plutôt à reprendre ses projets avec plus de lenteur et plus de prudence. Mais il n'était plus temps; il meurt au moment même où il allait profiter des leçons de l'expérience. Pour avoir le sort qu'il souhaitait, il a manqué à Joseph II deux choses, les succès militaires et un long règne, deux choses qu'a eues le grand Frédéric, cet autre roi révolutionnaire qui eût passé aussi pour un fou, s'il n'avait pas eu le prestige de la victoire et la force de la durée.

Frédéric et Joseph ont tous les deux empêché l'Allemagne d'avoir à faire une révolution; car ils l'ont faite eux-mêmes. Toutes les réformes que la France doit à sa révolution de 89, l'unité de l'administration, l'uniformité de la justice, l'égalité de l'impôt et du service militaire, la liberté de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et, pour tout dire d'un mot, la destruction des institutions du moyen-âge, voilà ce que fit ou ce que voulut faire Joseph II. Qui donc osera lui jeter la pierre, en France surtout? Ces principes ne sont-ils pas aujourd'hui le fond de notre société, après avoir été au XVIIIe siècle le fond de notre philosophie et de notre littérature? N'est-ce pas nous qui les avons prêchés ou imposés à l'Europe? Je sais bien que depuis quarante ans nous avons perdu quelque chose de la superstition que nous avions pour ces principes; mais nous en avons gardé le culte. Nous les avons discutés de nouveau; l'examen en a corrigé l'excès, sans en détruire la vertu. Ne nous laissons pas tromper par l'esprit de paradoxe et de médisance que nous avons parfois

à l'égard du XVIIIe siècle. Il n'y a dans ces paradoxes et dans ces médisances que des fantaisies de conversation et de controverse, ce n'est pas là le fond de notre pensée. Prenez un des contradicteurs du XVIIIe siècle, prenez même le plus hardi censeur des entreprises de nos pères et de nos grands-pères, et faites-le vivre, un instant seulement, dans une société gouvernée par les institutions du moyen-âge, dans un État sans unité et sans égalité, et vous verrez bien vite le panégyriste de la féodalité et de la théocratie adorer la Constitution de 89 et les décrets de l'Empire, tant nous sommes tous imbus et imprégnés de l'esprit de la révolution, quels que soient du reste les caprices de notre esprit! Nous pouvons bien par imagination nous transporter dans une autre planète; mais nous ne pouvons vivre et respirer que dans la nôtre.

Joseph II ne doit donc guère nous déplaire, parce qu'il a été révolutionnaire : d'ailleurs il l'a été, selon moi, beaucoup moins qu'il ne l'a paru. En effet, une grande partie des réformes qu'il a accomplies avaient déjà été commencées par ses prédécesseurs. Avant Joseph II, Marie-Thérèse avait réduit le nombre des couvents et aboli l'Inquisition qui existait encore à Milan. Elle avait aussi restreint les priviléges de la noblesse; elle avait protégé et honoré la classe des paysans. Elle avait, comme son père Charles VI, essayé d'établir l'égalité de l'impôt foncier. Le gouvernement autrichien, depuis le commencement du XVIIIe siècle, penchait vers un régime plus libéral. Joseph l'y précipita. Des tentatives de ses prédécesseurs, il fit un système, et donna à ce système la roideur et l'impatience de son caractère. Il voulut faire en quelques années l'œuvre d'un siècle; il échoua et laissa à ses héritiers un gouvernement plein d'ébauches, si je puis

ainsi dire; mais, comme ces ébauches répondaient à l'esprit de son temps, elles se sont achevées après lui. Si Joseph II revenait aujourd'hui au monde, il trouverait la monarchie autrichienne faite à peu près comme il voulait la faire, et il verrait la Hongrie elle-même, qui fut la plus redoutable adversaire de ses innovations, s'avancer pas à pas vers l'égalité de l'impôt et l'unité de la représentation nationale. L'esprit de résistance n'y a plus pour consolation qu'un retour fort innocent à la langue magyare, que les archiducs, dit-on, seront désormais tenus de parler.

1843.

V.

M. LE DUC DE RAGUSE A VIENNE.

Si j'avais été curieux de connaître la société aristocratique de Vienne, ses intrigues et ses aventures, M. le maréchal Marmont, pendant les deux séjours que j'ai faits à Vienne, était l'homme qui pouvait le mieux m'en instruire ; car personne ne connaissait mieux cette société et n'en causait plus spirituellement. Il y avait deux hommes dans M. le duc de Raguse : l'homme d'action et l'homme du monde ; l'homme qui avait figuré dans l'histoire et le causeur aimable et piquant. Mais il y avait aussi et surtout l'observateur pénétrant et profond, dont les conversations me sont restées dans la mémoire comme un de mes meilleurs souvenirs de Vienne.

Avant de raconter quelques-uns des traits du causeur aimable et piquant, je veux donc dire quelque chose de l'observateur pénétrant des choses politiques, de l'homme qui, ayant pris part aux grands événements du passé, applique son expérience à l'étude des événements nouveaux.

« Le souvenir de mes travaux passés et le sentiment des forces qui me restent, dit M. le maréchal Marmont au commencement du récit de ses voyages, me firent concevoir le désir de donner un nouvel intérêt à mon existence, d'a-

jouter à mon instruction et de satisfaire la curiosité que fait naître en moi le mouvement qu'éprouve la société humaine, chez laquelle chaque jour amène des changements, et qui semble marcher vers une nouvelle destinée. »

Ces paroles caractérisent vivement M. le duc de Raguse.

On croit que les hommes qui ont vu et fait de grandes choses, aiment à se reposer. C'est une erreur. Après beaucoup de travaux, dit-on, après beaucoup de gloire, après beaucoup de malheurs, le repos doit être doux. Le repos pour les hommes habitués au mouvement des grandes affaires est insupportable. Le marchand devenu rentier aime à se reposer, car c'est des petites choses qu'on aime à se délasser; mais les grandes, quand elles finissent, ne délassent pas l'âme; elles la tourmentent et l'aiguillonnent de leur souvenir. Une fois que les événements ont élevé le cœur de l'homme, il aime mieux, s'il le faut, vivre dans une perpétuelle vicissitude de bien et de mal, vivre en suspens, si je puis ainsi dire, et toujours en l'air, que de redescendre, et surtout que de se reposer. Quiconque a beaucoup agi et beaucoup fait, ne dira jamais, c'est fini! C'est là le mot impossible à prononcer, le mot que disent parfois les lèvres, mais que le cœur ne dit jamais, le mot que Napoléon ne s'est jamais dit, ni dans ses succès, ni dans ses malheurs, ni aux Tuileries, ni même à Sainte-Hélène, où il espérait parfois encore je ne sais quelle miraculeuse résurrection de sa fortune.

A ce besoin d'action qui est propre aux hommes mêlés pendant longtemps aux grands événements de leur siècle, ajoutez chez M. le duc de Raguse l'envie de ne point finir sa carrière sur un malheur, et sur un malheur d'autant plus pénible, qu'il est injuste et que la calomnie n'a rien épargné pour l'aggraver. Il y a de la tristesse dans ces pa-

roles : « Je voulais donner un nouvel intérêt à mon existence » ; on y sent une âme forte et triste, déchirée par l'injustice des partis, qui a longtemps saigné de la blessure et qui cherche à reprendre vie ; une âme qui, luttant contre le malheur et la calomnie, ne veut pas qu'ils aient le dernier avec elle. Ah ! sans doute, pour exercer cette âme d'une façon digne de ses travaux passés, il lui faudrait mieux que les obscures fatigues d'un voyage. Pour qui a respiré la poussière des grandes batailles de l'Empire, c'est peu que la poussière du désert qui s'envole sous les pieds de la caravane. Cette poussière elle-même valait mieux à la journée des Pyramides. Marmont alors était jeune, confiant, heureux ; il appelait l'avenir, c'est-à-dire la gloire et la grandeur. Cet avenir est venu au duc de Raguse, avenir longtemps glorieux et beau, mais bien triste, bien cruel, bien injuste un jour ; et maintenant le voilà qui, pour amuser les loisirs de son âge mûr, parcourt l'Europe, traversant çà et là quelques champs de bataille, témoins de sa gloire et de celle de ses compagnons d'armes, rencontrant sur toutes les routes de vieux soldats et de vieux officiers de toutes les nations qui se souviennent d'avoir combattu contre lui ou avec lui. — Mon général, j'ai été votre prisonnier en 1800... — et moi j'étais un des capitaines de votre brigade, — et moi un de vos soldats. — Et tous parlent de la France et de sa gloire et de ses malheurs. Car, sachons-le bien, puisqu'après tout c'est là ce qui nous reste : nos grandes guerres ont tant remué et secoué de destinées en Europe, je ne dis pas seulement des destinées de peuples ou de rois, mais des destinées de simples citoyens, que partout il y a des témoins qui les racontent. C'est l'Iliade de notre temps. Quand un Français passe par les chemins de l'Europe, quelque perdus et quelque détournés qu'ils soient, il s'é-

lève aussitôt d'un côté ou de l'autre de la route, des voix pour lui chanter quelques vers de ce long poème qu'ont écrit dans l'imagination des peuples nos triomphes et nos revers. Notre nom éveille la mémoire. Si cela arrive aux plus obscurs voyageurs, qu'est-ce donc quand c'est un maréchal de France, un homme des temps héroïques de notre siècle, un soldat de Napoléon, un ami du duc de Reichstadt, qui a vu tomber le père et s'est entendu accuser de sa chute, qui a pleuré le fils mourant et que l'amitié réparatrice de ce fils a réconcilié avec les mânes du père ?

Souvenirs, récits, légendes populaires, écho des clairons d'Austerlitz et de Wagram, que vous êtes beaux à l'étranger, et que vous êtes peu, cependant, auprès de l'action elle-même et de ses joies enivrantes ! Que tout ce bruit du passé, qui nous enchante à écouter, doit languir pour qui a fait ce passé même ! Ils faisaient autrefois, et aujourd'hui ils racontent ou ils entendent raconter ! Naguère conquérants, naguère faiseurs et défaiseurs d'États, aujourd'hui voyageurs et curieux. C'est bien peu, encore un coup, mais que voulez-vous ? L'Europe d'aujourd'hui ne comporte pas plus. C'est en vain que tous ces hommes de guerre, saisis par la paix au milieu de leurs batailles et jetés, bon gré malgré, dans le repos, frémissent, comme le fer arraché au feu de la forge et plongé tout-à-coup dans l'eau froide. Les campagnes sont finies ; les voyages restent. On visite Vienne, Berlin, Moscou, Constantinople, Alexandrie ; mais on n'y accourt plus au galop de son cheval, à la tête d'une triomphante armée ; on n'y descend plus dans des palais conquis l'épée à la main. On arrive en chaise de poste, on descend à l'auberge et l'on paie l'hôte en partant. La curiosité en Europe a remplacé l'ac-

tion. On veut voir ce que deviendra le monde depuis que personne ne se mêle plus de lui faire son sort à grands coups de bataille, et qu'il se fait tout seul, par l'effet lent, mais sûr, des mœurs et des opinions. Pour être moins bruyant, le spectacle n'en est pas moins curieux. L'Europe ne s'agite pas, elle fermente ; elle n'éclate pas, elle couve : tout se prépare, tout est en attente. Je sais gré à M. le duc de Raguse d'avoir voulu percer le secret du mystérieux avenir de l'Europe, et je serais tenté de reconnaître l'homme de guerre à cette sagacité qui lui fait voir quels sont les pays qui ont la clé de l'énigme.

M. le duc de Raguse, en effet, ne visite pas la vieille Europe, l'Europe occidentale : il parcourt l'Europe orientale, l'Asie-Mineure et l'Égypte. Il sent que c'est là que doit se dénouer le nœud des destinées nouvelles, et il veut étudier le théâtre des événements qu'il prévoit. Cette curiosité clairvoyante est digne de remarque, et il n'est pas moins digne de remarque que ce soit à Vienne que M. le duc de Raguse l'ait eue. Non pas que Vienne soit l'endroit le moins bien placé pour observer l'Europe. Située à portée de l'Orient, et des deux Orients, si je puis parler ainsi, de l'Orient d'Odessa et de l'Orient de Constantinople ; intéressée dans tout ce que l'un peut faire contre l'autre, la capitale de l'Autriche, par sa position géographique et par ses intérêts politiques, est le meilleur observatoire pour épier le lever de l'avenir. Mais c'est aussi la ville où la société semble le moins s'en préoccuper. On s'y amuse beaucoup, c'est-à-dire comme on s'amuse dans les pays où l'on cause peu ; on y danse, on s'y pare, on y est belle, on y est riche; un ou deux hommes y font de la politique, en ayant grand soin de ne paraître jamais ni préoccupés ni sérieux ; c'est une ville où tout semble dire : A quoi bon remuer ? A quoi

bon penser? Et certes, pour avoir pensé à Vienne, et pensé que l'Europe marchait vers une destinée nouvelle, pour avoir désiré pénétrer le mystère de cette destinée et l'avoir été étudier en Crimée et en Égypte, pour avoir résisté à la contagion de l'élégante oisiveté et de l'insouciance enchanteresse de Vienne, il a fallu que M. le duc de Raguse fût un de ces hommes habitués aux grandes choses, qui, lorsqu'ils n'en peuvent plus faire, épient les premiers signes des événements à venir; comme si ayant été mêlés, pour leur gloire, à toutes les grandes actions de leur temps, ils ne voulaient pas qu'il y en eût une, même après eux, à laquelle ils n'aient aussi pris part, au moins en la prévoyant.

Cette ardeur que M. le duc de Raguse a gardée de sa vie de combat, ce goût du mouvement, cette joie de l'action, tempérée par une sorte de mélancolie calme et résignée, qui lui vient de ses malheurs, donnent au récit de ses voyages un intérêt tout particulier. Les voyageurs en général m'intéressent beaucoup plus que les voyages eux-mêmes. Qu'importe que vous ayez été au Congo ou à la Chine, si vous n'êtes qu'un homme médiocre qui n'a rien à me dire que la distance des lieux et la forme des maisons? Tant vaut l'homme, tant vaut le voyage. On croit se plaire à la description des lieux lointains, grande erreur; c'est celui qui décrit qui plaît, ce sont ses émotions, ses idées, ses sentiments. L'homme est tout, les choses ne sont rien, ou elles ne valent que par ce que nous leur prêtons. Ce n'est pas le soleil qui éclaire et qui anime le monde, c'est le regard de l'homme.

Aussi, l'un des mots les plus employés dans les récits de voyage et les moins compris c'est, à mon avis, le mot *voir*. Combien croient voir qui ne voient pas! Voir, en effet, ce n'est pas ouvrir les yeux, ce qui est la chose la moins im-

portante ; voir, c'est ouvrir son âme, c'est avoir avec tous les objets un commerce intelligent, c'est pénétrer au fond des choses, c'est les sentir, c'est surtout les animer de ses propres sentiments. Or, à ces conditions-là, ne voit pas qui veut. Il faut pour voir, avoir vécu, avoir senti, il faut aussi avoir souffert : si vous n'avez pas souffert, il y a la moitié au moins des choses du monde, je veux dire les tristes, qui vous échapperont. M. le duc de Raguse voit. Aussi la circonstance la plus simple, une femme qui pleure sur un tombeau dans un mauvais cimetière de village, devient dans ses récits une admirable scène de tristesse, et cela sans qu'il s'en doute, sans qu'il le veuille ; car M. le duc de Raguse n'est pas un écrivain ou un poète ; il ne se fait pas mélancolique pour le plaisir de son lecteur. Voyez à Taréita, cette pauvre femme syrienne qui a perdu son mari ; elle a attaché à un pieu sur la tombe sa chevelure qui flotte au gré du vent. C'est là le seul monument funéraire qu'elle puisse élever à celui qu'elle aime. Le village est triste et désolé, partout entouré du désert, sans eau, sans verdure, sans culture : trois arbres seuls penchent leurs maigres branches sur une terre qui n'est que poussière. Pas de ruines imposantes, pas de pierres tombées du frontispice des temples : pour ruines, des débris de cabanes, et ces débris employés eux-mêmes à bâtir d'autres cabanes, qui s'écrouleront demain ; pour habitants, quelques hommes couverts de haillons, qui viennent voir passer les voyageurs ; et quand la caravane s'éloigne, quand elle s'enfonce de nouveau dans le désert, dont ce village misérable et souffrant a à peine interrompu le néant, les voyageurs voyent pendant quelques minutes encore flotter à l'horizon cette chevelure attachée au pieu funéraire, unique et douloureux avertissement qu'il y a là des hommes. Qu'est-ce

qui fait la profonde tristesse du village de Taréita? C'est ce que M. le duc de Raguse a su y voir avec cette *seconde vue*, si je puis ainsi dire, que donne une âme généreuse et émue. Tout autre voyageur eût écrit sur son carnet : Taréita, mauvais gîte sans eau et sans ombrage, et il eût cru avoir vu Taréita.

Voilà l'observateur pénétrant des questions de l'avenir ; voilà le voyageur sympathique, et Sterne eût envié au duc de Raguse la scène de Taréita. Auprès de ces graves ou de ces touchantes pensées, le mérite du causeur est peu de chose assurément. Il n'y a pas de mal pourtant de montrer que ceux qui voyent les grandes choses savent aussi voir les petites. Je ne citerai qu'une seule historiette parmi celles que le maréchal contait si bien.

Il m'expliquait un soir comment les bijoux et les diamants se transmettent dans les grandes familles, et comment, pour éviter que ces pierreries soient jamais vendues dans un jour de prodigalité ou de fantaisie, elles sont mises en majorats. Il arrive de là, il est vrai, que les femmes attachent beaucoup moins de prix à leurs diamants majoratisés qu'au moindre bijou de fantaisie. Porter ses diamants héréditaires, c'est une manière de porter son nom et ses armoiries ; mais il n'y a rien là qui touche à la toilette, rien qui témoigne du goût et de l'élégance d'une femme. Quoique dédaignées par le caprice féminin, ou réservées pour les fêtes solennelles, ces pierreries majoratisées n'en sont pas moins une grande affaire pour les femmes, surtout quand la pierre a quelque chose d'unique et que les autres femmes ne peuvent pas avoir la pareille. Dans ce cas-là, en effet, l'orgueil nobiliaire et la vanité féminine se trouvent satisfaits du même coup. Telle était, me disait M. le duc de Raguse, le rubis majoratisé de ma-

dame la princesse ***. Or, il advint qu'un jour le rubis se trouva perdu, et que, le même jour, la princesse perdit aussi son mari. Ces deux pertes s'étaient tellement confondues dans l'esprit de la pauvre princesse, que, lorsqu'elle parlait de ce jour fatal, elle mêlait sans cesse de la manière la plus singulière la douleur de la mort de son mari perdu et le chagrin de la perte de son rubis. Vous savez, disait-elle, le bal chez le comte *** ; ce jour-là, j'avais encore le pauvre prince, dont je ne me doutais pas que la fin fût si proche, — et j'avais aussi mon rubis. — En rentrant, il se mit au lit, étant bien fatigué, — et je suis bien sûre qu'à ce moment-là je l'avais encore à mon col. — Dans la nuit, je l'entends qui se plaignait et qui disait : Je suis perdu ! — Non ! je suis sûre de l'avoir mis dans mon écrin. — Je me lève, j'appelle, je le tâte ; il était froid. — Ah ! mon Dieu ! je l'avais placé sur la cheminée en me déshabillant. — Allez chercher le médecin. Il arrive. Eh bien ! monsieur ; — il faut fouiller les domestiques et le retrouver. — C'est la gloire de la famille ! Un si excellent homme ! — et si bien taillé, si bien monté ! — Hélas ! monsieur le maréchal, c'était fini ; il était perdu ! — Que voulez-vous que devienne une pauvre veuve après une pareille perte ? — et encore, comme il était en majorat, il faudra que je le rende à mes enfants. — Il est enterré dans le caveau de ma famille, où il m'attend, — et le joaillier Bæhmer m'en a fait un faux qui trompe tous les yeux !

Je demande pardon à M. le duc de Raguse du souvenir frivole que je viens de rapporter de ses conversations de Vienne. Comme ces conversations étaient tantôt piquantes, tantôt nobles et touchantes ! soit lorsqu'il m'entretenait du duc de Reichstadt et de ses dernières années, soit lorsqu'il voulait bien me mener voir le champ de bataille de

Wagram, qu'il me l'expliquait, malgré ma profonde ignorance des choses militaires, et qu'il me le faisait comprendre, bien plus par les traits de mœurs et de caractère de l'empereur et de ses généraux que par les manœuvres de la bataille. Je devrais, je le sais bien, avoir tout retenu et je devrais tout raconter, ne me bornant pas à de simples historiettes. Mais j'ai voulu donner une idée du charme qu'avaient pour moi ces conversations vives et variées, à cause du don particulier qu'avait M. le duc de Raguse de prendre et de donner de l'intérêt même aux petites choses, après en avoir fait et en avoir vu lui-même de si grandes.

1837.

VI.

LE CHATEAU DE FORKENSTEIN. — BUDE ET PESTH.

Le château de Forkenstein représente la vieille Hongrie, c'est-à-dire celle du XVI[e] et du XVII[e] siècle; il n'y en a pas de plus ancienne, grâce aux Turcs, qui ont détruit la Hongrie antique, ses villes, ses monuments et ses familles. Forkenstein et la famille Esterhazy, à laquelle appartient ce château, sont les plus curieux représentants de la Hongrie féodale. Visiter Forkenstein était donc pour moi une manière de m'initier à la connaissance de cette Hongrie.

Et d'abord un mot des propriétaires, un mot de la famille Esterhazy.

L'état et la condition de la famille Esterhazy dérangent et surpassent toutes les idées que nous nous faisons aujourd'hui de l'existence d'un grand seigneur. Malgré nous, et quoi que nous fassions, nous prenons toujours pour point de départ de nos idées la société française, telle que l'a constituée la révolution de 89. Aussi, quand nous avons bien tendu notre imagination pour concevoir ce que c'est qu'un grand seigneur, nous arrivons à l'idée d'un homme extrêmement riche qui habite un magnifique hôtel, qui, l'hiver, donne deux ou trois grands bals, et qui, l'été, reçoit dans

son château, à vingt ou trente lieues de Paris, une compagnie d'élite ; et comme cette définition pourrait convenir aussi à quelque habile négociant qui aurait vendu du bois, du vin ou du savon, nous ajoutons à la définition que le grand seigneur connaît au moins son grand-père. Voilà pour nous, peuple de bourgeois, ce qu'est un grand seigneur. Concevez maintenant un homme qui, comme le prince Esterhazy, a six cent mille sujets (*sujets*, entendons-le bien, et non pas fermiers, intendants, domestiques ouvriers, ou gardes-de-chasse), trente-deux châteaux ou principautés, des forteresses en propriété, des troupes entretenues qui lui appartiennent, des arsenaux pleins de fusils et de canons, le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres, et le privilége d'entrer dans les faubourgs de Vienne avec un détachement de ses soldats et son drapeau déployé. Faut-il donner une idée de la puissance des Esterhazy, selon le point de vue du XVIIIe siècle, au temps où les plus huppés de nos grands seigneurs français s'endettaient pour avoir une petite maison sur le rempart ? Le prince Nicolas Esterhazy, le dernier mort, avait quarante-cinq millions de dettes, et il avait eu, ce qui explique ces quarante-cinq millions de dettes, quarante-sept maîtresses. A chacune, dit-on, il donnait un carrosse à ses armes, et il leur a laissé des pensions. Faut-il enfin faire apprécier cette puissance selon les vues de notre siècle ? Le prince actuel, Paul Esterhazy qui liquide les dettes de son père et administre habilement sa fortune, a fait un emprunt de vingt-cinq millions de francs, emprunt qui est coté à la bourse de Vienne sous le nom de dette Esterhazy, et coté en hausse. Voilà des grands seigneurs, j'imagine. Je ne dis plus qu'un mot sur la famille Esterhazy. Dans la hiérarchie de la cour autrichienne et dans le

règlement des préséances, la famille Esterhazy ne passe que la *vingtième* !

Visitons maintenant Forkenstein.

Lorsque j'allai à Forkenstein, je visitai d'abord Eisenstadt, autre château des Esterhazy. Eisenstadt ne m'avait point étonné, quoique j'y eusse vu un bataillon des gardes du prince, et une salle où le prince, le jour de son installation, donne un banquet de sept cents personnes. Eisenstadt n'est, après tout, qu'un magnifique château de plaisance, ayant un parc anglais et de fort belles serres ; et, avec de l'argent un brasseur de Londres aurait tout cela, sauf les gardes. Forkenstein est toute autre chose. Quand nous arrivâmes à Forkenstein, il était nuit close ; notre voiture grimpait lentement et péniblement le chemin tournant qui mène au rocher où est bâti le château. Pendant ce temps-là les soldats nous éclairaient avec des torches. Quand nous fûmes près de la forteresse on sonna du cor ; les portes roulèrent sur leurs gonds, la voiture traversa plusieurs voûtes, et nous arrivâmes dans une petite cour carrée et étroite, entourée de gros corps de bâtiments, avec la statue équestre du palatin Nicolas Esterhazy, au milieu de la cour. Le lendemain matin, nous visitâmes le château ; ce sont de grandes salles tapissées de portraits de famille, portraits de fantaisie, quant aux plus anciens, quoiqu'on ait pris soin de mettre au bas du portrait d'Attila, qui était un Esterhazy, *vera effigies Attilæ.*

Dans une de ces salles on voit l'arbre généalogique des Esterhazy. L'arbre des Esterhazy sort de la côte d'Adam, traverse Seth, Noé, Cham, arrive à Nemrod, à Attila, à Arpad, le conquérant de la Hongrie, et finit en 1670 à Nicolas Esterhazy. Nemrod, Attila et Arpad ne portaient pas leur nom de famille, le nom d'Esterhazy, s'étant

sans doute contentés de leurs prénoms. Le premier qui porte le nom d'Esterhazy est de 969; il vécut 117 ans et eut un fils à l'âge de 90 ans. Je sais beaucoup de familles qui se contenteraient d'un pareil patriarche pour fondateur, et qui laisseraient là Nemrod.

Le trésor de Forkenstein est très-riche et surtout fort curieux. Un statut de la famille Esterhazy oblige chacun des chefs de la maison à laisser à ce trésor quelques bijoux précieux, et il n'est permis d'y toucher que dans le cas où il faudrait racheter un Esterhazy prisonnier chez les Turcs. Voilà un trésor à l'abri de toute atteinte aujourd'hui : mais cette clause indique le rôle que le nom des Turcs joue dans l'histoire de la Hongrie et la terreur qu'ils inspiraient. En 1809, le comitat d'Œdenbourg étant occupé par l'armée française, un détachement de cavalerie se présenta à Forkenstein. Les soldats du prince Esterhazy refusèrent d'ouvrir la porte. *Cur Galli non expugnaverunt*? demandai-je à un des officiers du château. *Omiserunt*, me répondit-il avec une politesse pleine à la fois de vérité et de bon goût.

J'ai entendu estimer le trésor de Forkenstein à six millions. Si tout ce que j'y ai vu briller est or massif et diamant pur, ce n'est pas assez. Au reste, c'est surtout comme musée de curiosités que j'ai admiré le trésor de Forkenstein. Des armes turques de la plus grande richesse; le sabre du roi Louis II, qui perdit contre les Turcs la bataille de Mohacz, en 1516 : il y périt et son royaume avec lui; des vêtements magnifiques, et quelques-uns précieux par le nom de ceux qui les ont portés : ainsi la veste de Mathias Corvin et celle de Sobieski; des sculptures en ivoire vraiment admirables, des coupes et des verres qui témoignent de la force de nos pères com-

parés avec leurs descendants ; des plats d'or immenses et dignes des coupes, des vases de toute forme en or aussi, m'a-t-on dit, et enrichis de pierreries, des fauteuils et une table couverts de plaques d'or ; des médailles dont aucune n'est ancienne, et dont la plus curieuse, à mon avis, est celle donnée en France à Haydn par la Société des Arts, avec cette inscription : *Société des Arts, fondée par la loi du 3 thermidor de l'an II.* Jugez de ma surprise de trouver thermidor et l'an II, en Hongrie, dans le château féodal de Forkenstein ! En tout des choses de prix dont je ne me mêle point d'apprécier la valeur, des choses d'art, dont quelques-unes sont dignes d'un musée, des choses de curiosité en fort grand nombre et qui feraient la fortune de deux ou trois *Petit Dunkerque*, tel est le trésor de Forkenstein, auquel je préfère de beaucoup l'arsenal qui est dans le même château et qu'on nous montra après le trésor.

Cet arsenal en effet où il y a de quoi équiper complétement deux régiments, vingt-quatre canons, des amas de poudre et de boulets considérables, des drapeaux pris sur les Turcs, et un magnifique drapeau de soie donné par Marie-Thérèse et gardé précieusement, parce qu'un drapeau donné par une reine inspire toujours plus de foi et plus de dévouement, cet arsenal montre bien mieux que le trésor l'état et la condition de la famille Esterhazy. Il y a là aussi quelques curiosités, le casque d'Attila aussi authentique que son portrait et le glaive du bourreau de la ville d'Œdenbourg, glaive lourd et large qui depuis 1690 a coupé, nous dit-on, cent-soixante-quinze têtes. Je me serais peu arrêté à cette horrible relique, n'étaient les inscriptions qui sont remarquables : sur un des côtés du glaive, est gravé le mot *justitia*, et

sur l'autre côté l'image de Jésus-Christ sur la croix; au-dessus de sa tête : *Consummatum est;* sous ses pieds : *Nolo mortem peccatoris.* Il n'y a que la foi pour oser écrire hardiment sur un glaive de bourreau : je ne veux pas la mort du pécheur.

Quand de Forkenstein et de sa forteresse féodale, on arrive à Pesth, le contraste est frappant et instructif. Forkenstein représente la vieille Hongrie, la Hongrie féodale; Pesth représente la Hongrie moderne, la Hongrie commerçante et libérale. Pesth est une ville toute nouvelle. Ce n'était autrefois que quelques maisons placées en face de Bude. Aujourd'hui c'est une grande ville, et qui a tous les caractères des villes que bâtit notre siècle : de grandes rues fort larges, fort longues, avec des maisons bâties toutes à peu près sur le même plan ; des édifices publics plutôt réguliers que beaux, construits fort rapidement, non en pierre ou en marbre, mais en briques, en moellons, en bois, et recouverts de badigeon, qui est la couleur caractéristique de notre époque, édifices dont on jouit vite, mais qu'il faut réparer tous les deux ou trois ans, ce qui convient encore à notre temps un peu égoïste, qui aime les jouissances promptes, et qui ne conçoit guère ces cathédrales gothiques du moyen-âge qu'on a mis deux cents ans à bâtir, sans pendant deux cents ans changer de pensée et d'intention. Les villes modernes se ressemblent toutes, et un magicien aujourd'hui pourrait transporter un homme des nouveaux quartiers de Berlin dans les faubourgs de Vienne, des faubourgs de Vienne à Pesth, de Pesth à Carlsruhe, de Carlsruhe dans les nouvelles rues de Londres, de Paris, de Munich ou de Saint-Pétersbourg, sans que cet homme pût reconnaître du premier coup d'œil qu'il a changé de ville et de climat. Grâce à l'uniformité des mai-

sons et des habits, en Europe maintenant, pour se trouver dépaysé, il faut payer d'imagination.

Bude la vieille ville, est placée en face de Pesth, et s'y joint par un pont de bateaux. Le voisinage de ces deux villes est piquant. Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement ; c'est dans cette ville que le palatin fait sa résidence ; c'est là que les tribunaux supérieurs rendent la justice ; c'est la ville royale. Pesth, de l'autre côté du fleuve, est la ville du commerce et de l'industrie. Bude, placée sur une hauteur, domine la campagne ; elle est entourée de remparts ; ça été une forteresse prise par les Turcs, e reprise sur les Turcs ; elle a donc des souvenirs, chose rare en Hongrie. Pesth au contraire, n'en a pas, et je ne me souviens point d'y avoir vu un seul édifice ou une seule église qui date de plus de cent ans.

Depuis la paix, depuis la décadence de la Turquie, les remparts de Bude semblent devenus inutiles. On s'est cependant bien gardé de les détruire ; seulement on les a transformés en promenade, comme on a fait aussi pour les remparts de Vienne. C'est là un des traits caractéristiques de l'Autriche. Elle a le culte du passé, et jamais elle n'en détruit les témoignages. Paris a détruit et nivelé ses remparts qui ne sont plus que de belles rues plantées d'arbres; Leipsick, Francfort, Saint-Quentin ont fait de même. Vienne, qui ne peut pas plus se servir de ses remparts que Paris ou Leipsick, Vienne les laisse soigneusement subsister : bien plus, elle les répare, elle les embellit, elle en fait un de ses ornements ; ornement qui rappelle le passé et qui enseigne au peuple qu'il ne faut jamais rien détruire, parce qu'avec du temps et du soin on peut tout accommoder aux goûts et aux habitudes des générations nouvelles. C'est dans cette idée aussi que les remparts de

Bude sont conservés, réparés et plantés de belles allées d'où l'on a une vue magnifique sur le Danube et sur Pesth. C'est le passé qui regarde l'avenir.

1837.

VII.

PRESBOURG. — L'AUTRICHE ET LA HONGRIE.

La salle des États ou de la Diète hongroise fut la première chose que je demandai à voir en arrivant à Presbourg. J'étais curieux de voir où délibérait cette Assemblée, sœur de nos deux Chambres, mais sœur aînée; car elle subsiste depuis tantôt huit cents ans.

Ce que c'est que d'être ancien et comme l'âge dispense des vaines cérémonies en les remplaçant par la dignité ! Rien n'est si simple et si nu que les salles qui servent à la délibération des deux Chambres ; pas la moindre colonnade ; pas la plus petite statue ; rien qui sente le théâtre et la décoration ; pas de tribune qui plane sur l'Assemblée. On parle de sa place, et cependant on assure qu'il y a de l'éloquence. Enfin, ce qui acheva de déconcerter toutes mes idées, la salle est un carré long et non pas un hémicycle. Je me souvenais, dans la loi sur la construction d'une salle pour la Chambre des Pairs, de tout ce qui avait été dit de l'hémicycle et de son indispensable nécessité, toutes les fois qu'il s'agissait d'une salle législative; j'avais fini même par me persuader qu'on ne pouvait faire de lois que dans un hémicycle. Voici les Hongrois qui en

font dans un carré long, et elles ne sont pas plus mauvaises pour cela.

Dans cette salle toute simple (je parle d'abord de la Chambre des Magnats), il y a une longue table au milieu. Cette table est couverte d'un tapis vert, et autour de la table, il y a des chaises de cuir; au bout de la table, et sur une chaise aussi, se place l'archiduc palatin qui préside la première Chambre et qui dirige les débats. Pour la seconde Chambre, même aspect, une longue table et des chaises. Dans cette seconde salle, il y a une estrade où se tiennent les juges de la table royale : c'est à peu près ce que sont nos Cours royales ou plutôt notre Cour de Cassation. Ils assistent à la délibération et peuvent prendre la parole, mais ils ne votent pas. Cela rappelle un peu les anciens usages de nos anciens Parlements. Au conseil du Roi, composé de gentilshommes, comme le sont encore les États de Hongrie, les gens de loi avaient place pour avertir les nobles qui n'étaient pas toujours présumés connaître les lois anciennes, et pour rédiger les lois nouvelles. Ils n'étaient là que comme assesseurs, comme rédacteurs, comme formalistes, rien de plus. Peu à peu les gentilshommes s'éloignèrent ennuyés de cette besogne judiciaire et législative, et les hommes de loi restés seuls devinrent le Parlement. En Hongrie les juges ont gardé leurs anciens rôles; ils assistent, ils avertissent, ils rédigent; ils ne votent pas.

Je trouvai dans la seconde salle, sur l'estrade des juges, plusieurs instruments de musique, et entre autres deux énormes basses. — A quoi sert, bon Dieu, cette musique? demandai-je en riant. Et l'on me répondit sans aucun embarras, qu'il y avait quelques jours qu'on avait donné un concert dans cette salle, et que les musiciens avaient

laissé leurs instruments. — Un concert dans la salle de la Diète? — Oui, et on paraissait ne pas concevoir mon étonnement. Que dirions-nous, nous tous simples députés, que dirait notre illustre président (1), si dans l'intervalle des sessions on s'avisait de donner un concert dans la salle de nos délibérations? Mais ici il y a une simplicité qui couvre tout. Les membres des États se réunissent sur la convocation du Roi, pour causer ensemble des affaires du pays. Ils s'asseyent autour d'une table sans s'inquiéter de la salle où ils s'assemblent et de sa décoration; il suffit qu'elle soit assez grande et qu'il y ait assez de chaises. Quand les deux Chambres ou les deux Tables (car c'est ainsi qu'on les nomme) veulent conférer ensemble, sans s'envoyer de l'une à l'autre des messagers d'État, sans entrer en procession et cérémonieusement, les députés arrivent dans la Chambre des Magnats, prennent à côté d'eux ou derrière eux les chaises qui sont vacantes, et tout le monde se met à causer, comme en famille. Les sentiments de l'assemblée ne s'expriment pas comme chez nous par des assis et levés, mais par le bruit des voix et le retentissement des sabres qui traînent sur le plancher; car pour entrer dans l'assemblée, il faut être armé; c'est le costume de rigueur, témoignage curieux des anciens temps, où les nobles Hongrois allaient combattre au sortir de l'assemblée, ou venaient délibérer au sortir du combat. Croiriez-vous, enfin, que pour reconnaître la majorité, il n'y a aucun scrutin, aucun aller aux voix? C'est au milieu du tumulte que le palatin reconnaît la majorité et proclame la volonté de l'assemblée; et, chose extraordinaire, l'archiduc, qui préside la Diète, a une telle connaissance de

(1) M. Dupin.

l'assemblée, et il sait si bien au milieu de la confusion discerner le sentiment de la majorité, que jamais il n'y a eu de réclamation contre les décisions qu'il proclame. Cela prouve à la fois la sagacité de l'archiduc et la bonne foi de l'assemblée.

La Diète qui vient de finir (1836) a eu un caractère remarquable et qui témoigne de l'état actuel de la Hongrie.

Il y a en Hongrie, en ce moment, deux mouvements d'opinions : un mouvement national et un mouvement politique. Dussé-je me brouiller avec les patriotes Hongrois, je crois que le mouvement national est superficiel ou factice. Quant au mouvement politique, je le crois très-sérieux et très-efficace. L'un se rapporte au passé, de là son vide et son inutilité ; l'autre se rapporte à l'avenir, de là son intérêt et son importance.

Pendant longtemps, la Hongrie a lutté contre la maison d'Autriche, et ce n'est pas du premier coup qu'elle a renoncé à son indépendance. Placée entre l'Autriche et la Turquie, entre l'Europe et l'Asie, le sort de la Hongrie a été malheureux ; car, pour éviter l'esclavage sous les Ottomans, il lui a fallu se soumettre à l'empire de l'Autriche, et elle n'a eu à choisir qu'entre deux jougs. Elle a pris celui qui la laissait chrétienne ; et c'est là, pour être juste envers tout le monde, c'est là ce qui excuse les Hongrois qui, au XVIe et au XVIIe siècle, embrassèrent le parti de la maison d'Autriche. Nous serions tentés aujourd'hui de les condamner, et il est resté contre eux quelque levain d'amertume dans le cœur des Hongrois. Mais il fallait alors choisir entre la Turquie ou l'Autriche. Voyez ce qu'ont fait les adversaires de la maison d'Autriche au XVIIe siècle, Ragotzy et Tékéli : ils ont cherché l'appui des Turcs. S'ils eussent réussi, la Hongrie

aurait été un pachalick ou un hospodarat, et alors c'eût été sur l'Autriche que les patriotes Hongrois se seraient appuyés contre la Turquie.

Quand on lit l'histoire de Hongrie pendant le XVIIe siècle, on voit, par une funeste complication d'événements, la liberté hongroise décliner avec la puissance de la Turquie. Le siége de Vienne et les victoires de Sobieski sont dans l'histoire de l'Europe une époque remarquable; car c'est alors que s'arrêtent les progrès de la Turquie contre l'Europe. Dans l'histoire de Hongrie, ce siége est aussi une époque importante. C'est le moment de crise pour la liberté hongroise. Quand la valeur de Sobieski et les victoires du prince de Bade donnent l'ascendant à l'Autriche contre la Turquie, la Diète de Presbourg décide aussi en faveur de l'Autriche la lutte qui existait entre la maison d'Autriche et les Hongrois. La Hongrie devient un des royaumes héréditaires de la maison de Hapsbourg et son alliance avec l'Autriche est irrévocablement consommée.

Le procès était jugé; mais les haines des plaideurs devaient survivre au procès. Cent cinquante ans et plus de querelles et de guerres, tant de violences et tant de rigueurs de la part de l'Autriche, tant de têtes hongroises et des plus nobles tombées sur l'échafaud pour avoir défendu les libertés de la patrie, tant de révoltes, suite inévitable des sévérités de l'Autriche, tout cela avait semé entre les deux pays des haines qu'il a fallu du temps pour étouffer. Pendant longtemps l'Autriche a été aux yeux du peuple hongrois une puissance oppressive et persécutrice; pendant longtemps le patriotisme hongrois a consisté à haïr l'Autriche. Après avoir lutté comme nation, la Hongrie a lutté comme opposition; mais cette opposition était plutôt nationale que politique, et, sans le dire, et sans le savoir

peut-être, la force des souvenirs faisait que, sous le nom de liberté, c'était pourtant encore leur indépendance que défendaient les Hongrois.

Le temps, qui use tout, a fini par user ce sentiment d'indépendance et ces goûts de séparation. C'est de nos jours que s'est fait le triage entre la liberté et l'indépendance, triage utile, et qui profitera à la civilisation. La Hongrie, de nos jours, ne veut plus se séparer de la maison d'Autriche; elle est résignée à prendre ses rois dans cette maison ; mais si elle se résigne à l'état national que les événements lui ont fait, elle veut en revanche améliorer son état social. Ce mouvement d'amélioration sociale éclate partout aujourd'hui en Hongrie, et surtout dans les conversations et les espérances des Hongrois.

Cependant au premier coup d'œil, il semble encore que c'est plutôt l'esprit national que l'esprit politique qui se remue en Hongrie. Comme la Hongrie reprend vie en ce moment, l'ancien esprit national a dû se ressentir de cette résurrection nationale ; mais il ne faut pas s'y tromper : ce n'est point l'indépendance que la Hongrie cherche en ce moment, c'est la liberté et l'amélioration. La nationalité ne se réveille que par occasion.

C'est à cette ferveur de nationalité qu'il faut attribuer plusieurs des mesures prises par la dernière Diète. Ainsi, l'Empereur est en Autriche Ferdinand Ier, et en Hongrie Ferdinand V, les Hongrois n'ayant pas voulu adopter l'ordre chronologique des empereurs d'Autriche, afin de bien signifier qu'ils ne sont pas Autrichiens.

Une mesure plus importante en apparence, c'est la substitution progressive de la langue hongroise à la langue latine. Les lois autrefois étaient rédigées et proclamées en latin ; c'était le texte légal ; le texte hongrois n'était qu'une

traduction sans authenticité et pour le besoin du peuple. Aujourd'hui, c'est le contraire; le texte hongrois est le texte authentique et légal. Le texte latin n'est qu'une tradition : dans le doute, c'est le texte hongrois qui fait foi. Les causes seront désormais plaidées en hongrois et les actes seront rédigés en hongrois. Les registres de l'État civil seront aussi rédigés en hongrois. Dans les écoles normales, enfin, les leçons seront données en hongrois. Ainsi, voilà le latin chassé peu à peu de la Hongrie, son dernier asile comme langue usuelle, et dès aujourd'hui, pour être entendu en parlant latin, il faut en Hongrie avoir affaire à des hommes de cinquante ans ou à des ecclésiastiques. Au surplus, consolons-nous de ce dernier coup porté à la langue de Cicéron. Elle n'en ressentira rien; car rien ne se ressemble si peu que le latin hongrois et le latin romain. Il paraît à Presbourg un journal latin, et j'y lis dans le numéro du 2 septembre la nouvelle de notre dernière crise ministérielle. Voici comme elle est annoncée : « *Paginæ* Impartial *communicant exactum conspectum novissimæ ministeralis crisis.* » Et dans le numéro du 9 septembre : « *Paginæ* Journal des Débats *hæc nunciant: Dominus Duchatel per telegraphum Parisiis revocatus fuit.* » De bonne foi, je ne puis regretter ce latin-là, qui rappelle le latin du *Malade imaginaire.* C'est de la barbarie de moins, voilà tout.

Le jour de la clôture de la Diète, c'était une grande question de savoir en quelle langue se tiendraient les discours qui se font dans cette cérémonie. L'impératrice et ses dames d'honneur avaient paru dans les tribunes, vêtues du costume hongrois, ce qui avait excité un grand enthousiasme. Cependant l'archiduc palatin déclara que S. M. désirait que, pour cette fois, l'ancien usage fût conservé et

que les discours se fissent en latin. Sur quoi le député Bernat, qui fait partie de l'opposition, prit acte des mots du palatin, *cette fois,* qui contenaient une promesse pour l'avenir.

Quand je cherche pourquoi l'Autriche a refusé à la Hongrie cette dernière concession, je ne puis trouver d'autre motif que la répugnance générale que le gouvernement autrichien éprouve à changer quoi que ce soit. C'est, en effet, une concession fort insignifiante. S'il s'agissait de substituer le hongrois à l'allemand, je concevrais la résistance; car cette substitution serait un commencement de séparation et d'indépendance. Mais ici l'allemand n'est point en cause. On ne veut ni l'exclure, ni l'introduire.

Ce qui est plus important que cette résurrection de la langue nationale et ce qui est plus efficace, ce sont les lois d'amélioration sociale qu'a faites la Diète de cette année, celles que la préface des articles diétaux définit justement *leges incrementum salutis publicæ respicientes.* Ne cherchez dans ces lois aucune trace des anciennes rancunes contre l'Autriche : ce sont des lois purement libérales, qui sont toutes faites dans une vue d'intérêt public et dans des idées qui doivent nous être chères, puisque ce sont les principes de notre société française.

1836.

VIII.

DE L'ÉTAT DES PAYSANS EN HONGRIE.

Un des sujets les plus intéressants à étudier, c'est, sans aucun doute, l'état de la propriété dans la monarchie autrichienne et les rapports que la loi a établis entre les paysans et les seigneurs. Depuis près de cent ans, il faut le reconnaître, le but du gouvernement autrichien a été d'améliorer le sort des paysans et de les élever peu à peu à la condition de propriétaires. C'est à Marie-Thérèse et surtout à Joseph II que sont dues ces mesures salutaires, salutaires de deux côtés : pour les paysans qu'elles élèvent dans l'échelle de l'ordre social, pour les seigneurs à qui elles ôtent des ennemis et des dangers. En faisant aux paysans leur part dans la propriété, le gouvernement autrichien a essayé de donner à cette classe la seule stabilité véritable, celle qui naît du contentement de son état. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la part faite aux paysans dans la constitution de la propriété ne peut pas être diminuée. Les terres *rusticales* ne peuvent pas plus être achetées par des nobles que les terres nobles par des paysans (1),

(1) Une loi de la Diète de 1843 a donné aux paysans le droit d'acquérir librement des biens nobles, comme s'ils étaient nobles eux-mêmes. —Voir l'ouvrage fort intéressant de A. de Gérando, intitulé *De l'Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française*, 1847.

et, de cette façon, les deux classes s'appuient sur la terre à titres différents, mais avec la même force. Il ne reste dans le commerce qu'un certain nombre de biens fonds, que j'appellerais volontiers la propriété flottante : c'est la part faite à la liberté des ventes et des achats, au désir d'accroître les patrimoines, au goût de l'économie et de l'épargne. Il semble que le gouvernement autrichien ait voulu régler d'une manière stable la distribution de la propriété entre les divers états et tailler à sa guise ce grand fondement de la société.

Quoique contrarié par les prétentions de l'aristocratie hongroise, le gouvernement autrichien essaya en Hongrie d'améliorer la condition des paysans. C'est cette amélioration qui continue aujourd'hui, non plus sous les auspices du gouvernement, ce qui inspire toujours quelque défiance, mais sous l'influence de la société. Le paysan hongrois n'avait autrefois aucun droit sur la terre qu'il cultivait. Le seigneur pouvait le renvoyer à son gré, et le paysan ne pouvait pas quitter le seigneur quand il le voulait. La terre était rusticale, et, à ce titre, ne pouvait être cultivée que par des paysans; mais peu importait par lesquels; tantôt les uns, tantôt les autres. De là une fluctuation et une instabilité funestes dans l'état des paysans. La loi nouvelle change cet état de choses. Le seigneur ne peut plus chasser le paysan selon son caprice. Il y a des règles à cet égard, et l'autorité publique intervient pour juger entre le seigneur et le paysan. Le seigneur ne peut pas davantage retenir le paysan contre son gré, et si le seigneur emploie la force pour le retenir, l'autorité publique intervient pour délivrer le paysan. De plus, le seigneur est, dans ce cas, condamné à une amende.

Enfin le paysan peut céder et vendre à tout autre la

jouissance de la terre qu'il tient du seigneur. Le seigneur propriétaire et la commune sont seuls exceptés de la faculté d'acheter cet usufruit, et l'on conçoit quel est le motif de cette exception. Le seigneur, qui voudrait réunir l'usufruit à la propriété, d'une part, l'achèterait trop aisément de son paysan, premier inconvénient ; de l'autre, cette réunion changerait la proportion entre les terres rusticales et les terres seigneuriales, deuxième inconvénient. C'est aussi pour ne pas troubler cette proportion de la propriété que le même individu ne peut pas acheter l'usufruit de plus de quatre sessions ou domaines. La session ou domaine se compose, selon les comtés et selon la fertilité des terres, de 1100, 1200 ou 1300 mesures de terre.

Il n'y a à cette limite du nombre de domaines dont on peut acheter l'usufruit, qu'une seule exception, et elle est encore en faveur des paysans. Quand un paysan a plusieurs fils, vivant en commun avec lui, il peut acheter plus de quatre domaines. Ces domaines de surplus peuvent aussi être achetés pour doter ses fils.

La faculté de quitter son seigneur, accordée au paysan, s'étend à ses enfants, qui ne peuvent, sous aucun prétexte, être privés de ce droit. Il est également défendu désormais d'empêcher les fils de paysans d'apprendre un métier ou d'embrasser quelque genre de vie que ce soit.

Le paysan peut donc maintenant quitter le seigneur, quand cela lui convient ; il peut vendre la jouissance de la terre qu'il tient de son seigneur. Ainsi son industrie est libre, et de plus il est presque propriétaire ou tout au moins usufruitier incommutable ; et enfin, ce qu'il ne faut pas oublier pour bien comprendre les rapports entre le seigneur et le paysan, c'est que le seigneur est propriétaire

d'une singulière façon. Qu'est-ce, en effet, que la propriété d'une terre rusticale qu'il ne peut posséder par lui-même, et qui est nécessairement dévolue aux paysans, quoiqu'en même temps le paysan puisse la quitter quand bon lui semble ?

En Hongrie, la fiction légale, c'est que toutes les terres appartiennent au corps de la nation, composée seulement des nobles, anciens conquérants du pays. De là le droit qu'a la législation de distribuer la propriété et d'en restreindre le droit, comme elle le croit le plus utile.

Une fois devenu usufruitier et presque propriétaire, le paysan est capable d'autres droits; ainsi, la dernière Diète (1) lui a donné aussi le droit de tester en justice, en son propre nom, droit qu'il n'avait pas auparavant.

Vous voyez où tendent ces innovations généreuses : elles tendent à créer un peuple et une nation nouvelle. Or, l'histoire témoigne que les sociétés nouvelles se fondent à l'aide de deux mouvements, l'un qui se fait de bas en haut; tel est le mouvement qui, en Hongrie, élève aujourd'hui les paysans ; l'autre, qui se fait de haut en bas, et qui tend à faire descendre l'aristocratie et à la confondre avec le reste du peuple. Ce mouvement est visible aussi dans les lois de la dernière Diète.

Un des priviléges de la noblesse hongroise est de ne payer aucun impôt. Cela va au point que, quand il y a un péage sur un pont, le noble passe sans donner un sou, tandis que le pauvre paysan paie. Les nouvelles lois entament ce privilége. Un pont doit être établi entre Pesth et Bude : la loi déclare que tout le monde paiera le péage, *cuncti et singuli, absque ullo discrimine.* La Diète a déclaré aussi

(1) 1836.

que, si un noble acquérait l'usufruit d'une terre rusticale, il paierait, quelle que soit sa qualité, comme payait le paysan usufruitier. Voilà l'exemption d'impôt, le plus précieux privilége de la noblesse hongroise, en train de tomber.

Cette question du pont de Pesth, ou plutôt de l'exemption d'impôt, a été une grande affaire. Quand le plus généreux et le plus éclairé partisan de toutes les améliorations sociales en Hongrie, le comte Szecheny, proposa de soumettre tout le monde au péage du pont, ce fut un cri de colère dans l'aristocratie ; et comme, grâce à l'appui du gouvernement autrichien, la loi passa dans la première Chambre, c'est-à-dire dans la Chambre aristocratique qui devait, on l'espérait, du moins, repousser le plus vivement ce commencement d'égalité révolutionnaire, le *judex curiæ*, chef suprême de la justice, s'écria, en apprenant cette décision, que, « quant à lui, du moins, il ne passerait jamais sur ce pont, dont l'érection devait signaler la ruine de la noblesse. (1) »

En 1836, le comte Szecheny avait soumis la noblesse au péage du pont : c'était un premier pas. En 1844, il voulut lui arracher la promesse d'acquitter désormais l'impôt, croyant que la meilleure et la seule manière de consolider l'aristocratie hongroise, c'était de mettre à son compte la plus grosse part des charges nationales. Le discours qu'il fit pour soutenir sa proposition est original et vraiment éloquent. Le 28 octobre 1844, il parut à la Chambre des Magnats, vêtu d'un costume magnifique, et portant sur sa poitrine les ordres dont il était décoré. « Il y a

(1) J'emprunte cette anecdote à un livre fort curieux et fort piquant de M. Édouard Thouvenel, intitulé : *La Hongrie et la Valachie*, et publié en 1840.

trente ans et onze jours, dit-il, que je fus envoyé au camp du maréchal Blucher. J'y arrive à la pointe du jour ; je trouve à l'entrée de la tente un soldat occupé devant un miroir à poudrer ses cheveux. Je m'étonne ; je passe, je trouve un page qui, lui aussi, se livrait à cette occupation. J'entre enfin chez le vieux guerrier ; je le trouve comme les autres, occupé à ranger et à poudrer sa chevelure. — Mon général, lui dis-je, j'aurais cru que l'on n'userait ici que de la poudre à canon ; mais je vois qu'on se sert aussi de poudre à cheveux. — Nous croyons, répondit-il, célébrer aujourd'hui une fête ; voilà pourquoi nous préparons pour la bataille nos plus beaux habits.... En effet, ce soir-là, les Prussiens portèrent jusqu'à Leipsick leurs drapeaux victorieux. Il y a des gens qui s'étonnent que je me montre aujourd'hui en habits de fête ; il y en a qui, pour cette raison, me regardent comme un homme bizarre... D'autres prennent leurs habits de parade aux jours de galas, de procession ou d'audience ; moi, je les prends quand je vois la nation à la veille de célébrer sa plus belle fête. (L'orateur fut interrompu ici par des tonnerres de *elzen*, vivat !) En ma qualité de membre très-insignifiant de la nation et de la législature, après m'être longtemps occupé de cette question vitale, je déclare ne rien désirer au monde avec plus d'ardeur que l'aube du jour qui nous verra servir la patrie, non par des phrases et des paroles glorieuses, mais par des actes et des sacrifices, du jour qui nous verra abandonner cet orgueil si peu convenable à la dignité de l'homme vraiment libre. Si vous voulez devenir une nation grande et forte, il faut que nous nous mettions tous sur le même rang, que tout homme qui foule le sol hongrois puisse dire : moi aussi je suis citoyen de la Hongrie !

Si nous voulons sortir enfin de l'enceinte étroite des castes pour entrer dans une voie spacieuse et pleine d'avenir, il faut que nous y travaillions, non pas en petit nombre, mais tous, tous ensemble! (1) » Je cite avec plaisir ces paroles piquantes et généreuses, où respire un goût si fier de l'égalité ; mais je ne puis pas ne point faire remarquer qu'elles s'appliquent à bien plus qu'à l'égalité d'impôt, et qu'au fond elles attaquent tous les priviléges de l'aristocratie, même ceux qui sont bons et utiles, pour en détruire un qui est mauvais.

La loi sur les paysans et la loi sur le péage du pont de Pesth sont des innovations qui touchent au cœur même de la société hongroise : il en est d'autres qui tendent au même but, quoique d'une manière moins directe. Je veux parler de la loi que nous appellerions *des travaux publics* ou *de l'expropriation pour cause d'utilité publique.* Cette loi favorise le commerce et l'industrie, et elle doit créer de nouvelles richesses ; c'est encore un moyen d'agrandir et d'élever le tiers-état.

« Les particuliers ou les sociétés, dit cette loi, qui se présenteront pour entreprendre des canaux ou des chemins de fer utiles au commerce du royaume,

» De Pesth à Vienne,

» De Pesth à la mer Adriatique,

» De Pesth à Semlin,

» De Pesth jusqu'aux limites de la Moravie et de la Silésie,

» De Pesth jusqu'en Gallicie,

» De Pesth jusqu'en Transylvanie,

» Des frontières de l'Autriche vers la Turquie,

» De Vienne et des limites de l'Autriche vers Cracovie, etc., soit qu'ils entreprennent toute la ligne comprise

(1) De Gérando, p. 235-236.

entre les deux points désignés, ou une portion de cette ligne, jouiront des avantages suivants, en attendant la loi sur les travaux d'utilité publique que fera la prochaine Diète. »

Ces avantages sont : les facilités que toutes les autorités doivent donner aux études préparatoires de ces entreprises; la prompte décision des contestations qui peuvent naître entre les propriétaires et les entrepreneurs ; le droit de prendre les terrains, en donnant une indemnité préalable ; le règlement équitable de ces indemnités, et l'exemption de tout impôt sur les canaux ou les chemins qui seront construits.

A cette loi ajoutons une loi relative à la fondation d'un musée national et à l'établissement d'un théâtre à Pesth ; n'oublions pas l'obligation imposée aux juges de motiver leurs arrêts, et nous aurons une idée des innovations de la dernière Diète ; innovations importantes qui doivent influer sur l'état de la société civile, politique et industrielle, qui essaient de donner à la Hongrie un tiers-état, une industrie, un commerce, les beaux-arts sans lesquels il n'y a point de civilisation, et cette justice éclairée, intelligente, sans laquelle il n'y a point de société qui soit stable, toutes choses que la Hongrie n'avait pas. Certes, à considérer l'ensemble de ces travaux et leur influence, on peut dire que la dernière Diète n'a pas perdu son temps, et on regrette que ses délibérations ne soient pas plus connues en Europe.

Que fait l'Autriche à l'égard de ce mouvement qui travaille la Hongrie? Elle semble chercher à suspendre le mouvement national, sans cependant le craindre ; et si elle y met obstacle, c'est plutôt parce qu'en général l'Autriche n'aime pas à aller vite, que parce qu'elle est décidée à

combattre le patriotisme hongrois. Tantôt elle cède, tantôt elle refuse, afin de ne pas épuiser du premier coup les concessions qu'elle a à faire. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a en Autriche une sorte d'opinion publique, celle des salons, et que dans les salons de Vienne il y a contre la Hongrie la même mauvaise humeur qu'en Hongrie contre Vienne. On critique, on raille volontiers le patriotisme hongrois; mais, après tout, le patriotisme viennois qui raille la Hongrie et le patriotisme hongrois qui gronde contre Vienne ne sont pas plus forts et plus vivants l'un que l'autre: ce sont des souvenirs; c'est l'écho de vieilles haines, rien de plus. Que gagnerait la Hongrie à se séparer de l'Autriche? Elle n'est forte que par son union avec l'Allemagne; elle est plus puissante en s'appuyant sur l'Allemagne, en s'aidant de sa langue, en recevant un peu de son esprit de civilisation, en lui donnant un peu de son esprit de liberté, qu'en remontant péniblement le cours des siècles pour retrouver le roi André ou le roi Mathias Corvin. Il y a en ce moment deux peuples de la monarchie autrichienne qui se sont épris de goût pour leur ancienne langue, la Bohême et la Hongrie. Comme témoignage d'une sorte de ferveur littéraire, ou encore comme preuve d'une sorte de fierté et de vigueur nationales, ce mouvement de restauration n'a rien que de fort bon. Mais cela ne peut guère aller plus loin que la littérature, sous peine de faire tort à la civilisation européenne. La civilisation européenne vit en faisceau, et c'est là sa force. Brisez-la en petites gerbes, divisez les nations en tribus et les langues en patois, il n'y aura plus d'Europe.

L'Autriche ne craint point le mouvement national de la Hongrie; elle le tracasse, si j'ose ainsi parler, plutôt qu'elle ne le contrarie, et il entre dans cette tracasserie un peu

de sa politique générale et un peu de la mauvaise humeur viennoise contre la Hongrie. Quant au mouvement libéral, au risque de faire un paradoxe, j'ose dire qu'elle le favorise plutôt qu'elle ne le combat, et que de ce côté elle suit encore le branle donné à son gouvernement par Joseph II. Comme il s'agit de l'amélioration du sort des paysans, et par conséquent de la stabilité de son ordre social, comme il s'agit aussi d'abaisser quelque peu l'aristocratie hongroise qui tient tête au cabinet de Vienne, l'Autriche voit de bon œil les mesures prises par la Diète dans l'intérêt des colons. Ça même été souvent un spectacle piquant de voir l'Autriche appuyer les lois favorables au petit peuple et l'aristocratie combattre ces lois. Mais, en même temps, et pour prendre sa revanche contre l'Autriche, l'aristocratie réclamait la liberté de la presse, liberté fort innocente au surplus dans un pays où le petit peuple ne sait pas lire. Dans ce bizarre démêlé, où chacun était libéral d'un côté et illibéral de l'autre, je regrette, comme Français et comme citoyen d'un État libre, qu'on n'ait pas essayé de mettre tout le monde d'accord, en donnant la propriété aux paysans pour plaire à l'Autriche et la liberté de la presse à la Hongrie pour plaire à la Diète.

Les lois qu'a rendues la Diète montrent quel est l'esprit qui anime aujourd'hui la Hongrie, esprit plein de sagesse et de bon sens. Point de vaines agitations, pas de théories chimériques et qui ne servent qu'à satisfaire les rêveurs. Tout se fait dans une vue de pratique et d'utilité: les innovations matérielles accompagnent les réformes sociales, et en même temps que la loi crée un tiers-état, l'industrie agrandie et vivifiée lui crée de nouvelles carrières, si bien que l'équilibre se trouve maintenu entre les prétentions et les emplois qui naissent le même jour, pour ainsi dire, et

l'un pour l'autre. Voilà la nouvelle Hongrie ; voilà le pays qui croît à la civilisation sur les bords du Danube. C'est une force et un intérêt de plus pour ce grand fleuve (1).

1836.

(1) L'insurrection de 1848 n'a pas changé la marche des choses en Hongrie ; elle l'a seulement interrompue, par un épisode romanesque et douloureux qui est le dernier éclat de la nationalité hongroise, égarée et trompée par un tribun hardi, orateur plutôt qu'homme d'État. Kossuth dans l'histoire sera le Rienzi de la Hongrie ; rien de plus. Maintenant que l'égarement de la nationalité est fini, j'espère que le mouvement social va reprendre son cours. (1852)

IX.

LE DANUBE DE PESTH A BELGRADE.

Voilà douze grands jours que je suis sur le Danube et j'ai encore cinq à six jours à y rester pour parvenir à son embouchure. Je puis vous donner quelques renseignements sur les avantages et les inconvénients de cette nouvelle route de Constantinople.

On me disait à Vienne, en riant, que depuis que les Anglais avaient découvert le Danube, ils accouraient en foule par cette voie pour jouir de leur découverte, et que, à Londres, c'était le fleuve à la mode en ce moment. Je ne sais pas si la mode durera ; ce que je sais, c'est que j'ai rencontré, à la quarantaine d'Alt-Orschova, dix ou douze Anglais qui, sur la foi de la mode, avaient pris ce chemin pour revenir de Constantinople à Paris. Je vous assure qu'ils ne le reprendront pas.

On peut partager la navigation du Danube en quatre parties : 1° de Vienne à Drenkova ; 2° de Drenkova à Skela-Gladova ; 3° de Skela-Gladova à Galatz ; 4° enfin de Galatz à la mer Noire et à Constantinople.

Ce n'est pas à Vienne même qu'on s'embarque sur le bateau à vapeur. C'est à l'extrémité du Prater que l'on va s'embarquer, afin d'éviter les détours que fait le fleuve.

Quand on voyage pour son plaisir, ce n'est point un mal de traverser le Prater et de faire ses adieux à Vienne par le plus beau côté. Figurez-vous un voyage qui commence par une promenade au bois de Boulogne, et quel bois de Boulogne, que le Prater, traversé par le Danube qui y serpente en mille façons, à travers des arbres séculaires dont quelques-uns penchent sur ses eaux comme pour y tomber, animé par la course et les bonds de je ne sais combien de cerfs et de biches qui y vivent en liberté! Ces cerfs sont nourris dans des cabanes répandues çà et là dans le Prater; ne craignant rien, ils sont d'une familiarité charmante, et vous les voyez rassemblés en bandes dans les allées, attendre les voitures ou les cavaliers qui s'y promènent, puis, se dispersant à leur approche, aller se reformer dix pas plus loin. Ce beau fleuve coulant à pleins bords au milieu de la forêt, ces cerfs qui jouent, ces voitures élégantes, ces cavaliers, ces guinguettes toujours peuplées de convives, tout cela fait le plus piquant contraste. C'est une forêt d'Amérique à côté d'une capitale européenne.

Quant à l'homme qui voyage pour ses affaires, je ne doute pas qu'il ne préférât à la belle verdure du Prater réfléchie dans les eaux du Danube, un point de départ plus rapproché de Vienne.

De Vienne à Presbourg, les rives du Danube n'ont rien de remarquable. Presbourg est une ville de province, assez petite, assez pauvre, sans antiquités, sans caractère, et dont la maison d'Autriche a fait la capitale de la Hongrie et le siége de la Diète, pour avoir la Hongrie sous sa main et à la portée de son pouvoir. Presbourg n'a d'autre mérite que d'être à dix lieues de Vienne; c'est là ce qui a fait sa fortune à la cour d'Autriche; c'est là ce qui fait son tort

aux yeux de la Hongrie. Les capitales des États ne se placent pas au hasard et par caprice. Il est commode, pour l'administration autrichienne, d'avoir près de soi la capitale de la Hongrie ; mais cette commodité n'est pas une raison capable de créer une capitale.

Du haut du château de Presbourg, qu'un incendie a détruit et qu'on n'a pas pris soin de réparer, on voit s'étendre sous ses yeux une vaste et immense prairie semée d'arbres et coupée en plusieurs sens par les plis et les replis du Danube ; c'est la Hongrie, c'est bien cette plaine fertile en pâturages qu'au IXe siècle Arpad et ses compagnons vinrent conquérir pour leurs chevaux. En voyant cette terre plate et verdoyante, je me souvenais du récit que font de la conquête du pays les anciens chroniqueurs hongrois. Comme dans la Bible pour la terre promise, un messager avait été envoyé à la découverte ; il était descendu vers le Danube ; le lieu lui avait plu, et il était venu vers le chef du pays qui le reçut très-bien, croyant que c'étaient des paysans qui demandaient à cultiver la terre. Casid (c'était le messager) emplit une bouteille d'eau du Danube, mit de l'herbe des champs et de la terre dans un sac, et revint trouver ses compatriotes, auxquels il raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu ; il finit en leur présentant l'eau, l'herbe et la terre qu'il avait rapportées. Ils en goûtèrent ; l'eau leur parut bonne, la terre bonne, et l'herbe aussi bonne pour leurs chevaux, et ils poussèrent trois grands cris, pour l'eau, pour la terre et pour l'herbe. (Pas plus de scrutin dans cette Diète que dans celle de nos jours.) Alors ils envoyèrent au chef du pays (c'était Zventibold, roi de la Moravie) un cheval blanc avec une selle d'or et une bride d'or, lui demandant de leur accorder de l'eau, de la terre et de l'herbe du pays.

« Prenez-en tant que vous voudrez, dit Zventibold en riant. »

Sur cette réponse, Arpad entre avec ses guerriers dans le pays, et envoie ce nouveau message à Zventibold :

« Arpad et ses hommes te somment de quitter cette terre, parce qu'ils l'ont achetée de toi, la terre avec le cheval, l'herbe avec la bride, l'eau avec la selle.

»— Eh bien! dit Zventibold, je tuerai le cheval avec une massue du bois qui naît de la terre, je jetterai la bride dans les herbes des prés, et la selle dans l'eau du Danube, et, n'ayant plus rien de vous, je serai quitte.

»— Non, répondit le messager; si tu tues le cheval, tes chiens le mangeront; si tu jettes la bride dans les prés, tes faneurs la trouveront; si tu jettes la selle dans le Danube, tes pêcheurs la porteront au rivage. Le cheval, la bride et la selle sont donc à toi, et l'eau, la terre et l'herbe sont à nous. »

La discussion est subtile; elle finit par une grande bataille qui donna aux Hongrois la Hongrie et ses vastes prairies, et ses nombreuses eaux : car la Hongrie est en même temps une des plus grandes plaines de l'Europe, et une des mieux arrosées.

C'est surtout de Presbourg à Pesth qu'on est frappé de cet aspect plat et verdoyant de la Hongrie. Le fleuve coule à travers des steppes de verdure, sans un village sur ses bords. Rien ne ressemble si peu à nos fleuves de France ou au Rhin, dont les bords sont animés par je ne sais combien de bourgs et de villages, où tout rappelle l'homme et la civilisation. Ici rien de pareil : l'homme ne paraît nulle part; le bateau seul anime cette masse d'eau qui roule entre les îles et les bancs de sable avec un silence, un abandon, une solitude qui fait songer à ces fleuves

américains, si grands aussi, et qui n'ont de bruit et de mouvement aussi que celui des bateaux à vapeur qui les sillonnent. Cette absence de villages dans les campagnes et cette absence d'antiquités dans les villes est un des caractères de la Hongrie. Vous faites de longues lieues sans voir une habitation ; vous parcourez les villes sans voir aucun édifice qui remonte à plus d'un siècle. La noblesse autrichienne prétend même qu'il en est des généalogies hongroises comme de leurs villes. Cette absence de villages dans les campagnes, d'antiquités dans les villes, d'ancienneté dans les familles, tient à l'histoire même de la Hongrie. Exposés à l'incursion des Turcs depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIe, les paysans hongrois n'ont point semé leurs villages dans la campagne, comme ont fait les paysans des pays plus tranquilles, où les maisons se plaçaient près du lieu d'exploitation. Ils ont groupé leurs habitations en masses, afin de pouvoir mieux résister aux Turcs. De là des campagnes désertes et çà et là des villages, dit-on, plus peuplés que des villes. Quant aux villes prises et reprises, brûlées et rebrûlées cent et cent fois, comment auraient-elles conservé quelqu'ancien monument ? Les familles n'ont pas moins souffert : elles ont disparu dans les guerres ou elles ont perdu leurs traditions ; ou bien même elles se rattachent aux Turcs vainqueurs, et de là le mot tant soit peu moqueur des grands seigneurs autrichiens : « Quand ces familles hongroises ne savent plus à quoi se rattraper, elles disent qu'elles descendent des Turcs. » A Dieu ne plaise que je juge entre les prétentions de l'aristocratie autrichienne et de l'aristocratie hongroise ! mais, quant à moi, si tout est nouveau en Hongrie, loin de l'en plaindre, je suis tout près de l'en féliciter. N'ayant point de

passé, elle doit viser à l'avenir; car de même que l'ancienneté est souvent un obstacle au progrès, la nouveauté y est un acheminement.

La Hongrie, selon moi, ne commence qu'avec les victoires du prince Eugène. Avant cette époque, il y a une vieille et belle Hongrie, celle de saint Étienne, d'André, d'Huniade et de Mathias Corvin; mais cette Hongrie finit à la bataille de Mohaz en 1516. Depuis 1516 jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, elle lutte contre les Turcs. Bude n'est reconquise sur les Turcs qu'à la fin du XVIIe siècle. Pesth, grande et belle ville, placée en face de Bude, ne commence à être quelque chose qu'à partir du XVIIIe siècle. Pesth et Bude font à elles deux la capitale de la Hongrie. Pesth joue le rôle de la Chaussée-d'Antin, et Bude celui de la Cité ou du Marais; l'une toute jeune, toute neuve et vouée à la civilisation moderne, l'autre qui garde les souvenirs de la vieille Hongrie; et l'on prétend que l'opinion de ces deux parties de la capitale s'accorde avec leur aspect : à Pesth, l'esprit de progrès et de libéralisme; à Bude, l'esprit nobiliaire. Le comte Szecheny, l'un des réformateurs de la Hongrie, habite Pesth; l'archiduc palatin, le représentant de l'Autriche, réside dans le château de Bude.

J'insiste sur cet aspect de nouveauté qui caractérise la Hongrie en général. On croit que c'est un vieux pays; ce qui trompe, c'est son histoire, parce qu'on ne voit pas que cette histoire se sépare en deux parties qui ne se touchent point; ce qui trompe encore, c'est sa Diète et son aristocratie. Une assemblée qui date de huit cents ans, cela nous fait grand effet; une aristocratie qui a le privilége de siéger seule dans cette assemblée, cela nous paraît de l'ancien régime, s'il en fut jamais. Sans vou-

loir prendre en témoignage les dédains de l'aristocratie autrichienne, l'aristocratie hongroise cependant n'est pas aussi ancienne que la Diète, cela est certain, et de plus, cette aristocratie a le privilége de se renouveler sans cesse, si bien que la nouveauté se rencontre dans le sein même du corps où l'on croit le moins la rencontrer. L'Empereur peut créer des magnats; la Diète doit les confirmer, c'est une sorte d'adoption publique, et cette année je vois dans les décrets de la Diète un assez grand nombre d'adoptions de ce genre. Pour être magnat, il faut, outre le titre que confère l'Empereur et que reconnaît la Diète, avoir des terres en Hongrie; et cette nécessité est une des choses qui contribuent le plus au renouvellement de la noblesse hongroise. Les terres étant meilleur marché en Hongrie qu'en Autriche, et de plus, donnant des droits seigneuriaux et politiques, beaucoup d'Autrichiens en achètent et sollicitent ensuite le titre de nobles. De cette manière, le commerce et l'industrie recrutent peu à peu la noblesse hongroise, qui tend chaque jour davantage à devenir une aristocratie purement politique, et qui, grâce à cette perpétuelle recrue, échappe à l'esprit de routine et d'entêtement.

De Pesth à Mohaz, de Mohaz à Peterwaradin, de Peterwaradin à Semlin, les bords continuent à être plats. A peine, de temps en temps, quelques collines. L'histoire seule anime ces bords insignifiants et monotones. La marche des Turcs, leur progrès et, plus tard, leur retraite et leur décadence, est empreinte dans les noms qui bordent ces rives. Du XVe au XVIIe siècle, les Turcs avancent. Depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, ils reculent. Je vois sur le Danube les étapes de leurs victoires et de leurs défaites. Hier, je passais devant Nicopolis, où Bajazet donna un si

terrible coup à la chrétienté. Plus haut, j'avais vu Mohaz, où périt l'indépendance de la Hongrie ; Bude, qui fut longtemps turque, et Vienne, qui faillit le devenir. Voilà leurs progrès. Quand je redescends le fleuve, je vois leur retraite. Chassés de Vienne, chassés de Bude, ils vont tomber à Peterwaradin sous l'épée française du prince Eugène. A mesure que je descends le Danube, leur chute semble s'accélérer : voici Belgrade, depuis longtemps le boulevard de leur empire ; à peine est-elle encore turque, et plus loin commence cette ligne de forteresses que les Russes n'ont jamais prises qu'après de sanglants combats, mais qui témoignent toutes d'un empire qui se défend péniblement, et non plus d'un empire qui marche en avant. Sous ce rapport, la descente du Danube est un cours d'histoire fort instructif.

Belgrade est la première ville turque que j'aie rencontrée, et j'ai été frappé au premier coup d'œil du gracieux mélange d'arbres et de maisons qu'elle présente à la vue. De ce côté, rien ne se ressemble si peu qu'une ville européenne et une ville turque. Nos villes sont des amas de maisons, sans air, sans verdure. Nous groupons nos habitations et nous les coupons par des rues plus ou moins régulières. Ici, les habitations ne sont pas serrées l'une contre l'autre ni distribuées régulièrement. Tout semble bâti au hasard ; une seule idée semble avoir présidé à l'arrangement de ce chaos, c'est le soin que chacun a mis à entourer sa maison d'un peu de verdure. Les villes turques sont bien plus agréables à voir de loin, qu'à visiter de près, et j'en aime mieux le coup d'œil et la perspective que l'intérieur. Les maisons de Belgrade sont du reste fort pauvres et bâties en bois pour la plus grande partie. Excepté quelques minarets qui s'élancent avec leurs pointes

argentées, point d'architecture. Il semble qu'avec leurs goûts pour la verdure et pour la campagne, les Turcs n'aient aussi voulu bâtir que des cabanes et des chaumières.

Placée entre le Danube et la Save, Belgrade est une ville importante; c'est le boulevard de l'empire turc contre l'Autriche, c'est la clé de la Serbie. Un arrangement qui caractérise la politique de notre temps, qui n'aime guère à rien décider d'une manière définitive, a fait que cette clé de la Serbie n'est point entre les mains de la Serbie, mais entre les mains des Turcs. Permettez-moi de vous expliquer rapidement cet arrangement.

Belgrade, Semendria et Orschova sont les trois forteresses qui défendent l'empire turc contre l'Autriche, Belgrade en face de Semlin, Semendria et Orschova en face du Banat autrichien et des colonies militaires. Ces trois forteresses sont en Serbie. Dans les guerres entre les Turcs et les Serbiens, les Turcs perdirent les villes mêmes bâties sous ces forteresses, et Belgrade, Semendria et Orschova tombèrent au pouvoir des Serbiens. Les citadelles seules restèrent entre les mains des Turcs. La paix a sanctionné cette état de choses; mais qu'est-ce qu'une paix qui laisse subsister toutes les difficultés mêmes de la guerre? Les Turcs possèdent donc les forteresses et les Serbiens possèdent le pays et les villes. Vous concevez quelles complications doivent naître de cet arrangement.

Au premier coup d'œil, les Turcs qui sont à Belgrade, à Semendria, à Orschova, semblent un corps d'occupation; ils ont l'apparence de vainqueurs et de maîtres. En fait, ce sont des prisonniers et des ôtages. Enfermés dans les forteresses, ne pouvant rien posséder au dehors, réduits à la plus profonde misère, pouvant à peine vivre, comment

pourraient-ils défendre ces forteresses qui sont confiées à leur garde? Ils vivaient de la dîme qu'ils percevaient sur les terres qui leur étaient données en fief. La victoire des Serbiens a supprimé les fiefs et les dîmes, et le Sultan a oublié de remplacer ces dîmes par un revenu ou par une paie. Pauvres et en petit nombre, au milieu d'une population étrangère, les Turcs, à Semendria et à Orschova ont senti leur faiblesse et s'y sont résignés. Ils ont abjuré cet orgueil ottoman qui les avait rendus odieux aux Serbiens, et ils vivent en bonne intelligence avec leurs anciens sujets, devenus aujourd'hui les arbitres de leur sort. Aussi la haine des Turcs devient chaque jour moins vive en Serbie; car des Turcs, les Serbiens ne haïssaient que la tyrannie; il y a du reste dans les mœurs simples et guerrières des Turcs quelque chose qui convenait au caractère des Serbiens.

A Belgrade, dit-on, les Turcs ne se sont point résignés à leur faiblesse. Ils sont plus pauvres peut-être et plus misérables encore qu'à Semendria et à Orschova, mais ils y sont plus fiers, soit que les souvenirs guerriers de Belgrade nourrissent leur orgueil, soit qu'ils sentent ce que pourrait être cette ville placée au confluent du Danube et de la Save, soit enfin que le vieux levain de sédition qui fermentait toujours à Belgrade agite encore leurs esprits et les empêche de plier sous le joug même de la nécessité. On me conte des traits de pauvreté et d'orgueil qui touchent à l'héroïsme ou au ridicule. On voit des Turcs rester toute la journée assis dans un café, fumant leur pipe, ainsi qu'au temps de leur grandeur, ne mangeant pas, faute d'argent, mais ne travaillant pas, ce qui les rabaisserait jusqu'à la condition de rajas ou de sujets, comme si cette persévérance dans leur dignité de maîtres et de vain-

queurs devait finir par vaincre le sort qui se lassera plus tôt qu'eux-mêmes. Si parfois la faim l'emporte sur l'orgueil, s'ils demandent à un chrétien de les secourir, c'est du ton d'un maître qui consent à recevoir un service d'un de ses esclaves.

L'orgueil ottoman va bien jusqu'à mourir de faim; mais il ne va pas jusqu'à monter la garde sur les remparts de la forteresse. Nous étions un assez grand nombre de voyageurs rassemblés sur le pont du bateau pour voir Belgrade; plusieurs d'entre nous avaient des lunettes d'approche. Nous n'avons pas vu un seul soldat, une seule sentinelle. Les murs de la forteresse, qui sont encore en assez bon état, suffisent sans doute à la défendre, selon le jugement des Turcs. Quant à la ville, les murailles sont presque partout détruites. A Semendria, à Orschova, même abandon sur les remparts et même silence.

En voyant ce délaissement, on se demande à quoi peuvent servir des forteresses ainsi abandonnées. Est-ce l'Empire ottoman que défendent ces forteresse? Personne ne peut le prétendre sérieusement. Pourquoi donc ne pas avoir donné à la Serbie les places qui sont sur son territoire? Pourquoi avoir emprisonné inutilement quelques milliers de Turcs dans des citadelles isolées au milieu d'un pays ennemi? Est-ce un dernier hommage rendu à la vieille majesté de l'Empire ottoman? Hommage funeste et dérisoire. L'Empire ottoman a dans la Serbie et dans le courage de ce peuple un boulevard plus puissant contre l'Autriche que ne le seront jamais Belgrade, Semendria et Orschova, telles qu'elles sont aujourd'hui. Donner Belgrade à la Serbie, c'est ajouter encore à la force de ce boulevard. Avec Belgrade et les deux autres forteresses, la Serbie devient vraiment indépendante. Mais ce n'est

plus la Porte qui doit craindre que la Serbie devienne vraiment indépendante. Depuis qu'elle n'a plus l'espoir de conquérir les provinces qui se sont détachées de son Empire, telles que la Serbie, la Grèce, la Valachie et la Moldavie, la Porte, loin d'avoir intérêt à leur faiblesse, a intérêt à leur prospérité et à leur force ; car ce sont autant de barrières qu'elles met entre elle et ses adversaires.

1836.

X.

LE DANUBE DE DRENKOVA A ORSCHOVA. — LA TABLE DE TRAJAN.

De Vienne jusqu'à Drenkova, dans le Banat, le bateau à vapeur met cinq jours. On arrive à Drenkova le sixième jour, et souvent l'on part le même jour pour Alt-Orschova. C'est à Drenkova que commencent les difficultés et les lenteurs de la navigation du Danube. Jusques là il n'y a rien à dire, sinon qu'on s'arrête de trop bonne heure, et que peut-être on pourrait aller la nuit, surtout quand il fait clair de lune ; mais tout cela est peu de chose, et jusqu'à Drenkova les communications sont régulières et suffisamment promptes. Pour la Hongrie le problème est chose résolue. C'est un grand avantage pour elle, et sa navigation intérieure n'est plus une question. Tous les jours des bateaux à vapeur vont et viennent sur le fleuve qui la traverse dans toute sa longueur. La question qui reste encore à décider, c'est de savoir si cette navigation peut se prolonger jusqu'à la mer Noire, et si la Hongrie peut devenir, par le Danube, la grande route de l'Orient : question immense pour elle et pour l'Europe ; question encore indécise et dont l'étude commence à Drenkova.

Soit ignorance, soit hommage rendu à l'étendue de son cours, les anciens avaient fait du Danube deux fleuves séparés, le Danube et l'Ister : le Danube, tant qu'il coule en

Germanie et jusqu'aux cataractes ou brisans; l'Ister, au-dessous des cataractes et jusqu'à la mer Noire. La nature du fleuve ou plutôt des lieux qu'il traverse, se prête à cette séparation en deux fleuves différents, et quand on descend le Danube, on est frappé de voir quelle solution de continuité il y a entre les deux parties de son cours, entre le haut et le bas Danube.

Vous n'attendez de moi aucune discussion scientifique sur le cours du Danube; mais j'aime à me prêter aux recherches et même aux rêveries des savants. Quand, près de Belgrade, on est en face des montagnes de la Serbie d'un côté, et du Banat de l'autre, et qu'on voit le Danube se diriger vers cette muraille de rochers, on se demande involontairement par où va passer ce grand fleuve; et quand on aperçoit la fente étroite et tortueuse qui s'ouvre entre les deux chaînes de montagnes, on se demande encore si ce grand fleuve pourra entrer tout entier dans cette gorge resserrée et y faire tenir toutes ses eaux. Le Danube semble lui-même éprouver une sorte d'incertitude. Son cours s'élargit d'une façon remarquable entre Belgrade et la rive du Banat, comme s'il allait former un vaste lac au lieu de suivre sa marche vers l'Orient. Cet aspect du fleuve a suggéré à un naturaliste allemand, le docteur Griesebach, qui a publié un voyage dans la Turquie d'Europe, deux conjectures ingénieuses et qui me plaisaient, quand je les lisais sur les lieux. La première, c'est que toutes les eaux du Danube hongrois n'arrivent pas au Danube valaque et qu'il y en a une partie qui se perd dans des abîmes souterrains, comme c'est le cas pour quelques fleuves; de telle sorte que le Danube inférieur, ou l'Ister des anciens ne serait qu'une portion et une branche, pour ainsi dire, du Danube supérieur. Mais si le Danube en-

gloutit ainsi une partie de ses eaux, où est l'abîme? où se fait l'absorption ? Et comment n'y a-t-il pas quelque part un tourbillon qui indique l'endroit où les eaux vont s'engloutir ? Je sais bien qu'entre les montagnes de la Serbie et du Banat, dans l'ouverture qu'il s'est faite, le Danube semble se rétrécir si singulièrement qu'à mon retour, traversant les montagnes et voyant au détour d'une route un cours d'eau qui me semblait charmant, je m'écriai : la jolie rivière ! cette jolie rivière était le Danube. Mais, quoi qu'il en soit de ce bizarre rétrécissement, rien ne montre l'engloutissement qu'a imaginé le docteur Griesebach : c'est une conjecture seulement que suggère l'aspect du fleuve.

La seconde conjecture de mon docteur n'est qu'une pure rêverie ; elle ne me répugne pas plus pour cela. Que serait-il arrivé, dit-il, si la fente où coule le Danube, entre le Banat et la Serbie, ne s'était pas ouverte et creusée au-dessous du niveau du point de partage des eaux entre le bassin de la Morava et du Vardar (1) ?

Le Danube alors, prenant le lit de la Morava jusqu'au versant septentrional du Tchar-Dagh, puis le lit du Vardar, aux pieds du versant méridional de la même montagne, aurait coulé vers le sud et débouché dans le golfe de Salonique. « Quelle influence, continue le docteur, aurait eue sur la civilisation ce simple changement de niveau ! Grâce à ce vaste fleuve, ayant son embouchure dans leur mer, les Grecs auraient pu pénétrer au cœur de l'Allemagne. » Le docteur Griesebach a raison : changez, ne serait-ce que de quelques centimètres, le niveau du point de partage des eaux ici ou là, tout est changé dans le monde et dans l'histoire. Un centimètre de moins a fait

(1) La Morava se jette dans le Danube près de Semendria, et le Vardar se jette dans le golfe de Salonique.

couler le Danube dans la mer Noire ; un centimètre de plus l'eût fait couler dans la mer Egée. Une fois même que nous supposons que le Danube n'eût point trouvé sa route entre le Banat et la Serbie, ce n'est point seulement dans la Morava, et de là dans le Vardar et le golfe de Salonique qu'il va se rejeter, c'est dans la Save qui le mène tout près de l'Adriatique, si bien que, grâce aux diverses embouchures que vous lui donnerez, il aura tour-à-tour pour instituteurs des populations qu'il traverse, Athènes et Venise, la civilisation grecque et la civilisation italienne. Il y a plus : puisque nous supposons que la nature a mis ou ôté quelques centimètres ici ou là, nous pouvons supposer aussi à plus forte raison que l'homme met une digue où il y avait un vallon, un canal où il y avait une montagne ; alors aussi tout va changer. L'homme, en effet, a sur la géographie plus de pouvoir qu'on ne lui en attribue ; il change les climats, il métamorphose la nature sans le vouloir souvent et sans qu'il s'en doute. Si les Éthiopiens faisaient un canal pour détourner le Nil vers la mer Rouge, il n'y aurait plus d'Égypte : « Ou même, dit le père Castel (1), supposons que les Éthiopiens, par malice, par intérêt, ou par philosophie et pour faire une belle expérience, se mettent dans l'esprit de ramasser dans des réservoirs les pluies abondantes qui tombent pendant deux mois en Éthiopie et qui déterminent les inondations du Nil, voilà dès lors toute l'Égypte qui devient un désert stérile, comme la Lydie sa voisine. » A quoi bon, dira-t-on, cette géographie conjecturale et hypothétique? à mieux comprendre l'histoire des lieux et la destinée des fleuves ; car les fleuves, les lacs, les mers ont, pour ainsi dire, leur vocation qui résulte de leur

(1) *Esprit du père Castel. — De l'action des hommes sur la nature*, p. 168, etc.

forme, de leur situation, de leurs rapports réciproques. Il y a même pour une mer une différence à être semée de terres fréquentes,

Crebris freta consita terris,

à se repandre en golfes, en détroits, à toucher par mille points divers la terre et les hommes, ou à être une immense masse d'eau sans interruption et sans relâche. Il y a aussi pour un fleuve une différence à avoir son embouchure dans une mer civilisée et commerçante ou dans une mer barbare et inhospitalière, à aboutir au midi ou au nord (le Rhône est plus anciennement civilisé que le Rhin), à traverser des plaines fertiles ou des montagnes impraticables, à avoir un libre cours ou à être semé de cataractes ou de brisans. Or, ces différences de destinées, qui créent elles-mêmes des différences dans l'histoire des peuples, se comprennent d'autant mieux qu'on compare dans la pensée la destinée qu'un fleuve tient de son cours réel et la destinée qu'il aurait eue en changeant quelque peu ce cours. Telle est l'innocente conjecture que se permettait le docteur Griesebach, à l'aspect du Danube entrant dans sa gorge de montagnes; telle était la rêverie à laquelle je m'associais en voyant les lieux qui l'avaient suggérée et qu'elle animait pour moi de cet intérêt que la pensée humaine donne à tout ce qu'elle touche.

Je me hâte de quitter mes songeries géographiques et de revenir au simple récit de ce que j'ai vu.

Et d'abord, si vous êtes heureux en voyage, si le soleil vous suit et vous fait un beau ciel partout où vous allez; si vous avez quelque secret pour avoir de ces nuits à la fois douces et fraîches qui sont bonnes aux sens

et même à l'esprit de l'homme ; si, de plus, vous aimez à vivre à bord d'un bateau à vapeur et à voyager par caravanes, comme on voyage en Suisse ; si cette société improvisée qui s'y trouve rassemblée de toutes les parties de l'Europe, vous plaît et vous amuse ; si enfin votre bonne étoile fait qu'à bord des bateaux où vous montez, il y ait toujours à coup sûr quelques jolies femmes qui, en moins de deux heures, mettent la zizanie entre les passagers, alors ne craignez point la traversée entre Drenkova et Skela-Gladova. Tous les obstacles que rencontre le Danube à traverser les montagnes qui semblent vouloir arrêter son cours, seront pour vous autant de paysages et des plus beaux qui soient au monde; toutes les lenteurs qu'éprouve le voyage se tourneront en promenades plus charmantes les unes que les autres. Figurez-vous un voyage de Suisse sur le Danube : voilà ce qui attend le voyageur de Drenkova jusqu'à Skela-Gladova, mais, je le répète, le voyageur heureux ; car si vous êtes né malencontreux, si la pluie s'attache à vous, si le soleil vous fuit, si vos nuits sont brumeuses et froides, si, quand vous montez dans une voiture publique ou sur un bateau à vapeur, vous n'y rencontrez d'ordinaire que des femmes laides et criardes et des enfants sales et pleureurs, alors ne vous risquez pas à faire le voyage de Drenkova à Skela-Gladova. Car Dieu sait ce que c'est qu'une partie de campagne quand il pleut, qu'on n'a pas d'abri et qu'on n'est pas en bonne compagnie !

C'est à Columbatz que commencent les montagnes; c'est là que commence cette Suisse danubienne, où j'ai passé cinq jours, cinq jours pour faire à peu près vingt-cinq lieues, pas plus. Pour le voyage, cette lenteur est insupportable; pour la promenade et la partie

de campagne, c'est un charme de plus. Il faut, quand on prend cette route, n'être point pressé; c'est un point capital; et aussi bien, n'être point pressé est le conseil que je donnerais volontiers à quiconque traverse l'Allemagne (1). En passant le Rhin, il faut laisser l'impatience sur la rive gauche.

L'entrée de la Suisse danubienne à Columbatz est admirable. A droite, sur la rive servienne, la vieille forteresse de Columbatz, encore debout avec ses tours que baigne le Danube; à gauche, sur la rive du Banat, les ruines d'un vieux château, et, au milieu du fleuve, la roche nommée Babacaï, qui s'élève comme une sorte de dieu Terme pour avertir de ne pas aller plus loin, et que c'est là que finit le Danube européen. Babacaï veut dire la femme qui fait pénitence, et le nom vient d'une femme que son mari y exposa, dit-on, pour faire pénitence; tradition qui avertit encore suffisamment que c'est ici que finit l'Europe et ses mœurs et ses idées.

De Columbatz jusqu'à Drenkova, le Danube s'ouvre péniblement une route à travers les montagnes qui, des deux côtés, viennent étrangler son cours. De là les plus beaux aspects du monde : le fleuve se ferme et s'ouvre sans cesse, grâce aux détours qu'il est forcé de faire, et forme comme autant de petits lacs de Suisse ; ajoutez que la verdure qui couvre les rochers et les montagnes est plus chaude et plus vive que celle de la Suisse, que ce sont des chênes et des ormes au lieu de pins qui pendent sur toutes ces cimes escarpées, que vous vous sentez au midi, et dans un midi qui n'est ni aride ni dépouillé.

A Drenkova, il faut que le bateau à vapeur s'arrête, les

(1) J'écrivais avant les chemins de fer.

rochers qui hérissent le Danube ne lui permettant pas d'aller plus loin. Ne croyez pas, du reste, que Drenkova soit une ville ou même un village. De ce côté, le prospectus des bateaux à vapeur fait illusion. Quand on dit qu'on s'arrête à Drenkova, on croit que Drenkova est quelque chose. Non! c'est un point de la côte qui s'appelle Drenkova; du reste, pas une habitation, pas une auberge. A peine un hangar que l'administration fait bâtir pour mettre à l'abri les marchandises que transportent ses bateaux. A Basiasch, la nuit précédente, j'avais déjà eu la même déconvenue. Où je croyais trouver un village et une auberge, je n'avais trouvé que la côte, déjà fort belle et fort escarpée, mais tout-à-fait unie et déserte. Je me trompe cependant, il y avait sur la côte une maison : je descendis avec un jeune ingénieur autrichien qui se rendait dans les mines du Banat, et nous trouvâmes un homme et une femme avec lesquels s'engagea le dialogue suivant : « Qu'est-ce que votre maison ? — Une auberge, messieurs. — Ah ! et avez-vous des lits? — Non ! — Avez-vous quelque chose à manger ? — Non ! — Avez-vous du vin ? — Non ! » Voilà l'auberge de Basiasch.

Il était près de onze heures du matin quand nous arrivâmes à Drenkova, et nous craignîmes de ne pas avoir le temps d'arriver à Alt-Orschova avant la nuit. Or, voyager la nuit dans une petite barque, au milieu des brisans, avec les brouillards qui cacheraient la route qu'il faut prendre dans le fleuve, cela parut impossible au capitaine, et l'on se décida à passer la journée à Drenkova. Il faisait un temps admirable. Nous allâmes nous promener dans les bois qui couvrent les pentes de la montagne ; nous visitâmes un beau fort bâti dans les dernières guerres de l'Autriche et de la Turquie, par le baron de Trenck;

d'autres allèrent chasser. Le soir, on se réunit à dîner, puis on passa la soirée sur le pont par le plus beau clair de lune du monde. La conversation ne languissait pas : les uns racontaient comment ils avaient été sur le point de tuer un chevreuil ou un aigle, et comment ils n'avaient rien tué. La médisance aussi animait a soirée.

Je vous assure que quand il fait beau et chaud , quand le cuisinier du bateau à vapeur est bon et qu'il n'y a pas trop d'Anglais dans la société, cette vie à bord du bateau, avec ces promenades dans la journée sur des rives désertes, et qu'on peut croire qu'on explore le premier, tant elles sont solitaires et nues, ces médisances du soir à propos des causeries du matin, ces petites intrigues de bal masqué qui durent huit jours et finissent tout-à-coup, parce l'un va au Midi et l'autre au Nord, tout cela est amusant. Mais tout cela, il faut l'avouer, ne ressemble pas à un voyage, et surtout n'avance guère la communication entre le haut et le bas Danube, entre l'Europe et l'Orient.

Le lendemain, nouveau genre de plaisir : nous quittâmes notre bateau à vapeur et nous descendîmes dans une belle barque conduite par huit rameurs vigoureux qui devaient nous faire franchir les brisans. La barque peut contenir à peu près vingt-cinq passagers, et elle a une petine cabine fort élégante, où peuvent tenir cinq ou six dames au plus. Les malles et les paquets des voyageurs sont embarqués dans des bateaux qui suivent à quelques heures de distance, si bien que chacun est leste et dispos, sans embarras et sans suite, comme il faut être dans une promenade sur l'eau. Ajoutez que la barque n'est point couverte, de façon qu'aucun détail du paysage n'échappe aux promeneurs. Il est vrai, en revanche que, s'il pleut,

on est mouillé jusqu'aux os, et cela pendant huit heures, c'est le temps que dure ce voyage, et sans pouvoir changer d'habits en arrivant à Alt-Orschova, puisque les malles n'arrivent que trois ou quatre heures après les voyageurs.

A Caszan le Danube se resserre encore. On ne remarque pas cependant que le courant soit très-rapide. Cela ne ressemble pas du tout au courant du Rhône dans le Valais et à cette furie des eaux qui se précipitent en grondant à travers les rochers. Comme nos bateliers étaient fatigués, nous descendîmes à Caszan pour une heure, et nous employâmes cette heure à visiter la route nouvelle qui se fait sur la rive gauche, et qui, si elle s'achève, sera un des plus beaux travaux de notre temps. Figurez-vous une longue terrasse aux bords du Danube et suivant toutes ses sinuosités, tantôt construite en chaussée pour traverser les prairies marécageuses, tantôt taillée dans le roc à l'aide de la mine et suspendue aux flancs de la montagne. C'est ainsi qu'elle est à Caszan, avec un parapet en belles pierres de granit du côté du Danube. Nous suivîmes cette belle route pendant un heure ; souvent le rocher se courbait en voûte sur nos têtes. Souvent aussi s'ouvraient dans son sein des cavernes dont nous visitâmes quelques-unes. Je me souviens d'une, entre autres, qui dans l'hiver sert de lit à un torrent. Rien de si varié et de si bizarre que les jeux du rocher dans son intérieur ; ce sont des colonnes tordues et cannelées, ce sont des arcs de triomphe à demi-brisés, des corridors étroits, tout-à-coup des salles immenses; et comme cette caverne a en haut une large ouverture qui fait l'effet de ces croisées en rosaces qui donnent le jour dans nos églises gothiques, la lumière n'y manque jamais ; elle y pénètre partout ; elle en éclaire

tous les détails, et quand on est au fond, on voit encore par cette rosace le ciel bleu et les bois verdoyants de l'autre rive du Danube, ce qui ôte à cette caverne l'horreur et l'humidité ordinaires des souterrains et lui laisse tout le piquant qu'il faut pour égayer des promeneurs.

Si cette route s'achève comme je l'espère, et si la compagnie des bâtiments à vapeur établit entre Drenkova et Skela-Gladova un service de bonnes voitures, avec deux auberges bien tenues, l'une au point de départ et l'autre au point d'arrivée, la communication entre le haut et le bas Danube deviendra facile et on pourra prendre cette voie pour aller à Constantinople. Sans cela, on dépend trop du temps et de la saison.

Il m'est impossible, quoique j'aie horreur des descriptions, de ne pas dire un mot de l'île Borecza. Au sortir de cette gorge étroite où il coulait avec tant de peine, le Danube trouve tout-à-coup, au détour d'un rocher, une charmante vallée; alors il faut voir comme il s'y étend avec plaisir, comme il s'y délasse, comme il aime à rendre à ses eaux leur calme, leur majesté, et comme il devient un lac aussi pur, aussi tranquille que le lac de Bienne; c'est à dessein que je le compare au lac de Bienne : car l'île de Borecza représente tout-à-fait cette île Saint-Pierre, si chère à Rousseau. Comme l'île Saint-Pierre, elle est doucement posée au milieu du lac que fait le Danube, pleine de calme et de grâce, en face de paysages sombres et sévères et de montagnes qui s'élèvent sur leurs étages de rochers aussi haut pour le moins que les montagnes du Jura; au milieu de l'île, à moitié cachée entre la verdure, s'aperçoit une petite église grecque avec son clocher en coupole, tout cela sous un ciel qui ce jour-là était superbe, et sur le lac notre barque, avec le bruit égal de nos rames,

côtoyant cette île charmante, mais ne pouvant y débarquer : car elle est serbienne, par conséquent terre suspecte, et si nous l'eussions touchée il eût fallu faire vingt-un jours de quarantaine, le garde de santé que nous avions à bord ne voulant pas entendre, malgré toutes nos représentations, qu'une si jolie île ne pouvait pas avoir la peste.

Des quatre cataractes du Danube, nous en avions déjà passé trois, et c'est à peine, en vérité, si nous nous en étions aperçus, car ces cataractes ne sont que des brisans, et l'eau n'y est ni plus rapide, ni plus tournoyante, ni plus écumante qu'ailleurs ; il faut seulement savoir passer entre les rochers et connaître le fleuve. La dernière cataracte et la plus forte, celle de la Porte-de-Fer, est après Alt-Orschova que nous apercevions déjà, quand nos rameurs s'approchèrent de la rive serbienne. En cet endroit le vallon où coulait le Danube était d'une solitude et d'une sauvagerie singulières. Des deux côtés, des rochers couverts de bois, pas une maison, pas une cabane sur la rive, pas un homme. Tout-à-coup nos rameurs nous montrèrent sur le rocher un encadrement soutenu par deux génies ailés, avec ces mots encore lisibles au milieu :

Imperatoris Cæsaris divi Nervæ felicis Nerva Trajanus pontifex maximus, Germanicus.....

Le reste de l'inscription est noirci par le feu que les pêcheurs turcs faisaient au pied du rocher. Il serait facile de nettoyer le rocher et de lire le reste de l'inscription, qui m'a semblé en bon état de conservation ; mais, pour cela encore, il faudrait toucher la terre suspecte. Cette inscription est ce qu'on appelle la Table de Trajan. Je restai stupéfait de voir au milieu de ce désert ce monument romain. Quelques-uns de nos compagnons de voyage

croyaient qu'il y avait eu là autrefois un pont, une forteresse, un camp, quelque établissement enfin, ne concevant pas que ce fût en cette solitude que Rome vint graver sa gloire. Et pour qui? pour quels yeux? Ici surtout, au milieu des cataractes du Danube, où la navigation est interrompue, et où quelques pauvres pêcheurs devaient être les seuls spectateurs des trophées de Trajan, jusqu'au jour où des oisifs pénètreraient dans ces déserts et liraient ce monument! — Ah! c'est là ce qu'il y a de beau; c'est là ce qui témoigne d'un véritable amour de la gloire! Non; il n'y avait là ni pont, ni forteresse, ni camp, ni village; non, la côte était stérile et déserte comme elle l'est encore aujourd'hui, et le Danube y grondait solitairement sur les rochers, comme il y gronde encore aujourd'hui. Rome n'avait assemblé personne ici pour contempler sa gloire; mais elle avait voulu que cette gloire, partout présente dans le monde, fût présente aussi dans ce désert, et qu'il fût visible qu'elle avait vaincu la sauvage nature de ces lieux, comme elle en avait aussi vaincu les peuples. J'aime cette nation qui marque sa présence dans tous les coins de la terre, et qui n'en néglige aucun, si reculé et si solitaire qu'il soit; j'aime cette nation à qui il suffit qu'un jour quelques pêcheurs ou quelques oisifs puissent lire sa grandeur écrite sur le rocher, pour qu'elle vienne l'y inscrire, et qui croit que l'admiration de quelques Turcs ignorants et de quelques promeneurs vaut la peine d'une inscription! et elle ne s'est point trompée! Pourquoi est-ce au pied de ce rocher que se donnaient rendez-vous les pêcheurs turcs pour leur repos du soir? C'est que la gloire du grand peuple avait frappé ces esprits ignorants, et que ce rocher gravé, qu'ils noircissaient de leurs feux, parlait à leur imagination! Aux bains de

Mehadia, au milieu des rochers, j'ai trouvé encore la présence de ce peuple; à Jassy, on me disait que dans les forêts de la haute Moldavie, à mesure qu'on défrichait, on rencontrait sous les broussailles des monuments romains; si bien que partout où pénètre la civilisation moderne, et où elle croit poser le pied la première, elle trouve que la civilisation romaine l'a précédée; partout la pierre et la brique crient que Rome était là avant nous et que nous n'avons pas même encore reconnu toutes ses traces.

1836.

XI.

LES BAINS DE MEHADIA. — DIFFICULTÉS DE LA NAVIGATION DU DANUBE.

Mehadia est un établissement de bains, à deux heures d'Alt-Orschova; et quand, grâce aux singuliers arrangements de la compagnie des bateaux à vapeur, vous êtes forcé de rester trois jours à Alt-Orschova, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de fuir bien vite à Mehadia, et d'échanger la saleté de l'auberge d'Alt-Orschova contre la bonne tenue et l'élégance des bains de Mehadia.

Peut-être vous me demanderez pourquoi on est forcé de rester trois jours à Alt-Orschova, dans un mauvais village? Pourquoi une pareille perte de temps dans un voyage? Pourquoi cette interruption de marche dont ne parle pas le prospectus des bateaux à vapeur? Ne pourrait-on pas s'arranger de manière à ce que le bateau qui s'arrête à Drenkova correspondît exactement avec le bateau qui se trouve à Skela-Gladova? Toutes ces question, je les ai faites, et l'on m'a d'abord répondu que les choses étaient arrangées ainsi, réponse toute autrichienne, à laquelle j'ai fait cette réplique toute française : — Et pourquoi les choses sont-elles arrangées ainsi? — Parce que le bateau à vapeur de Galatz qui vient à Skela-Gladova ne peut point arriver plus tôt. — Pourquoi ne part-il

pas plus tôt de Galatz ? — Parce qu'il attend le bateau à vapeur de Constantinople. — Jamais je n'ai pu sortir de ce ricochet de *parce que*, dont le second répète le premier sans l'expliquer, et j'ai fini par me persuader qu'il en était ici, comme de beaucoup d'autres choses où l'homme sage doit s'en tenir au premier *parce que* tout pur.

Nous nous enfuîmes donc à Mehadia. Mehadia m'a enchanté ; et comment n'aurais-je pas été enchanté ? Figurez-vous, au sortir d'une auberge où l'on craint de se coucher, de manger, de se vêtir, tant la saleté vous environne, figurez-vous quel plaisir c'est de se trouver dans un bel établissement où tout respire l'élégance et même le luxe, que j'aimais presque ce jour-là, parce qu'après avoir manqué du nécessaire, le superflu plaît comme revanche et comme dédommagement. Jamais du reste plus beau temps ne m'a semblé illuminer un plus beau lieu. Au milieu d'un vallon étroit où coule la Czerna sur un lit de cailloux de toutes couleurs, auquel la limpidité, et ce que j'appellerais volontiers la minceur de son cours donne l'éclat de la mosaïque, entre deux murailles de rochers qui s'élèvent les uns sur les autres avec des pins en parasol qui garnissent leurs sommets et font jouer sur leurs pics l'ombre et la lumière, vous trouvez deux magnifiques maisons qui se font face l'une à l'autre, avec une vaste cour au milieu : tel est l'établissement de Mehadia, où l'on vient de la Hongrie et de la Valachie prendre des bains d'eaux sulfureuses et ferrugineuses ; car il y a deux espèces d'eaux, et aussi salutaires l'une que l'autre dans leur genre. Autour de l'établissement, dans les bois qui grimpent le long des rochers, sont tracés des sentiers charmants qui conduisent à des belvédères placés sur la montagne. Mais si vous voulez

faire une délicieuse promenade, remontez le vallon de la Czerna, qui se resserre et se rétrécit à chaque pas; accompagnez-y, comme je l'ai fait, deux personnes heureuses de se trouver ensemble et de se sentir l'une pour l'autre une douce et tendre confiance ; entendez-les admirer cette belle nature qui les pénètre et les enivre aisément, parce qu'en elles tout est heureux, comme autour d'elles tout est beau, et que tout ce qu'elles voient et tout ce qu'elles respirent s'accorde avec tout ce qu'elles sentent; quittez-les quelquefois pour voir un détail du paysage, et venez les retrouver sans jamais les surprendre ; goûtez, ne pouvant faire mieux, le plaisir de la confidence et de l'amitié; laissez-vous échauffer à leur âme ; savourez sans jalousie et sans regrets ce reflet de jeunesse qui se joue autour de vous, et, plein alors du double charme de ces sentiments qui ne sont plus faits pour notre âge, et de ces belles journées d'automne qui ne doivent pas non plus durer longtemps, vous croirez comme moi qu'il n'y a pas de lieu au monde plus charmant que Mehadia; — charmant même sans l'accompagnement que je viens de dire, charmant même seul; tant ces paysages des Crapaks sont imposants et beaux : tant surtout ils avaient de quoi me plaire par leur ressemblance avec les paysages d'une partie de la France, avec ceux du Dauphiné ; ressemblance qui touche quand on est à sept cents lieues de son pays ! Tout ce vallon de la Czerna, avec sa chaude et riche verdure aux flancs de la montagne, me rappelait la Chartreuse de Grenoble ; c'est le même aspect solitaire et sauvage ; ce sont les mêmes murailles de rochers dont la cime, au tomber du jour, garde encore les rayons du soleil, longtemps après que le vallon les a perdus. Seulement, au lieu d'arriver à un triste et sombre monastère, où tout parle d'austérités et de rigueurs, vous

arrivez à un lieu de fêtes et de plaisirs; et au lieu de la douloureuse devise : « Frère, il faut mourir », vous trouvez des inscriptions comme celle-ci : *Hygiæ et Veneri*, à la Santé et au Plaisir, inscriptions qui ont douze ou treize cents ans de date, mais qui semblent toujours jeunes, parce que la destination de ces lieux n'a pas changé. Savez-vous, pour un établissement d'eaux minérales, une inscription plus juste et plus vraie que cette vieille inscription déterrée dans les fondations des anciens bains romains? Car les Romains connaissaient aussi les bains de Mehadia ; ils les avaient consacrés à Hercule ; et, dans une des grottes d'où sortent les eaux ferrugineuses, on voit encore la statue d'Hercule taillée en bas-relief sur le rocher ; peuple singulier que nous retrouvons partout, si bien que nous n'avons rien découvert que sur ses pas. Ils connaissaient Mehadia, ses eaux salutaires, le charme de ses paysages, et nous n'y avons rien inventé, ni la santé qu'on y cherche, ni le plaisir qu'on y trouve, ni même ces délicieuses promenades que faisaient avant nous de jeunes chevaliers romains, aussi gais, aussi heureux que nous, et dont les marbres funéraires ornent maintenant la cour de Mehadia. C'est ainsi que cette inscription charmante et voluptueuse, *Hygiæ et Veneri*, laisse encore place, malgré nous, à cette fatale devise des Chartreux que nous croyions avoir oubliée à Mehadia, à force de soleil, de vie et de bonheur.

Je ramenai mes compagnons de voyage à Alt-Orschova, après deux jours de promenade à Mehadia. Nous revînmes la nuit, afin de séjourner le moins possible à Alt-Orschova. C'est moi qui conduisais la voiture, non comme le plus habile, mais comme le moins occupé et le moins distrait. La nuit était douce et fraîche, avec un reste

le chaleur qu'elle gardait des belles journées qui venaient le s'écouler, avec un air embaumé qui descendait de ces montagnes et de ces bois pleins de plantes aromatiques, quelque chose d'une nuit de Naples ; et l'illusion dura jusqu'à Alt-Orschova, où nous retrouvâmes tous les ennuis lu voyage, augmentés des formalités de la douane autrichienne.

Je vous ai fait un récit exact de cette portion de mon voyage sur le Danube. Qu'il me soit permis maintenant de résumer rapidement les obstacles de la navigation sur ce point. C'est là, c'est entre Drenkova et Skela-Gladova qu'est, en quelque sorte, la crise de la question du Danube ; c'est là que sont toutes les difficultés, et ces difficultés jusqu'ici sont loin d'être vaincues. Elles sont de plus l'une nature : 1° difficultés qui tiennent à la nature des ieux ; 2° difficultés qui tiennent aux quarantaines ; 3° dificultés qui tiennent aux mesures de l'administration.

Les difficultés qui tiennent à la nature des lieux sont les plus grandes. L'état du fleuve ne permettant pas aux bateaux à vapeur de continuer leur route, quel moyen prendre pour établir la communication ? On en a proposé plusieurs : 1° Faire sauter les rochers qui obstruent le cours lu Danube ; la dépense est énorme : 2° Creuser un canal, ou plutôt un chenal dans le lit du fleuve. Les ingénieurs ont reconnu les lieux : c'est sur la rive serbiennne que ce canal est plus facile, dit-on, à creuser ; mais la rive serbienne est terre suspecte, et si le service du canal se faisait par le hallage, il faudrait toucher la rive, et aussitôt viennent les difficultés de la quarantaine ; ici encore d'ailleurs les dépenses seraient grandes : 3° Faire une route sur la rive autrichienne. Cette route est commencée ; mais les travaux vont lentement : l'argent manque. On ne

peut guère mettre une pareille route à la charge des communes qu'elle traverse ; car il y a à peine quelques villages sur cette côte. Sera-ce la compagnie qui se chargera de la dépense ? Mais, en fait de dépenses, les compagnies industrielles ne font que les dépenses qui peuvent leur rapporter quelque chose ; or, la compagnie ne sait pas encore si les dépenses qu'elle ferait sur le Danube, depuis Drenkova jusqu'à Skela-Gladova, seraient couvertes par les recettes. De Vienne à Presbourg et de Presbourg à Pesth, l'entreprise est exellente : les voyageurs abondent, et la compagnie retrouve et au-delà l'intérêt de son argent. De Pesth à Drenkova et de Drenkova à Galatz l'affaire est médiocre. Il y a peu de voyageurs ; il y a un peu plus de marchandises. La compagnie ne sait pas bien encore si ce sont les voyageurs ou les marchandises qui feront son bénéfice. Si ce sont les voyageurs, il faut s'occuper d'améliorer les communications entre Drenkova et Skela-Gladova : il faut surtout les accélérer ; car les voyageurs ne se soumettront pas tous aux lenteurs du voyage tel qu'il se fait maintenant. Si ce sont des voyageurs, il faut de bonnes voitures pour les transporter quand la route sera faite, ou, tout au moins, des barques couvertes en attendant les voitures ; il faut aussi des auberges supportables. Si, au contraire, ce sont les marchandises qui font les bénéfices de la compagnie, les marchandises sont moins difficiles et moins exigeantes que les voyageurs ; surtout, elles ne crient pas, elles n'écrivent pas dans les journaux. Cependant il faut faire en sorte qu'elles soient transportées avec soin et qu'elles ne soient pas avariées en route ; sans cela elles ne viendront plus. La compagnie ne sachant pas bien encore sur quoi portera son bénéfice, je conçois qu'elle hésite à faire des frais considérables. Mais pendant

cette incertitude, les voyageurs se dégoûtent, et cette voie de communication se discrédite (1).

Déjà, en consultant le chiffre de la recette, quelques membres de l'administration ont proposé de s'en tenir à la ligne entre Vienne et Pesth, dans le haut Danube, et à la ligne entre Galatz et Constantinople, dans le bas Danube; sur ces deux lignes, en effet, les bénéfices sont grands. Sous le point de vue commercial, je n'ai rien à dire à cette proposition; il est tout simple qu'une compagnie ne veuille pas perdre. Sous le point de vue de la civilisation, je regretterais vivement cette décision; car, de cette façon, la communication entre le haut et le bas Danube, entre l'Orient et l'Europe, par la Hongrie, serait interrompue. Ce serait au gouvernement autrichien à faire les frais de cette route le long du Danube. Il a fait dans le Tyrol une des plus belles routes de l'Europe, celle du Stilvio. Il serait digne de lui de faire la route du Danube (2).

Les difficultés qui proviennent des quarantaines viennent s'ajouter aux difficultés des lieux; la rive droite du Danube est serbienne, c'est-à-dire turque, et suspecte à ce titre; ainsi impossibilité de toucher l'autre rive sans faire une quarantaine de vingt-un jours. Alt-Orschova et Skela-Gladova sont sur la même rive; mais l'un est autrichien, l'autre valaque, et entre la Valachie et l'Autriche il y a une

(1) Je signalais dès 1836, c'est-à-dire dès le commencement de l'entreprise, un discrédit qui n'a fait qu'augmenter. J'ai sous les yeux des lettres insérées au mois de décembre 1842 dans la *Gazette d'Augsbourg*, qui se plaignent vivement de ce fâcheux état de choses. Les rapports récents ne sont guère plus favorables.

(2) La route du Danube ne conduit pas en Italie. Ce n'est pas une route militaire. L'Autriche ne l'a pas faite et ne la fera pas.

quarantaine de cinq jours. Cette quarantaine complique et retarde les communications.

Les difficultés qui tiennent aux mesures d'administration sont, j'espère, les plus faciles à vaincre. Je ne puis pas croire, par exemple, quelle que soit la force des *parce que* qui m'ont été allégués, qu'il soit absolument nécessaire de faire passer aux voyageurs trois jours entiers à Alt-Orschova.

Le jour où ces difficultés seront vaincues, ce jour-là seulement le Danube sera navigable. Jusqu'ici un essai seulement a été fait, essai qui n'a pas encore complétement réussi, mais qui n'a point été assez malheureux pour décourager tous ceux qui s'intéressent à cette belle et grande idée de la navigation du Danube de Vienne à Constantinople.

8 octobre 1836.

XII.

LE PONT DE TRAJAN. — ROME EN VALACHIE.

Comme professeur, je ne pouvais pas oublier les ruines du pont de Trajan. Ces ruines sont à une petite lieue au-dessous de Skela-Gladova. J'allai les visiter dans une barque avec un de mes compagnons de voyage.

C'est dans la guerre contre les Daces, c'est-à-dire contre les peuples qui habitaient la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie que Trajan bâtit le pont du Danube. Cette guerre des Daces est une époque importante dans l'histoire de l'empire romain. Une fois, en effet, que ses conquêtes l'eurent amenée sur les bords du Rhin et du Danube, en face des Barbares, Rome n'avait plus qu'à les conquérir ou à être conquise par eux. Il fallait que la civilisation gagnât sur la barbarie ou la barbarie sur la civilisation. Le statu quo était impossible. Avancer ou reculer, telle était l'inévitable alternative. Avancer, jusqu'où cela devait-il aller? Rome au Midi, avait poussé jusqu'à l'Euphrate; lui faudrait-il aller jusqu'à l'Indus? Elle avait au Nord poussé jusqu'au Rhin et au Danube; lui faudrait-il aller jusqu'à la Vistule et au Dniester? D'un autre côté, reculer, où cela devait-il s'arrêter? L'histoire a montré que la retraite une fois commencée, ne s'est arrêtée ni aux murs de Rome, ni

aux murs de Constantinople. Le nœud de l'histoire des empereurs, depuis César jusqu'à Augustule, est tout entier dans ce point : rendre la civilisation conquérante afin qu'elle ne soit pas conquise.

César est le premier qui ait compris cette nouvelle destinée du peuple romain, lequel ayant vaincu tous les peuples civilisés, devait dès ce moment avoir affaire aux peuples barbares. Son génie avait deviné quelle devait être la nouvelle condition de Rome au dedans comme au dehors. C'est par cette divination qu'au dedans il fut empereur et qu'au dehors il fut le premier des Romains qui passa le Rhin et qui déchira d'une main hardie le rideau qui cachait le monde barbare au monde civilisé ; par lui les deux mondes se montrèrent l'un à l'autre, et il ouvrit aux Romains une nouvelle carrière, celle de conquérants et de civilisateurs de l'Europe, sous peine, s'ils manquaient à leur vocation, d'être eux-mêmes conquis et abrutis. Tous les grands empereurs ont suivi ses leçons ; tous ont été guerriers et conquérants ; voyez Trajan. La philosophie même ne dispense pas alors de la nécessité des batailles ; voyez Marc Aurèle.

Quand on descend le Danube de Vienne, où mourut Marc Aurèle après avoir vaincu les Marcomans, jusqu'à Séverin, où Trajan bâtit son pont dans la guerre contre les Daces, la vue du théâtre des guerres faites par ces deux grands hommes fait mieux comprendre l'histoire de l'empire romain à cette époque. Le danger n'est plus sur le Rhin et au Nord. Les victoires de César, de Drusus et de Germanicus, ont arrêté le mouvement des Barbares du Nord. La Gaule devenue aussi romaine que l'Italie sert de boulevard à l'empire ; les bords du Rhin sont civilisés ; la Suisse, la Souabe, la Bavière, sont peuplées de colonies

romaines ; sur le Danube, jusqu'à Ratisbonne au moins, la civilisation romaine a partout prévalu et les Barbares de ce côté sont repoussés ou anéantis. Mais à l'Orient, vers Vienne, le danger semble recommencer; les Barbares frémissent avec plus d'impatience sur cette frontière de l'empire romain. Aussi c'est de ce côté qu'à partir de Trajan, se tournent les regards et les armes des empereurs. Comme c'est là qu'est le danger de l'empire, c'est là aussi qu'est la gloire et la force. Ainsi, nous voyons les légions de la Pannonie donner l'empire à Sévère; et, plus tard, celles de l'Illyrie le donner aux Auréliens, aux Probus, aux Dioclétiens. César avait tourné l'empire romain de la conquête du monde civilisé à la conquête du monde barbare, et c'était sur le Rhin qu'il avait porté ses efforts. Trajan porta la guerre sur le bas Danube, parce que désormais c'était là qu'était la lutte entre la barbarie et la civilisation. C'est par là aussi que bien plus tard les Barbares accoururent; c'est en passant le Danube que les Goths, chassés par les Huns, pénétrèrent dans l'empire romain.

Il y a, dans l'histoire de Rome, des noms qui viennent de temps en temps retentir comme une menace. Tels sont les noms des Brennus, des Arioviste, des Vercingetorix, des Hermann, des Marbod, noms étrangers et barbares, qui font pour ainsi dire une trouée au milieu des beaux noms de Scipion, de Pompée et de César. Rome et ses historiens daignent à peine dire d'où viennent ces noms, et cependant, toutes les fois qu'ils paraissent, Rome tressaille comme si elle pressentait que quelques-uns de ces noms de barbares lui seront funestes tôt ou tard. Décébale, roi des Daces, est un de ces précurseurs des Alaric et des Attila.

Je ne veux point, comme un des historiens de la

Valachie, faire un portrait détaillé de Décebale. Cependant, quand on rassemble çà et là dans les historiens quelques-uns des traits de ce roi des Daces, on voit qu'il n'était pas si barbare qu'on pourrait le croire. Est-ce un barbare, celui qui, sous Domitien, vainqueur des légions romaines, exigeait que l'empereur lui envoyât des artisans et des ouvriers en tous genres, dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre? Est-ce un barbare que celui qui, avant de commencer la guerre contre les Romains, cherchait jusqu'au fond de l'Asie l'alliance d'un autre ennemi de Rome, du roi des Parthes? C'est Pline le Jeune qui, dans une de ses lettres à Trajan, nous a conservé ce fait, qui montre jusqu'où ce roi des Daces savait étendre les calculs de sa politique. Pline envoya à Trajan un nommé Callidromée, d'abord esclave de Labérius Maximus, puis fait prisonnier en Mésie par les Daces, envoyé en présent à Pacorus, roi des Parthes, puis fuyant les Parthes et arrivant à Nicomédie, où il travaille pendant longtemps chez des boulangers. Les aventures de quelques-uns de nos soldats français, jetés par la fortune à travers toute l'Europe, ne sont pas plus extraordinaires que celles de cet esclave. C'est encore Pline le Jeune, dans une de ses lettres, qui nous donne la plus juste idée de cette guerre de Dacie, qui ne fut pas un triomphe perpétuel, mais qui eut ses vicissitudes et ses traverses. Caninius, un de ses amis, faisait un poème sur la guerre des Daces; Pline l'encourage dans son entreprise: « Vous avez raison, lui dit-il, de prendre ce sujet; il n'y en a point qui soit plus nouveau, plus riche, plus étendu, plus poétique, et je dirais même plus fabuleux, quoique toujours vrai. Vous aurez à peindre des canaux creusés à travers des pays inconnus, (1) des ponts

(1) Je lisais dans une description de la Porte-de-Fer ou la grande

jetés pour la première fois sur des fleuves rapides, des camps placés au milieu de montagnes inaccessibles, un roi forcé de fuir, forcé de se tuer, mais qui meurt avec tout son courage, et enfin deux triomphes : l'un, qui fut le premier que Rome remportât sur les Daces, et l'autre qui fut le dernier, la victoire ayant consommé la ruine de ce peuple. La difficulté, c'est d'égaler un pareil sujet. Vous aurez aussi quelque peine à prendre pour faire entrer ces noms barbares dans vos vers grecs, sans en rompre l'harmonie. » Et il lui donne le conseil d'adoucir quelque peu ces noms barbares, conseil bizarre et qui s'accorde bien peu avec nos idées d'aujourd'hui, où souvent, pour faire ce que nous appelons de la couleur locale, nous remettons en langage rude et barbare les noms que le temps a adoucis, et où nous disons Chlodwig au lieu de Clovis, et Ludwig au lieu de Louis, afin de faire mieux comprendre les temps de la première race. Le poème de Caninius a été perdu, ou peut-être il n'a point été fait ; car, lorsque je vois dans les lettres de Pline le Jeune tant de mentions d'ouvrages admirables, faits, il est vrai, par ses amis, et que je pense que, de tous ces beaux ouvrages, il n'en est aucun qui nous soit parvenu, je ne puis pas croire à tant de ravages de la part du temps. Je m'imagine, connaissant l'analogie de l'époque de Pline le Jeune avec la nôtre, qu'alors comme aujourd'hui les auteurs se communiquaient les esquisses de beaucoup d'admirables ouvrages qu'ils n'achevaient pas, se contentant des faciles éloges que leur valaient ces confidences privées. A défaut du poème de Ca-

cataracte du Danube près d'Orschova, insérée en 1842, dans la *Gazette d'Augsbourg*, que l'on trouvait sur la rive serbienne la trace d'un canal qui côtoyait les cataractes. C'est peut-être le canal qu'indique Pline le Jeune.

ninius, à défaut aussi des historiens qui ne donnent guère de détails sur la guerre des Daces, nous avons un livre qui la raconte d'une manière frappante et expressive : je veux parler de la colonne trajane. C'est là qu'est le récit de cette guerre, c'est là que Trajan a écrit sur le marbre ses bulletins, et, en véritable grand homme, ses bulletins font l'éloge des ennemis mêmes qu'il a vaincus. On voit, à suivre les pages de ce livre, l'indomptable énergie qu'ont montrée les Daces. On les reconnaît à leurs vêtements, qui sont encore ceux des paysans valaques. J'ai vu, dans les plaines de la Valachie et sur les collines de la Moldavie, les figures que j'avais vues en marbre sur la colonne trajane. Cette pelisse de peau de mouton jetée sur les épaules du Valaque, ce pantalon léger qui, vers la cheville, est serré par des cordes et va finir dans des sandales de cuir; c'est là le manteau, c'est là le pantalon des Daces de Trajan. Voulez-vous, sans aller à Rome, connaître l'habillement des paysans valaques? allez au Louvre et regardez les deux statues de rois barbares qui sont dans la première salle de sculpture; voilà les postillons avec lesquels je parcours les Principautés; postillons souvent montés à poil comme les Daces de la colonne trajane, ayant le même bonnet que les rois barbares du Louvre, et poussant, avec des cris que je crois aussi ceux des Daces, les huit chevaux quasi sauvages qui emportent, à travers des plaines à perte de vue, une très-légère calèche disparaissant avec ceux qu'elle porte au milieu du tourbillon de poussière qui s'élève sous le galop de notre attelage.

A en croire la colonne, la guerre fut terrible. Il y a là des traits de désespoir qui témoignent de l'énergie des âmes que les Romains avaient à vaincre. Ainsi les Daces sont assiégés dans une ville; ils ne peuvent plus résister.

Au lieu de se rendre, ils portent leurs trésors sur la place publique, les entassent en bûcher, y mettent le feu qui se répand de là dans toute la ville, tuent leurs femmes et leurs enfants, et à la faveur de la confusion que fait l'incendie, s'échappent, emportant avec eux, sur leurs épaules, un vieillard et un enfant, c'est leur chef et son fils. Ils vont se réfugier dans une de ces nombreuses cavernes qui s'ouvrent dans les flancs des monts Carpathes ; les Romains les y poursuivent encore : alors ils placent au milieu d'eux un vase plein de poison, puis un jeune homme faisant la ronde, donne à chacun une petite coupe de poison, petite, afin que chacun ait sa part. C'est ainsi qu'ils s'affranchissent du joug ennemi. Décebale lui-même, quand il n'eut plus d'espoir, se donna la mort, et autour de lui ses chefs se tuèrent les uns les autres.

La joie fut grande à Rome après la victoire; elle fut grande aussi dans le camp, et les soldats célébrèrent la gloire de Trajan par ces chansons militaires dont l'Histoire-Auguste nous a conservé quelques anciens exemples. Ces chansons militaires, appelées ballistea, se chantaient en dansant. C'est de ce mot des soldats que vient le ballare des Italiens, et c'est de cette danse des camps que viennent nos ballets. Il est singulier de voir comment, quand on remonte à l'origine de notre civilisation moderne, on trouve qu'en toutes choses c'est dans le peuple qu'elle a commencé. Nos langues modernes viennent du latin vulgaire et rustique, et non du latin des lettrés ; le nom de nos ballets vient des rondes des soldats : nos vers mêmes qui, soit les vers blancs des Italiens, soit nos vers rimés, n'ont plus de brèves et de longues comme les vers grecs et les vers latins, mais qui se comptent par pieds, sans autre règle prosodique que le nombre des syllabes, nos vers se rattachent

à ces chansons militaires. Les soldats ne savaient pas la quantité et s'en souciaient peu, mais ils conservaient la mesure. Ainsi quand les soldats de César chantaient en riant derrière son char de triomphe :

Servate, Urbani, uxores :
Mœchum calvum adducimus.

Ce qu'un vieil auteur français traduit de cette façon :

Maris romains, gardez vos femmes,
Nous amenons un grand paillard.

La prosodie réclamait contre ces vers où il n'y a presque que des longues ; mais l'avis était bon. Les anciennes hymnes de l'église qui, ayant en vue le peuple, prenaient la langue du peuple, sont aussi des vers de ce genre : la mesure y est gardée, la quantité est omise, et des deux règles de la poésie latine, c'est la plus facile, la plus vulgaire, celle que suivent le peuple et les soldats, qui reste en usage et qui devient le principe de la poésie des peuples modernes.

C'est au commencement de sa seconde et dernière campagne contre les Daces que Trajan fit construire le pont dont j'ai visité les ruines. Il ne s'agissait pas ici d'un pont de campagne ; Trajan voulut un pont durable qui, faisant plain-pied entre les deux rives, témoignât hautement que l'empire romain était d'un côté comme de l'autre. Ce pont expliquait la politique de ce grand homme ; car il mettait Rome dans une perpétuelle offensive contre les Barbares, et cette offensive était le salut de l'empire romain. Quand le

successeur de Trajan, Adrien, soit jalousie, soit timidité, fit rompre ce pont pour empêcher les Barbares de passer dans la Mésie, il indiqua aussi par là sa politique. Il mettait Rome sur la défensive. Rome n'y gagna rien ; car il lui fallut faire la guerre pour la Mésie comme elle l'eût faite pour la Transylvanie et pour la Valachie.

Un pont sur le Danube, dans un endroit où il a plus de mille pas de large, cela paraît une merveille, et les temps modernes ne semblent pas avoir rien fait de semblable. Ce fut, en effet, une construction hardie ; mais, quand on voit les lieux et qu'on les considère avec quelque attention, la chose s'explique ; seulement on admire d'autant plus le génie de l'architecte, Apollodore, qui a dû étudier avec soin le cours du fleuve avant de choisir cet emplacement. Au-dessous du village valaque de Séverin et du village serbien de Petislam, Apollodore a trouvé un endroit où le fleuve tourne doucement du Nord au Midi. Ce qui lui fait faire ce coude est une colline de médiocre hauteur avec un banc de sable à ses pieds. Comme ce détour n'a rien de brusque, le courant n'est pas trop rapide, les eaux s'étendent et prennent de l'espace pour tourner commodément. C'est près de ce coude qu'Apollodore bâtit son pont; le lieu était bien choisi aussi sous le rapport militaire. Plus haut, dans les montagnes de la Transylvanie, les défilés auraient commencé à l'issue même du pont, et l'armée n'aurait pas pu se former ni se préparer à la marche. Ici, au contraire, une plaine ouverte, point d'embûches possibles, et de là jusqu'aux montagnes une journée de marche tout au plus.

Il ne reste de ce pont que deux piles qui soient visibles, l'une sur la rive serbienne, et l'autre sur la rive valaque. Sur la rive valaque, on remarque en-deçà de cette pile, les

restes d'une suite d'arches assez basses qui continuaient le pont sur le rivage jusqu'au dessus du niveau des hautes eaux. En 1834, le Danube étant fort bas, on apercevait les piles cachées ordinairement sous les eaux, et l'on vit comment elles étaient construites. On enfonçait dans le lit du fleuve des pilotis en carré, de la forme à peu près des piles que l'on voulait construire, puis on remplissait l'intervalle avec du mortier, et le tout formait un massif indestructible. On découvrit aussi à cette époque, dans le lit du fleuve, beaucoup d'armes, de cuirasses, d'épées et de pièces de monnaie, témoignage curieux de l'activité et du mouvement qu'il y a eu autrefois sur ces bords aujourd'hui déserts, et qui peut-être vont se ranimer, si la navigation du Danube triomphe des obstacles et des difficultés qui l'entravent, si la Valachie continue à se civiliser et devient de plus en plus européenne; si la Servie prend son essor, et si surtout cet élan vers des destinées nouvelles n'est point interrompu par la guerre.

Les environs du pont ont été fort peuplés, à en juger par les ruines qui sont sur le rivage. On montre au-delà du pont des restes de bâtiments considérables. En-deçà sont les ruines de Séverin, et pour quiconque connaît l'Italie, il est impossible de ne pas voir qu'il y a eu là une ville romaine. Voici l'arx ou la citadelle; voici la brique romaine partout répandue dans la campagne et sur le rivage. Ce qui est curieux aussi, c'est le nom de cette ville, Séverin, conservé par le village qui est près des ruines. Saint Séverin est l'apôtre du Tyrol et de l'Illyrie. Je ne suis donc point étonné de trouver son nom sur cette rive, non plus que la traditon d'un évêché dans les environs. Le christianisme a dû aisément passer de la rive droite du Danube à la rive gauche. Les vic-

toires de Trajan et les colonies romaines qu'il établit en Transylvanie, en Valachie et en Moldavie lui avaient frayé le chemin.

Trajan en effet, pour assurer la conquête de la Dacie, la peupla de Romains qu'il y appela de tous les points de l'empire. Nous ne concevons guère aujourd'hui ces transplantations de peuple par mesure administrative ; nous ne concevons que des émigrations individuelles. Cependant la colonisation de Trajan réussit, et chose remarquable, c'est cette province reculée, conquise la dernière par les Romains, qui a conservé le plus de traces de leur séjour. Je ne parle pas seulement des monuments romains qui se découvrent chaque jour dans ce pays ; je ne parle pas des pierres votives trouvées à différentes époques à Galatz, à Jassy, à Czernetz ; je ne parle même pas d'une ville qui a conservé le nom d'un empereur romain, Caracal, et où se font en ce moment des fouilles qui viennent de mettre au jour une statue antique. Ce ne sont là que des témoignages matériels : il en est de plus précieux. Demandez à un paysan valaque qui il est, il ne vous répondra pas qu'il est Valaque, il vous dira qu'il est Romain (Roumi). C'est le nom qu'il se donne, et ce n'est point par vanité, ce n'est point par pédanterie ; il ne sait pas ce que c'étaient que les Romains. Il s'appelle Romain, parce que c'est ainsi que s'appelaient ses pères, et que c'est le nom traditionnel de son pays. Consultez la langue, elle est toute latine ; sur vingt mots, quinze sont latins ; seulement, c'est du latin corrompu, c'est le latin des soldats, des cultivateurs et des ouvriers transportés par Trajan dans le pays.

Permettez-moi de finir par une réflexion politique cette causerie d'antiquaire.

L'Europe semble depuis plusieurs siècles avoir oublié la

Moldavie et la Valachie. Nous avons pu croire que les Valaques et les Moldaves étaient des Turcs ou des Slaves, et que nous n'avions rien à faire avec eux. Cependant, à consulter seulement les origines, la Valachie et la Moldavie font partie de la grande famille de l'Europe latine. Elles en portent le nom, elles en parlent la langue ; leur sol en a conservé des monuments, et sous ce rapport elles n'ont pas plus mérité l'oubli des savants et des littérateurs, qu'elles n'ont sous d'autres rapports mérité l'oubli des publicistes.

10 octobre 1836.

XIII.

LE DANUBE D'ORSCHOVA A GALATZ. — SES PARTISANS ET SES ADVERSAIRES.

Après Skela-Gladova et le pont de Trajan, il n'y a plus sur le Danube ni paysages ni antiquités. Les bords du Danube redeviennent, comme en Hongrie, insignifiants. A peine de loin en loin quelques villes turques, Widdin, Nicopolis, Roustchouk, bâties à mi-côte, viennent rompre cette monotonie, grâce à leurs minarets toujours curieux pour des yeux européens. Ce qui fait l'intérêt du voyage, ce sont les questions politiques qui se pressent sur ces rives.

Le Danube est une des plus belles voies de communication ouverte entre trois grands États de l'Europe, l'Autriche, la Turquie et la Russie. A ces trois grands États se rattachent des États plus petits et plus faibles, tels que la Serbie, la Valachie et la Moldavie, dont l'avenir dépend du Danube. Que le Danube continue à tromper sa vocation qui est de mettre l'Europe centrale en rapport avec la mer Noire et avec l'Orient, qu'il reste ce qu'il est depuis les Romains, une sorte de cul-de-sac, alors la Valachie, la Servie, la Moldavie, la Bulgarie, tous ces pays qui demandent à naître et à vivre, demeureront dans leur antique langueur. Le Danube n'est donc pas seulement un fleuve,

c'est une puissance, si j'ose ainsi dire, mais une puissance encore incertaine et douteuse ; que deviendra-t-il ? Que fera-t-il ? A titre de puissance, il a ses partisans, il a ses ennemis ; il a même ses flatteurs. Permettez-moi de distinguer les uns et les autres.

Parmi ses partisans, le premier, le plus ardent, et aussi le plus intéressé, c'est la Hongrie. La Hongrie étouffe d'abondance. Chaque année ses récoltes s'entassent l'une sur l'autre ; elles manquent de débouché. Une fois le Danube libre des obstacles qui arrêtent la navigation entre Drenkova et Skela-Gladova, la Hongrie et le Banat verseront par la mer Noire leurs grains sur les marchés de l'Europe. On a reconnu que le blé de Temeswar reviendrait à Galatz à un dixième de moins que celui de la Moldavie elle-même, et le blé de la Moldavie est déjà meilleur marché que celui d'Odessa. Si la Hongrie acquérait ce débouché, ce serait pour elle une ère nouvelle.

En Hongrie, et surtout à Pesth, où ces idées avaient une grande vogue, il y a deux ans on faisait mille projets plus beaux les uns que les autres, pour affranchir le Danube des obstacles qui gênent son cours ; on parlait, comme je l'ai déjà dit, de faire sauter les rochers, de faire une route, de faire un canal. Bien plus, à la nouvelle des difficultés que la Russie semblait vouloir faire à l'embouchure du Danube, on proposait d'ouvrir un canal de Rasova à la mer, et de donner ainsi au Danube une embouchure indépendante de la Russie. En effet, si vous jetez les yeux sur la carte, vous verrez à Rasova le Danube, qui est à peine à douze lieues de la mer Noire, se détourner brusquement au nord-est, et faire encore cent lieues de plus. On prétend qu'autrefois le fleuve se rendait à la mer par Rasova, et après avoir vu les lieux je suis tenté de le croire.

La vallée qui s'ouvre à Rasova est large, et court droit à la mer Noire. Les collines qui la forment paraissent à droite s'être évasées pour recevoir le fleuve, tandis qu'à gauche leurs angles aigus et raides semblent vouloir l'arrêter et le détourner du nord-est. Le courant même semble se diriger de l'est à l'ouest, dans la direction de la vallée de Rasova. J'en donnerais pour preuve l'île et le banc de sable qu'il laisse à sa gauche, et qui montre que ce n'est point de ce côté que courent les eaux. A ces conjectures qui naissent de la vue des lieux, ajoutez la tradition et le nom du lac qui se trouve dans cette vallée, en turc Carasou, en slavon Czerna-Voda, ce qui dans les deux langues veut dire eaux noires, eaux stagnantes, c'est-à-dire sans doute un reste du fleuve, que quelque tremblement de terre, comme il y en a souvent dans ces contrées, aura brusquement rejeté vers le nord-est. Le canal n'aurait qu'à rétablir l'ancien lit du fleuve, et il irait déboucher à Custendjé dans la mer Noire, avec l'avantage d'abréger la navigation de cent lieues, et surtout d'ôter à la Russie les clés du Danube que lui a données l'imprévoyance du traité d'Andrinople. Entreprise hardie! Mais quels capitalistes voudront la tenter, quand il faut pour cela traiter avec le gouvernement turc, c'est-à-dire avec un gouvernement qui n'a ni l'intelligence qu'il faut pour comprendre de pareilles entreprises, ni la sécurité qu'il faut pour les encourager, ni en ce moment surtout l'indépendance de volonté qu'il faudrait pour faire une chose qui annulerait la clause la plus grave du traité d'Andrinople.

L'ardeur de la Hongrie pour le Danube s'est, dit-on, quelque peu refroidie, mais elle se ranimera à coup sûr, car c'est pour la Hongrie une question capitale.

Je voudrais pouvoir compter la Serbie parmi les parti-

sans du Danube; mais dans cette question, si j'en crois quelques rapports qui me paraissent exacts, elle est tout au plus neutre, et même cette neutralité est souvent empreinte de malveillance.

La Save et le Danube servent, au nord et au nord-est, de ceinture à la Serbie; mais ces deux fleuves ne pénètrent pas au milieu du pays; ils en arrosent seulement les bords. Du reste, aucune rivière importante ne la traverse. La Morava, qui vient se jeter dans le Danube près de Semendria, n'a pas un bien long cours; la Serbie est donc un pays de montagnes et de vallées, une sorte de Suisse, où vit isolé du reste de l'Europe un peuple brave et fier, digne d'être heureux. Il n'y a en Serbie ni aristocratie ni bourgeoisie; tout le monde est paysan : les villes n'étaient habitées que par les Turcs; les Serbiens tenaient la campagne. De là, beaucoup d'égalité, beaucoup aussi de scènes d'idylles, si vous voulez, témoin les chants serbiens; mais de là aussi peu de commerce, peu d'industrie, peu de lumières, et surtout peu de dispositions à comprendre les avantages des grandes entreprises industrielles. Les peuples campagnards sont rarement commerçants, et le commerce qu'ils font est toujours restreint et timide. Élever ses porcs, les saler, les vendre, voilà l'occupation du paysan Serbien; et, comme je ne veux pas que vous nous en fassiez un peuple gardeur de cochons, je me hâte de dire que ce porcher vit dans un pays admirable, qu'il est sensible à la beauté de la nature, qu'il l'a animée par la création de fées gracieuses et légères, qu'il a pour chanter ses amours des chants pleins de charmes; que, de plus, quand il faut courir aux armes et s'aller battre contre les Turcs, il devient un héros, et que, s'il meurt dans le combat, les aveugles, c'est-à-dire les Homère du pays, chan-

teront sa gloire dans toutes les fêtes, si bien que les jeunes filles pleureront sur lui, et que les enfants demanderont des armes, afin d'aller l'imiter.

Le Serbien est habitué à franchir les cataractes du Danube, et aussi bien ce ne sont que des brisans auxquels on fait bien de l'honneur en leur donnant le nom de cataractes. S'il y a quelque danger, c'est pour lui un attrait de plus, et il se moque volontiers à ce sujet des Hongrois et des Valaques qu'épouvante le passage des cataractes. Il y a aussi pour lui autre chose que l'attrait d'une bravade, il y a un bénéfice. Ce sont les Serbiens qui guident les barques à travers les écueils ; ils sont les pilotes des cataractes et gagnent à ce service douze ou quinze mille francs par an. Comment maintenant faire comprendre à ce peuple, tel que je viens de le décrire, que si l'on fait sauter les rochers du fleuve et si la navigation en devient facile, il se fera par le Danube un grand commerce et que la Serbie, placée comme elle est, en recueillera les avantages ? Ce sont là de ces idées générales qui n'entrent pas aisément dans des esprits pleins de bon sens, comme le sont en général les Serbiens, mais qui manquent de cette éducation européenne dont l'effet est surtout de faire comprendre les choses qu'on n'a pas près de soi et sous sa main. Cette différence de portée dans l'intelligence, qui tient à la différence de l'éducation, ne se remarque pas seulement entre les individus ; elle se remarque aussi entre les peuples ; et ce sera pendant longtemps encore une des causes de la supériorité de l'Europe civilisée sur l'Orient.

Ce sont là, selon moi, les causes générales de l'insouciance, sinon de la mauvaise humeur que la Serbie montre pour l'amélioration du Danube. Il est d'autres causes particulières qui contribuent aussi à cette insouciance, le

système commercial du prince Milosch et l'influence de la Porte.

Le prince Milosch était dans sa jeunesse simple gardeur de troupeaux, et dans l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire allemand de la Conversation*, article rédigé sous ses yeux, il a voulu que cette circonstance fût mentionnée. Il s'est élevé au rang de prince par son courage et par son habileté. Il ne sait ni lire ni écrire et c'est un paysan, comme la plupart de ses compatriotes. Malheureusement, ce qu'il a d'éducation administrative, c'est des Turcs qu'il semble l'avoir reçue et il gouverne son pays en pacha turc plutôt qu'en prince européen (1). A l'imitation de Méhémet-Ali en Égypte, il s'est fait le seul commerçant de ses États; toutes les denrées sont en monopole, comme au temps des Turcs. De là pour le prince Milosch une grande source de fortune; mais de là aussi pour le peuple serbien un manque d'essor vers la prospérité commerciale que semblait lui promettre son émancipation du joug des Turcs. Ne comprenant le commerce que sous le point de vue du monopole, le prince Milosch ne peut guère être favorable à la navigation du Danube; car cette navigation qui traverse plusieurs États différents, et qui est un moyen d'échange entre les produits des divers pays, est par elle-même un grand instrument de liberté commerciale.

Quant à l'influence de la Porte sur la Serbie, je dirai tout-à-l'heure pourquoi elle est contraire au Danube.

J'arrive à la Valachie et à la Moldavie. De tous les pays que traverse le Danube, la Valachie et la Moldavie sont les plus intéressées à la prospérité du Danube. Sous le régime du monopole turc, c'était en vain que ces Principautés

(1) En 1839, une révolution a renversé Milosch.

étaient fécondes; cette fécondité ne leur profitait pas; leurs grains étaient destinés à l'approvisionnement de Constantinople; la Porte fixait le prix, et des bâtiments turcs venaient les prendre à Ismaïl, à Galatz et à Brahilof. Vous concevez combien, sous ce régime, les abus étaient faciles et combien ils étaient nombreux : les Principautés fournissaient le double et le quadruple de la consommation de Constantinople, qui cependant manquait souvent de pain. Il était commode aux administrateurs turcs de prendre à vil prix le blé qu'ils revendaient ensuite pour leur compte. Il a fallu la merveilleuse fertilité des Principautés pour suffire pendant si longtemps à de pareils abus, sans être épuisées.

La paix de Bucharest avait déjà soustrait à ce régime la Bessarabie, cédée à la Russie. Les ports de Reni et d'Ismaïl purent dès lors exporter librement les blés, les cuirs, les suifs, la cire, le sel de la province. La paix d'Andrinople, en 1829, vint soustraire aussi la Valachie et la Moldavie au joug de ce monopole. La liberté du commerce leur fut accordée; toute restriction fut abolie; les deux Principautés se trouvent même, quant à la liberté du commerce, dans une meilleure condition que la Bessarabie. En effet, les droits de douanes pour l'importation n'y sont que de 3 pour 100, comme dans le reste de la Turquie, tandis que la Bessarabie est soumise au tarif des douanes russes, un des plus élevés de l'Europe. N'ayant point d'industrie à protéger contre la concurrence étrangère et produisant les matières premières principales à très-bas prix, telles que le blé, qui est la matière première de toute industrie, puisque c'est la nourriture de l'ouvrier, les bestiaux, la laine, les cuirs, etc.; les deux Principautés peuvent se dispenser de tout système prohibitif et protecteur, et se con-

tenter du droit de 3 pour 100 sur les importations. Cela leur donne un grand avantage sur la Russie méridionale, qui peut à peine produire le blé à aussi bas prix que la Moldavie et la Valachie, et où, de plus, le commerce paie à l'importation des droits énormes qui le détournent d'aller y chercher de quoi exporter. Ainsi, par un bizarre concours de circonstances, voilà les deux Principautés du Danube fondées sur les principes les plus modernes de la liberté du commerce; elles ont de plus inséré dans leur règlement organique un article spécial qui proclame cette liberté. La vertu de ces principes pourra donc y être éprouvée, et, à ce titre, elles doivent attirer l'attention des économistes.

Cette liberté du commerce a besoin de la navigation du Danube; car c'est le Danube qui lie les Principautés, en haut avec l'Europe centrale, en bas avec la mer Noire et la Méditerranée. Deux villes, Brahilof en Valachie, et Galatz en Moldavie, personnifient, pour ainsi dire, les intérêts et les espérances des Principautés à l'égard du Danube.

Il y a six ans, Brahilof n'était qu'une forteresse turque avec quatre cents ou cinq cents habitants au plus; aujourd'hui c'est une ville de six mille âmes. On a démoli la forteresse, dont les pierres servent à paver la ville et à bâtir des magasins sur le quai : c'est une métamorphose complète; au lieu d'une ville de guerre, une ville de commerce. Nous avons en France des changements de ce genre, témoin Saint-Quentin, autrefois ville forte, aujourd'hui riche et industrieuse. Il ne faut point à Brahilof chercher encore une ville; tout commence. Les rues sont tracées, mais les maisons ne sont point toutes bâties; il y en a cependant déjà un bon nombre, et chaque année

ce nombre augmente. Cette année on en a bâti dix-huit. Sur le port on bâtit un quai qui aura 800 sagènes de long (la sagène vaut notre toise); on construit une quarantaine; on avait, dans le premier moment, fait des magasins en bois pour recevoir le blé; on commence à en bâtir en pierre. La ville a 500,000 sagènes de superficie : ce terrain a été partagé en trois classes. La première classe, les terrains du port et de la grande place; la seconde classe, les terrains qui avoisinent le port et la place; la troisième, le reste de la ville. Comme tous ces terrains appartenaient à la forteresse turque, cédée à la Valachie par le traité d'Andrinople, à condition d'être démolie, le gouvernement en a fait don à la ville qui les vend aux particuliers. C'est là son revenu; c'est avec cet argent qu'elle fait exécuter tous ses travaux de construction et de terrassement.

Il y a en ce moment un temps d'arrêt dans l'essor de Brahilof; cela arrive aux villes comme aux individus; après un premier effort, elles s'arrêtent comme pour reprendre haleine. Mais, quoi qu'il en soit, cette ville a ce qu'il faut pour réussir; elle a un grand fleuve qui lui amène les bâtiments, une grande abondance de matières premières à exporter, point de douanes, car c'est un port franc; et eût-elle des douanes, les droits ne seraient que de 3 pour 100, ce qui n'est rien, et ce qui, pour le dire en passant, rend presqu'illusoire l'avantage d'être un port franc. Elle a l'idée que son avenir commercial est grand, et cette idée lui donne un sentiment de patriotisme, sentiment qui n'est encore guère développé dans les Principautés, parce que c'est depuis six ans seulement qu'elles commencent à être quelque chose comme une patrie; et encore que de choses leur manquent de ce côté! Brahilof enfin a un jeune gouverneur plein de zèle et de

mérite, M. Slatiniano, et elle sait apprécier ses services; tout cela me donne confiance en son avenir, dût cette ville ne pas atteindre encore, d'ici à quelques années, la prospérité d'Odessa, dont elle s'est peut-être crue trop tôt la rivale.

Brahilof est une ville neuve : il y a de la confusion, mais la confusion de quelque chose qui commence; et, à ce titre, la confusion ne déplaît pas. A Galatz, il y a la confusion d'une vieille ville et surtout d'une ville turque. Figurez-vous, sur une colline qui descend à la mer assez brusquement, un amas confus de cabanes de bois; à travers ces cabanes, des rues ouvertes irrégulièrement, et ces rues pavées avec des poutres jetées transversalement d'un côté de la rue à l'autre; quand il fait beau, une poussière immense qui devient une boue profonde quand il pleut; des émanations infectes sortant de dessous ces poutres, sous lequelles il y a toujours des eaux stagnantes; figurez-vous ces cabanes de bois ayant un intérieur obscur et sombre, et le dehors sali par la pluie et la poussière; pas une auberge; ce qu'on appelle des auberges, un mauvais caravansérail avec des chambres où, pour tout meuble, il y a une claie élevée sur des barreaux de bois, à un pied du plancher, qui est lui-même plein de poussière comme les rues; nulle part la moindre trace de soin, d'ordre, de propreté, d'arrangement; une ville faite comme un bivouac, et pas même comme un bivouac de soldats français; nos soldats ne voudraient pas loger seulement huit jours dans de pareils taudis; voilà Galatz, mais le vieux Galatz, voilà la vieille ville turque, ce qui m'a fait revenir sur l'impression que j'avais eue à l'aspect des villes turques sur le Danube. De loin et en perspective, ce mélange de maisons et de verdure m'avait semblé pi-

quant et gracieux ; la vue de l'intérieur m'a tout gâté. Heureusement qu'à côté du vieux Galatz, à côté du Galatz des Turcs, il commence à se bâtir une ville nouvelle qui datera, comme Brahilof, de la régénération des Principautés. C'est sur la colline qui domine le Danube que s'élèvent déja quelques maisons qui sentent l'Europe et qui témoignent de ce que pourra devenir Galatz. Cette colline a une belle vue sur la dernière branche des Balkans, qui sépare le Danube de la mer Noire, et qui le rejette au Nord ; elle a à sa gauche le lac Bratitz et le Pruth, qui sépare la Moldavie de la Bessarabie ; à droite, la ligne du Danube et la plaine de la Valachie ; à ses pieds le port, et elle ressemble, en petit, à la côte d'Ingouville au Havre. Je souhaite à Galatz d'avoir avec le Havre d'autres ressemblances.

Ne croyez pas que Galatz et Brahilof placées à portée de la mer Noire, et destinées à devenir des ports maritimes, n'aient pas besoin aussi elles-mêmes de l'amélioration du haut Danube. A toute force, elles peuvent s'en passer, je le sais. Que les cataractes soient praticables ou non, cela n'empêchera pas les bâtiments européens de venir par la mer Noire chercher à Galatz et à Brahilof les productions des deux Principautés. Ces deux villes pourront encore dans cet état de choses, devenir pour Odessa des rivales redoutales ; car le commerce d'Odessa et des Principautés roule à peu près sur les mêmes objets, le blé, la laine et les cuirs. Ces objets sont déjà moins chers à Brahilof qu'à Odessa. Ainsi Brahilof, dit-on, livre à 18 roubles sur la place de Marseille, le blé qu'Odessa ne peut céder qu'à 22 roubles ; et de notre temps, où tout le monde va au bon marché, cette différence suffit pour décider le commerce à prendre la route de Galatz et de Bra-

hilof au lieu de la route d'Odessa. On ajoute que la Podolie et la Volhinie, épuisées par une longue culture ne pourront soutenir la concurrence des terres presqu'encore vierges des Principautés. Déjà la récolte moyenne du froment de la Moldavie égale celle de la Volhinie, et de plus, le transport des grains au Dniester est plus cher que le transport au Danube, qui coulant autour de la Valachie, et lui faisant comme un chemin de ronde, se trouve pour ainsi dire au bout de chaque champ. Ce sont là sans doute des causes de prospérité ; et avec le bas Danube seulement Galatz et Brahilof peuvent fleurir. Le commerce du bas Danube les a fait naître, il peut donc les faire vivre. Mais ajoutez-y le commerce du haut Danube, affranchissez le fleuve des obstacles qui l'entravent, faites que la Servie, le Banat, la Hongrie, l'Autriche et toute l'Allemagne, depuis Ulm, puissent descendre aisément jusqu'à la mer Noire avec les produits infinis de leur sol et de leur industrie, et songez alors quelle est la prospérité promise à Galatz et à Brahilof, devenues l'entrepôt de toute cette grande vallée du Danube, deux fois plus riche, plus fertile et plus variée que la vallée du Dniester ; c'est alors surtout qu'Odessa devrait trembler. La navigation du haut Danube est donc pour les Principautés, pour Galatz et pour Brahilof, une question d'une haute importance. Si cette navigation reste ce qu'elle est, ces deux villes vivront sans beaucoup grandir peut-être : si elle devient plus facile, elles seront alors les deux portes de l'Allemagne sur la mer Noire.

Voilà quel est l'intérêt matériel des Principautés à la navigation du Danube : l'intérêt moral est encore plus grand. Si cette navigation devient facile et prompte, si elle se prête non-seulement au transport des marchandises, mais au transport des voyageurs, et si, dans cette vue, l'admi-

nistration des bateaux à vapeur prend des mesures néces-saires pour affranchir les passagers des lenteurs et des en-nuis qu'ils éprouvent en ce moment; si le Danube devient, ce qu'on s'est trop pressé de croire, la grande route entre l'Orient et l'Occident, songez quel avantage ce sera pour les Principautés de se trouver sur le chemin de tous les voyageurs que le commerce, la science, la politique, la cu-riosité conduiront en Orient. Bucharest, Brahilof, Galatz, Jassy même, deviendront, pour ainsi dire, les auberges de la civilisation dans sa nouvelle route vers l'Orient. Les marchandises sur leurs chemins répandent la richesse, mais les voyageurs répandent les idées : tout homme qui voyage, si peu instruit qu'il soit, porte toujours avec soi, et sans le savoir, une ou deux idées qu'il sème, et sans le savoir encore, sur son chemin. Sans doute il en est de ces idées comme des semences de la parabole : il en est qui tombent sur les pierres; il en est qui sont étouffées par les épines; mais il y en a toujours qui tombent sur la bonne terre et qui fructifient. Quand deux hommes se rencontrent, l'un venant de l'Est et l'autre de l'Ouest, et qu'ils se met-tent à causer, soyez persuadé que la civilisation est en tiers dans leur causerie, et que ces paroles qui se rejoignent de deux pôles opposés ne se touchent pas sans qu'il en jaillisse quelque bonne étincelle de lumière. Pour Galatz, pour Brahilof, les ballots de marchandises qui viendront du haut Danube, sont la richesse; les voyageurs sont la civilisa-tion; c'est plus encore, c'est l'attention de l'Europe. Quand il y aura dans les salons de Paris et de Londres cinq cents personnes qui auront vu les paysages des Car-pathes, qui auront dansé et causé à Jassy et à Bucharest, et qui s'en entretiendront avec intérêt et avec plaisir; quand il y aura dans les Bourses de Londres et de Paris,

d'Amsterdam et de Berlin, mille commerçants qui auront fait des affaires à Galatz et à Brahilof, et qui s'en entretiendront; quand il y aura dans les ports de Marseille, du Havre, de Liverpool et de Hambourg deux mille capitaines ou subrécargues de vaisseau qui auront touché aux ports de Brahilof et de Galatz, et qui s'en entretiendront (car c'est là le point important, parce qu'aujourd'hui les paroles ne tombent plus par terre; elles tombent sur une presse qui les imprime); quand il aura ainsi été beaucoup causé et beaucoup imprimé sur les Principautés, alors leur indépendance, si fragile et si délicate aujourd'hui, sera plus forte et plus sûre; car elle sera protégée par l'attention de l'Europe entière. C'est pour un pays une défense et une force que les regards de l'Europe tournés sur sa destinée. C'est là ce qui a fait la fortune de la Grèce.

20 octobre 1836.

XIV.

QUARANTAINE D'ALT-ORSCHOVA. — COMPLÈTE ÉVACUATION DES PRINCIPAUTÉS. — RAPPORTS DE LA RUSSIE AVEC CES DEUX PAYS.

Quand je passai devant Silistrie, il y avait quinze jours à peu près que cette place avait été évacuée par les Russes. Je vis quelques-uns des bateaux qui emmenaient à Ismaïlof les bagages d'un corps d'occupation, et la nuit nous aperçûmes les feux que les soldats faisaient sur la rive Valaque où ils bivouaquaient. En allant de Galatz à Jassy, je rencontrai quelques-uns de leurs convois qui se dirigeaient vers la Bessarabie, et à mon retour de Jassy à Bucharest, passant par Fochzani, j'appris qu'il ne restait plus que quelques malades à l'hôpital. Les Principautés, à l'heure qu'il est, sont donc complétement évacuées, et il n'y a plus un seul soldat russe en Valachie ou en Moldavie. Cela ne veut pas dire que la Russie n'ait plus d'influence dans les principautés. Le consul-général de Bucharest remplace le corps d'occupation, et c'est lui qui tient garnison dans les Principautés.

Ce qui fait cependant de l'évacuation de Silistrie quelque chose d'important, c'est qu'à en croire les Valaques la Russie ne devait jamais consentir à évacuer une place qui lui donnait prise du même coup sur le territoire turc

et sur le territoire des Principautés. Les Russes non plus ne croyaient pas à l'évacuation ; ils avaient acheté à Silistrie des moulins ; ils avaient même commencé à y bâtir une église, agissant en possesseurs décidés du sol. Je sais bien que ce sont les soldats et les officiers russes qui croyaient qu'ils n'évacueraient jamais Silistrie, et que ce ne sont ni les soldats, ni les officiers qui décident. Leur opinion cependant, même en Russie, n'est point tout-à-fait à négliger. Il y a dans les masses un instinct qui finit par se faire écouter ; et quand une nation se trouve entraînée par un penchant irrésistible vers le but qu'elle croit marqué à ses efforts, il n'est pas au pouvoir des souverains absolus eux-mêmes d'y résister longtemps. Aussi, quand à Bucharest et à Jassy, parlant avec les boyards de la question d'Orient, je leur donnais quelques-unes des raisons qui m'avaient été données à moi-même, pour prouver que la Russie ne prétendait point s'emparer de Constantinople et qu'elle aimait mieux régner en Turquie par influence que par conquête. « Tout cela est bel et bon, monsieur, me disait-on, et nous ne prétendons point réfuter vos raisonnements. Seulement nous savons qu'il n'y a pas un officier russe qui ne prétende à cette conquête ; nous savons que c'est le cri de l'armée. Nous avons entendu leurs espérances ; nous connaissons leurs pensées. Et ne croyez pas que l'empereur Nicolas puisse s'opposer au vœu de ses officiers et de ses généraux, qui tous convoitent les richesses de Constantinople et la possession de ces lieux enchantés. Le Nord veut se jeter sur le Midi, et il s'y jettera quoi que fassent vos politiques, quoi que veulent les empereurs et les rois. Voyez l'empereur Alexandre. Il ne voulait pas la guerre contre la Turquie ; son successeur l'a faite. » Il faudra du temps ; il faudra plusieurs faits comme l'évacuation

de Silistrie et des faits plus importants, pour faire croire aux Principautés que la Russie recule et pour qu'elles aient foi en leur indépendance, telle même que l'a établie le traité d'Andrinople. Il y a à Bucharest et à Jassy, parmi les principaux boyards, beaucoup d'intelligence politique ; ils connaissent bien l'Europe et les intérêts qui la partagent. Ce qu'il y a de précaire dans la condition de leur pays fait qu'ils ont l'œil toujours ouvert sur les événements politiques ; car ils savent qu'ils dépendent de tout. Seulement ils ont l'esprit disposé à la défiance, disposition toute naturelle dans un pays qui a été si souvent trompé par de belles promesses, et de plus ils croient à l'ascendant irrésistible de la Russie, disposition fort naturelle encore dans un pays livré depuis si longtemps à son influence dominatrice. Ce n'est pas que la Russie soit aimée dans les Principautés ; nulle part, en effet, je n'en ai entendu dire plus de mal, nulle part je n'ai vu se mieux vérifier les vers de Racine.

Et de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Après cela, que les mêmes hommes qui parlent contre la Russie soient disposés à se soumettre à sa domination, et qu'il suffise d'un caporal russe pour faire taire tous ces murmures de colère ; tout cela, certes, est possible, et je dirai plus, tout cela est naturel dans un pays qui sent sa faiblesse.

Comment les Principautés sont-elles arrivées à de pareils sentiments envers la Russie ? C'est ce qu'il est curieux de rechercher en faisant rapidement l'histoire des rapports de

la Russie avec la Valachie et la Moldavie, avant le traité d'Andrinople et depuis ce traité.

En Russie, tout commence à Pierre-le-Grand.

C'est aussi de Pierre-le-Grand que datent les rapports de la Russie avec la Moldavie et la Valachie. Aussitôt que la Russie se tourna vers la mer Noire, les Principautés attirèrent son attention. La Moldavie et la Valachie au XV[e] et au XVI[e] siècle, ne s'étaient soumises à la Porte-Ottomane qu'en se réservant des droits et des priviléges que la Porte enfreignait sans cesse. De là des mécontentements et des désirs d'indépendance. La Russie pour affaiblir la Turquie, encouragea ces espérances, et dans ses guerres elle poussa les Principautés à la révolte; ne ménageant pas à leur égard les belles paroles et les promesses. La première expérience que la Moldavie fit de l'appui de la Russie ne fut pas heureuse. Le prince Cantemir embrassa le parti de Pierre-le-Grand dans la guerre de 1716; après la défaite de Pierre-le-Grand sur le Pruth, Cantemir perdit sa Principauté, et la Principauté perdit le droit d'être gouvernée par des princes indigènes choisis entre les boyards et par eux. Les Fanariotes, c'est-à-dire les Grecs employés dans la chancellerie turque, remplacèrent en Moldavie et en Valachie les princes indigènes; car la Valachie essuya le contre-coup de cette révolution, quoique n'ayant pas pris une part ouverte à la révolte.

Les princes fanariotes, changés tous les trois ans, ne pouvaient rien faire pour la prospérité du pays; ils n'étaient que les fermiers de la Turquie, ou plutôt des officiers du sérail, qui leur vendaient et leur revendaient sans cesse leur titre précaire de prince. Aussi les provinces épuisées étaient toujours disposées à la révolte; les Fanariotes eux-mêmes cherchaient dans la Russie une protec-

tion contre les caprices sanguinaires de la Porte-Ottomane; et à chaque guerre entre les deux Empires, les armées russes entraient dans les Principautés; une administration russe s'y établissait, le tout sans que le pays songeât à résister; il appelait au contraire de tous ses vœux les Russes qu'à titre de co-religionnaires il regardait comme ses protecteurs et qui n'étant pas ses maîtres et voulant le devenir, se faisaient doux et modérés pour se concilier la faveur des habitants. De 1770 à 1834, dans un espace de soixante-quatre ans, la Russie a occupé ces provinces pendant vingt-quatre ans.

La première occupation, celle de 1770, ressembla à une prise de possession. C'était Catherine qui régnait en Russie, et on sait l'éclat et la grandeur qu'elle affectait dans toutes ses actions. On lut dans toutes les églises la promesse de ne jamais remettre le pays entre les mains de la Porte; on fit retentir les mots d'indépendance et de nationalité : c'était avec les mêmes mots et les mêmes promesses qu'à la même époque Catherine excitait la révolte de la Morée. En dépit de ces grands mots, la Valachie et la Moldavie furent à la paix abandonnées, comme la Morée elle-même.

En 1787, nouvelle occupation des Principautés. C'était Potemkin qui commandait alors les armées russes, et j'ai retrouvé encore à Jassy la tradition de cet homme extraordinaire. Son faste asiatique, son éclat, sa hauteur, ce qu'il y avait de gigantesque et d'irrégulier dans son esprit, son mépris sauvage de la dignité de l'homme et le droit que la servilité de ses alentours lui donnait d'exercer et d'afficher ce mépris; au milieu de tout cela, son prodigieux ascendant sur les hommes et le don de leur faire adorer sa volonté, tout cela vit encore dans les souvenirs

de Jassy. On m'y contait que le soir, jouant aux cartes avec des généraux russes, couverts de décorations gagnées sur le champ de bataille, si sa nièce, dont il était amoureux fou et qui était sa maîtresse, entrait dans l'appartement, il l'appelait à lui, et, posant son jeu sur la table, la prenait sur ses genoux, l'embrassait, la caressait, tout cela sans se gêner, sans se presser, et pendant ce temps les généraux russes restaient immobiles, les cartes à la main, attendant que le jeu recommençât. Ce que c'est que la discipline!

En 1814, la Russie, au congrès de Vienne, eut l'habileté de faire exclure la Turquie de la garantie mutuelle que se donnèrent les puissances de l'Europe. Cette exclusion lui laissait le champ libre contre la Porte-Ottomane. Elle en profita, se servant, pour attaquer la Turquie, des armes que lui offrait l'esprit de notre époque et parlant de liberté et d'indépendance aux populations chrétiennes soumises à la Porte.

On sait combien d'idées diverses et contradictoires bouillonnaient dans la tête de l'empereur Alexandre et comment il a été tour-à-tour libéral et absolutiste, religieux et indifférent, image vivante de la confusion d'idées et de sentiments qui est le caractère de notre siècle, et surtout de la Russie, qui, avec son admirable facilité d'imitation, s'empreint tour-à-tour de toutes les idées qui prévalent dans la société européenne. Ce qui sauvait l'empereur Alexandre, et ce qui lui laissera dans l'histoire une honorable renommée, c'est la rare élévation de son âme et la noblesse de son caractère. Sous ses auspices, les agents de l'hétairie parcouraient toute la Turquie, montrant toujours les Russes en perspective comme les libérateurs prédestinés de l'Orient chrétien. C'est surtout en Moldavie

et en Valachie que la propagande russe travaillait les esprits. Il faut entendre à ce sujet les confessions des principaux hétairistes de cette époque. « Nous étions bien dupes, il faut l'avouer, me disait-on. Que voulez-vous? On nous parlait de patrie, de liberté, et nous avions vingt ans ; nous ne pouvions pas douter de la puissance de nos provocateurs, et même encore aujourd'hui nous ne doutons pas de leur bonne foi. Ils partageaient l'enthousiasme mêlé de philanthropie et d'ambition de l'empereur Alexandre. Ils étaient Russes ; mais ils étaient libéraux et voulaient faire de l'empereur de Russie en Orient une sorte de calife libéral et chrétien. Un grand empire animé de la foi des idées nouvelles, cela paraissait l'âge d'or du monde, et nous nous associions avec ardeur à cet avenir ; aussi ne voulait-on que des jeunes gens, disait-on. Les vieillards n'étaient pas capables de comprendre une pareille œuvre. Vous savez que le dédain de la vieillesse est une des maladies de notre temps. En Grèce, en Macédoine, en Bulgarie, en Valachie, en Moldavie, partout l'hétairie s'étendait d'un bout de l'Orient à l'autre, et le nœud de cette vaste correspondance allait se rattacher à Saint-Pétersbourg. »

C'est vers cette époque, vers 1820, que plusieurs lettres furent écrites, dit-on, par M. de Nesselrode aux boyards réfugiés dans la Transylvanie pour éviter les persécutions des Turcs. Ces lettres étaient adressées aux boyards bien pensants ; c'était le mot de l'adresse. Elles les invitaient, au nom de l'empereur Alexandre, à lui faire connaître les réformes qu'il y avait lieu de faire dans le gouvernement de leur pays. Les boyards répondirent à ces lettres et exposèrent leurs vœux. Ils demandaient la réunion aux Principautés des places turques de la rive gauche, la restitution du droit d'élire le prince, la prolongation de l'auto-

rité des hospodars pendant toute leur vie, la surveillance d'une assemblée ordinaire pour l'établissement et l'emploi des impôts. Chacune de ces mesures avait pour but de prévenir un des abus que l'expérience avait indiqués. La réunion des forteresses turques remédiait aux excursions et au pillage des garnisons turques; le droit d'élire le prince, son autorité viagère et le contrôle de l'assemblée sur les deniers publics, à la rapacité de la Porte-Ottomane, qui renouvelait sans cesse l'hospodar, parce qu'à chaque renouvellement de bail il y avait un nouveau pot-de-vin.

Pendant que le Mémoire des boyards allait de Transylvanie à Vérone, où se trouvait l'empereur Alexandre, l'hétairie avait fait explosion. En Valachie, Théodore Wladimiresko avait pris les armes; mais sa révolte avait été plutôt celle des paysans opprimés par les Turcs que celle des hétairistes. C'était en Moldavie qu'Ipsilanti avait levé le drapeau de l'hétairie, le drapeau blanc traversé d'une croix rouge, avec la fameuse inscription du labarum : *In hoc signo vinces.* En même temps, pour cri de ralliement il avait pris le cri de : *Vive la liberté !* bizarre mélange de souvenirs chrétiens et de souvenirs révolutionnaires. Il y avait en ce moment en Europe une fermentation singulière. L'Espagne, Naples, le Piémont, travaillés par les sociétés secrètes comme l'Orient par l'hétairie, avaient fait leur révolution. En France, il y avait eu plusieurs conspirations; à Laybach et à Vérone, les souverains et les ministres s'étaient réunis pour aviser aux dangers de l'Europe. L'empereur Alexandre, à Laybach et à Vérone, jeté dans un cercle d'idées nouvelles et n'entendant plus parler que d'ordre, de stabilité et de résistance, abjura avec la bonne foi qu'il mettait dans tout, sa ferveur libérale; il trouva

qu'il avait été presque révolutionnaire, et, s'en repentant, il eut dans son zèle contre l'esprit de révolution l'ardeur du repentir. Il traita la légitimité du sultan comme si c'était une légitimité européenne, et désavoua l'hétairie. Il déclara hautement qu'il ne considérait l'entreprise d'Ipsilanti que « comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle. » Ipsilanti fut rayé du service russe; les officiers et volontaires russes, hétairistes ou non, qui étaient accourus sous ses drapeaux, furent forcés de les quitter, et cette levée de boucliers non-seulement fut inutile à la Moldavie et à la Valachie, mais elle leur devint funeste, car elle servit de prétexte aux persécutions des Turcs.

C'est à Vérone, et quand l'empereur Alexandre était dans ces dispositions, qu'arriva le Mémoire des boyards *bien pensants*, qu'Alexandre ne manqua pas de traiter de révolutionnaires, et le Mémoire alla s'ensevelir dans les cartons de la chancellerie russe.

Heureusement, rien ne se perd et ne s'oublie, non pas en fait de papiers, mais en fait d'idées, surtout quand elles sont justes. L'empereur Alexandre mourut, et son successeur, cédant à l'entraînement de son peuple contre la Turquie, lui fit la guerre, la vainquit, et, dans le traité d'Andrinople, quand il fallut régler le sort des Principautés, les réformes qu'avaient demandées les boyards *bien pensants* se présentèrent à l'esprit de l'empereur Nicolas. Il les adopta, parce qu'elles avaient pour effet de séparer les Principautés de la Turquie; ces réformes furent insérées dans le traité d'Andrinople, et devinrent la base des institutions nouvelles de la Moldavie et de la Valachie. Depuis le traité d'Andrinople, il n'y a plus de forteresses turques sur la rive gauche du Danube, ce qui a

du même coup guéri les deux Principautés de deux grands maux, la peste et le pillage des campagnes. Depuis le traité d'Andrinople, l'hospodar est à vie, et il doit être nommé par les boyards. Je dis *doit être*, parce que, malgré le traité d'Andrinople encore tout récent, la Russie, en 1834, a déclaré que, pour cette première fois, ce seraient les deux cours suzeraines qui désigneraient les hospodars.

Ce traité d'Andrinople est le premier où les Principautés n'aient pas été sacrifiées par la Russie, le premier où elles aient obtenu quelque allégement à leurs maux, et il faut savoir gré à la Russie d'avoir arraché au joug de la Turquie des populations chrétiennes, de les avoir, pour ainsi dire, rendues à l'Europe. Je reconnais dans l'esprit du traité d'Andrinople cet instinct populaire qui poussait l'empereur Nicolas à la guerre contre la Turquie; j'y reconnais l'inspiration de l'hétairie, de cette société qui voulait la régénération de l'Orient chrétien; et il y a là de quoi consoler peut-être de tant d'efforts qu'on a crus inutiles et vains. Non, ce n'est pas en vain que l'hétairie avait parlé d'indépendance et de liberté. Sans doute elle n'a pas atteint son but, qu'elle avait peut-être marqué trop loin et trop haut; sans doute elle a péri à la peine, et cependant voilà qu'après sa mort son esprit s'infiltre dans le traité d'Andrinople; voilà que les grands du monde et les diplomates acceptent ce qu'ils avaient repoussé jadis : c'est la Russie et la Turquie, les deux puissances les moins libérales du monde, qui, dans un traité solennel, constituent une sorte de gouvernement représentatif; une assemblée qui vote des impôts, qui délibère, qui discute; des droits d'élection, des municipalités, des écoles; tant est grand l'ascendant de l'esprit du siècle! tant ceux mêmes qui n'en veulent pas pour le fond sont forcés de prendre au moins ses formes! tant enfin est

bizarre la condition de la Russie, cet empire européen sur sur les bords, moscovite au cœur, qui, toutes les fois qu'il agit au dehors, est forcé d'agir avec les principes et les procédés de la civilisation européenne, qui en 1814 donne à la Pologne des lois plus libérales mille fois que les lois de la Russie; qui, en 1829, crée en Moldavie et en Valachie deux États constitutionnels et qui par là élève la condition politique et sociale des Valaques et des Moldaves au-dessus de la condition des sujets russes. Laissez-moi donc vous raconter comment, sous les auspices de la Russie, sont nés à l'extrémité de l'Europe deux nouveaux gouvernements représentatifs; laissez-moi vous raconter l'administration efficace et salutaire du général Kisselef, qui a gouverné le pays depuis 1829 jusqu'en 1834.

J'omets à dessein le récit des souffrances de la Valachie et de la Moldavie pendant la guerre de 1828 et de 1829. Ces souffrances sont au-dessus de toute description. Jamais il n'y a eu une plus épouvantable destruction de créatures vivantes; jamais le désordre et la négligence n'ont entassé tant de fléaux; mais, après tout, il faut voir dans ces maux l'entraînement de la guerre plutôt que la volonté du gouvernement russe. Au commencement même, il avait tout fait pour ménager les Principautés; il leur avait donné pour gouverneur le comte Pahlen, homme probe et juste; mais bientôt la fougue de la guerre, la vieille brutalité moscovite, qui s'efface dans les salons et qui se retrouve au bivouac, l'emportèrent sur les volontés bienfaisantes de l'empereur. Il fallait faire vivre l'armée russe au-delà du Danube, et ce fut là la seule tâche des gouverneurs qui remplacèrent le comte Pahlen. Ils la remplirent durement, n'épargnant ni les rigueurs ni les outrages. On vint prévenir un des généraux russes que les boyards n'avaient plus

de bœufs pour faire les transports. — Eh bien ! qu'on attèle les boyards ! Je ne sais pas si on attela des boyards à défaut de bœufs, mais on attela des paysans, ce qui est bien la même insulte à la nature humaine. Ce manque de bœufs montre où en étaient venues les choses dans un pays renommé pour le nombre de ses bestiaux, et qui avait de quoi nourrir des armées dix fois plus fortes que l'armée russe. Mais le désordre consomme plus que vingt armées. Des troupeaux immenses, ramassés à force de vexations, épuisés de lassitude et manquant de fourrages, tombaient morts sur les routes qu'ils encombraient et qu'ils empestaient de leurs cadavres. — Combien vous reste-t-il des trente-six mille bœufs que vous venez de tirer des Principautés ? demandait, vers le milieu de la campagne, le grand-duc Michel au général qui avait la direction de ce service. — Pas même de quoi faire un beefsteack à Votre Altesse, répondit le général. La fourniture fut renouvelée tout entière et dépensée avec la même insouciance. Je pourrais citer je ne sais combien de faits de ce genre ; mais, encore un coup, il faut imputer les malheurs de cette époque, non à la volonté du gouvernement russe, mais aux vices de son administration militaire, et surtout à l'entraînement irrésistible de la guerre. Ces deux cruelles années passèrent, et, après la paix d'Andrinople, le général Kisselef fut envoyé, avec le titre de président plénipotentiaire, pour organiser et administrer le pays.

30 octobre 1836.

XV.

ADMINISTRATION RUSSE DANS LES DEUX PRINCIPAUTÉS.— INFLUENCE ACTUELLE DE LA RUSSIE. — INFLUENCE DE LA PORTE.

Pourquoi serions-nous les ennemis de la Russie ? Rien n'est si sot à l'heure qu'il est que d'être l'ennemi d'un peuple ou d'un empire ; les haines nationales ne sont plus de saison et nous n'avons pas abjuré la perfide Albion pour la remplacer par la barbare Moscovie. J'admire et j'honore une nation qui en cent ans a fait tant de choses. Un pareil empire jeté entre l'Europe et l'Asie, le nord de ces deux continents tiré de la barbarie et appelé à la civilisation, des pays immenses ouverts aux arts et au commerce, tout cela est grand et beau ; tout cela fait honneur à l'homme. Je sais que, selon la piquante et profonde expression du dernier empereur d'Autriche, cet empire a encore bien des conquêtes à faire dans son sein, conquêtes sur la barbarie et sur la rudesse des vieilles mœurs moscovites, conquêtes sur l'âpreté et la stérilité de son sol, conquêtes sur l'ignorance de son peuple, et que ces conquêtes valent mieux que toutes celles qu'il essaierait de faire au dehors ; mais je sais aussi que pour faire ces conquêtes intérieures il a les hommes qu'il faut, des hommes qui aiment à administrer et à organiser, ayant beaucoup des

principes du XVIIIe siècle et qui croient avec les rois philosophes de cette époque qu'il faut tout faire pour le peuple et rien par le peuple, libéraux sans être ni populaires ni démocrates, qui comprennent un État comme une grande machine qu'il est beau de voir marcher, sans qu'aucun ressort crie et se dérange, amis de la civilisation, mais plutôt de la civilisation matérielle que de la civilisation morale, de la civilisation qui fonde des manufactures, qui équipe des vaisseaux, qui construit des machines à vapeur, qui bâtit des chemins de fer, plutôt que de celle qui fait des livres, qui crée des théories et des systèmes, hommes que j'aime, quoique j'aie peu de goût pour ce qu'ils adorent et beaucoup de goût pour ce qu'ils méprisent, que j'aime, parce que le perfectionnement de la civilisation matérielle aide à la civilisation morale, et que quiconque est mieux nourri que ne l'était son père, veut que ses enfants soient mieux instruits qu'il ne l'est lui-même, hommes enfin comme il y en avait plusieurs auprès de Napoléon, qui servaient son génie et qui ont fait école en Europe. Le général Kisselef, président des Principautés du Danube, pendant près de cinq ans, était un de ces hommes.

Le général Kisselef n'est pas un général d'armée ; c'est un administrateur et un organisateur. Actif, infatigable, impérieux, aimant à commander, aimant à faire, ne craignant ni les détails ni les redites, il trouvait dans les Principautés de quoi exercer ses talents, car tout était à faire et à organiser ; il fit tout et organisa tout, et tout selon les principes de l'administration française et selon l'esprit français. Aussi bien, il faut le dire, il n'y a pas en Europe, aujourd'hui, d'autres principes d'organisation politique, d'autres maximes d'administration que les principes et les maximes françaises. On crie contre nous, mais

on nous imite. Qu'on essaie de faire autre chose, de restaurer quelque loi du droit féodal ou du droit canonique, on sera sifflé unanimement, parce que, encore un coup, il n'y a que les principes et les maximes politiques du dix-huitième siècle qui paraissent à tout le monde justes et naturelles. Notre droit politique est devenu le sens commun de l'Europe. De là son irrésistible ascendant. Ce n'est pas au général Kisselef seulement que je fais honneur de ces principes. C'est au cabinet de Saint-Pétersbourg tout entier : le général Kisselef ne fait pas exception de ce côté, et ses maximes sont celles des ministres et des fonctionnaires russes. J'ai eu occasion de lire les instructions que le gouvernement russe envoyait à M. de Minciaki, consul-général de la Russie, et qui servirent de bases aux règlements organiques des deux Principautés. Ces instructions sont fort belles ; en les lisant je croyais souvent lire quelques-uns de ces grands et solennels rapports que faisaient à l'Assemblée constituante les Dupont, les Lally-Tollendal, les Talleyrand, les Barnave. Ce sont les mêmes idées, les mêmes vues, et je m'étonnais de lire à Jassy et à Bucharest des instructions rédigées à Saint-Pétersbourg pour la réforme de la Valachie et de la Moldavie, et de croire lire un ouvrage français. Ainsi ces instructions réclament :

La division du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif ;

Un code d'instruction et de procédure ;

Des tribunaux rustiques ou justices de paix ;

L'inamovibilité des juges ;

Une jurisprudence fixe et régulière ;

L'enregistrement des actes et des contrats ;

L'établissement des registres de l'état civil ;

L'application d'une portion des biens du clergé aux besoins du peuple, etc.

C'est-à-dire, nos institutions civiles, judiciaires et administratives, tout ce que nous tenons de l'Assemblée constituante. C'est, je l'avoue, un beau spectacle que de voir le pouvoir de la conquête s'employer ainsi à introduire l'ordre et la justice dans les lois et les institutions du pays. Et voilà la Russie telle que la veulent et la rêvent beaucoup de Russes, la force mise au service de la raison ! J'examinerai plus tard le règlement de réforme ; mais j'avais à cœur de rendre de suite hommage aux instructions libérales et éclairées du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Une fois investi du pouvoir souverain, le général Kisselef essaya de renouveler la face du pays. Aidé de quelques-uns des hommes les plus éclairés des provinces, il substitua à la complication et au désordre de l'administration des Fanariotes, une administration simple et régulière. Il mit l'ordre à la place de la confusion, ce qui est beaucoup. Il ne put pas mettre de même l'honnêteté à la place de la corruption. Cette réforme demande plus de temps que le général Kisselef n'en avait. Comme le général Kisselef avait derrière lui la puissance de l'empereur, personne ne songea à résister à ces réformes. Les abus, qui contre une autre autorité auraient volontiers fait de l'opposition, cédèrent à cette autorité redoutée, et le général put faire à son aise du libéralisme administratif, sans que jamais ce libéralisme essayât de se retourner contre lui.

Voyant toutes choses naître à sa voix, le général Kisselef s'attacha à son ouvrage ; il y mit sa gloire, et les Valaques disent même qu'il oublia qu'il était général russe, pour se souvenir seulement qu'il pouvait être le régénérateur de la Valachie. Ainsi, sans s'occuper d'Odessa, il fon-

dait Brahilof et s'applaudissait de sa prospérité naissante; sans se soucier de la concurrence dont les grains valaques et moldaves menacent les grains de la Russie méridionale, il cherchait à encourager l'agriculture des Principautés, et voyait avec joie les bons effets de cette liberté de commerce que leur avait rendue le traité d'Andrinople. « Nous sommes de singulières gens, disait à cette époque un général russe; voilà un pays qui n'est pas à nous et que nous nous efforçons de civiliser et d'enrichir. Nous y fondons des villes qui ruineront les nôtres; nous y créons une agriculture qui dépréciera la nôtre; nous y faisons des lois libérales et nous sommes un gouvernement despotique. Nous n'avons chez nous que des serfs, et ici nous cherchons à faire des citoyens, sans penser qu'entre nos paysans et ceux-ci il n'y a que le Pruth, et que le jour où il prendra envie aux sujets de Sa Majesté l'empereur Nicolas de faire la comparaison avec les sujets de Son Altesse le président Kisselef, ils trouveront peut-être qu'il aurait mieux valu pour eux être les conquis que les conquérants; cela me semble le monde renversé. » Quant à moi, cela me semble le monde amélioré ; malheureusement cela n'a pas duré.

Je serais désespéré que sur ce que je viens de dire, vous prissiez le général Kisselef pour un propagandiste; à Dieu ne plaise ! On me contait à Jassy que, sur un avertissement venu, dit-on, de l'Autriche, le général Kisselef envoya aux ministres qui administraient la Moldavie sous son autorité, l'ordre d'interdire en Moldavie l'entrée des livres français. Un des ministres, et des plus éclairés et des plus honnêtes, refusa de suivre cet ordre, et à quelques jours de là il vint à Bucharest. « Pourquoi n'avez-vous pas suivi mon ordre ? dit le général Kisselef en le voyant. — Parce

que ce n'est pas la peine, pour trente ou quarante boyards qui lisent le français de leur ôter ce plaisir. Craignez-vous que les zinganes (bohémiens, esclaves) lisent le *Contrat Social?* — Le général se mit à rire, embrassa le boyard qui aimait à lire nos auteurs français, et il ne fut plus question d'interdire l'entrée de nos livres. Cette anecdote vous donne la mesure du libéralisme du général Kisselef. Je ne voudrais pas jurer que celui des boyards aille plus loin.

C'est en Valachie que le général Kisselef a laissé le plus de souvenirs; c'est là qu'il était le plus aimé, et c'est là aussi qu'il se plaisait le plus. Il n'aimait pas Jassy et il n'y était point aimé. Cette espèce d'antipathie réciproque peut servir à juger à la fois le caractère du général Kisselef et le caractère différent des Moldaves et des Valaques. En Valachie, le général trouvait un peuple facile et souple, qui se prêtait volontiers à ses réformes. Point de résistance, point de contrariété, point de tracasseries : soit par l'effet d'une certaine mollesse de caractère, soit qu'il rendît justice aux intentions et aux lumières du général, le peuple valaque le laissait faire. Il y a de l'aristocratie en Valachie comme en Moldavie; mais les boyards valaques sont plus traitables que les boyards moldaves; ils sont plus pauvres aussi, dit-on, ou plus endettés, et par là plus dépendants de l'autorité. Cette docilité plaisait au général; elle convenait à ses goûts de commandement et d'organisation. La Valachie, sous ses mains, était une cire qu'il façonnait selon ses idées, tandis qu'en Moldavie il se sentait à chaque instant heurté, contrarié, arrêté. Rien ne gêne un administrateur comme l'opposition de l'aristocratie, parce que c'est une opposition qui vit, quoi qu'il fasse, à côté de lui, qu'il retrouve dans les salons aussi bien que dans son

cabinet. La fierté et l'indépendance des boyards moldaves aigrissaient le caractère du général, de telle sorte que, par un effet tout naturel, à Jassy, c'étaient les défauts de son caractère qui éclataient, la hauteur, la présomption, l'idée qu'il savait tout et faisait tout mieux que personne ; tandis qu'à Bucharest, au contraire, c'étaient ses qualités qui se montraient. Le pouvoir du général Kisselef dura près de cinq ans. Il s'était habitué aisément à cette domination ; il aimait à voir les boyards se presser dans son salon, à donner des fêtes, à marquer par ses invitations, par leur fréquence ou par leur rareté, l'estime qu'il faisait des personnes, à tenir une petite cour, et il avait tout ce qu'il faut pour la bien tenir, aimable et prévenant quand il voulait l'être, sachant le prix des égards quand ils ne sont pas prodigués, aimant les femmes et beaucoup moins curieux, dit-on, de la régularité des mœurs que de la régularité de l'administration. Il lui fallut quitter tout ce pouvoir, tout cet éclat, tous ces plaisirs, et il les regretta d'une façon visible.

Quelques personnes prétendirent alors que ce regret témoignait d'une grande espérance trompée. On avait parlé de faire des Principautés un grand-duché de Dacie, et le général, dit-on, s'était flatté que la Russie, à l'instar sans doute de la France impériale, croirait l'instant venu pour elle de faire passer rois et princes souverains ses généraux. Les officiers russes, les uns par jalousie, les autres par flatterie déjà, disaient trouver dans le général Kisselef quelque chose de Bernadotte et de sa fortune. Ces présages ne se vérifièrent pas, et de prince redevenu simple général et courtisan à Saint-Pétersbourg, après avoir eu des courtisans à Bucharest, le général Kisselef a été chargé de coloniser les paysans de la couronne, affranchis par l'empereur

Alexandre. C'est la mission que lui a donnée l'empereur Nicolas, mission qui convient encore à ses talents d'administrateur. Le général Kisselef y peut continuer sa vocation de civilisateur, car il a là plus qu'un pays à réformer, il a une classe d'hommes tout entière à régénérer.

En général, les adieux que les administrateurs russes firent aux Principautés ne furent ni tendres, ni affectueux. Ils paraissaient fort peu s'inquiéter des difficultés qu'allaient avoir à vaincre les nouveaux hospodars. Après tout, disait un de ces administrateurs, nous ne pouvons répondre de ce que feront les hospodars, mais ils ne pourront pas faire beaucoup de mal; car, quand nous le voudrons, en nous entendant avec la Porte, nous les destituerons. —A quoi attribuer le changement de la Russie à l'égard des Principautés? Il y a, selon moi, à ce changement, une cause générale et une cause particulière. La cause générale, c'est le changement qui me paraît s'être fait dans les idées de l'empereur Nicolas à l'époque de la révolution de Juillet et de la guerre de Pologne.

Avant cette guerre, l'empereur Nicolas vivait sur les idées qui l'avaient, pour ainsi dire, porté au trône, l'idée de conquérir Constantinople et de délivrer du joug musulman les populations chrétiennes de l'Orient, idées populaires et qui se ressentaient des prédications généreuses de l'hétairie. C'est cet esprit qui a dicté le traité d'Andrinople; contre la Turquie, esprit d'empiétement et d'usurpation; pour les populations chrétiennes, esprit de patronage et de protection. Cet esprit a continué ses bons effets en Valachie et en Moldavie jusque vers la fin de l'administration du général Kisselef, quand déjà, à Saint-Pétersbourg, les idées avaient changé. Depuis, en effet, que la Pologne avait montré que ces mots de patrie, d'indépendance et de

liberté que la Russie faisait retentir contre la Turquie aux oreilles des populations chrétiennes pouvaient aussi se tourner contre la Russie, depuis que la révolution polonaise avait enseigné que ce n'était pas en vain que l'on donnait des institutions libérales et que les peuples les prenaient au sérieux, l'empereur Nicolas avait commencé à se dégoûter de cet appareil de civilisation libérale que la Russie aimait à étaler. Ce changement se fit sentir d'une manière curieuse dans les négociations relatives aux affaires d'Orient.

En 1829, à Andrinople, encore ému de l'idée de délivrer les populations chrétiennes, on accumulait les garanties en faveur de la Valachie et de la Moldavie. En 1834, on s'inquiétait beaucoup moins du sort des peuples et de leurs droits, on se souciait peu qu'ils fussent plus ou moins indépendants de la Turquie. Voilà pourquoi, en dépit du traité d'Andrinople et du règlement organique, on faisait faire l'élection des nouveaux hospodars par la Porte au lieu de la laisser faire par les boyards. L'élection d'un prince semblait alors, à Saint-Pétersbourg, quelque chose de Jacobin qui n'était plus de saison. Voilà pourquoi encore on imposait aux nouveaux hospodars l'obligation d'aller à Constantinople recevoir l'investiture. En 1829, cela eût paru contraire à l'indépendance des Principautés; en 1834, cela paraissait conforme aux droits du sultan, et cela excluait d'autant plus l'idée que la nation valaque et que la nation moldave eussent quelques droits de souveraineté et de nationalité. Depuis la résurrection de la nationalité polonaise, la nationalité valaque et moldave était disgraciée (1). Une

(1) Je lis dans la convention d'Ackermann, 1826 : « Les boyards du divan de chaque province, comme corps du pays et avec l'accord

cause particulière s'ajoutait à ces dispositions générales. Depuis 1832, l'attitude de la Russie à l'égard de la Porte-Ottomane avait changé. D'ennemie et d'adversaire, la Russie était devenue la protectrice de la Turquie. Autrefois, pour agir contre la Turquie, elle avait besoin des Principautés; aujourd'hui, la Turquie étant entre ses mains, les Principautés lui devenaient indifférentes, et de l'indifférence à la malveillance, il n'y a souvent qu'un pas.

Ces nouvelles dispositions n'ont point échappé à la sagacité des boyards valaques et moldaves. De là le singulier mélange qu'on trouve dans leurs conversations de reconnaissance pour le bien que la Russie leur a fait, et de crainte pour le mal qu'elle peut leur faire. « Du temps où nous étions Turcs, me disait un boyard, la Russie nous flattait et nous ménageait comme elle fait maintenant pour les Bulgares, chez lesquels, dans la dernière guerre, les Russes payaient tout, tandis qu'ils prenaient et pillaient librement chez nous, regardant que nous ne valons déjà plus la peine d'être ménagés. » Vous avez tort de nous reprocher d'avoir changé de sentiment à l'égard des Russes, me disait un autre; nous reconnaissons le bien qu'ils nous ont fait, mais ils ne peuvent plus et ils ne veulent plus nous en faire. Ce sont les intérêts qui ont changé. Ce que nous voulons, c'est d'être indépendants. Or, c'est là ce que nous demandions aux Russes contre les Turcs. — Et

général des habitants, éliront l'hospodar... Après sept ans d'hospodarat, l'hospodar peut encore être nommé pour sept autres années par les divans des provinces, et si le consentement général des habitants se manifeste à son égard. » Dans le traité d'Andrinople, il est dit que les règlements administratifs (qui sont les lois nouvelles du pays), ont été faits d'après le vœu exprimé par les assemblées des plus notables habitants du pays.

maintenant c'est ce que vous demanderiez volontiers aux Turcs contre les Russes? — Oui, s'il y avait à Constantinople une intelligence éclairée et une volonté indépendante.

Ceci m'amène à vous dire un mot de l'influence que la Turquie me semble avoir conservée dans les Principautés. Tant que j'étais dans les États autrichiens, le long du Danube, on me parlait des Turcs comme d'une nation ignorante et barbare, tombée en décadence et réduite à l'impuissance de nuire. Il y avait du dédain; point de haine; aucune terreur. Dans les Principautés, il n'en est pas de même : il y a chez les uns un sentiment de haine au souvenir des maux que les Turcs ont fait endurer au pays; chez les autres, un sentiment de terreur. Le peuple semble toujours craindre de voir ces bandes redoutables de pillards s'élancer au-delà du Danube et parcourir le pays au galop de leurs chevaux, ravageant et massacrant tout sur leur passage. Les boyards paraissent toujours redouter le fatal cordon. Quand Achmet-Pacha, ambassadeur de la Porte-Ottomane à Saint-Pétersbourg, traversa le pays, il y a deux ans et plus, il semblait, à la réception qu'on lui faisait, que la mort marchait encore derrière lui. « Il paraît que cette manière de couper les têtes laisse dans les esprits une forte impression, disait à cette époque un général russe. Je fus avec Achmet-Pacha chez l'ex-hospodar Ghika, et quoique, en ma qualité de commandant de la ville, j'eusse quelque importance, même à côté d'Achmet-Pacha, le vieux Ghika oublia de m'inviter de m'asseoir, et il fit donner la pipe, non-seulement à Achmet, mais à son secrétaire, avant moi. Achmet en colère, arracha la pipe à son secrétaire et me donna la sienne. Ce sont de vieilles idées, me disait-il en sortant. Cela ne nous convient plus. »

Le procédé et le mot d'Achmet sont d'un homme d'esprit. Toute sa conduite à Bucharest fut dans ce genre. « Je ne saurais trop applaudir aux progrès des troupes valaques, disait-il; je vois qu'elles vont devenir les meilleures troupes du sultan. » Il y a en Turquie plusieurs de ces hommes qui comprennent le rôle nouveau que la Turquie doit jouer en Europe. C'est d'eux, si leurs conseils sont écoutés, que dépend le sort de l'empire. Il ne faut plus que la Turquie songe à recouvrer les Principautés du Danube; elles sont perdues pour elle à tout jamais. Elle n'a plus à leur égard qu'une seule chose à faire, c'est de les protéger et de les soutenir. Les rôles sont changés : autrefois c'était la Russie qui protégeait les Principautés, afin de s'en faire un appui contre la Turquie; aujourd'hui la Turquie doit les protéger et chercher à développer leur richesse et leur civilisation, afin de s'en faire un rempart contre la Russie. Tout ce qu'elle leur accordera de priviléges et de droits, l'indépendance, car elle peut la leur accorder, le suzerain étant toujours libre d'émanciper son vassal; la neutralité, car elle peut demander aux États de l'Europe de garantir la neutralité de ces provinces; tout cela, loin de l'affaiblir, la fortifiera; et le jour où elle aura fait reconnaître comme neutres et inviolables les provinces du Danube, elle aura plus fait pour sa régénération que si elle reconquérait la Bessarabie et faisait reculer les Russes au-delà du Dniester.

XVI.

BUCHAREST ET JASSY.

Il y a dans les Principautés, deux sortes de pays : la plaine et la montagne. Ces deux sortes de pays ne se mêlent pas. Tout est plaine, ou bien tout est montagne. La montagne, ce sont les premières collines des Carpathes qui s'élevant peu à peu l'une sur l'autre, finissent par avoir des sommets d'où la neige ne disparaît que pendant deux mois à peine de l'année. La plaine, ce sont ces steppes immenses qui s'étendent du Caucase au Danube, et qui, de ce côté, semblent ouvrir l'Europe aux invasions de l'Asie ; de telle sorte que la Moldavie et la Valachie ne forment, ni par leurs plaines, ni par leurs montagnes, un pays à part. Leurs plaines dépendent des steppes de la Russie méridionale, et leurs montagnes des Carpathes. Cette configuration du sol est une sorte d'emblême de l'histoire de ces deux pays, qui jamais non plus n'ont pu être des États indépendants.

Et quand je vous parle de plaines, ne vous figurez pas des plaines de huit ou dix lieues d'étendue; figurez-vous, je vous prie, des plaines de quatre-vingts lieues, sans une montagne, sans une colline, sans un arbre non plus, pour ainsi dire; rien qui fasse saillie sur le sol, une terre

plate comme la mer, avec des horizons aussi courts et aussi monotones que ceux de la mer. A peine de trente lieues en trente lieues, un pli de terrain, et encore ici, les mots me trompent. Un pli s'arrondit, se ride, se groupe; un pli a de la grâce. Ici, un mur de terrasse de la hauteur de dix ou quinze pieds, pas plus; on monte cette espèce de mur par une brèche, et au haut recommence un plateau de trente lieues encore. Y a-t-il au moins des villages pour égayer et animer la platitude de ces campagnes? De Galatz à Bucharest, sur une route de soixante-dix à quatre-vingts lieues, j'ai vu cinq villages et trois arbres, je m'en souviens. Il est vrai que j'étais sur la grande route. Or, les choses ici sont au rebours des autres pays. Ailleurs, les routes appellent les villages; ici, elles les font fuir : car c'était sur la route qu'étaient les exactions et les avanies des Turcs. Aussi les villages allaient se cacher dans l'intérieur des terres. Le mot de village, en France, donne l'idée d'un assemblage quelconque de maisons. Ici, des trous creusés en terre, quelques misérables claies bourrées d'un torchis de paille et de boue, par là-dessus un toit en paille de maïs, voilà les maisons. Depuis un ou deux ans cependant, à mesure qu'il y a plus de sécurité, les maisons sortent de terre. C'est toujours la claie avec le torchis qui sert de mur, mais elle n'est plus sous terre. C'est un progrès. Du reste, quand les maisons sont en bois, c'est une ville alors, et s'il y en a une ou deux en briques enduites de chaux, c'est un chef-lieu de district, ou bien c'est un couvent ou un évêché.

Voilà à travers quelles steppes j'ai fait plus de trois cents lieues avec une rapidité qui est la seule chose qui console de la monotonie de la route, parce qu'elle l'abrége; et encore, quelle que soit l'ardeur de huit ou dix

chevaux attelés à la calèche et poussés par les fouets et les cris des postillons, poussés eux-mêmes par les fouets et et par les cris des *dorobantze* ou gendarmes qui nous accompagnaient, je me prenais moi-même à crier *hourrah! hourrah!* comme les postillons, comme les *dorobantze* et comme les chevaux eux-mêmes, Dieu me pardonne! tant j'avais l'impatience de dévorer cet espace monotone qui semblait renaître de lui-même! tant je hâtais le moment où nous arrivions à la poste, la poste, c'est-à-dire des cabanes de branchages et des écuries du même genre, où les chevaux ne se tiennent presque jamais, parce qu'ils ont le bon goût de préférer le vert! C'était donc au vert qu'il fallait aller chercher le relai, ce qui se faisait de la manière suivante : deux hommes à cheval partaient au grand galop; et couraient vers un troupeau de trente ou quarante chevaux qui paissaient à travers champ; à grands coups de fouet et à grands cris, ils chassaient vers la voiture le troupeau qui s'avançait au galop, en ligne, comme un escadron de cavalerie; on prenait au hasard les huit ou dix qu'il nous fallait, puis le troupeau repartait au grand galop, et au grand galop aussi partait un épais tourbillon de poussière noire, d'où sortaient pêle-mêle des cris, des éclats de fouet, çà et là les uniformes moitié asiatiques et moitié européens des *dorobantze*, ou le manteau rouge d'un Albanais placé sur le siége de la voiture. Ce tourbillon roulant, criant, frappant, c'était nous, jusqu'à la poste prochaine.

Cependant je pensais, dans mon tourbillon, que si cette plaine immense était donnée à nos fermiers de la Beauce et de la Brie, ou à nos cultivateurs de la Flandre, elle serait couverte d'arbres, de moissons et de villages; car rien n'y manque, ni une terre féconde qui dédai-

gne l'engrais et qui n'a besoin que d'être égratignée par la charrue pour rendre douze grains pour un seul ; ni un sol propre aux bois, car, en s'écartant de la route, on voit çà et là des bosquets de bois, qui, pour devenir aussi beaux que les plus beaux ombrages du Limousin, ne demanderaient qu'à être préservés de la dent des bestiaux ; ni des rivières qui, ne trouvant aucun cours dans la pente du terrain, font dans la campagne mille détours qui profitent à la fécondité du sol. Ce qui manque à cette terre, ce sont les bras. Qu'était-ce, j'imagine, que cette Flandre elle-même avant que le travail vînt enrichir et animer ses campagnes? Une plaine immense comme la Valachie, avec des rivières incertaines aussi dans leurs cours, et dont les eaux boueuses inondaient la campagne. Le travail a tout changé : ce marais est devenu un des plus beaux pays de la terre, et aujourd'hui nous ne nous étonnons ni de l'abondance de ses campagnes, ni de la richesse et du nombre de ses villes, ni de la multitude infinie de ses villages. Tout cela nous semble naturel. Comment en serait-il autrement, disons-nous? Un pays à portée de l'Océan, un fleuve comme l'Escaut qui le traverse, un réseau de rivières qui s'unissent à l'Escaut, des transports faciles, des débouchés assurés. C'est l'homme cependant qui a tout fait : car voici un pays plus fertile que n'était la Flandre, ayant autant de rivières, et pour issue sur la mer un fleuve plus grand mille fois et plus beau que l'Escaut, à portée de l'Orient et du plus riche pays du monde. Mais l'homme y manque : de là sa langueur. Les Principautés ont à peu près quatre millions et demi d'habitants ; elles pourraient en nourrir douze millions.

Sous les Turcs, la dépopulation s'accroissait chaque année. En 1750, à l'avénement de Constantin Mavrocordato,

le premier hospodar, nommé directement par la Porte, il y avait encore 147,000 familles de paysans; en 1745, on n'en comptait plus que 70,000, et plus tard 35,000. Je sais que le fardeau des impôts tombant tout entier sur les paysans, beaucoup de familles cherchaient à se soustraire à ce titre onéreux, et que c'est là une des causes de cette diminution progressive. Mais c'est une mauvaise chose, quand la population des campagnes est forcée de renoncer à son état et d'aller se faire domestique des boyards, comme faisaient les paysans valaques. La population, en effet, ne s'accroît que dans les campagnes. Le retour et l'espoir de la sécurité, une administration plus régulière, l'extrême allégement des impôts, la liberté du commerce des grains commencent à ranimer le mouvement de la population.

Le nombre des bestiaux s'accroît aussi. La guerre de 1828 et 1829 avait détruit les troupeaux; ils se reforment grâce à la paix. En Moldavie surtout, les bestiaux font la fortune des paysans, et à voir tous ces troupeaux de bœufs de forte taille, répandus sur les collines de la Moldavie, je ne me serais jamais douté des ravages qu'avait faits la guerre.

C'est, si je puis ainsi dire, cette convalescence universelle des villages, des hommes, des troupeaux, qui fait l'intérêt des Principautés. Quand un homme est resté longtemps évanoui, c'est un plaisir de le voir reprendre connaissance, rouvrir les yeux, son sang recommencer à couler, son cœur à battre, et son teint à se colorer; tel est, en ce moment, l'état des Principautés. Elles perdraient leurs lois, leurs règlements organiques, leurs assemblées, leurs hospodars, et même le consul-général de Russie, qu'après le premier moment d'inquiétude que me causerait cette subite

disparition de tout ce qu'on appelle force et pouvoir public, je me rassurerais en pensant à ce que j'ai vu. Le pays va tout seul ; il va non pas par ses lois et par ses administrateurs, mais par lui-même et par une sorte de mouvement naturel ; il va par la force des choses, qui vaut bien la force publique ; il va parce que la santé lui revient, parce qu'il respire librement, il va parce qu'il vit. Aussi je crains beaucoup moins pour lui de n'être pas assez administré et gouverné, que de l'être trop. Je me suis souvent permis de croire et de dire que les lois et les gouvernements n'étaient pas les véritables principes de la vie des sociétés ; que les sociétés vivaient et mouraient par d'autres causes que leurs lois et leurs institutions. Les Principautés en sont un témoignage en ce moment. Le gouvernement n'est pas bon ; ici, il est faible, là, il est arbitraire. Il a surtout ceci de mauvais, qu'il n'est pas vrai, je veux dire que le pouvoir n'est pas dans le pays ; il est ailleurs ; il est au consulat de Russie. Or, le pire des gouvernements est évidemment celui où un pouvoir qui ne répond de rien, commande à un pouvoir qui ne peut rien et qui répond de tout. Les assemblées représentatives du pays sont ou serviles ou tracassières, travaillées par des intérêts de classes et de personnes ; le règlement organique est fait de manière à ce que le pouvoir qui n'est pas dans le pays, soit toujours l'arbitre des pouvoirs qui y sont ; les institutions civiles et judiciaires sont, quelques-unes du moins, au-dessus de la portée du pays, et glissent sur lui sans avoir aucune prise. Les choses devraient donc ne point aller, si elles n'allaient qu'en vertu du gouvernement et des lois, et cependant elles vont, parce qu'elles vont toutes seules, par cette force intérieure et ce principe de vie qui est dans le pays.

Ce ne sont pas choses mystérieuses et cachées que cette

force intérieure et ce principe de vie : ce sont choses simples et visibles s'il en fut jamais. La récolte, je suppose, a été bonne cette année ; il n'y a eu pour la manger avant le temps ni Turcs, ni Russes, ni sauterelles. Le paysan, sur le produit de sa récolte, achète une génisse et un taureau. L'année suivante, la génisse et le taureau, au lieu d'aller mourir sur la route de Fochzani, ont fait un autre veau et une autre génisse, et la récolte encore a été bonne. Le paysan fait sortir sa maison de terre, et, en même temps, il étend sa culture et double ses produits. De plus, il s'éclaire, il cultive la pomme de terre. Pendant longtemps il avait résisté à cette culture : routine, disait-on. Non ! on ne fait d'essais que quand on ne vit pas au jour le jour. Or, pendant longtemps c'était ainsi que vivait le paysan valaque et moldave. Chaque année qui s'écoule l'enrichissant, il prend confiance : il a vu partir les Russes. Pendant longtemps on lui disait qu'ils allaient partir. — « Monsieur, répondait un paysan moldave à son boyard, je les vois aller, venir et se tourner le dos les uns aux autres, comme on fait à la danse. Pour qu'ils partent, il faut qu'ils nous tournent tous le dos en même temps. » Tout cela, les bœufs qu'on achète, la maison qui sort de terre, la génisse qui vêle, le paysan qui s'enrichit et qui réfléchit, ce n'est ni l'hospodar, ni l'assemblée, ni la loi qui le fait, c'est le train et le penchant de la nature humaine ; et c'est tout cela cependant qui fait la vie et la force du pays, c'est tout cela qui fait qu'il peut résister aux défauts de son gouvernement et de ses lois.

Il se passe en ce moment dans les pays qui appartenaient à la Turquie, et qui ont maintenant, soit un gouvernement, soit une administration indépendante, en Grèce, en Valachie, en Moldavie, en Servie, un spectacle curieux

et digne de l'attention des publicistes. Partout, soit par faiblesse, soit par un reste des habitudes arbitraires de la Turquie, soit par des intrigues du dedans et du dehors, partout le gouvernement va mal ; et partout aussi, en dépit des fautes du gouvernement, le pays, soulagé de l'oppression qu'il éprouvait et rendu à la libre jouissance de ses forces, partout le pays va bien. Les campagnes se repeuplent, les terres se cultivent, les arbres se replantent, le peuple s'enrichit et s'éclaire. Mais il ne faut pas se fier outre mesure à ce moment de santé : *Optimus post malum principem dies primus*, a dit Tacite. Le jour qui suit la chute d'un mauvais prince est toujours le meilleur ; car alors une oppression venant de finir et une autre n'ayant pas encore eu le temps de s'établir, le pays profite de l'intervalle. Les nouveaux États sont aujourd'hui dans cet intervalle ; ils jouissent de la fin d'un régime et ne souffrent pas encore de l'établissement d'un autre. Mais que l'administration continue à être mauvaise, elle finira par gâter la santé du pays, quelque envie que le pays ait en ce moment de se bien porter. La meilleure administration pour tous ces pays est celle qui administrera le moins.

J'insiste sur la distinction qu'il faut faire entre l'administration et le pays, parce que cette distinction, selon moi, répond à beaucoup de craintes et à beaucoup de reproches. On dit souvent : « La Grèce va mal ; les Principautés ne peuvent pas continuer à aller comme elles vont. » Oui, l'administration va mal, mais le pays va bien. Le malheur, c'est que, dupes de notre préoccupation politique, nous n'écoutons que le bruit des querelles du gouvernement et de l'administration, et nous n'entendons pas le pays qui s'améliore et qui s'enrichit, les maisons qui se

bâtissent, les familles qui s'augmentent, parce que tout cela se fait en silence.

A Bucharest, ce mouvement de vie et de santé est encore plus visible que dans les campagnes ; partout on bâtit; partout s'élèvent de nouvelles maisons pour remplacer les anciennes. Il en est de même à Jassy, et je ne m'en étonnais pas ; les capitales avancent toujours d'une année ou deux sur l'esprit et les sentiments du pays. Quand il y a dans le pays un sentiment de sécurité et d'espoir, c'est dans la capitale qu'il se fait d'abord sentir. A Bucharest et à Jassy on connaît mieux l'avenir du pays; on sait, mieux que partout ailleurs, qu'après tout les Turcs ne reviendront pas. De là l'espoir et la confiance, et de là aussi cette ardeur de bâtir. L'homme, en effet, ne bâtit pas seulement avec des pierres ; il bâtit surtout avec l'idée qu'il pourra jouir de la maison qu'il construit. Les peuples qui n'ont point d'avenir creusent des trous dans la terre. Y a-t-il un peu d'espoir ? la cabane sort de terre; devient-il plus grand, on bâtit en pierre ou en brique. Tel est en ce moment l'aspect des Principautés.

Aussi bien cette ardeur de bâtir n'est pas un caractère particulier de Bucharest. Je viens de traverser une grande partie de l'Europe, de Paris à Jassy. Partout j'ai vu bâtir. Les maçons ont remplacé les soldats, et la truelle succède à l'épée. Il semble que l'homme se remue d'un bout de l'Europe à l'autre pour être mieux logé. Tant mieux ! qui veut être mieux logé voudra bientôt être mieux instruit.

Mais ce qui est le caractère distinctif de Bucharest et de Jassy, ce qui fait que ces villes ne ressemblent pas à nos villes européennes qu'elles cherchent à imiter, ce qui frappe l'étranger au premier coup d'œil, c'est la singulière inéga-

lité des habitations. Figurez-vous quelques-uns de nos plus pauvres hameaux, et au milieu de ces hameaux des palais élégants sans aucune habitation intermédiaire qui serve de transition entre les palais et les chaumières; tantôt l'aspect d'un village, et tantôt l'aspect d'une capitale : voilà Jassy et Bucharest. Les plus sales échoppes sont appuyées contre les plus belles maisons ; vous sortez d'une habitation qui rappelle les beaux hôtels de Paris et de Vienne, vous vous heurtez contre une misérable cabane de bois, et vous marchez dans des rues mal planchéiées, avec de la poussière ou de la boue jusqu'au-dessus de la cheville.

Quand je parle de boue ou de poussière jusqu'au-dessus de la cheville, cela suppose que vous marchez. A Bucharest et à Jassy, on ne marche pas, on ne va qu'en voiture, les jambes sont du luxe; les voitures, au contraire, sont le nécessaire; cela n'est point une plaisanterie; la voiture est le seul moyen de sortir de l'horrible amas des boues de l'hiver et de la poussière de l'été; de plus, la voiture est la marque qu'on est un homme comme il faut. Aller à pied, c'est comme chez nous aller nu-pieds. Il n'y a que le peuple qui aille à pied; or, qui veut être peuple, dans un pays où il n'y a pas de tiers-état, pas de bourgeoisie? Chez nous on est du peuple, parce que ce mot comprend je ne sais combien de degrés; mais quand il n'y a dans une société que deux degrés, le premier et le dernier, personne ne veut être du peuple. Pendant mon séjour à Jassy et à Bucharest, je n'ai vu *personne* à pied, personne, c'est le mot. On n'a que trois ou quatre mille francs de revenu, n'importe, on a une voiture, et souvent on en a deux. J'ai vu des gens qui rentraient en voiture dans des maisons dont ne voudraient pas nos ou-

vriers. — Est-ce leur maison? oui. — Et c'est leur voiture? oui. Je ne revenais point de ce contraste de luxe et de misère; et alors, pour redoubler mon étonnement, on m'apprenait que la voiture que je leur avais vue était leur voiture de ville, et qu'ils en avaient une de campagne, ou bien leur voiture d'hiver, et qu'ils en avaient une d'été; car ici on a deux ou trois voitures, comme chez nous on a deux ou trois paires de bottes. Gulliver avait, je crois, vu dans ses voyages un peuple qui était toujours à cheval; je n'ai pas tant voyagé que Gulliver, mais j'ai vu un pays où l'on fait tout en voiture; nulle part je n'ai trouvé une pareille aversion pour se servir de ses jambes. J'étais en voiture, car il m'avait bien fallu renoncer à nos habitudes parisiennes, et j'allais acheter quelque chose; à vingt pas de la boutique, un embarras de voitures élégantes et de charrettes attelées de bœufs (toujours les contrastes, toujours l'inégalité) nous arrête. — Descendons et allons à pied! Comme j'étais avec un Français, cela parut simple et se fit; si j'avais été avec quelqu'un du pays, il m'aurait fallu attendre dans ma voiture que les calèches se fussent démêlées des charrettes.

Cependant en ce moment la voiture me paraît menacée, comme beaucoup d'autres choses qui tiennent à l'ancien état de la société. On commence à paver les rues, au lieu de les planchéier. Vous concevez que si les rues deviennent praticables, la voiture deviendra moins nécessaire, et, quoique la vanité soit bien suffisante pour maintenir la voiture, c'est quelque chose cependant qu'elle n'ait plus pour elle la nécessité : c'est ainsi que tout tombe et tout s'en va. Bucharest et Jassy pavent leurs rues; cela fait qu'on pourra aller à pied, sans être un mendiant ou un bohémien. C'est un commencement de bourgeoisie et de

tiers-état ; c'est la substitution d'une société à une autre, et un pas de plus fait en s'éloignant de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe occidentale.

Vous pensez bien que dans un pays où les gens mettent les voitures à la place de leurs jambes, ils n'ont pas manqué de mettre les domestiques à la place de leurs bras. Personne n'a moins de six ou sept domestiques, tant mâles que femelles, et c'est même là un état de maison fort modeste. Chez les riches boyards, le nombre des domestiques est presque infini. Ils n'en sont pas mieux servis : tout au contraire. La multitude des domestiques est un des caractères des sociétés aristocratiques. Dans ces sortes de gouvernements l'aristocratie est forcée de faire vivre, sous formes de domestiques, tout ce qu'elle a supprimé de citoyens.

Habitués à nos sociétés de plain-pied, cette société pétrie de contrastes et pleine de hauts et de bas, ce voisinage de la chaumière et du palais, de la charrette et de la calèche, ce corps qui ne semble n'avoir qu'une tête et qu'une queue est pour nous un perpétuel sujet d'étonnement.

Après l'inégalité, ce qui frappe le plus l'étranger à Jassy et à Bucharest, c'est le mélange et la diversité des costumes. Parmi les hommes plusieurs ont conservé le costume oriental ; les autres ont le costume européen ; et ces deux sortes de costumes se rencontrent dans la même famille ; le père est vêtu en boyard, le fils est vêtu à la française ; car ce sont surtout les jeunes gens qui ont le costume européen, et cela montre dans quel sens et dans quel esprit marche cette société. Je n'ai vu personne au-dessous de quarante ans qui portât le costume oriental. Quant aux femmes, il y a déjà longtemps qu'elles ont toutes adopté

le costume européen. Mais vous savez que les femmes marchent toujours les premières dans la route de la civilisation.

Il est un dernier trait que je ne dois pas oublier, c'est l'usage universel de notre langue. On ne sait pas assez à Paris qu'à 700 lieues de nous, entre la langue turque, la langue russe et la langue allemande, il y a deux grandes villes où la langue française est parlée comme à Bruxelles, et j'oserais dire mieux qu'à Bruxelles. L'usage de notre langue n'est pas encore bien ancien en Valachie et en Moldavie. Vers 1780, un auteur allemand remarquait que la langue française était encore très-peu répandue dans les Principautés. Vers cette époque cependant, les idées de l'Europe, c'est-à-dire de la France, commençaient à pénétrer dans la Valachie ; elles excitaient la curiosité et l'intérêt. Les fils de l'hospodar Ipsilanti demandaient à leur père la permission de voyager en Europe, et comme il la leur refusait, craignant l'ombrage que cela donnerait à la Porte-Ottomane, ils s'enfuyaient à Vienne. C'est depuis ce moment qu'à l'aide de notre littérature et grâce à son ascendant, grâce aux noms européens de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Montesquieu, notre langue s'est acclimatée en Valachie et en Moldavie. A Jassy, il y a un théâtre français ; en Valachie, la langue française est la base de l'enseignement ; on l'enseigne comme on enseigne chez nous le grec et le latin : elle a les honneurs d'une langue classique.

Vous concevez quel plaisir c'est pour un Français de retrouver ainsi près des bouches du Danube et à côté de l'antique Tauride le langage et les usages de Paris. Quand le soir je sortais de quelque maison de Bucharest ou de Jassy, ayant entendu causer toute la soirée en

français, sans que le moindre mot et je dirais presque le moindre son sentît l'étranger, je me demandais si c'est que, par l'effet de quelque baguette, je n'étais point transporté à Paris; et j'avais besoin de rencontrer dans les vestibules et dans les cours les Bohémiens étendus à terre, pour revenir un peu de mon illusion. Il est impossible en effet d'avoir plus les dehors et les formes de notre société française et d'en avoir moins les principes et l'esprit : cela se conçoit. A Bucharest et à Jassy la langue française et les usages français sont choses de luxe, et, à ce titre, une société aristocratique a dû les prendre, sans pour cela changer de nature et de principes. Si la société valaque et moldave était depuis cent ans une société égale et de plain-pied comme notre société française, je vous assure que personne n'y parlerait français, personne n'ayant plus ici de quoi faire les premières dépenses de ce genre d'éducation.

Les Principautés sont en ce moment dans un état de crise singulier : un pays qui respire de l'oppression turque et qui marche vers une grande prospérité, sans pourtant savoir encore quelle sera sa destinée politique ; un gouvernement représentatif sous la surveillance et le contrôle de la Russie ; une société qui se débat entre ses anciennes mœurs orientales et ses mœurs nouvelles européennes, qui a pris de la civilisation occidentale ses formes et son élégance plutôt que son esprit et son caractère ; une transition universelle dans les maisons, dans les costumes, dans les lois, dans la langue elle-même : voilà le spectacle qu'offrent en ce moment les Principautés. Et quand on songe que le mouvement qui les anime fait partie de ce mouvement général qui, grâce à la paix, emporte l'Europe entière vers une civilisation commune; quand on consi-

dère en même temps qu'étant placées près de la Russie et soumises à son influence, les Principautés peuvent nous servir à connaître quels sont les desseins de la Russie ; si c'est à son profit ou au profit de la civilisation que les populations chrétiennes de l'Orient se remuent pour chercher un meilleur avenir, et si cet Empire veut vraiment civiliser l'Orient et l'affranchir, ou le soumettre à son joug ; quand on pense enfin que par leur position géographique comme par leur condition politique, les Principautés sont au cœur même de cette grave question ; on arrive à croire que nous pouvons sans inconvénient leur accorder quelques minutes de cette attention que nous réservons pour nos querelles du jour et de la semaine.

10 octobre 1836.

XVII.

ÉTAT MORAL DES PRINCIPAUTÉS.

J'ai passé peu de temps dans les Principautés, et j'aurais mauvaise grâce à vouloir juger par moi-même l'état moral de ces deux pays ; mais j'ai recueilli sur ce sujet beaucoup de témoignages, j'ai reçu beaucoup de confidences. Ce sont ces témoignages que je citerai. J'y joindrai seulement quelques remarques.

Je causais avec un des principaux boyards qui a vieilli dans les dignités de son pays, qui le connaît bien, qui est resté honnête homme, et qu'on accuse seulement, à ce titre sans doute, d'être un peu misanthrope. « Vous croyez, me disait-il, que nous sommes un pays nouveau. Non ! nous sommes une vieille société, vermoulue et corrompue. A quoi bon vous tromper ? Nous parlons assez bien le français ; nos dames sont vives et spirituelles ; nous ne sommes pas mal dans une soirée ; mais, croyez-moi, ce sont les matins d'une société qu'il faut connaître et non ses soirées. Nos salons, nos causeries, nos contredanses, tout ce qu'on vous montre ne fait pas une société. C'est le vernis, cela ne pénètre pas au cœur. » Et comme, le voyant en train de franchise, je lui demandais des détails sur les mœurs du pays : « Nos mœurs, me répondit-il avec vivacité, nos

mœurs sont un peu les mœurs ou plutôt les vices de tous les peuples qui nous ont gouvernés ou protégés. Nous avons emprunté aux Russes leur libertinage, aux Grecs leur manque de probité en affaires, aux princes fanariotes leur mélange de bassesse et de vanité, aux Turcs leur indolence et leur oisiveté ; les Polonais nous ont donné le divorce et cette fourmilière de Juifs de bas étage que vous voyez pulluler dans nos rues : voilà nos mœurs.

» — Vous ne voulez pas qu'on me trompe en bien ; ne me trompez pas en mal ! — Sérieusement, que voulez-vous que je vous dise à ce sujet ? Le principe des bonnes mœurs, c'est l'esprit de famille, chez nous, la famille, grâce à la facilité des divorces, n'a aucune stabilité. Le mariage est un essai perpétuel que l'homme et la femme font l'un de l'autre. Vous ne sauriez vous figurer la vacillation et l'ébranlement général que cet usage jette dans la société. On dit que quelques bons esprits veulent introduire le divorce dans vos lois. Que ne viennent-ils vivre quelque temps chez nous, afin de voir les étranges effets de cet usage ; ces enfants qui ont leur mère dans une famille, leur père dans une autre, et qui ne sachant à qui attacher leur respect et leur amour, n'ont ni centre ni point de ralliement ; ces femmes qui dans une soirée rencontrent leurs deux ou trois premiers maris, sont au bras du quatrième, et sourient aux agaceries du cinquième ; le sentiment de promiscuité que cela jette au sein de la société, et surtout la liberté que cette facilité de se quitter donne à tous les caprices du cœur humain ? Soyez sûr que l'adultère tel que vous l'avez, serait chez nous un progrès, et que ce qui est votre maladie, serait pour nous un commencement de santé. L'adultère est impossible dans notre société, car ce n'est que le prélude d'un second mariage ;

quel mal peut-il y avoir à faire la cour à une femme mariée, si je puis l'épouser ? Ce qui peut devenir bien d'un jour à l'autre ne peut point passer pour un mal, et pour que l'homme démêle le bien du mal, il lui faut un autre signe qu'une date fugitive. Ce que j'admire chez vous, c'est que l'adultère même ne rompt et ne détruit point la famille, parce que la société a pensé qu'elle avait intérêt surtout au maintien de la famille. Chez nous, la famille est toujours à la merci d'un caprice; et nous avons si bien fait, que ce qui doit être le fondement de la société, est devenu aussi vacillant et aussi mobile que les sentiments du cœur de l'homme. Il est bon pour la société que l'homme ait des devoirs plus durables et plus solides que ses attachements. Que diriez-vous, monsieur, si vous vous étiez marié toutes les fois que vous avez eu un caprice de cœur pour une femme? On peut dans sa vie avoir plusieurs romans, je ne veux point être trop sévère, mais il ne faut avoir qu'une histoire. — N'avez-vous pas vu hier danser la mazurque, dit-il tout-à-coup en s'interrompant. — Oui. — Eh bien, nos mariages ressemblent un peu à la mazurque, où nos dames font un tour avec un cavalier et un tour avec un autre. »

Jamais je n'oublierai sa figure et son attitude pendant qu'il me parlait. C'était une de ces figures maigres et laides, mais pleines d'expression et où il y a plus de saillie que de dignité, une physionomie telle que je me représente celles du dix-huitième siècle ; point d'enthousiasme, point de faux sentiment ; quelque chose de moqueur et de sardonique ; mais son sarcasme était dirigé contre le vice ; et peut-être aussi bien après avoir tant plaisanté sur la vertu, ne nous reste-t-il plus en France, comme dans les Principautés, qu'à plaisanter sur le vice ! En même temps qu'il me parlait de ce ton caustique et sec, il tournait entre ses

doigts un chapelet de grains d'ambre, selon l'habitude de l'oisiveté orientale, et il avait aussi gardé le costume oriental, si bien qu'à le voir à moitié couché sur le divan, enveloppé dans les plis de sa robe de soie et de sa pelisse de fourrure, calme et presqu'immobile, sauf les mains qui jouaient machinalement, tout au repos, ses yeux seulement petits et gris, qui brillaient de temps en temps, et ses lèvres qui se pinçaient en supprimant un sourire, cette figure moqueuse et toute européenne, faisait avec son attitude, son costume et son chapelet oriental, un singulier et piquant contraste.

« Ainsi, repris-je en riant, vous ne me conseillez pas de croire ici à la vertu des femmes? — Mon Dieu, il en est qui résistent à la contagion de la société où elles vivent; mais celles-là, c'est leur caractère tout seul qui les soutient; ce ne sont certes point les principes que nous leur avons donnés. Car ce que nous appelons donner de l'éducation aux filles, c'est de leur apprendre le français, la musique, la danse, et quand elles savent cela, nous les croyons élevées, et nous les marions à quelque jeune homme qui n'en sait pas davantage et qui est incapable de conduire et de diriger sa femme, ne sachant pas se diriger lui-même. Une fois mariées, nos femmes ne font rien; elles passent leur temps à moitié couchées sur leur divan, font de la toilette, reçoivent et rendent des visites; les plus actives lisent vos romans, et c'est là qu'elles prennent leurs leçons de conduite et leur expérience, expérience qui, venant de pareils livres, est pleine d'erreurs et de chimères. Elles s'imaginent que la vie doit se passer à parler amour, parce que c'est là la vie des romans, et qu'après tout, si ce genre de conversation les conduit à mal, le divorce est là pour changer du jour au lendemain le péché en devoir.

Voilà les principes, voilà l'éducation de nos femmes. Avec tout cela cependant, elles valent mieux que nous et elles nous sont de beaucoup supérieures. »

Je ne me récriai point; je me contentai de laissér échapper un de ces vagues : « Vous croyez! » qui continuent la conversation sans pourtant rien dire.

« Oui, monsieur, reprit-il, je crois que chez nous les femmes sont supérieures aux hommes; et il en est ordinairement ainsi dans les sociétés qui ne sont pas complétement civilisées, soit que les femmes soient plus capables de prendre les formes de la civilisation, parce que leur nature, qui est moins forte, se façonne plus vite et plus aisément; soit qu'elles n'aient besoin que d'une demi-civilisation, parce qu'en y ajoutant la délicatesse de leur nature, elles se trouvent de suite au pair de la civilisation la plus raffinée. C'est là ce qui nous arrive. Nos femmes ont pris plus vite et mieux que nous la langue et les usages de la France; mais tout cela n'est point une éducation; tout cela ne fait pas des principes et des règles de conduite. Il y a encore une autre raison qui fait que nos femmes valent mieux que nous... »

Et, comme il semblait hésiter quelque peu à le dire, je le pressai, et l'assurai, en riant, qu'en fait de médisance, après ce qu'il m'avait déjà dit, il aurait mauvaise grâce maintenant à s'arrêter.

« Eh bien! me dit-il, dans une société corrompue, les femmes ont encore cette autre cause de supériorité sur les hommes, qu'il n'y a, en général, à leur usage qu'un seul genre de fautes, et un genre de fautes qui paraît plus pardonnable que tout autre. De cette façon, elles se trouvent les plus estimables, sans se donner beaucoup de peine. La femme chez nous peut toujours au moins être un honnête

homme; cela ne lui ôte aucun plaisir, et cela lui donne, sur la plupart des hommes, un grand avantage.

» —Je crois, monsieur, lui dis-je, quand la conversation fut devenue, non pas plus sérieuse, mais plus grave, je crois que vous oubliez une des plus grandes ressources morales de ce pays, je veux parler de ses institutions nouvelles. Ces assemblées représentatives, ces délibérations, ce droit d'examiner et de faire les lois de votre pays, tout cela doit produire tôt ou tard son effet, et un effet salutaire. Les habitudes politiques élèvent les esprits, et quand l'esprit s'élève, le cœur s'améliore. Vous avez maintenant une patrie et une tribune...

» — Oui, sur le papier, reprit-il vivement; mais voilà tout. Vous croyez que nous avons une patrie? Dieu le veuille! Quant à moi, je ne sais pas bien encore qui nous sommes. Sommes-nous Turcs? Sommes-nous Russes? On dit que nous sommes vassaux de la Turquie et protégés de la Russie. Reste-t-il là de quoi être Valaques ou Moldaves? Voilà plus de cent ans que nous cherchions à échapper aux Turcs, et pour cela nous appelions les Russes. Cet espoir nous faisait un patriotisme. Aujourd'hui, nous sommes revenus de cette illusion, nous n'aimons plus guère les Russes, et le jour où ils seront nos maîtres, nous ferons avec eux comme avec les Turcs; nous attendrons encore autre chose. C'est ainsi que nous sommes toujours en attente, toujours en l'air. Comment voulez-vous qu'avec cela nous ayons du patriotisme? Quant à nos institutions représentatives, si elles nous tirent de notre abâtardissement moral, je croirai qu'elles ont en effet quelque vertu merveilleuse. Mais où le fonds manque, qu'importe la forme? Pour se servir d'institutions de ce genre, il faut avoir de la sécurité. Vous êtes député, monsieur,

et vous dites à la tribune ce que bon vous semble, sans craindre, si vous avez un procès, que la manière dont vous aurez parlé influe sur l'arrêt, sans craindre non plus d'être pour vos paroles déporté en Sibérie ; nous avons toujours l'une ou l'autre de ces craintes, et souvent toutes les deux à la fois.

» — Est-ce que vous avez tous des procès, par hasard ?

» — Oui, nous pouvons tous en avoir, parce que chez nous la justice étant tout-à-fait arbitraire et capricieuse, c'est une sorte de loterie, où tout le monde veut mettre, parce que tout le monde espère gagner. Nous n'avons ni lois fixes, ni juges impartiaux ; par conséquent point de garantie pour la propriété ; et comme il n'y en a pas davantage pour la liberté, je vous demande comment on peut être bon député, avec la crainte des expropriations et de la Sibérie !

» — Ainsi vous n'espérez rien ? lui dis-je en le quittant.

» — Non, à moins que l'Europe ne s'occupe sérieusement de notre sort ! »

C'est un des plus tristes résultats de la destinée des Principautés que cette défiance qu'elles ont d'elles-mêmes. Toujours soumises à des pouvoirs étrangers, toujours dépendantes, elles n'attendent rien de leurs efforts. Je voyais un effet curieux de cette disposition d'esprit, à l'occasion de l'évacuation de Silistrie. Quelques personnes s'inquiétaient sincèrement devant moi des conséquences que cette évacuation pourrait avoir sous le rapport de la peste. « Les Russes de Silistrie faisaient respecter la quarantaine. Maintenant qu'ils n'y sont plus, la garde sera-t-elle aussi

bien faite? » Notez que ce sont les Valaques qui sont chargés eux-mêmes de la faire.

C'était le matin que j'avais eu avec mon boyard cette conversation misanthropique. Le soir, je rencontrai dans un salon un jeune boyard plein d'esprit, et je me mis à causer avec lui de l'état moral du pays, n'étant pas fâché de contrôler la conversation du matin par celle de la soirée, et les témoignages du vieillard par ceux du jeune homme. Les vieillards sont souvent disposés à croire que les pays n'ont point d'avenir, parce que cet avenir n'est pas fait pour eux; jamais au contraire les jeunes gens ne désespèrent : cela est contraire au mouvement même de leur sang. Après quelques paroles, je trouvai qu'il ne jugeait guère avec plus d'indulgence que le vieillard la société moldo-valaque; je remarquai seulement que, lorsqu'il en parlait, il disait toujours : « l'ancienne société, la vieille société. »

« Ce qui ronge et ce qui consume ce pays, me dit-il, c'est le luxe qui est un héritage de l'ancienne société. Autrefois cela pouvait aller : les fortunes se renouvelaient sans cesse par les emplois publics où chacun pillait, du petit au grand; et de cette façon on suffisait au luxe. On vous a peut-être conté la réponse qu'un administrateur, dans le dernier siècle, fit aux reproches d'un hospodar? — Non. — L'hospodar lui fit écrire par son secrétaire pour lui reprocher ses exactions; l'administrateur écrivit pour toute réponse ces trois mots grecs : *kleptô*, *klepteis*, *kleptei :* je vole, tu voles, il vole. Ces trois mots étaient malheureusement la devise de l'ancienne administration. Aussi la fureur des emplois était grande; il en fallait pour les boyards, pour leurs fils, pour leurs neveux. Donnez-moi de quoi faire fortune, disait-on en demandant un emploi; et de fait, c'était le moyen le plus prompt. Aussi bien il fallait aller vite; les emplois

étaient sans cesse renouvelés, afin que chacun eût sa part. Avec des fortunes si faciles à faire, le luxe arrivait tout naturellement. D'ailleurs tout étant précaire dans ce malheureux pays, et personne n'étant sûr de son lendemain, chacun était pressé de jouir. Delà le luxe, delà le libertinage, delà le jeu et toutes les jouissances personnelles, les seules qui aient du prix dans une société où rien n'est stable. Le luxe de notre ancienne société vous semble décousu et incohérent. Ces armées de domestiques, ces vêtements magnifiques, ces voitures, et à côté de cela ce manque des aisances et des commodités de la vie intérieure, tout cela ressemble bien peu au luxe européen. Mais que voulez-vous? C'est le luxe turc, et nous prenions le luxe qui était le plus près de nous, et le seul aussi que nous pussions avoir dans cette vie précaire que nous menions. Il est difficile, monsieur, de mettre de l'ordre dans les maisons et surtout dans l'esprit de nos boyards, dominés par ces vieilles habitudes que protége la vanité. L'ordre est un mot qui n'a guère encore de sens parmi nous. Nos boyards sont des enfants gâtés, et ils vivent en enfants gâtés, sans réfléchir, sans se rendre compte. Cela va tant que cela peut; cela va même plus loin que cela peut, grâce à l'habitude de ne pas payer ses dettes, et grâce aux priviléges qui protégent le boyard débiteur contre le bourgeois créancier. Plus vous observerez notre société, plus vous serez frappé de voir que partout ce qui nous manque, dans notre condition politique comme dans nos familles, comme dans nos fortunes, c'est une base : tout est en l'air. »

J'écoutais le jeune boyard avec beaucoup d'intérêt; je me plaisais à entendre expliquer les maux qui affligent les sociétés par les causes morales, et non par les causes politiques. C'est ainsi que faisaient les anciens. Leurs histo-

riens expliquent toujours les vicissitudes de la république romaine par les mœurs du peuple romain : ils ne s'en prennent pas aux lois des maux de la société; ils s'en prennent aux vices mêmes de la société. Cette vue me semble plus juste et plus sage.

« Monsieur, dis-je à mon interlocuteur, voilà le mal, quel remède espérez-vous? — Une meilleure éducation, l'opinion publique qui réformera peu à peu ces défauts. — Permettez-moi d'ajouter un remède plus efficace, selon moi, que les meilleurs sermons: la création d'une classe moyenne. Il n'y a, monsieur, que la classe moyenne qui puisse introduire l'esprit d'ordre dans les sociétés. Comme cet esprit lui est nécessaire et qu'elle ne peut s'en passer, elle l'a au plus haut degré, et elle le propage par l'exemple des avantages qu'elle en retire. Sans classe moyenne, vous n'aurez point cet esprit d'ordre que vous invoquez. — Il n'y a point de classe moyenne dans les Principautés. En Valachie elle manque encore; mais elle peut naître. En Moldavie c'est pire ; nous n'en avons pas même la place, je le crains du moins. Nos Juifs l'ont prise, et vous voyez comme ils pullulent. Avec nos Juifs, il est impossible d'avoir une classe moyenne. Ils en ont l'esprit de gain et de commerce; mais la manière dont ils le font et le mépris qui les accable fait que jamais ils ne pourront arriver à faire un tiers-état. Ajoutez qu'ils ne se confondent pas avec la nation et qu'ils restent toujours à part. De plus, ils font que la classe moyenne ne peut pas se former ; car ils ruinent le paysan dont ils servent les vices, et ils habituent le noble à mépriser le commerce et l'industrie; c'est ainsi que leur activité funeste fait, pour ainsi dire, le vide au milieu de la société et augmente l'intervalle qui sépare le paysan du boyard, au

lieu de le remplir, comme ferait une bourgeoisie commerçante et industrieuse.

» — Et d'où viennent tous ces Juifs qui vous inondent? — La Russie les a chassés, l'Autriche aussi; ils viennent en Moldavie; nous servons d'égout.

» — Et pourquoi ne les chassez-vous pas aussi comme fait la Valachie? — Monsieur, me répondit le jeune boyard, c'est un véritable miracle que ces Juifs. Nous les chassons toujours et toujours ils reviennent. Je vous citerai ce qui se passe pour le marché aux poissons. Toutes les fois qu'un nouvel aga (magistrat chargé de la police) entre en fonctions, il chasse les Juifs du marché aux poissons, et le lendemain ils sont revenus et établis comme à l'ordinaire. Nous ne pouvons pas nous en passer. Nos boyards qui ont sur leurs terres le privilége exclusif de fabriquer l'eau-de-vie, trouvent que les Juifs sont les meilleurs débitants de cette denrée. Le Juif leur est commode pour tous leurs vices. On le méprise, on le bat; mais on s'en sert. Du reste nous croyons encore, comme au moyen-âge, qu'il brûle les petits enfants et qu'il empoisonne les fontaines. Il y en a même, je crois, en ce moment, quatre qui doivent être pendus. » Et comme je me récriais : « Pour un crime de ce genre? — Rassurez-vous! on ne pend pas plus le Juif qu'on ne le chasse. »

Je cite cette conversation pour montrer comment ceux mêmes qui sont le plus sérieusement frappés des maux du pays parlent de ces Juifs moldaves, et avec quel ton d'insulte et de mépris. Ce qu'il y a de triste à dire, c'est que les Juifs le méritent et ne s'en soucient pas.

Je me rappelais aussi, à propos de cette nécessité du Juif moldave, ce que me disait un jeune officier plein de sens du Juif algérien, que le Turc aussi bat, dépouille,

méprise, mais dont il ne peut se passer, parce que c'est le propre des pays mal civilisés de remplacer l'activité régulière du commerce par la mauvaise industrie de quelques honteux agents qui font tout, et font tout mal. Une société, qu'elle soit bien ou mal ordonnée, a toujours besoin d'être servie, seulement elle l'est bien ou elle l'est mal, avec régularité et honneur ou avec désordre et friponnerie, par un tiers-état intelligent ou par les Juifs moldaves et algériens. Et ce n'est pas la faute des Juifs; c'est la faute de la société elle-même. Dans toutes les sociétés bien constituées, les Juifs ont pris leur place, une fort grande, et servent au lieu de nuire; voyez la France, l'Angleterre, l'Allemagne. Le Juif n'est la plaie des sociétés que quand ces sociétés sont malades elles-mêmes.

« Ainsi, monsieur, dis-je au jeune boyard, le luxe d'une part, les Juifs de l'autre, vous empêchent de rien espérer de cette société-ci...

» — Vous vous trompez, monsieur. J'espère; j'espère, parce que nous étions plus mal que nous ne sommes. Comparez le gouvernement fanariote avec les institutions que nous avons; nous avons une assemblée qui délibère, qui discute, qui fait des lois, qui se réunit tous les ans; nous n'avions autrefois que la vague tradition d'une assemblée extraordinaire, tombée en désuétude. Songez au mouvement que cette réunion annuelle de l'assemblée jette dans les esprits, l'occupation que cela donne à nos boyards, les idées que cela fait naître dans leurs têtes et peu à peu dans la tête de tout le monde; on dispute, on s'agite; mais cette fermentation entretient l'esprit politique qui vaut mieux que l'esprit de petite cour tel que nous l'avions autrefois. Nos paysans, auxquels on a dit que le règlement organique leur donnait des droits, commencent à se faire

à l'idée qu'ils sont quelque chose. Chaque année nous sommes forcés de changer notre langage avec eux; bientôt, quand ils nous salueront, nous leur rendrons leur salut. Quelques-uns de nos boyards semblent comprendre que n'ayant plus les mêmes moyens que leurs pères de faire de grandes fortunes dans les emplois publics, il leur faut de l'économie et surtout de l'ordre, et ils se sont occupés du soin de leurs terres. Ce qui les a surtout décidés, c'est que depuis le traité d'Andrinople et la liberté du commerce des grains, les terres ont beaucoup augmenté de valeur. Cela a eu plusieurs bons effets : nous nous sommes rapprochés de nos paysans et nous commençons à supprimer la classe des hommes d'affaires, Grecs, Arméniens, Épirotes, tous étrangers qui affermaient les terres et faisaient fortune aux dépens du boyard et du paysan, en prenant des deux côtés. En Valachie, nous avons moins d'énergie et de ressort qu'en Moldavie; aussi les affaires de beaucoup de nos boyards suivent encore l'ancien train. Mais en Moldavie les fortunes sont à la fois plus grandes et mieux administrées. Il y a des fortunes de deux et de trois cent mille francs de rente et un grand nombre de cinquante. En tout, vous trouverez en Moldavie plus d'aristocratie qu'en Valachie; les défauts et les avantages de l'aristocratie y sont aussi plus sensibles. Si les deux Principautés étaient réunies, il y aurait plus d'éléments de tiers-état en Valachie et d'aristocratie en Moldavie. — Est-ce à dessein, lui dis-je, qu'en me parlant de vos motifs d'espoir, vous ne m'avez rien dit des mœurs?

» — Dans les mœurs, le mouvement d'amélioration est moins sensible, je l'avoue; il y a quelques faits cependant qui me donnent aussi de l'espoir de ce côté. Nos jeunes femmes semblent moins disposées à faire usage du divorce;

elles en comprennent les inconvénients ; je ne dis pas qu'elles se conduiront mieux ; mais si elles divorcent moins, soyez sûr, monsieur, quelque étrange que cela puisse vous sembler, soyez sûr que cela sera un progrès. » Sous ce rapport, le vieillard et le jeune homme pensaient de même.

J'ai eu deux raisons pour parler de l'état moral des Principautés ; la première, c'est que l'état moral d'un pays finit toujours par décider de son état politique. La seconde, c'est que dans le tableau satirique des mœurs de la Valachie et de la Moldavie que faisaient mes deux boyards, il y a beaucoup de leçons pour nos mœurs. Ces mœurs, en effet, sont sur certains points une imitation des nôtres. Ces éducations frivoles et vaniteuses, ces mariages qui n'ont que le sérieux d'une affaire ; ces jeunes femmes oisives qui prennent l'expérience de la vie dans les romans et dans les salons, qui sont toujours romanesques par un point, par l'amour, et qui même ne le sont pas assez ; car le vice, quand il est frivole, est plus corrupteur encore peut-être que lorsqu'il est sérieux ; ces jeunes gens que le mariage prend dans les plaisirs et que souvent il y entretient, qui ne se doutent pas des qualités qu'il faut pour gouverner une femme et une famille, et qui, s'ils s'en doutaient, les répudieraient comme pénibles et tristes ; ce luxe que la vanité impose à la médiocrité chaque jour croissante des fortunes, qui chez les uns est une manière d'avoir du crédit, et chez les autres une manière de jouir, sans s'inquiéter du lendemain ; cette fièvre de fêtes et d'amusements, tout cela n'est pas seulement à Bucharest et à Jassy. Mais la véritable maladie des Principautés, c'est la défiance et l'incertitude ; elles n'ont aucune sécurité, toujours inquiètes de leur avenir, et d'autant plus inquiètes qu'elles savent que

cet avenir ne dépend ni de leurs vœux, ni de leurs efforts : voilà ce qui agite et ce qui ébranle les esprits ; voilà ce qui ôte au cœur de l'homme sa moralité. Ce qui démoralise surtout, c'est l'instabilité. « Nous ne savons pas *pour qui* élever nos enfants, me disait un boyard, et il est possible que l'éducation que nous leur donnons soit pour eux une cause de malheur ; car nous leur donnons une éducation française : qu'en feront-ils, si nous devons être Russes ? »

Cette incertitude du père de famille exprime mieux l'état du pays que tout ce que je vous ai dit.

1836.

XVIII.

LE RÈGLEMENT ORGANIQUE (1).

Le traité d'Ackermann avait promis aux Principautés un règlement organique. Le traité d'Andrinople obtint de la Porte la confirmation de ce règlement. La Porte le ratifia de confiance ; car, à cette époque, il n'était pas encore fait. C'est au mois de juillet 1829 seulement que s'ouvrirent à Bucharest les délibérations du Comité de réforme, chargé de faire les lois nouvelles des Principautés, et c'est au mois de septembre 1829 que fut conclu le traité d'Andrinople. Quoi qu'il en soit, ce règlement organique s'appuie sur deux traités solennels, et il fait partie, avec eux, du droit public européen.

Voici comment fut rédigé ce règlement. La cour de Russie envoyait des instructions (et j'ai rendu justice à leur esprit libéral) ; le Comité, partagé en deux sections, une section moldave et une section valaque, travaillait sur ces

(1) J'aurais supprimé volontiers ce que je disais du règlement organique qui n'a jamais été qu'un papier et qui n'est guère plus qu'un souvenir, si je n'avais trouvé, à mon grand étonnement, quelques analogies curieuses entre le règlement organique moldo-valaque et la Constitution française républicaine de 1848. Il est vrai que c'est par ces analogies que la Constitution de 1848 a péri.

instructions. Une fois ce travail fait, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg, d'où il revint contrôlé, modifié et complété. Puis il fut présenté aux deux assemblées de Valachie et de Moldavie. Ces assemblées constituantes délibérèrent peu. Le général Kisselef réglait la marche des délibérations, et le règlement, adopté par les assemblées, devint la loi fondamentale des Principautés.

Le règlement organique et les assemblées qu'il instituait n'était point tout-à-fait une innovation pour les Principautés. Elles avaient eu autrefois leur assemblée générale des boyards du pays. Mais cette assemblée était tombée en désuétude. C'était dans cette assemblée que les hospodars étaient élus. Le règlement organique ressuscite cette assemblée générale extraordinaire chargée d'élire les boyards. En Valachie, elle est composée de cent quatre-vingt-dix membres, dont vingt-sept députés du commerce, qui sont un commencement de tiers-état dans l'assemblée. Mais cette assemblée n'est convoquée que pour l'élection de l'hospodar. L'élection finie, elle est dissoute. Dans l'assemblée générale ordinaire le tiers-état n'entre point. Les boyards seuls ont droit d'y siéger.

Les formes de l'élection de l'hospodar sont extrêmement compliquées, et je doute que jamais une élection puisse se faire de cette manière. L'élection se fait au ballottage; c'est-à-dire que s'il y a six noms sur la liste des candidats, on les ballotte deux par deux. Mais il est aisé de concevoir que, comme le ballottage est une option, tout dépend de la façon dont les noms sont appareillés, et Pierre peut avoir cent cinquante voix, ballotté avec Paul, qui n'en eût eu que quatre-vingts, s'il eût été ballotté avec Jacques. A la révision, l'assemblée a changé ce mode d'élection; mais

ce changement n'est point encore inséré dans la loi fonmentale.

En Moldavie, l'élection est aussi fort compliquée. On vote d'abord par assis et lever sur les candidats, et il faut avoir la majorité pour rester sur la liste. Une fois ce premier triage fait, on procède aussi par voie de ballottage.

En Moldavie, l'assemblée générale extraordinaire est composée de cent trente-deux membres, dont vingt-un députés des corporations du commerce.

Avant de procéder à l'élection, chaque membre de l'assemblée prête le serment suivant, qui indique le danger plutôt qu'il ne le prévient : « Je jure de n'être guidé dans le vote que je vais émettre par aucune vue d'intérêt personnel, ni par aucune instigation étrangère, ni par aucun sentiment que celui du bien public. »

C'est sans doute pour éviter l'embarras d'élections aussi compliquées que la Russie a décidé que les hospodars seraient pour la première fois nommés directement par la Porte.

J'ai cherché si dans le règlement il y avait à l'égard de l'hospodarat quelque germe d'hérédité. En Valachie, le règlement dit expressément que le fils de l'hospodar peut être élu, s'il remplit les conditions exigées. En Moldavie, le règlement ne dit rien à ce sujet, ce qui laisse aussi au fils de l'hospodar tous les droits qu'il peut avoir. Sans doute l'hérédité serait pour les Principautés un principe de salut, puisque ce serait une garantie de stabilité. Mais jamais les boyards ne consentiront à investir un boyard du pouvoir héréditaire. Les rivalités et les jalousies s'y opposent. L'hérédité ne peut s'établir dans les Principautés qu'au profit d'un prince étranger. Aussi est-ce un vœu général en Valachie et en Moldavie d'avoir un prince

étranger. « Quelque prince que nous donne l'Europe, me disait un boyard, pourvu que ce soit ni un Turc, ni un Grec, ni un Juif, nous l'accepterons avec enthousiasme. » A ce vœu se joint un autre vœu, c'est la réunion des deux Principautés. Ainsi réunies sous un prince étranger et héréditaire et formant un État dont l'étendue serait égale au royaume de Bavière ou de Piémont, les Principautés feraient un corps politique, capable de vivre et de durer; elles commenceraient à peser dans la balance politique de l'Europe : et voilà précisément pourquoi ces vœux ne seront point accomplis.

Ils ont failli l'être cependant au moment de la rédaction du règlement organique. Ces belles instructions de Saint-Pétersbourg, que je ne saurais trop louer, proclamaient la nécessité de l'intime union des deux Principautés. Dans cette vue, il devait y avoir mêmes douanes et même monnaie; les Valaques devaient avoir en Moldavie tous les droits des Moldaves, et de même les Moldaves en Valachie; cette combourgeoisie et cette fraternité que recommandait le cabinet de Saint-Pétersbourg menaient naturellement à l'idée de faire des deux Principautés un seul et même État. La proposition en fut faite dans le Comité de réforme; elle fut agréée par le général Kisselef et par le consul-général de Russie; elle fut communiquée au cabinet de Saint-Pétersbourg; le cabinet l'approuva. Le Comité s'occupait de la rédiger, et, dans la rédaction, il inséra une clause qui, à l'imitation de ce qui s'était fait en Grèce, excluait les princes des maisons régnantes de Turquie, d'Autriche et de Russie. Cette clause gâta tout. Elle montrait un esprit et une intention d'indépendance qui déplut, et il ne fut plus question de réunir les Principautés. Si, je me trompe cependant, le Comité proposait un prince de la maison

d'Oldenbourg, c'est-à-dire d'une maison alliée à la famille impériale de Russie.

Au-dessous de l'*assemblée générale extraordinaire*, chargée seulement d'élire l'hospodar, est l'*assemblée générale ordinaire*, qui se réunit tous les ans et qui gouverne conjointement avec l'hospodar. Elle est en Valachie composée de quarante-trois membres, en Moldavie, de quarante, tous boyards de première ou de seconde classe.

C'est ici, c'est dans la définition des pouvoirs de cette assemblée et des pouvoirs de l'hospodar, que le règlement organique est curieux. Lisez ce qui a rapport aux pouvoirs de l'assemblée; « c'est une assemblée toute puissante et souveraine; non-seulement elle vote les lois et les impôts, mais elle discute et approuve les contrats de la ferme générale des impôts; elle veille à la conservation des propriétés publiques, à l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie; elle règle tout ce qui est relatif à l'encouragement et à la facilité du commerce, etc., etc.; *en un mot, cette assemblée continuera à être, comme par le passé et en vertu des lois fondamentales du pays, la gardienne des droits et la protectrice de la prospérité de ses concitoyens.* » Vous voyez quelle autorité! non-seulement elle a le pouvoir législatif, mais elle a aussi une grande part du pouvoir administratif. Tout dépend d'elle : c'est l'assemblée directrice d'une République (1). A côté d'une pareille assemblée, que peut être l'hospodar? Ses pouvoirs ne sont pas moins étendus, et je lis que « les attributions de l'assemblée générale ordinaire ne pourront

(1) Voyez les pouvoirs de l'Assemblée législative dans la Constitution de 1848.

dans aucun cas entraver l'exercice du pouvoir *souverain*, administratif, et conservateur du bon ordre et de la tranquillité publique, qui est dévolue à l'hospodar, d'après les instructions et les anciens usages du pays (1). » Si l'assemblée ne peut dans aucun cas entraver *l'exercice du pouvoir hospodarial*, l'hospodar est donc un dictateur ; et alors que devient le pouvoir de l'assemblée ? Qu'est-ce que ces définitions vagues et douteuses ? qu'est-ce que cette allégation des lois et des coutumes anciennes du pays, coutumes contradictoires et qui peuvent aussi bien être alléguées pour justifier la tyrannie de l'assemblée que pour justifier la tyrannie de l'hospodar ? Si l'on a voulu, comme je le crois, faire une Constitution impraticable, on a parfaitement réussi. Car on a mis face à face deux pouvoirs aussi grands l'un que l'autre, sans les définir ni les limiter, un dictateur souverain et une assemblée souveraine, un gouvernement absolu et une République : comment cela peut-il aller? Aussi cela ne va pas.

Où donc est le pouvoir dans la Constitution moldo-valaque ? Car enfin dans toute Constitution il y a un pouvoir qui décide. Aucune Constitution n'a voulu de procès perpétuels. Elles font sagement quelquefois de laisser traîner le procès, afin d'amener la conciliation par l'ennui de la lutte. Cependant elles ont toutes un pouvoir qui décide en dernier ressort. Ainsi chez nous, après une dissolution de la Chambre, c'est le pouvoir électoral qui décide la question pendante entre le roi et la Chambre des députés. Le pouvoir souverain, dans la Constitution moldo-valaque, n'est ni dans l'assemblée, ni dans l'hospodar ; il est hors

(1) Voyez les pouvoirs du président de la République, dans la Constitution de 1848.

du pays; il est à Saint-Pétersbourg et à Constantinople. Ainsi :

ARTICLE 50. Nulle modification ne peut être faite au règlement, et nul impôt ne peut être établi sans l'assentiment préalable des deux puissances.

ART. 52. Tout acte ou décision de l'assemblée générale ordinaire ou de l'hospodar qui serait contraire aux privilèges de la Principauté et aux traités ou hatti-chérif stipulés en sa faveur, ou bien aux droits qui en découlent, *doit être considéré comme nul et non avenu.*

ART. 53. En cas de sédition dans l'assemblée, l'hospodar la proroge et fait son rapport à la Sublime-Porte et à la cour protectrice, en sollicitant l'autorisation de pouvoir convoquer une autre assemblée générale.

ART. 54. L'assemblée générale ordinaire a le droit d'exposer par des *anaphorai* (rapports) adressés au prince les griefs et les doléances du pays, et même, en cas de besoin, de les porter à *la connaissance supérieure*, en désignant les moyens les plus propres pour leur redressement.

Je défie les plus libres Constitutions de résister à l'action de ces quatre articles : vous concevez maintenant le mécanisme de ce règlement, dit organique, et tout imprégné de désorganisation. L'assemblée est souveraine contre l'hospodar et l'hospodar contre l'assemblée, c'est-à-dire qu'il y a entre eux un procès que ni l'un ni l'autre n'a le pouvoir de juger. Ce sont des parties, et elles vont se faire juger hors du pays.

Après les quatre articles que je viens de citer il est fort inutile d'examiner les détails du règlement, sous le point de vue politique, et de chercher comment l'assemblée est élue, comment elle délibère, comment elle discute, quels

sont ses rapports avec l'hospodar, etc. Il vaut mieux voir comment s'est développé l'esprit de cette Constitution et faire rapidement l'histoire politique des Principautés.

Dans cette histoire, trois personnes sont en jeu, l'assemblée des boyards, l'hospodar, la Russie. Comment ont-ils compris leur rôle ? qu'ont-ils fait ? que doivent-ils faire ? voilà ce qu'il faut examiner.

La Valachie a eu depuis deux ans, depuis le départ du général Kisselef, le bonheur de faire peu parler d'elle. Cela tient d'abord à une certaine douceur de tempérament qui semble faire le caractère général de la Valachie. Il n'y a en Valachie ni grands vices, ni grandes vertus ; rien de violent, rien d'énergique, ni en bien ni en mal. Tout y est tempéré ; dans les hautes classes, la frivolité ; dans le peuple, l'insouciance pour tout ce qui ne touche pas à ses intérêts matériels. Delà cette facilité à se laisser administrer que prisait tant le général Kisselef. La tranquillité de la Valachie tient ensuite à un certain instinct du vrai qui fait que toutes choses dans ce pays sont dans leur condition naturelle. Je ne veux pas dire que tout est bien ; je dis que tout est comme il peut être et que les esprits ont le bon sens de s'accommoder à cette condition. Ainsi, le prince et l'assemblée ne s'accordent pas toujours, mais ces dissentiments s'arrêtent à temps et jusqu'ici ils n'ont point recouru à l'arbitrage de la Russie : c'est beaucoup d'avoir su ainsi se démêler des piéges du règlement. C'est beaucoup que l'assemblée et le prince ayent compris que la seule manière d'avoir le pouvoir au sein du pays, c'était de vivre en bonne intelligence. Pour arriver à ce but, l'assemblée et le prince y ont mis chacun du leur ; l'assemblée y a mis de la discrétion et de la prudence, choses toujours difficiles aux assemblées et dont il faut leur savoir beaucoup de gré.

Le prince y a mis aussi beaucoup de modération et de patience. Il est pénible pour un prince de sentir qu'il ne peut rien faire, et que son autorité est plutôt honorifique qu'effective. Le prince Ghica l'a senti ; il s'y est résigné avec beaucoup de bon sens et , en comprenant bien le mal, il en a par cela même corrigé une partie ; car il s'est épargné des efforts et des essais inutiles (1). Il ne s'est pas laissé duper par ces magnifiques expressions de pouvoir *souverain, administratif* et *conservateur* dont se sert le règlement pour définir l'autorité de l'hospodar. Il a vu que tout cela n'était que des mots ; il a vu que s'il voulait avoir plus de pouvoir, il fallait aller le demander à celui qui l'a, c'est-à-dire au consul de Russie, et jusqu'ici il s'est appuyé sur la Russie, comme sur le principe de son pouvoir, sans employer ce principe contre les obstacles qu'il avait à vaincre. Il a ménagé, transigé, plutôt que gouverné. Il a fait ce qu'il pouvait faire.

Et ne croyez pas, qu'en agissant ainsi, le prince Ghica ait cherché à se rendre indépendant de la Russie. Il est dans la condition naturelle des choses que l'hospodar soit dépendant de la Russie, et le prince Ghica n'a point cherché à se soustraire à cette nécessité.

La Russie doit avoir une grande influence dans les Principautés. Quoi que nous fassions, l'Angleterre et nous, elle aura cette influence ; car le voisinage la lui donne; voilà un fait qu'il ne faut jamais oublier. Ce serait l'action d'un fou et d'un malhonnête homme que d'exciter les Principautés contre la Russie. Sommes-nous derrière elles pour les soutenir ? l'Autriche ou la Turquie veulent-elles les appuyer ?

(1) Depuis 1836, le prince Ghica a déjà eu deux ou trois successeurs.

Non ! à quoi bon alors les faire écraser par la Russie et les faire écraser en pure perte ? Quand nous dirions au prince Ghica : Soustrayez-vous au joug de la Russie ; contrariez son consul-général ; affectez de contrecarrer son influence, quel profit retirerions-nous de ces conseils, s'ils étaient suivis, quel profit en retirerait la Valachie ? Un beau jour le prince Ghica serait destitué et nous ne pourrions rien faire que de lui offrir un asile en France. Faire donner à la Russie des coups d'épingles par la main impuissante et faible des Principautés, c'est folie et méchanceté.

1836.

XIX.

RETOUR PAR LES CARPATHES EN HIVER. — UN CHARRETIER DU BANAT.

J'avais souvent souhaité de voir la Suisse en hiver. Je n'ai pas vu la Suisse ; mais j'ai vu les Carpathes par un froid de dix degrés qui suivait une neige, laquelle était venue tout-à-coup au milieu d'une magnifique journée d'automne. Toutes ces circontances m'ont fait un paysage tel que j'en pouvais souhaiter un, et maintenant ce que je souhaite, c'est un bon feu dans mon cabinet. J'ai assez vu les montagnes par un temps d'hiver. Cependant, il faut l'avouer, cela était beau, et c'est la première fois que j'ai compris ce mot qui me semblait toujours une sorte de contre-sens ou de paradoxe, *un froid magnifique*. Les bois qui couvrent les pentes des Carpathes et qui descendent de rochers en rochers jusqu'aux bords du Danube, avaient encore conservé leur verdure de l'automne, avec ses teintes et ses nuances infinies. Sur cette verdure était tombée la neige, point assez épaisse pour la cacher, et surtout le vent qui avait accompagné cette neige l'avait jetée sur les collines de la façon du monde la plus singulière, ou plutôt la plus régulière ; car les collines étaient couvertes ou découvertes, blanches ou vertes, selon leur exposition. Tout ce

qui était au nord était blanc, tout ce qui était au midi était vert. Souvent même le haut de la colline était éclatant de blancheur, tandis que le bas, protégé par une autre colline qui lui avait servi de rempart, était éclatant de verdure. Ajoutez à cela un beau soleil dont les rayons se jouaient de la neige à la verdure et de la verdure à la neige, variant et dorant toutes ces nuances diverses. Je ne parle pas du Danube qui coulait au milieu de ce paysage et qui l'animait encore.

Aucun détail ne pouvait nous échapper. Nous faisions le trajet, non plus, comme en venant, sur de jolies barques et sur le Danube. Nous traversions les montagnes dans des voitures découvertes, je veux dire dans des charrettes. Notre voyage, en allant, était une partie de campagne ; au retour, c'était la queue d'une armée en retraite. Rien ne doit ressembler à la fin d'un convoi militaire, comme les charrettes où nous étions couchés sur la paille, avec nos malles placées çà et là à côté de nous ; et quand nous traversions la montagne et que nous montions de rampe en rampe jusqu'à la cime, cette longue suite de charrettes, traversant les flancs de la montagne, faisait un effet très-piquant. S'il eût plu, l'effet eût été plus piquant : le ciel nous a épargné ce dernier aspect des Carpathes en hiver.

Je montais une montagne d'où nous avions une fort belle vue sur le Danube, et je montrais à mes compagnons de voyage la Table de Trajan qui s'apercevait sur l'autre bord, quand un des conducteurs de charrettes m'adressant la parole en latin : *Dominatio vestra cognoscit Tabulam Trajani* ? — Je répondis en latin aussi, et me voilà engagé dans une conversation latine avec mon charretier. Son latin n'était pas toujours très-pur, mais il dépendait de moi

de croire à son langage mêlé de mots italiens et de latin corrompu que je m'entretenais avec un colon de Trajan, et qu'il me parlait le latin populaire des soldats. « *Undè scis latine loqui* ? dis-je à mon charretier. — *Dominatio vestra scit quod nos milites multas linguas loquimur* : *sum unus absolutus philosophus : scio sex linguas*, *turcam, germanicam, illyricam, russicam, italicam, latinam* ; » et il regrettait de ne pas savoir le grec. De temps en temps notre conversation était interrompue par les difficultés de la route ; il fallait faire avancer les chevaux qui entendaient aussi cinq à six langues, à ce qu'il me parut, puis nous recommencions : « *Dignetur dominatio vestra dicere mihi quo anno sit mortuus filius vestri Napoleonis. — Anno trigesimo secundo. — Volebatis illum facere regem vestrum. — Non scio. — Scio, quia legi ante mortem illius venisse deputationem Gallorum et petiisse à veteri Francisco quod rex fieret Galliæ filius Napoleonis. Vetus Franciscus respondit illud non esse possibile. Secunda venit deputatio et petiit : vetus Franciscus respondit non esse possibile. Et nos faciemus, dixerunt Galli, esse possibile quod est impossibile. Non voluit vetus Franciscus, et cùm esset timor ne rediret tertia deputatio, mortuus est filius Napoleonis.* » Je n'entamai pas de polémique avec mon conducteur de charrettes ; mais j'admirais comment ce nom de Napoléon avait remué le monde, et comment les légendes de lui et de son fils étaient répandues jusque dans le fond de ces montagnes reculées. Je remarquais en même temps que mon charretier ne me parlait jamais de l'empereur François II comme de son empereur, et cela se rapportait à ce qui m'avait été dit à cet égard. Tous ces pays se regardent à peine comme autrichiens. Dans un village des montagnes où nous arrêtames,

les murs de l'auberge misérable, où nous mangeâmes, étaient tapissés de mauvaises gravures, et ces gravures étaient les portraits du grand-duc Constantin et de l'empereur Alexandre. Il y a cette différence entre la Russie et l'Autriche, que l'influence de l'une va bien au-delà de ses frontières, tandis que celle de l'autre s'arrête bien en-deçà. Dans une guerre cette différence pourrait avoir ses effets.

Puis, cette expression singulière d'*absolutus philosophus* me revenait en tête. Je pensais que l'Europe, après les longues guerres de Napoléon, où partout le peuple avait été soldat, était pleine en ce moment d'une population d'*absolus philosophes*, comme mon charretier, population qui parlait un peu toutes les langues, et avait un peu les idées de tous les pays ; population qui avait parcouru toutes les contrées et qui avait laissé un préjugé sur toutes les routes, vive, industrieuse, insouciante, amie du péril et que le péril avait abandonnée, quand elle commençait à le goûter ; qui des camps s'était jetée dans les travaux de l'industrie, échangeant une activité contre une autre, et qui aujourd'hui courait les routes pour transporter d'un bout de l'Europe à l'autre les produits de l'industrie. Et ne vous étonnez pas si le mouvement des idées et des affaires est à cette heure si grand et si rapide ; c'est cette population qui remplit l'Europe, qui donne à la politique comme à l'industrie la tradition de cet esprit de feu qu'elle a gardé des camps et des batailles. Elle est partout aujourd'hui, au service de l'esprit du siècle, et partout parlant de la France, parce que c'est la France qui a le plus remué son imagination, parce que c'est contre elle ou avec elle qu'elle a combattu, et que maintenant c'est encore de la France que vient le mouvement d'opinion qui anime l'Europe. Mon charretier continuait à causer latin avec

moi. — *Dignetur dominatio vestra : in Galliâ multos nunc habere debetis juvenes qui bellum facere possent. — Certè habemus. — Et multùm quoque habere debetis pecuniæ. — Multùm* ! (vous savez qu'il est permis en voyage d'exagérer un peu au profit de son pays). — *Credit dominatio vestra Galliam posse habere in bello unum milionem hominum. — Certè : in pace habemus tercentum militum millia. In bello quinque centum haberemus.* (J'avais dit d'abord *quingenti;* mais mon charretier n'avait pas entendu, parce que *quingenti* est le mot de la langue lettrée, et que c'était en latin vulgaire que nous causions.) — *Hoc est bonum ad gloriam Galliæ quod omnes nationes docuit bellum facere. Habetis adhuc plures bonos generales quos Napoleo secum habebat? — Multi mortui ; aliquot vivunt.* Et je lui nommai nos plus glorieux vétérans ; il savait leurs noms ; il savait leurs exploits. Je vous cite cette conversation non comme piquante en elle-même ; c'est une conversation de grande route ; mais songez où, avec qui, et en quelle langue elle était tenue. Pouvais-je me défendre d'un sentiment de plaisir en voyant notre gloire passée et notre puissance actuelle devenir l'entretien et la préoccupation des charretiers des monts Carpathes? Nous avons beaucoup de vanité, dit-on ; c'est vrai, mais je vous assure que quand on voit en Europe quel retentissement notre nom a encore, on trouve cette vanité excusable. Nous sommes le palais de la renommée ; chez nous tout retentit avec plus de bruit que partout ailleurs. A Presbourg, je voyais dans les boutiques des libraires, à côté des portraits de quelques-uns des patriotes hongrois, les portraits de nos principaux accusés politiques. Je trouvais que c'était de la renommée mal placée ; mais je ne pouvais en même temps

me défendre d'un sentiment de fierté nationale, en voyant combien l'Europe était prompte à accepter tout ce qui vient de nous, et comment le plus faible bruit chez nous devient de la gloire au dehors. Je me souvenais d'avoir, à la Chambre des Pairs, entendu quelques-uns de ces accusés dire que l'Europe avait les yeux sur eux, et je plaignais cette erreur ; ils avaient raison et leur instinct leur disait qu'à titre de Français, l'Europe s'occupait d'eux. Ce qui les trompait, c'est qu'ils croyaient que c'étaient leurs actions que l'Europe regardait, tandis que c'était leur nation qui attirait les regards sur eux. Otez-leur ce titre de Français, ce ne seront plus que des accusés ignorés. Mais comme Français, le bruit s'attachait à leurs noms.

La première fois que je voyais les Carpathes, je descendais le Danube et j'admirais les paysages que faisait le Danube, en se frayant une route à travers les rochers. Ici je traversais les montagnes et j'admirais de nouveaux aspects auxquels le fleuve se mêlait, mais dont il ne faisait pas le principal objet. Je compare souvent les paysages des Carpathes avec ceux de la Suisse, parce que, selon moi, ils leur ressemblent, mais ils sont plus doux, plus gracieux, et la végétation y est plus variée qu'en Suisse. Ce qui manque seulement à ces délicieux paysages, c'est un moyen commode de les visiter. Les bateaux à vapeur ont ouvert une voie nouvelle ; mais que de choses manquent encore, surtout quand on quitte le bateau à vapeur pour descendre à terre et qu'on fait quelques trajets dans l'intérieur ! c'est comme si on quittait la civilisation pour tomber dans la barbarie la plus complète. Ici, je reviens aux inconvénients de la navigation du Danube. J'ai encore à en signaler quel-

ques-uns; j'ai aussi à signaler les efforts que fait l'administration pour triompher de ces inconvénients.

Il ne faut pas oublier d ailleurs que c'est la première anannée de l'entreprise, et que tout va par expériences et par essais. Jusqu'ici de Pesth à Galatz et même encore de Galatz à Constantinople, ce sont les marchandises qui font le bénéfice de l'administration,et il est possible que d'ici à quelques années cette navigation devienne seulement une entreprise de roulage. Les voyageurs auraient place encore sur les bateaux; mais ils y auraient place, comme on l'a sur les bâtiments de commerce, où le passager est sacrifié à la marchandise. Dès ce moment, le sacrifice est commencé. De Giurgewo à Skela-Gladova, le bateau à vapeur sur lequel je montai était encombré de balles de laine; tout le pont en était couvert; il y en avait deux ou trois l'une sur l'autre. On avait placé des planches sur les balles de coton, et c'est sur ces planches que nous nous promenions, avec de grandes précautions pour tenir notre équilibre. Le ballot avait évidemment ici la préférence sur le voyageur. C'était au ballot qu'étaient les honneurs. Il avait tout le pont pour s'étaler, et nous, nous étions renfermés dans l'étroit espace du salon. Le ballot n'était pas prêt au moment de partir; on attendit le ballot pendant plus de quatre heures. A notre arrivée à Skela-Gladova, il y avait pour le recevoir un lieu à l'abri, et nous, nous voyagions dans des voitures découvertes. Cela peut déplaire à l'homme de se trouver ainsi immolé au ballot; mais que voulez-vous? nous étions trois voyageurs seulement, et il y avait plus de quatre-vingts ballots. La partie n'était pas égale, et, dans une entreprise industrielle, je trouve tout naturel que ce soit celui qui paie le plus, qui ait le plus de prérogatives. Il est possible aussi que le gouvernement autrichien pré-

fère le ballot au passager, comme plus commode à conduire et comme moins indiscret.

Ce qui fait la grande difficulté du transport des voyageurs de Skela-Gladova à Drenkova ou à Moldava, pendant vingt-cinq lieues à peu près, c'est que les pays que l'on traverse, d'une part, ne sont pas habitués à voir des voyageurs, et, de l'autre, qu'ils sont soumis au régime du gouvernement des colonies militaires.

Ne sachant pas ce que c'est qu'un voyageur, les habitants d'Alt-Orschova et de tous les environs ne se sont pas avisés d'avoir une auberge convenable ; rien n'est préparé pour les habitudes des voyageurs, point de lits à peine. Ainsi quand nous nous arrêtâmes le soir à Svenicza, il fallut demeurer sur la place du village. Il n'y avait qu'un mauvais cabaret qui ne pouvait pas nous contenir tous, et nous bivouaquâmes ainsi dans nos voitures découvertes à la belle étoile ; et j'ai tort de dire à la belle étoile ; car il fit un brouillard et une pluie froide qui nous glaça. A la rareté des auberges, ajoutez leur grotesque cherté. Quand on est habitué à voir des voyageurs, on ne les égorge pas par des prix exagérés, parce que l'on sait que les voyageurs appellent les voyageurs. Pour une natte étendue à terre dans une chambre nue et un souper détestable, on demande quatre-vingts ou cent francs, sans doute parce que l'on pense que le voyageur ne s'avisera jamais de repasser par de pareils endroits. Au lazaret d'Alt-Orschova, c'est le même principe qui semble présider à l'établissement : cher et mal, c'est la devise de tout ce pays.

La seconde difficulté, c'est le régime des colonies militaires. La compagnie ne refuse pas de faire toutes les dépenses nécessaires. Elle veut élever à Alt-Orschova une auberge, on le lui refuse ; l'administration militaire lui fait

obstacle à chaque instant. Vous savez la lutte qui, dans nos villes de commerce, existe entre le génie et l'industrie, l'industrie qui demande des facilités de toute sorte, des routes, des bâtiments; le génie qui demande des obstacles et des entraves pour arrêter l'ennemi, et qui ne veut point de bâtiments qui puissent lui servir d'abris. C'est une lutte de ce genre qui existe dans le Banat entre l'administration des bateaux à vapeur et le gouvernement des colonies militaires.

1836.

XX.

LE BANAT. — LES COLONIES MILITAIRES DE L'AUTRICHE.

Quand je traversais le Banat, j'avais entendu beaucoup louer et beaucoup blâmer l'organisation des colonies militaires, et j'étais curieux de tout ce qui pouvait me faire connaître cette société, moitié militaire et moitié civile, que l'Autriche a établie depuis plus d'un siècle sur sa frontière du Sud-Est. Je résume ici les renseignements que j'ai recueillis çà et là sur ces colonies, et j'y joins l'analyse d'une fort curieuse brochure, publiée en allemand par M. Pidoll de Quentenbach, où il compare l'organisation des colonies militaires de la Russie à l'organisation des colonies de l'Autriche. M. Pidoll est, depuis 1814, directeur des affaires des colonies militaires autrichiennes, et, à ce titre, son ouvrage a toute l'autorité d'une longue et savante expérience.

Je commence par résumer les renseignements que j'ai recueillis en traversant le Banat. C'est, dit-on, le prince Eugène qui a organisé les colonies militaires; elles existaient avant lui, en germe, sinon d'une façon régulière; car sur cette frontière agitée, il y avait des fugitifs chrétiens des provinces turques qui venaient sans cesse chercher asile et protection, depuis surtout que les armes au-

trichiennes avaient pris l'ascendant sur la Turquie. Les gouverneurs de la frontière accueillaient ces fugitifs, les établissaient, leur donnaient des terres sous condition de défendre la frontière contre les invasions des bandes indisciplinées de la Turquie. En 1764 et 1766, Marie-Thérèse donna une nouvelle organisation aux colonies militaires. Mais l'organisation actuelle, plus complète et meilleure que les autres, date seulement de 1807 et de l'empereur François.

Les colonies militaires regardent d'un côté la Turquie, et de l'autre côté la Hongrie, et elles ont une grande importance des deux côtés.

Du côté de la Turquie, les colonies militaires ne servent plus à défendre l'Autriche. Le danger a depuis longtemps disparu. Mais si l'Orient vient à s'ébranler, si le démembrement de la Turquie a jamais lieu, les colonies militaires et leurs hardis bataillons mettront aisément la main sur les provinces turques qui les touchent.

Du côté de la Hongrie, les colonies militaires ne sont pas moins utiles. Ce pays s'agite, et une explosion devient chaque jour plus prochaine et plus redoutable. C'est alors que la fidélité des *Granitzaires* (1) rendra à l'Autriche des services importants (2).

Au dehors et au dedans, les colonies militaires sont une grande force pour l'Autriche; les populations qui sont soumises au régime des colonies militaires s'en trouvent-elles bien? Il suffit, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point, de jeter un coup d'œil sur les provinces militaires, d'une

(1) De grânzer, les soldats de la frontière.

(2) Écrit en 1842. Le rôle du ban Jellachich et de son armée en 1848 a justifié les prévisions de l'auteur allemand que j'analysais.

part, et, d'autre part, sur les provinces turques et même sur les provinces hongroises. Dans toute l'étendue des provinces militaires, la sûreté des personnes est mille fois mieux établie, je ne dis pas qu'en Turquie, mais que dans les comitats hongrois voisins. On y voyage presque aussi tranquillement qu'en Allemagne. C'est la consigne, il est vrai, qui gouverne partout; mais cette consigne assure la bonne conduite des individus, la paix des familles, et l'exact accomplissement des devoirs. Tout le monde est soumis à la loi. Point d'arbitraire ni de caprices; une règle ferme et connue de tous. On rencontre dans les colonies militaires des paysans hongrois qui s'y sont réfugiés pour échapper au joug de leur maître, et qui se félicitent de leur sort. L'Autriche a aussi beaucoup fait pour l'instruction primaire dans les colonies militaires. Il y a des écoles en grand nombre, et, dès six ans, les enfants sont tenus de suivre l'école.

J'ai dit les éloges que j'ai entendu faire des colonies militaires. Je dois dire aussi les reproches qu'on fait à cette organisation. Ces reproches peuvent s'entrevoir à travers les éloges mêmes que j'ai rapportés. Là où la consigne règne, quand même elle produit l'ordre et la vertu, l'homme ne vaut que la moitié de son prix, parce que le bien qu'il fait ne vient pas de lui-même. Les colonies militaires, disent leurs détracteurs, sont un admirable régiment, mais elles ne seront jamais une société. L'organisation militaire ne crée point de tiers-état, parce que le tiers-état a besoin pour grandir de la liberté du commerce et de l'industrie; et que dans les colonies militaires, il n'y a ni commerce, ni industrie; la consigne militaire s'y oppose. On peut à toute force, avec des marchands et des manufacturiers, faire des soldats; cela se voit dans la garde nationale,

quoique sur ce point il y ait beaucoup à dire. Mais avec des soldats, on ne fait point des marchands et des manufacturiers. Il faut au marchand et au manufacturier une liberté d'allure et de mouvement, que ne comportent pas les obligations imposées au colon militaire. Les colonies militaires n'ont donc d'avenir que dans la guerre, soit au dehors, soit au dedans; elles n'en ont point dans la paix. Les colonies militaires sont plus qu'une colonie naissante; mais elles ne deviendront pas une société : elles ne seront jamais qu'une grande caserne établie et tenue admirablement.

Voyons maintenant, dans la comparaison fort instructive que M. Pidoll de Quentenbach fait entre les colonies militaires de la Russie et celles de l'Autriche, ce qui touche soit aux éloges, soit aux reproches que je viens de rapporter.

L'ouvrage de M. Pidoll a une intention politique que je ne dois point passer sous silence : il veut, dit-il (page Ire), faire connaître le système de colonisation de l'armée russe; car ce système ne tend à rien moins qu'à changer entièrement la constitution militaire de la Russie, et à rendre les armées de cet empire colossal plus fortes à la fois et plus disponibles. Cette considération doit toucher particulièrement le gouvernement autrichien, et je ne suis pas étonné que M. Pidoll revienne souvent sur la puissance offensive que ses colonies militaires donnent à la Russie, sur la situation menaçante de ces colonies, qui sont toutes placées sur la frontière occidentale et méridionale de l'empire russe, c'est-à-dire du côté de l'Europe et en face de l'Autriche. Or l'Autriche a aussi ses colonies militaires, mais elles sont situées depuis la mer Adriatique jusqu'à la Transylvanie, le long de la frontière turque, c'est-à-dire

en face de l'ancien danger, et elles sont prises en flanc par les colonies russes.

La fondation des colonies militaires de la Russie remonte à 1810 : on voulait avoir un moyen plus prompt et plus commode de recruter l'armée ; on voulait aussi entretenir l'armée à moins de frais ; on croyait en même temps pouvoir encourager et améliorer l'agriculture dans l'empire, en rendant des bras au travail des champs. La colonisation devait enfin avoir pour effet de créer au soldat une famille et une patrie. En Russie, en effet, le service militaire dure vingt ans, et quand le soldat libéré au bout de vingt ans revient dans son pays, il n'y retrouve souvent plus ses parents, il y est étranger. En le faisant colon, on lui donnait une famille nouvelle. Tels furent, selon M. Pidoll, les motifs de la fondation des colonies militaires.

En 1810, l'empereur Alexandre fit un premier essai de colonisation. On s'y prit mal : on expulsa tous les paysans d'un district, et on les transporta ailleurs. Dans le district évacué on mit un régiment ; mais les soldats n'ayant pas l'habitude de l'agriculture, ne connaissant pas le sol, dépourvus de guides par l'expulsion des anciens habitants, ne travaillèrent qu'avec répugnance.

Pendant les campagnes de 1813 et de 1814, l'empereur Alexandre apprit à connaître les colonies militaires de l'Autriche, et s'en déclara l'admirateur. Aussi, en 1814, durant le congrès de Vienne, M. Pidoll, déjà directeur de ces colonies, reçut la visite de plusieurs officiers russes qui lui demandèrent des renseignements sur l'organisation des colonies. Il ne voulut pas donner ces renseignements sans y être autorisé par le président du conseil de la guerre. L'autorisation fut refusée. (Pag. 7).

En 1816, le gouvernement russe se remit à l'œuvre, et

il l'a continuée jusqu'à nos jours avec un zèle et un succès qui,selon M. Pidoll,sont dignes d'admiration. Nous verrons quel est ce succès, et ce que M. Pidoll lui-même en attend. Au lieu d'expulser la population indigène et agricole, comme on avait fait en 1810, on mêla, en 1816, les soldats avec les habitants, et chaque paysan dut prendre dans sa maison un ou deux soldats et les nourrir, ce qui, en Russie, ne coûte pas cher, dit M. Pidoll. En retour de cette obligation, il fut déchargé de toute redevance, cet entretien d'un soldat représentant le fermage et l'impôt dus par le paysan. Je dois dire, dès ce moment, que M. Pidoll blâme ce mélange de la population militaire et de la population agricole; qu'il y trouve une cause perpétuelle de mécontentement, et que ses réflexions à ce sujet ont, outre leur justesse, le mérite d'exprimer vivement le prix qu'on attache en Allemagne à la liberté du chez soi, à la paix, à l'ordre de la famille, et l'horreur qu'inspire la vie de caserne et de bivouac, avec sa discipline minutieuse et tracassière. Il y a là, entre le génie russe et le génie allemand, une opposition curieuse à noter.

Le système des colons militaires a, en Russie même, beaucoup d'adversaires. La noblesse surtout y est fort opposée. On aurait pu croire que la colonisation militaire, rendant le recrutement des armées plus facile et moins onéreux, l'aristocratie serait favorable à ce plan; en Russie, en effet, comme les paysans sont la propriété des seigneurs, le recrutement, qui prend une partie de ces paysans, est un impôt foncier. Inventer un moyen de recruter l'armée par elle-même et changer le célibataire militaire en père de famille sans qu'il cesse d'être soldat, c'était dégrever la propriété. Mais l'aristocratie russe naturellement tient plus à son pouvoir qu'à sa fortune; elle a compris quelle

force militaire toujours disponible les colonies mettaient dans les mains de l'Empereur, combien cela le rendait indépendant et puissant ; elle a cru aussi que cette population militaire nouvelle, née et élevée sous le drapeau, ferait une classe à part dans le pays et une classe redoutable, une sorte de tiers-état militaire. Delà la malveillance de l'aristocratie russe contre les colonies militaires ; et comme elle ne pouvait guère donner contre ces colonies les raisons que je viens d''indiquer d'après M. Pidoll (p. 11 et 69), elle en trouva d'autres plus capables de toucher l'Empereur : les colonies militaires étaient, disait-on, des camps de prétoriens ; c'étaient eux qui feraient les Empereurs et qui les déferaient. Mettez à la tête de ces colonies un général qui sache s'en faire aimer et dont l'ambition aille jusqu'à la trahison, le Czar trouvera un rival. Ces raisons firent quelque effet sur l'esprit de l'Empereur en 1831, et il fit une nouvelle organisation des colonies militaires, qui eut pour but de les morceler et surtout de les éloigner de Saint-Pétersbourg.

M. Pidoll ne paraît pas fort ému de la crainte de voir les colonies militaires se soulever au profit de l'ambition de quelque général. Il craint plutôt que les colonies militaires ne se révoltent parce qu'elles sont mécontentes, et qu'elles ne se servent de leur force dans leur propre intérêt ; il y voit enfin une démocratie militaire plutôt que des prétoriens : mais les deux choses se tiennent de près, et le danger qu'indique M. Pidoll ne détruit pas le danger que l'aristocratie russe indiquait à l'Empereur en 1831.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur, en changeant l'organisation et même le nom des colons militaires, qui, depuis 1831, s'appellent soldats laboureurs, se garda bien de rien faire qui pût compromettre l'avenir de cette institu-

tion ; aujourd'hui, en 1847, d'après le rapport de M. Pidoll, 82,000 soldats de l'armée russe sont colonisés.

Le règlement général des colonies militaires de la Russie forme quatorze volumes. M. Pidoll oppose, avec quelque malice, à cet immense règlement, qui devient inapplicable par son immensité même, le règlement des colonies militaires de l'Autriche, qui forme à peine, dit-il, quatorze pages. Les détails que M. Pidoll tire de cet énorme règlement, ou plutôt de l'état même des colonies militaires de la Russie, sont curieux et de nature à plaire à quelques-uns de nos docteurs socialistes ou communistes. Le principe surtout de cette organisation doit leur être cher; car nulle part l'individu et la famille, qui est le développement naturel de l'individu, ne sont plus complétement effacés. La communauté prévaut sur l'individu. Rien n'est fait pour chacun; tout est fait pour tous. L'état-major de chaque régiment, nous dit M. Pidoll, a une bonne table, et le maître d'hôtel de chacune de ces tables est payé par l'État : il a 1,500 roubles d'appointements. Le simple soldat est bien traité aussi de son côté, mieux traité que les soldats de l'armée ordinaire. Il reçoit de l'État sa solde et son uniforme et il est nourri par le paysan dans la maison duquel il est installé. S'il est malade, il est soigné gratuitement dans l'hôpital commun du régiment. Même avantage pour les paysans devenus les hôtes des soldats; ils sont reçus aussi dans les hôpitaux, qui ont chacun de cent cinquante à deux cents lits. Leurs maisons sont pourvues, aux frais de l'État, des meubles principaux. Chaque régiment colonisé a son magasin de grains et de fourrages, et chaque paysan doit y déposer une portion déterminée de grains et de fourrages. Dans les mauvaises années, ce magasin avance au paysan

le grain et le fourrage dont il a besoin, et s'en fait payer quand la récolte est bonne. Il y a aussi une caisse de prêt, et cette caisse avance aux paysans jusqu'à 500 roubles, sans intérêts ; au-dessus de ce chiffre, le paysan paie l'intérêt légal. Comme dans les steppes où sont établies les colonies militaires, l'eau manque en beaucoup d'endroits, on a creusé et construit de belles citernes dans chaque colonie. Les secours contre l'incendie sont fort bien organisés ; des veilleurs de nuit sont placés au haut d'une tour bâtie au centre de la colonie. Pendant les manœuvres du camp de Wosnesensk, en 1837, l'empereur Nicolas fit tout-à-coup, la nuit, mettre le feu à une maison, et tous les officiers étrangers qui assistaient aux manœuvres furent émerveillés de la promptitude et de l'intelligence des secours. Partout les marais ont été desséchés, des canaux creusés, les forêts défrichées, les routes, les ponts, les chaussées bâtis aux frais de l'État. Les règlements déterminent le nombre et les dimensions des édifices publics des colonies, et je trouve parmi ces édifices, outre l'église, l'école, la caserne, le magasin, etc. ; j'y trouve aussi une maison pour loger l'Empereur, s'il veut visiter la colonie, une salle d'exercice, un manége couvert, etc. A cette nouvelle, *l'Empereur va venir*, tout, dit M. Pidoll (pag. 53), est en mouvement dans la colonie ; les routes et les ponts sont réparés, les chemins sont plantés d'arbres qu'on va couper dans la forêt, les poteaux d'indication sont partout replacés, les maisons sont badigeonnées en dehors. Ce ne sont pas seulement les Empereurs de Russie que l'on cherche à tromper de cette manière. M. Pidoll raconte très-gaîment qu'allant, en 1803, visiter les colonies de l'Autriche avec le général Klein, ils virent sur la frontière du Banat des routes plantées d'ar-

bres, et qui faisaient de belles allées. « J'eus des soupçons, dit-il, et, sautant de la voiture, je m'assurai que ces beaux arbres n'étaient que des troncs coupés dans la forêt et fichés en terre, pour servir à notre passage. Nous grondâmes fort les employés d'avoir voulu nous tromper. Cependant, ajoute M. Pidoll avec une naïveté que je soupçonnerais presque d'ironie, un Empereur peut recevoir tout cela comme un hommage. »

Quels que soient les doutes qu'on puisse avoir sur la réalité de tous les beaux édifices que les règlements assignent à chaque colonie, il faut reconnaître que la population des colonies militaires de la Russie a beaucoup augmenté, et cette augmentation est un signe incontestable de prospérité. Le bétail et la récolte des grains se sont accrus dans la même proportion. Mais c'est surtout la puissance militaire de la Russie que M. Pidoll trouve singulièrement augmentée par la colonisation de l'armée. « Qu'on songe, dit-il, au temps qu'il fallait pour réunir les armées russes, séparées qu'elles sont par les distances que crée l'immensité de l'empire. Maintenant, au contraire, une armée considérable se trouve concentrée et toujours disponible sur les frontières occidentales et méridionales de l'empire, c'est-à-dire sur le point même où la Russie a le plus d'intérêt à être forte. Les régiments colonisés ne font que quatre-vingt mille hommes; mais ces régiments ou colonies peuvent servir de cadres et de dépôts aux troupes qui viendraient de tous les points de l'empire s'y organiser et s'y exercer. Il ne faut donc pas contester les immenses avantages que, sous le rapport militaire, la Russie tire de son système de colonisation. »

Tel est, d'après M. Pidoll, le système de colonisation militaire de la Russie dans l'intérieur de l'empire; disons

un mot maintenant des colonies militaires de la Russie dans le Caucase, et de l'Autriche sur les frontières de la Turquie.

Les établissements militaires de la Russie dans le Caucase n'ont ni la même cause ni le même but que les colonies militaires de l'intérieur de l'empire. Ces établissements ont pour but, dit M. Pidoll, d'assurer les frontières et les routes militaires des provinces du Caucase, d'y augmenter la population russe, d'y répandre l'agriculture, l'industrie et de favoriser le commerce avec les montagnards.

Les soldats qui ont bien servi pendant quinze ans peuvent seuls être admis dans ces colonies, et, comme le temps du service militaire en Russie est de vingt ans, il s'ensuit que, pendant cinq ans encore, ils sont soumis à la discipline militaire, et sont à la fois soldats et colons. Ce point est essentiel dans l'organisation des colonies militaires; car c'est là proprement ce qui distingue la colonisation militaire de la colonisation civile. Otez cette condition de cinq ans encore de service, les colons ne sont plus des soldats, ce sont des bourgeois qui ont servi, mais qui ne servent plus. Le caractère particulier de la colonisation militaire est de se servir de la discipline militaire et des ressources qui appartiennent à l'armée pour fonder des établissements agricoles. Le noviciat militaire de cinq ans est donc indispensable.

M. Pidoll ne donne pas sur les colonies autrichiennes d'aussi grands détails que sur les colonies russes. Il se contente de comparer rapidement les deux organisations, et d'en signaler les différences. Ces différences sont grandes et importantes.

Les colonies militaires russes ont plutôt pour but le re-

crutement et l'entretien de l'armée que la défense et la culture du pays.

Celles de l'Autriche ont surtout été instituées pour défendre les frontières contre les incursions des Turcs. Il fallait entretenir à grands frais une armée pour surveiller et pour repousser les ravages de voisins qui étaient de vrais barbares : on pensa qu'il serait utile de concéder aux habitants du pays la jouissance des terres domaniales, en leur imposant l'obligation de les défendre les armes à la main. Le principe des colonies militaires est le principe des fiefs, la possession de la terre, en retour du service militaire.

Les colonies russes et autrichiennes sont divisées en régiments ; mais ces régiments ont été organisés d'une manière fort différente. En Autriche, les colons sont devenus peu à peu soldats, de paysans qu'ils étaient, sans cesser pourtant de cultiver la terre. En Russie, on met un régiment tout formé dans une colonie, et la colonie entretient le régiment. L'organisation russe rend pour ainsi dire le billet de logement permanent ; c'est la caserne en grand. Avec ce système, on a des soldats toujours prêts, on n'a point de laboureurs. Le système autrichien fait moins de soldats pour l'armée, mais il conserve plus de laboureurs ; il est plus doux et plus humain.

1847.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.


LIBRARY OF CONGRESS
0 007 228 400 8
